

DOIT ET AVOIR

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris

88517

(2)

GUSTAVE FREYTAG

DOIT ET AVOIR

ROMAN ALLEMAND

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR W. DE SUCKAU

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1866

DOIT ET AVOIR.

TROISIÈME PARTIE.

I

Une mauvaise année vint frapper de stupeur tout le pays. Un bruit de guerre retentit soudain en Allemagne, et jeta l'alarme dans les États frontières de l'est, dont notre province faisait partie. Les terribles suites de cette panique générale ne tardèrent pas à se faire sentir. Il y eut stagnation dans les affaires, le prix des biens et des marchandises tomba. Chacun chercha à sauvegarder son avoir et à le retirer du commerce : on exigea le remboursement des capitaux avancés ; de fortes sommes, lancées dans de grandes entreprises, se trouvèrent singulièrement exposées, et la fortune de beaucoup de particuliers compromise.

Personne n'osa se livrer à de nouvelles spéculations. Les liens qui unissaient depuis longtemps des milliers d'hommes par un intérêt commun se relâchèrent tout à coup, et se rompirent en un instant. Chaque existence mise plus ou moins en péril se tint sur la réserve, et, en s'isolant, se resserra. On ne voyait partout que des visages sérieux et des fronts soucieux. Tout le pays offrait l'image d'un corps paralysé ; l'or, qui est le sang du commerce, circulait lentement d'une extrémité à l'autre du grand corps. Le riche redoutait de perdre beaucoup, et le pauvre voyait échapper jusqu'à la probabilité de gagner seulement le strict nécessaire. L'avenir présentait un aspect inquiétant, sombre et funeste, comme le ciel avant l'orage.

Le cri désastreux : « Révolution en Pologne, » produisit un fâcheux contre-coup en Allemagne. Les paysans établis de l'autre côté de la frontière, excités par de vieux souvenirs et par leurs seigneurs, s'étaient soulevés ; commandés par des prêtres fana-

tiques, ils infestaient les frontières, arrêtaient les voyageurs et les transports de marchandises, envahissaient, pillaient et incendiaient les châteaux et les petites villes, cherchaient à s'organiser militairement sous des chefs habiles, transformaient leurs faux en piques, et tiraient de leurs couchettes de vieux fusils rouillés. Enfin, un jour, les insurgés enlevèrent par surprise une grande ville non loin de la frontière, s'y établirent, et décrétèrent un nouveau royaume de Pologne.

On rassembla au plus vite des troupes dans notre État, et on les dirigea sur les frontières pour les occuper militairement. Les locomotives du chemin de fer, livré depuis peu au public, transportaient sans cesse des soldats; partout le roulement du tambour se faisait entendre; les rues de la capitale se remplissaient d'uniformes. Les officiers couraient de tous côtés, déployaient une grande activité, achetaient des cartes de géographie, et portaient des toasts avec toute espèce de vin; les soldats écrivaient à leurs familles pour demander quelque argent et faire faire de tendres compliments à leur payse ou à leur bien-aimée. Les fiancées des militaires se reconnaissaient à leurs joues pâles et creuses; elles effrayaient leurs mamans et leurs amies par le récit de leurs rêves terribles de mousquetaires tués; beaucoup de mères de famille achetaient de la laine et tricotaient, l'œil humide, des chaussettes pour leurs pauvres fils prêts à partir pour l'armée; elles sortaient de l'armoire de la vieille toile pour en faire de la charpie, ce qui avait été reconnu utile depuis la dernière grande guerre. Bien des pères parlaient d'une voix mal assurée de l'obligation, pour la vaillante jeunesse, d'aller combattre pour le roi et pour la patrie, et, pour se remettre le cœur, rappelaient le mal que leur héroïsme avait causé au grand Napoléon.

Ce fut par une belle matinée d'automne que la première nouvelle du soulèvement de la Pologne arriva dans la capitale. Déjà, dès la veille, de vagues bruits avaient éveillé la curiosité des habitants, et une foule de commerçants inquiets et de badauds effrayés étaient réunis sur le perron du débarcadère.

Immédiatement après l'ouverture du comptoir de M. Schröter, M. Braun, correspondant de la maison, arriva tout essoufflé, et raconta, avec la satisfaction intérieure qu'éprouve tout possesseur d'une nouvelle, même la plus désagréable, que toute la Pologne et la Gallicie, ainsi que d'autres pays limitrophes, étaient en pleine révolte, que beaucoup de voyageurs et employés paisibles avaient été attaqués et tués. Il ajouta que plusieurs villes frontières étaient en feu; et qu'un misérable soudard de Cra-

covie, affublé du bonnet rouge, avait dansé, autour d'un de ses cousins à lui, M. Braun, une ronde guerrière, la faux à la main, avec l'intention formelle de l'exterminer ; mais que , rappelé à la raison par une vigoureuse remontrance que sa femme lui avait faite avec une fourche à fumier, il s'était contenté de percer la casquette que le cousin, les cheveux hérissés d'effroi , avait laissé tomber de sa tête. Le cousin avait couru tête nue plus de cent pas jusqu'au pont près de la frontière, où il avait été recueilli par un poste de nos soldats, et avait recouvré ses esprits à l'aide d'une gorgée d'eau-de-vie prise à même dans le bidon du régiment, tandis que le Cracovien était parti en brandissant sur sa faux la casquette mise en pièces, et en poussant des cris de triomphe.

Ces nouvelles jetèrent Antoine dans la plus grande consternation, et ce n'était pas sans motif. Peu de temps auparavant, un marchand entreprenant de la Gallicie avait fait partir pour la maison Schrøter un envoi considérable d'articles de commission, dont la valeur s'élevait à près de vingt mille écus, et, selon l'habitude, il avait déjà touché presque tout le montant de cette somme en lettres de change. La caravane de voitures chargée du transport de ces marchandises était justement arrivée dans le pays insurgé. En outre, un autre transport de denrées coloniales, expédié par la maison pour la Gallicie, se trouvait, selon toute probabilité, également en pays ennemi. Ce qui devait inquiéter par-dessus tout, c'est qu'une grande partie des affaires de la maison, et la majeure partie des crédits accordés par elle, se trouvaient concentrés dans les provinces révoltées. Antoine présentait avec raison que, par la guerre, la plupart de ces intérêts risquaient d'être gravement compromis. Aussi courut-il au-devant de son patron, qui descendait justement l'escalier, et lui raconta-t-il en toute hâte et sommairement ce qu'il venait d'apprendre ; pendant ce temps, M. Braun était occupé à faire de nouveau, aux autres messieurs du comptoir, le récit horrible de la danse du Cracovien ; mais dans cette seconde édition, singulièrement enrichie et embellie, ce ne fut plus seulement la casquette du cousin, mais aussi son habit et ses bottes, qui tombèrent sous la faux du forcené. Aussi le malheureux cousin n'arriva-t-il plus qu'en chemise au poste de la frontière. Pour rendre hommage à la vérité, nous croyons devoir ajouter que , dans la troisième version, le malheureux cousin perdit jusqu'à sa chemise, que plus tard on lui rasa la tête, et que des mégères lui déchirèrent le corps avec leurs ongles.

M. Braun ne pouvait aller plus loin ; il était trop ami de la vé-

rité, et le cousin se promenait encore au milieu des vivants, la tête sous une autre casquette.

Cependant M. Schröter prêtait son attention au rapport succinct d'Antoine. Il s'arrêta un instant en silence sur l'escalier, et Antoine, qui observait son visage avec une certaine anxiété, crut remarquer qu'il était un peu plus pâle que d'habitude; mais sans doute il s'était trompé, car le négociant, regardant par-dessus la tête d'Antoine les chargeurs inquiets assemblés dans le vestibule, leur cria avec ce ton bref et incisif qui avait imposé si souvent à notre héros :

« Sturm, ôtez ce tonneau qui barre le chemin. Allons, mes enfants, remuez-vous, le voiturier part dans une heure. »

Sturm tourna sa large face d'un air affligé vers M. Schröter; et, montrant de son gros poing le côté de la rue, il dit d'un ton découragé :

« Entendez-vous le tambour? on bat la générale. La danse commence, nos soldats se mettent en marche. Mon Charles aussi part comme hussard avec son petit uniforme. Ah! quel malheur! ah! nos pauvres marchandises, monsieur!

— C'est justement pour cela, mes enfants, répondit le patron en souriant, qu'il faut vous dépêcher. La voiture part pour la frontière; elle est chargée de sucre et de rhum. Par ce temps froid, nos soldats auront besoin de boire un verre de punch. »

Cette réflexion pleine d'humanité pour les défenseurs de la patrie ramena la satisfaction dans le cœur des géants, et ils éclatèrent d'un gros rire. En même temps, Sturm, avec sa force effrayante, enfonça son crochet dans le ballot le plus proche, et le souleva d'un air de mépris qui pourrait se traduire par ces mots :

« Que nous fait après tout cette échauffourée en Pologne? »

Les autres chargeurs, tout en roulant le tonneau hors du chemin, plaisantèrent à leur manière sur le punch des soldats.

Et se tournant vers Antoine, M. Schröter dit : « Ces nouvelles ne sont pas bonnes; mais il y a peut-être de l'exagération! »

Après ces mots, il entra au comptoir, salua M. Braun plus gaïement que de coutume, et se fit raconter de nouveau par lui l'histoire de son cousin et tous les autres bruits qui couraient.

Quand Braun fut parti, M. Schröter prit un air calme, et s'adressant aux autres messieurs du comptoir :

« Mes marchandises sont, j'espère, arrivées à la frontière; les voituriers, par crainte pour leurs chevaux, agiront avec prudence, et ils éviteront de tomber au pouvoir des insurgés. Si les

chariots sont sur le territoire ennemi, il nous faudra essayer de les tirer de là. »

Et, se penchant vers Antoine, il ajouta tout bas :

« Écrivez tout de suite à l'administration des douanes et à notre expéditionnaire sur la frontière. Il est certain que des trains express doivent partir dans cette direction. Par le convoi de nuit, nous pouvons avoir une réponse, et demain nous en saurons davantage. »

La grande affaire se trouvant ainsi mise de côté pour la journée, tout reprit au comptoir sa marche habituelle. M. Liebold inscrivit ses superbes chiffres dans le grand livre, M. Purzel entassa des piles d'écus et passa des bandes de papier autour de grosses liasses de bons du trésor. Et M. Pix, muni de son pinceau noir, marqua, à côté de la grande balance, ses hiéroglyphes sur la toile des ballots, et fit marcher, comme toujours, à la baguette, les garçons de magasin et les hommes de peine. Le patron, s'adressant à M. Jordan, demanda les lettres apportées par le courrier, et qui confirmaient en partie la nouvelle de la guerre, indiqua les réponses à faire aux correspondants, et en chargea les différents commis. Ensuite on vit arriver les agents et les courtiers, et, comme d'habitude, le patron, assis à son bureau, fit de courtes réflexions, ou lança un bon mot laconique quand ses confrères et ses clients s'étendaient trop sur les terreurs de la guerre civile. Les petits intermèdes, les aparté furent plus animés que d'ordinaire. A dîner, on causa aussi tranquillement que s'il n'y avait jamais eu de paysan polonais qui eût brandi sa faux. Après le dîner, le patron sortit pour faire une promenade en voiture avec sa sœur et quelques dames de sa connaissance. Et les marchands étonnés, le voyant passer, s'écrièrent : « Il se promène aujourd'hui comme si de rien n'était. Il a encore su, comme toujours, ce qui arriverait. C'est, ma foi, une forte tête ! Parlez-moi d'un homme comme cela ! »

Antoine fut toute la journée dans une surexcitation nerveuse telle qu'il n'en avait jamais éprouvé. Il était oppressé et inquiet ; mais cette émotion avait cependant son charme : il s'attendait à quelque grand événement. Il sentait vivement le danger dont la maison et son patron étaient menacés, mais sans être abattu et découragé. Il lui semblait qu'il avait des ailes aux bras et aux jambes ; sa plume volait en écrivant les lettres les plus indifférentes ; malgré la pensée du danger dont son âme était continuellement étourdie, sa conception n'avait jamais été plus rapide, ni son style plus clair et plus précis. Jamais il n'avait fait plus vite le calcul des recettes et des dé-

penses. C'étaient des moments d'une activité dévorante et presque joyeuse: il s'en aperçut lui-même avec surprise. Chez M. Schrøter, il remarqua la même disposition; lui aussi avait les yeux brillants et le pas précipité en traversant les comptoirs.

Jamais Antoine n'avait éprouvé tant de respect pour son patron qu'aujourd'hui; il lui semblait comme transfiguré; avec une joie fougueuse, il se dit :

« Voilà la poésie, la poésie du commerce. Nous n'avons cette ardeur et cette force que quand il faut nager contre le torrent. Quand le monde vient dire qu'il n'y a pas d'enthousiasme dans notre temps et surtout dans notre état, c'est qu'on ne sait pas ce qui est beau et grand. Qu'ils regardent donc cet homme ! Tout ce à quoi il tient du fond du cœur, son négoce, le résultat de toute une vie d'activité, sa joie, son orgueil, son honneur, tout est actuellement en péril ! Eh bien ! lui, il conserve son sang-froid, il est là à son bureau, il écrit des lettres pour des bois de teinture, il donne son avis sur de la semence de trèfle, et je crois même qu'il rit intérieurement. »

C'est là ce que se disait Antoine, quand le soir il serra ses papiers dans son bureau et qu'il alla avec les autres messieurs dans l'arrière-corps de logis. Ses collègues aussi laissèrent éclater leurs sentiments; ils s'assirent dans le salon de Jordan, et se mirent à parler avec une certaine émotion, tout en prenant une tasse de thé, de la nouvelle du jour et de son influence sur les affaires. Tous admettaient que la maison Schrøter éprouverait quelques pertes, mais ils étaient hommes à sauver plus qu'on ne pouvait faire dans aucune autre maison. M. Specht assura avec la meilleure espérance que dans toutes les insurrections il se consommait énormément de denrées coloniales, et que la maison Schrøter ferait des affaires brillantes avec l'expédition des liqueurs pour la frontière. Si l'insurrection durait seulement trois mois, toutes les pertes possibles seraient complètement couvertes; car tous boiraient, amis et ennemis.

M. Jordan conclut enfin que personne ne pouvait encore savoir la tournure que prendraient les affaires. Cette opinion aussi neuve que solide ayant été adoptée par la plupart, chacun rentra chez soi. A travers la mince cloison de sa chambre, Antoine entendit son voisin, M. Baumann, qui, avant de se coucher, priait pour la maison et pour le patron. Antoine en fut si ému, qu'il se promena à grands pas dans sa chambre jusqu'à ce que la lumière vacillât et que le chat en plâtre placé sur son bureau parût frémir et être pris d'un tremblement fébrile.

La soirée était bien avancée quand le domestique entra sans

bruit dans la chambre d'Antoine, et lui annonça à demi-voix que M. Schrœter désirait lui parler immédiatement. Antoine suivit le domestique dans l'avant-corps de logis, et pénétra dans le cabinet du patron. Celui-ci était devant un coffre plein de vêtements et de linge. Son portefeuille était à côté sur la table, ainsi que le signe infailible d'un long voyage, la grande boîte anglaise de cigares en peau de buffle. Cette boîte, qui tenait cent cigares, faisait depuis longtemps l'admiration de M. Specht, et était pour tout le comptoir comme une espèce de drapeau de guerre, qu'on ne descendait dans la voiture que quand le chef de la maison partait pour une entreprise extraordinaire. Sabine était occupée au tiroir du bureau, et emballait tout ce que dans sa tendre sollicitude elle croyait devoir être utile au voyageur. Elle jeta un regard rapide sur Antoine, et baissa la tête en voyant sur la figure du jeune homme l'expression du sentiment qui la remplissait elle-même. Le patron vint amicalement au-devant d'Antoine.

« Je vous ai dérangé bien tard ; je craignais presque que vous ne fussiez couché. »

Sur la réponse d'Antoine, que les émotions du jour l'avaient empêché de dormir, un nouveau regard de Sabine s'arrêta sur lui. Ce regard inquiet, plein d'une profonde reconnaissance, émut si fortement Antoine, qu'il se tut aussitôt pour ne pas trahir son agitation.

Mais le patron lui dit en souriant : « Vous êtes encore jeune. Le sang-froid vient avec l'âge. Il est nécessaire que je parte demain pour m'assurer par moi-même de l'état des choses. Les Polonais, m'a-t-on dit, montrent beaucoup d'égards pour nos compatriotes. Il est possible même qu'ils s'imaginent que notre gouvernement penche en leur faveur. Cette illusion ne saurait durer ; mais nous n'avons pas tort de profiter de cette circonstance pour sauver nos marchandises. Vous avez tenu la correspondance, et vous savez parfaitement ce qui me reste à faire. Je pars pour la frontière, et sur les lieux mêmes j'aviserais aux mesures que j'aurai à prendre. »

Avec une attention pleine d'angoisse, Sabine prêtait l'oreille aux paroles de son frère ; elle cherchait à lire dans sa physionomie ce qu'il ne disait pas pour ne pas l'effrayer. Mais Antoine comprit le sens de ces paroles ambiguës. M. Schrœter passait la frontière et se rendait dans le pays insurgé.

Aussi dit-il d'une voix suppliante en s'approchant de son patron :

« Ne pourrais-je pas faire le voyage à votre place ? Je sens, il est vrai, que je n'ai pas encore le droit de vous demander une

aussi grande marque de confiance ; mais mon zèle, monsieur, me tiendra lieu d'expérience. »

En parlant ainsi, les joues d'Antoine brûlaient. Dans ce moment il aurait été capable de disputer à tous les Cracoviens du monde les ballots de son patron.

« J'aime à vous entendre parler ainsi, et je vous en remercie, répondit le patron ; mais je ne saurais accepter votre proposition. Le voyage peut avoir des difficultés, et, comme ce sont mes intérêts qui sont en jeu, il est de toute justice que je m'en charge moi-même. »

Antoine mortifié baissa la tête.

« Mon intention formelle, ajouta M. Schrøter, est au contraire de vous laisser ici chargé d'instructions précises pour le cas où je ne serais pas revenu demain soir. »

Sabine, vivement affectée, saisit la main de son frère et lui dit tout bas : « Emmène-le. »

Cet appui inspira un nouveau courage à Antoine.

« Si vous ne voulez pas me laisser partir seul, permettez-moi du moins de vous accompagner. Peut-être pourrai-je vous être utile. C'est là le plus cher de mes désirs.

— Emmène-le, » répéta Sabine avec une nouvelle insistance.

Le négociant porta lentement ses regards de sa sœur sur la figure d'Antoine, rayonnante de dévouement, et cédant à l'entraînement d'un zèle aussi pur, il répondit :

« Eh bien ! oui, j'y consens. Vous m'accompagnerez demain matin jusqu'à la frontière. Si je devais rester absent plus longtemps, il sera peut-être bon que je puisse vous en informer sur les lieux mêmes. Jusque-là Jordan expédiera les affaires courantes. Il n'est pas nécessaire que notre départ soit ébruité dans la ville. Et maintenant, monsieur Wolhfart, allez vous reposer. Un de nos domestiques attend au chemin de fer les trains du soir ; on m'a promis de me faire avoir une réponse positive. Si cette réponse est telle que je le présume, nous partirons par le premier convoi. Bonne nuit, mon ami. »

Antoine salua en remerciant, et, avant de sortir, il vit encore Sabine se jeter avec un mouvement passionné au cou de son frère. Quand Antoine fut rentré dans sa chambre, il mit quelques effets et un peu de linge dans une valise, sortit les pistolets damasquinés dont Fink lui avait fait cadeau en partant, se jeta à moitié habillé sur son lit, et ne s'assoupit que fort tard. Vers le matin, il fut éveillé par le domestique qui frappa doucement à sa porte et lui apprit que les lettres du chemin de fer étaient arrivées.

Antoine se hâta de se rendre au comptoir. Il y trouva M. Jordan et son patron qui parlaient avec vivacité. Tout en continuant la conversation. M. Schrøter lui cria dès la porte :

« Nous partons.

— C'est bien, se dit Antoine à lui-même. Nous allons dans un pays ennemi, nous nous battons avec les paysans armés de faux, et nous les forcerons de nous restituer nos marchandises; car, à en juger par la volonté du patron, il ne peut pas être question de leur céder. »

Antoine n'avait jamais fermé les portes avec plus de bruit, mesuré plus vite les marches de l'escalier et secoué plus fortement les mains de ses collègues qu'il ne le fit en cet instant. En passant dans le vestibule obscur, il entendit à côté de lui un léger bruissement. C'était Sabine qui vint à lui rapidement, et lui prenant la main, lui dit :

« Wohlfart, protégez mon frère contre tout danger. »

Antoine, plein d'enthousiasme, promit avec une joie indicible de défendre M. Schrøter aux dépens de sa vie, et portant sa main sur la poche de son habit comme pour y chercher ses pistolets chargés, il monta en voiture, pénétré des sentiments les plus nobles et les plus délicieux qu'un héros puisse jamais avoir éprouvés. Il allait courir des aventures, il était fier de la confiance dont l'honorait son patron, et les relations délicates dans lesquelles il venait de se placer vis-à-vis de la sainte adorée de la maison le grandissaient à ses propres yeux. Il était heureux.

Le coursier de vapeur écuma et s'élança à travers la large plaine comme un coursier des écuries de Belzébut. Dans tous les wagons du train on ne voyait que des soldats assis sur les ballots et les colis, sortant leurs têtes des petites fenêtres des fourgons; partout ce n'étaient que baïonnettes et casques, havresacs, chaudrons de campagne et tambours. A toutes les stations on apercevait des groupes de curieux; partout ce n'étaient que questions et réponses faites et saisies au vol; de tous côtés on entendait des nouvelles émouvantes, des bruits terribles et des récits fabuleux. Antoine fut enchanté, en arrivant au débarcadère, de se séparer de son entourage militaire, et de se retrouver seul avec M. Schrøter dans une chaise de poste légère qui les emportait avec la rapidité du vent vers la frontière. La grande route, plus déserte que d'ordinaire, était calme et silencieuse; nos voyageurs ne rencontrèrent que par-ci par-là, près de la frontière, quelques détachements qui venaient des garnisons d'alentour. Les soldats chantaient gaïement comme s'ils

allaient à la manœuvre ; de temps en temps le *loustic* de la compagnie exerçait son humeur sarcastique contre les *pékis* qui couraient si bien ; quelquefois un officier à cheval, qui connaissait le négociant, approchait de la voiture en saluant ; d'autres encore le priaient de leur retenir un gîte pour la nuit.

Au lieu de parler à Antoine des affaires de commerce, le négociant causa avec calme et sérénité de toute autre chose, des événements qui lui étaient arrivés, de la vie des frontières, des contrebandiers et douaniers, et traita son compagnon de voyage avec la douce familiarité que l'aîné de deux camarades se plaît à témoigner au plus jeune. Ce ne fut que pour les pistolets que M. Schrøter montra une froideur qui amortit un peu l'ardeur martiale d'Antoine ; car à la seconde station, celui-ci ayant porté avec soin les armes d'une poche de la voiture dans une autre, le patron jeta un regard désapprouvateur sur les deux canons, et, quand les voyageurs eurent dépassé les dernières maisons, il désigna du doigt les deux crosses foncées qui sortaient pacifiquement de la poche et dit à Antoine :

« Je ne crois pas que ce soit avec ces jouets que vous puissiez espérer reconquérir nos marchandises. Sont-ils chargés ? »

Antoine fit une réponse affirmative, en ajoutant avec une assurance belliqueuse mal comprimée :

« Ce sont des canons de carabine.

— Vraiment ? » dit M. Schrøter d'un air sérieux.

Il tira les armes de la poche de la voiture, cria au postillon d'arrêter, et déchargea tranquillement les deux pistolets.

« Il vaut mieux nous contenter des armes que nous avons l'habitude de manier, ajouta-t-il avec douceur en rendant les pistolets à Antoine ; nous sommes des hommes de paix, et nous ne demandons qu'à rentrer dans notre bien. Si nous ne nous le faisons pas restituer en convainquant les autres de notre droit, toutes nos peines sont perdues. On tirera là-bas inutilement beaucoup de poudre. Tout cela, ce sont des dépenses qui ne rapportent rien ; ce sont des frais qui ruinent le pays et les habitants. Il n'y a pas de race qui soit moins propre que la race slave à avancer par l'emploi du capital dans les voies de l'humanité et de l'instruction. Ce que ces gens ont amassé dans le sein de l'oisiveté en opprimant les masses stupides, ils le dépensent follement à réaliser les rêves de leur imagination. Chez nous, ce ne sont guère que les classes privilégiées qui se livrent à ces excentricités, et la nation peut à la rigueur les supporter. Mais en Pologne les classes privilégiées ont la prétention de représenter le peuple. Comme si des gentilshommes et des serfs pou-

vaient former un État ! Ils n'y sont pas plus autorisés que cette bande de moineaux perchée sur ces arbres. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout cela, c'est que nous sommes forcés de payer aussi de notre argent leurs malheureuses tentatives.

— Ils n'ont pas de tiers état ! dit Antoine avec des marques d'approbation prononcées.

— Cela veut dire qu'ils n'ont pas de culture, continua le négociant. Il est curieux de voir combien ils sont peu capables de trouver dans leur peuple une bourgeoisie qui représente le progrès et la civilisation, et qui donne à une masse d'agriculteurs disséminés sur un vaste territoire une constitution politique.

— Il y a cependant dans cette ville insurgée Conrad Günther, puis la maison des trois Hildebrand en Gallicie, objecta Antoine.

— Ce sont de braves gens, répondit M. Schrøter, mais tous sont étrangers au pays, et l'esprit public n'a point de consistance et ne passe pas à la génération qui suit. Ce qu'on appelle des villes dans ce pays, ne présente que l'ombre des nôtres, et leurs citoyens ont bien peu de ce qui fait de la bourgeoisie laborieuse la première classe d'un pays.

— La première ?

— Oui, mon cher Wohlfart ; dans les premiers temps les hommes étaient libres, et tous au fond étaient égaux. Vint ensuite la demi-barbarie des privilégiés libres et des serfs attachés à la glèbe. Ce n'est que depuis que nos cités ont pris de l'accroissement qu'il y a des États civilisés dans le monde, et depuis cette époque seulement ce grand mystère s'est révélé, que le travail de l'homme libre ennoblit seul la vie d'un peuple et lui assure une longue durée. »

A la nuit tombante, les voyageurs arrivèrent au dernier endroit situé sur la frontière. C'était un petit village qui, à part la douane et les demeures des employés, ne contenait que quelques misérables huttes et un cabaret. Sur la grande place, entre les maisons et autour du village, bivaquaient deux escadrons de cavalerie qui avaient établi un cordon militaire le long d'une rivière étroite, et qui gardaient la frontière avec un détachement de chasseurs. Dans le cabaret il y avait un mouvement désordonné ; des soldats entraient et sortaient ; des husards et des chasseurs serrés les uns contre les autres étaient assis dans la petite salle ; des dolmans de couleur et des uniformes verts étaient campés autour de la maison sur des chaises, des tables, des rateliers, des tonnes chancelantes, enfin sur tout

ce qui avait pu servir de siège. Tous ces hommes, agissant sans façon et disposant en maîtres de tout ce que le cabaret renfermait, faisaient à Antoine l'effet d'autant de messieurs Pix.

Le cabaretier juif reçut avec des salutations et des exclamations bruyantes le négociant qui lui était bien connu; grâce à son activité empressée, le dernier réduit qui restait vacant fut débarrassé pour nos voyageurs : c'était un petit coin fermé d'une cloison, où ils purent au moins passer la nuit seuls.

A peine le négociant fut-il descendu de voiture, que cinq ou six voituriers l'entourèrent en poussant des cris de joie; c'étaient les conducteurs des chariots expédiés depuis peu par la maison Schröter. Cependant tout ne s'était pas passé sans accident. Le plus ancien des voituriers raconta qu'il avait déjà dépassé la frontière, lorsque la vue d'une troupe de paysans armés sur la grande route leur avait fait rebrousser chemin au plus vite. En tournant, une roue de la dernière voiture s'était cassée; le voiturier, pressé par la peur, avait dételé les chevaux et avait abandonné la voiture de l'autre côté de la frontière. Pendant que le conducteur poltron, son chapeau à la main, l'agitait en l'air et cherchait à s'excuser de son mieux, le chef d'escadron qui commandait le poste s'approcha du négociant et confirma le dire des voituriers.

« On voit, dit le chef d'escadron, la voiture à environ mille pas au delà du pont sur la route. »

Et le négociant lui ayant demandé la permission de monter sur le pont, il dit avec la plus grande politesse :

« Si vous voulez, un de mes officiers vous accompagnera ! »

Un jeune officier, qui revenait au même moment d'une reconnaissance, faisait cabrer son cheval fringant devant le cabaret.

« Lieutenant de Rothsattel, s'écria le chef d'escadron, accompagnez ces messieurs jusqu'au pont. »

Antoine entendit prononcer avec transport ce nom, auquel se rattachaient pour lui les plus agréables souvenirs. Ce cavalier au coursier fongueux ne pouvait être que le frère de la *dame du lac*. Ce lieutenant, à la taille élevée, avec une petite moustache frisée, ressemblait à sa sœur autant qu'un jeune officier de cavalerie peut ressembler à la plus belle fille du monde. Antoine éprouva aussitôt pour ce jeune militaire un sentiment d'affection et de respect, ce dont celui-ci s'aperçut sans doute à la manière dont Antoine l'avait salué; car il répondit à ce salut par un mouvement gracieux et protecteur de sa jolie tête. Tout en faisant pirouetter son cheval, il avançait à côté de nos voyageurs jusqu'au pont. Les vedettes s'y tenaient

les pistolets à la main, le chien levé, immobiles comme des statues : leurs chevaux seuls, en agitant parfois la queue ou bien en trépignant des pieds, montraient qu'ils étaient vivants. Nos voyageurs coururent sur le milieu du pont, et jetèrent des regards investigateurs sur la grande route. Ils aperçurent bientôt l'énorme voiture privée d'une roue, qui boitait comme un éléphant blanc blessé au genou.

« Il n'y a pas longtemps, dit le lieutenant, que la voiture a été pillée. La grosse toile épaisse la couvrait comme une large bâche. Ma foi ! ils ont enlevé les ballots. Là, au coin, on voit flotter au vent la toile blanche.

— Je crois que le mal n'est pas bien grand, répondit M. Schrøter.

— Si vous voulez envoyer une roue et deux chevaux de l'autre côté, vous pourrez faire enlever cette voiture, dit le lieutenant négligemment ; nos gens avaient toute la journée grande envie d'aller lui faire une visite, pour s'assurer s'il n'y avait pas quelque liquide. Mais nous avons l'ordre exprès de ne pas passer la frontière. Autrement c'est une bagatelle d'amener la voiture, si le commandant vous permet de traverser les postes et si vous venez à bout de ces hommes là-bas. »

En disant cela, il montra une troupe de paysans campés de l'autre côté du pont et hors de la portée du fusil ; postés derrière quelques saules rabougris, ils avaient placé sur la grande route un de leurs hommes en sentinelle.

« Nous irons chercher la voiture, si le commandant le permet, dit M. Schrøter ; j'espère qu'un négociant viendra bien à bout de ces gens-là. »

Et Antoine ne put s'empêcher de murmurer :

« Ces messieurs ont abandonné là pendant toute une journée quelques milliers d'écus sur la grande route. Ils auraient bien eu le temps de nous ramener la voiture.

— Il ne faut pas faire de demandes injustes aux militaires, répondit le négociant en souriant. Soyons contents s'ils nous permettent d'aller retirer nos marchandises des mains des paysans. »

Les voyageurs retournèrent auprès du chef d'escadron, et le négociant lui présenta sa requête.

« Si vous trouvez des chevaux et des hommes, je ne m'y oppose pas, » répondit le chef.

Aussitôt on réunit les voituriers, et le patron demanda quels étaient ceux qui voulaient l'accompagner avec des chevaux. Il eut soin d'ajouter qu'il leur tiendrait compte des pertes

qu'ils pourraient éprouver. Après s'être gratté la tête et après avoir agité leurs chapeaux, plusieurs se déclarèrent prêts à l'accompagner. On harnacha aussitôt quatre chevaux, on sortit un petit traîneau de l'hôtelier, on posa dessus une roue et quelques leviers, et la petite caravane s'avança vers le pont, suivie des plaisanteries approbatives des soldats et accompagnée de quelques officiers qui prenaient à cette expédition toute la part qui pouvait se concilier avec leur dignité militaire.

Près du pont, le chef d'escadron dit encore :

« Je vous souhaite une bonne chance; malheureusement je ne puis pas vous prêter pour votre expédition l'assistance de mes soldats.

— C'est mieux comme cela, répondit M. Schrøter en saluant. Nous allons chercher nos marchandises comme des gens paisibles, et nous ne craignons pas ces messieurs de là-bas, mais nous ne voulons pas non plus les provoquer. Ayez la bonté, monsieur Wohlfart, de laisser vos pistolets; il faut montrer à ces hommes armés que nous n'avons rien à démêler avec cet appareil de guerre. »

Antoine avait mis les pistolets dans la poche de son habit, d'où ils sortaient d'un air provocateur; il les remit à un chasseur, que le lieutenant de Rothsattel avait fait approcher. C'est ainsi qu'ils traversèrent le pont. Quand ils furent au bout du pont, ligne de démarcation de la frontière, le lieutenant fit faire volte-face à son cheval en murmurant : « Ces sacs à poivre entrent dans ce pays avant nous, » et le chef d'escadron leur cria encore : « Si vous couriez quelque danger, je ne croirai pas outre-passer mes ordres en envoyant à votre secours le lieutenant de Rothsattel avec quelques hussards. »

Le lieutenant repartit au galop en adressant un « Garde à vous ! » d'un air martial à ses hussards postés à quelque distance; puis s'avançant de nouveau jusqu'au bout du pont, il suivit les marchands des yeux avec une impatience belliqueuse. A son honneur et à celui de ses soldats, nous devons avouer que lui aussi bien que ses hussards désiraient que les *pékins* fussent chaudement reçus et eussent de grandes difficultés à essuyer, pour avoir le droit de se mêler de l'affaire et l'occasion de saluer un peu les rebelles.

Ce ne fut point une entrée imposante que firent M. Schrøter et ses compagnons sur le territoire ennemi. Fumant son cigare avec un grand flegme, le négociant marchait en tête; tout à côté de lui s'avançait Antoine; ils étaient suivis de trois voitu-

riers vigoureux et des chevaux. Quand ils furent à peu près à trente pas du groupe de paysans en blouses blanches, ces derniers ajustèrent leurs armes et ordonnèrent à la petite caravane de s'arrêter. Le patron leur cria à haute voix et dans leur langue :

« Appelez votre chef ! »

Aussitôt un homme de la bande fit forces gestes en apostrophant une troupe plus éloignée. Les autres gardèrent leur posture menaçante et même, à ce qu'Antoine remarqua, sans en être excessivement flatté, visèrent notre héros avec des clignements d'yeux malicieux.

Cependant le chef de la bande approcha à pas précipités. Il portait un habit bleu, avec des brandebourgs noirs, un bonnet carré rouge garni d'une fourrure grise, et tenait à la main une longue canardière.

En l'examinant de plus près, cet homme au teint sombre avait un air terrible, grâce à deux énormes moustaches noires qui lui descendaient des deux côtés de la bouche. Quand il fut assez près, le négociant l'interpella d'une voix forte dans un polonais assez imparfait :

« Nous sommes des amis ; cette voiture là-bas m'appartient, je viens la chercher ; dites à vos gens de me prêter leur secours. Vous aurez un bon pourboire. »

Au mot de pourboire les armes se baissèrent d'elles-mêmes respectueusement. Le chef de la bande se plaça pathétiquement au milieu de la grande route et commença en gesticulant un long discours que nos voyageurs ne comprirent pas tout entier. Mais les voituriers expliquèrent que le chef regrettait de ne pas pouvoir accéder à cette demande, parce qu'il avait reçu l'ordre, d'un autre corps posté par derrière, de garder la voiture jusqu'à ce que les voituriers arrivassent pour la transporter à la ville.

Le négociant secoua doucement la tête et répondit du ton calme du commandement :

« Cela ne se peut pas ; la voiture est à moi et il faut que je la fasse enlever ; je ne puis attendre que votre chef m'en donne l'autorisation. »

Il mit la main à la poche et, sans être vu des autres, il passa à l'insurgé en habit bleu six gros écus.

« Ceci est pour vous, et vous en aurez autant pour vos gens. »

L'insurgé regarda les beaux écus brillants, porta la main à sa tête, se gratta vivement derrière les oreilles, tourna sa casquette dans tous les sens, et finit par dire que, s'il en était ainsi, Sa Seigneurie n'avait qu'à emmener la voiture.

La petite caravane s'avança en triomphe vers la voiture; les voituriers prirent les leviers, et en unissant leurs forces relevèrent le côté penché et embourbé, détachèrent les débris de la vieille roue, et attelèrent les chevaux avec la coopération active de quelques paysans, assistés fraternellement par le chef de la bande, qui mit lui-même la main à un levier. Enfin la voiture roula vers le pont, et, pendant que l'on fouettait les chevaux pour les faire aller plus vite, le Cracovien les excitait du geste et de la voix. Il semblait que, par ces cris de *uh, ohé* répétés, il cherchât à étouffer en lui une voix qui lui reprochait ce qu'il faisait.

« Allez devant avec la voiture, » dit le négociant à Antoine; et comme celui-ci hésitait à laisser son patron seul parmi les paysans révoltés, M. Schroeter ajouta d'une voix forte : « Je le veux ! »

C'est ainsi que la voiture arriva à la frontière, et Antoine entendit de loin les soldats qui l'accueillirent avec acclamations.

Cependant le négociant resté en arrière s'entretint vivement avec l'interprète et le chef de la bande. Enfin il quitta dans les meilleurs termes du monde le chef des insurgés qui, avec l'obsequiosité des Slaves, joua l'hôte sur la grande route et accompagna les voyageurs la casquette à la main jusqu'à une portée de fusil du cordon militaire. M. Schroeter rattrapa la voiture au pont; et après avoir passé par tout le cérémonial militaire, les *halte!* et les *qui-vive?* des vedettes, il fut félicité sur le sol de la patrie par le chef d'escadron, tandis que le lieutenant dit d'un ton moqueur à Antoine :

« Vous n'avez pas eu à regretter l'absence de vos superbes pistolets ? »

— Cela a été mieux comme cela, répondit Antoine; c'était une affaire épineuse. Ces pauvres diables n'ont rien pris qu'un petit baril de rhum. »

Une heure après, les voyageurs étaient assis avec les officiers de hussards et de chasseurs dans l'arrière-pièce du cabaret, et buvaient quelques bouteilles de vieux vin de Hongrie que l'hôtelier avait été chercher dans un coin reculé et caché de sa cave. Antoine n'était pas le moins content de la société. Pour la première fois de sa vie il avait payé de sa personne dans une petite campagne qui n'avait pas été sans quelque danger. Aussi éprouvait-il une certaine satisfaction et était-il content d'être assis à côté d'un jeune militaire qu'il était tout disposé à estimer; il eut le plaisir de lui offrir des cigares et de parler avec lui de l'aventure de la journée.

« Il paraît que ces enragés paysans vous avaient mis particulièrement en joue, dit le jeune lieutenant en relevant sa moustache. Cela devait vous incommoder ? »

— Pas trop, répondit Antoine aussi froidement que possible. Cela me fit d'abord une drôle d'impression quand je vis les fusils braqués sur nous, et que derrière ces hommes j'en aperçus d'autres armés de faux qui faisaient tous la pantomime de nous couper la tête. Si j'avais été dans le premier moment un peu saisi de voir tous les canons dirigés sur ma tête, je n'y pensai plus une fois que je fus occupé de la voiture. Et tantôt quand, en revenant, chacun des voituriers soutenait que c'était lui seul et personne autre qu'on avait visé, je compris que cette facilité de multiplier les objets devait tenir à la vertu spéciale des canons de fusil, et que ce n'était qu'une fâcheuse illusion d'optique.

— Nous vous aurions bien délivrés, si les paysans avaient voulu vous attaquer sérieusement, répondit le lieutenant d'un air protecteur. Mais vos cigares sont excellents ! »

Antoine, enchanté de ce compliment, remplit le verre de son voisin. Tout en causant, il regarda M. Schrøter, qui semblait aujourd'hui très-disposé à s'entretenir de la guerre et de la paix avec des hommes du métier. Antoine s'aperçut que son patron traitait les officiers avec une politesse de bon ton qui arrêta aussitôt le laisser-aller dont ces messieurs avaient fait preuve en s'attablant. La conversation étant bientôt devenue générale, on prêta une grande attention au négociant, qui connaissait le pays insurgé par ses anciens voyages, et qui en parlait savamment et dépeignait le caractère de plusieurs chefs de l'insurrection.

Il n'y avait que M. de Rothsattel qui, au grand déplaisir d'Antoine, semblait contrarié des prévenances de ses camarades pour le bourgeois et de la part de lion que celui-ci avait su conquérir dans la conversation.

Il se jeta négligemment en arrière sur sa chaise, regarda d'un air distrait le plafond, joua avec la poignée de son sabre et laissa échapper quelques courtes observations qui indiquaient que cette conversation l'ennuyait extrêmement. Le chef d'escadron ayant fait la remarque qu'il attendait pour le lendemain matin le commandant du cordon militaire de la frontière, M. Schrøter répondit :

« Votre colonel n'arrivera pas avant demain soir. Voilà du moins ce qu'il m'a dit aujourd'hui au chemin de fer, où je l'ai rencontré. »

A cette réponse toute naturelle, le démon de l'orgueil s'empara tout à coup du jeune lieutenant, et éclatant comme une bombe, il dit avec une désinvolture incroyable :

« Ah ! vous connaissez personnellement notre colonel ? C'est sans doute chez vous qu'il prend son sucre et son café ? »

— Il le prenait du moins autrefois, répondit le négociant d'un ton poli ; je me rappelle qu'étant encore commis je lui ai pesé moi-même son café. »

Cela provoqua un certain embarras parmi les officiers, et un des plus anciens chercha à sa manière à réparer cette impertinence préméditée, en s'étendant un peu longuement sur le mérite d'une maison aussi respectable que celle de M. Schrœter, où tout le monde, les militaires comme les autres, devait trouver du plaisir à faire ses provisions.

« Capitaine, je vous remercie de l'opinion favorable que vous avez de ma maison, répondit M. Schrœter en souriant. Je suis en effet fier de voir ma maison jouir d'une certaine considération, grâce à l'activité soutenue de tous ceux qui me prêtent leur concours. »

— Lieutenant Rothsattel, vous conduisez la prochaine patrouille. Il est temps de partir, » ajouta le chef d'escadron.

Le lieutenant se leva en faisant résonner son sabre.

« Voici M. Warschauer qui nous apporte une bouteille dont il fait grand cas, c'est le meilleur vin de sa cave. »

— M. de Rothsattel ne pourrait-il pas goûter de ce vin avant d'aller veiller à notre sûreté ? » demanda le négociant au chef d'escadron, d'un ton à la fois calme et poli.

Le jeune lieutenant remercia d'un air hautain et sortit en traînant son sabre après lui. Antoine aurait été capable de bâtonner son favori, tellement il était irrité contre lui : mais le chef d'escadron chercha à faire oublier ce fâcheux incident en entamant une conversation animée.

La nuit étant venue, Antoine vit avec surprise que le négociant continuait toujours à faire l'amphitryon avec une politesse exquise, et trouvait un plaisir tout particulier à goûter les différents vins de Hongrie, plaisir qui n'était pas trop facile à concilier avec le but réel de son voyage.

Enfin une nouvelle bouteille venait d'être débouchée, et le chef d'escadron commençant à se délecter d'un second cigare du négociant, celui-ci dit simplement et sans transition :

« J'ai envie de me rendre demain à la capitale insurgée, et je vous prie de vouloir bien m'en accorder la permission, s'il faut que je vous la demande. »

— Vous voudriez.... s'écrièrent tous les officiers à la fois à cette ouverture inattendue.

— J'y suis forcé, » continua le négociant d'un ton calme et sérieux. Et aussitôt il exposa les raisons qui lui faisaient réclamer cette faveur.

Le chef d'escadron secoua la tête.

« Le sens littéral de mes instructions ne précise pas, il est vrai, catégoriquement si je dois tenir la frontière fermée pour tout le monde; mais notre cordon militaire a été établi avant tout pour nous séparer complètement du pays des insurgés.

— En ce cas, il me faudrait exposer mes désirs au colonel; cela me retiendrait ici plus d'un jour, et ce retard pourrait faire échouer mon voyage. Comme vous avez eu la bonté de me le dire, il règne encore un peu d'ordre parmi les insurgés; mais il est impossible que cela dure longtemps. Dans les circonstances actuelles, ce reste d'ordre est pour moi la seule ancre de salut; car ce n'est qu'avec le consentement de l'autorité révolutionnaire que je puis faire sortir de la ville les voitures chargées de mes marchandises.

— Et vous espérez obtenir cette permission ?

— Il faut du moins le tenter. Quoi qu'il en soit, je dois m'opposer de toutes mes forces à ce qu'on pille et détruise ma propriété. »

Le chef d'escadron réfléchit un instant.

« Ce que vous vous proposez de faire me met dans quelque embarras. S'il vous arrivait un malheur, comme je suis presque en droit de le craindre, on pourrait me reprocher de ne pas vous avoir empêché de passer la frontière. Est-ce que rien ne peut vous décider à abandonner ce voyage ?

— Rien, répondit le négociant, rien, excepté la loi.

— Tenez-vous donc tant à ces quelques voitures de marchandises, pour exposer ainsi votre vie ? demanda le chef d'escadron avec un déplaisir mal dissimulé

— Oui, monsieur le major. J'y tiens autant que vous tenez à faire votre devoir. Il s'attache à la possession de ces voitures de marchandises plus qu'un simple intérêt de commerce. Il faut que je passe la frontière, à moins que je n'en sois empêché par une défense absolue et irrévocable du gouvernement. A cette défense il faudrait bien me soumettre, mais je tenterais l'impossible pour obtenir une exception en ma faveur.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le chef d'escadron en se levant, je n'opposerai pas d'obstacle à votre voyage. Donnez-moi seulement votre parole qu'à aucune condition vous ne direz un mot,

dans le pays insurgé, de la force de notre cordon militaire, de l'approche de nos troupes et de ce que vous pouvez savoir sur les mesures que nous comptons prendre.

— Je vous en donne ma parole, dit M. Schrøter.

— Votre personne est pour moi une garantie suffisante que le but de votre voyage est véritablement celui que vous indiquez ; mais pour me mettre en règle vis-à-vis de mes supérieurs, je désirerais voir les papiers qui concernent ces affaires, si toutefois vous les avez sur vous.

— Les voici, dit le négociant avec le calme et la gravité de son état. Voici mon passe-port, voici la quittance des articles expédiés par le vendeur polonais, les copies de mes lettres à la douane des frontières et à l'expéditionnaire de l'endroit et voici leurs réponses. D'ailleurs les employés de la douane et l'expéditionnaire pourraient encore attester la vérité de ces indications. »

Le chef d'escadron parcourut les papiers et les rendit.

« Vous êtes un homme courageux, et je vous souhaite la meilleure chance possible, dit-il avec une certaine dignité martiale. Et comment comptez-vous voyager ?

— Avec des chevaux de poste. Si l'on me refusait des chevaux, j'en achèterais et je les conduirais moi-même ; notre hôte me céderait une voiture, et je partirai demain de grand matin, parce qu'un voyage de nuit ferait encore naître plus de soupçons.

— Eh bien ! demain à l'aube du jour je vous reverrai. Selon toute probabilité, nous entrerons au plus tard dans trois jours dans le pays ennemi. Si d'ici-là je n'ai pas de nouvelles de vous, j'irai vous chercher dans la ville conquise.... Partons, messieurs, cette séance a déjà duré trop longtemps. »

Les officiers étant sortis, Antoine et son patron restèrent seuls dans la salle, en face des bouteilles vides. M. Schrøter ouvrit la fenêtre, et dit ensuite à Antoine, qui avait entendu les derniers débats dans un grand trouble d'esprit : « Mon cher Wohlfart, voici le moment de nous séparer.... »

Avant que le négociant eût fini de parler, Antoine lui prit la main et dit les larmes aux yeux :

« Permettez-moi de vous suivre, et ne me renvoyez pas à la résidence. Si je vous quittais dans ce voyage, je ne me le pardonnerais pas, et toute ma vie cet abandon pèserait sur ma conscience.

— Il est inutile, peut-être imprudent de vous emmener. Ce qu'il y a à faire là-bas, je puis le faire tout seul ; s'il y a quelque danger dans l'entreprise, ce que je ne crois pas, votre

présence ne m'en garantirait pas, et je n'aurais que le sentiment pénible d'avoir mis un autre dans l'embarras à cause de moi.

— Je vous aurais cependant une reconnaissance éternelle si vous m'emmeniez, dit Antoine d'une voix suppliante, tenant toujours la main de M. Schröter; Mlle Sabine aussi l'a désiré, ajouta-t-il, en recourant à la fin, avec une sage gradation, à la raison qui devait avoir le plus d'influence sur son patron.

— Ma sœur est peureuse, dit le négociant en souriant; mais, puisque vous y mettez une insistance si amicale, je consens à ce que vous demandez; nous partirons ensemble : appelez l'hôtelier, et réglons tout pour le départ. »

II

Le voile de la nuit couvrait encore les campagnes quand Antoine sortit de l'auberge. Un brouillard épais s'était répandu sur la plaine et luttait dans les airs contre la lueur incertaine du jour naissant. Une rouge trainée de feu à l'horizon éclairait la route que nos voyageurs devaient prendre.

Les vapeurs du matin enveloppaient de leurs ombres grises un groupe étendu à terre. Antoine s'étant approché reconnut une foule d'hommes, de femmes et d'enfants accroupis : ils avaient des figures hâves, blêmes et épuisées par le besoin.

« Ce sont des gens du village de l'autre côté de la frontière, dit un vieux vaguemestre placé non loin de ce groupe. Les villages d'alentour brûlent; ils sont venus cette nuit jusqu'à la rivière : c'était pitié de voir comme ils tendaient les mains et comme ils criaient pour avoir du pain. Ce sont pour la plupart des femmes et des enfants; aussi le chef d'escadron leur a permis de passer et leur a fait distribuer quelques pains. Ces malheureux sont affamés. Ils étaient suivis de bandes plus nombreuses. Tous se tordaient les mains et criaient : « Du pain ! du pain ! » Nous les avons chassés en tirant quelques coups de pistolet au-dessus de leurs têtes.

— Eh ! dit Antoine, ce n'est pas là une perspective bien consolante pour notre voyage. Que deviendront ces pauvres malheureux ?

— Ce sont des vagabonds et de mauvais chenapans, dit le va-

guemestre. Une moitié de l'année ils font la contrebande et boivent; l'autre moitié ils tirent le diable par la queue et meurent de faim. Ceux-ci chôment un peu !

— Ne pourrait-on leur faire cuire un chaudron de soupe? demanda Antoine d'un ton compatissant en portant la main à sa poche.

— A quoi bon de la soupe? dit le vaguemestre froidement. Une bonne gorgée d'eau-de-vie ferait bien mieux l'affaire de toute la compagnie. Tous ces gens, jusqu'au nourrisson à la mamelle, boivent du *brandevin*. Si vous voulez faire quelques largesses, je me charge de les leur distribuer sans oublier un honnête soldat.

— Je vais commander à l'hôtelier de faire cuire quelque chose par la servante, et vous, monsieur le vaguemestre, ayez soin de veiller à ce que tout se fasse en bon ordre. »

Il tira de sa poche de l'argent qu'il remit au vaguemestre, et celui-ci engagea sa parole de militaire que personne ne serait oublié.

Une heure plus tard, les voyageurs franchirent les avant-postes dans une voiture, appelée dans le pays *kibitka*; le négociant conduisait, Antoine était assis derrière lui et examinait le paysage, dans lequel on commençait à distinguer quelques objets au milieu des ténèbres et du brouillard.

Ils avaient fait environ deux cents pas quand, derrière un gros saule qui se trouvait le long de la route, un cri en polonais se fit entendre. Le négociant arrêta les chevaux. Un homme seul s'approcha de la voiture avec circonspection. « Montez, mon ami, cria le négociant à l'étranger, mettez-vous à côté de moi. »

L'étranger ôta poliment sa casquette, et d'un seul bond s'élança sur le devant de la voiture. C'était le chef cracovien de la veille, avec sa longue moustache pendante.

« Ne le quittez pas des yeux, dit le négociant à Antoine en anglais; il doit nous servir de sauvegarde, et il est payé pour cela. Si vous voyiez par hasard qu'il me serrât de trop près, saisissez-le par derrière. »

Antoine sortit les pistolets méprisés d'une vieille poche de cuir de la voiture et les mit bien ostensiblement, devant le Cracovien, dans les poches de son paletot. Mais le conducteur en blouse de toile rit avec bonhomie et se montra bientôt un être d'une nature douce et sociable. Il fit des signes d'intelligence aux deux voyageurs, but plus d'une gorgée de rhum dans la gourde d'Antoine, et essaya, par-dessus son épaule gauche, d'entamer avec lui une conversation, en l'appelant en mauvais allemand.

« Votre Grâce, » et en lui avouant qu'il fumait aussi du tabac, mais qu'il n'en avait pas. Enfin il réclama l'honneur de conduire ces messieurs.

C'est ainsi qu'ils passèrent devant un pâté de maisons délabrées, placées dans une plaine nue tout au milieu d'un marais, comme de gros champignons qui ont poussé très-haut dans un endroit pestilentiel. Tout à coup ils se virent entourés d'une masse d'insurgés, dans le genre de ceux qu'ils avaient vus la veille; c'étaient des gens avec de gros yeux fixes, armés de fléaux, de piques, de faux et de vieux mousquets, vêtus de blouses de toile et sentant l'eau-de-vie. Cette horde, saisissant les brides des chevaux, s'apprêtait à les dételer avec la rapidité de l'éclair. Mais aussitôt le Cracovien s'élança de son siège comme un lion, et déploya dans son langage polonais une éloquence inouïe, en gesticulant de tous côtés des mains et des pieds. Il déclara que ces messieurs étaient de grands seigneurs allemands qui se rendaient à la capitale parce qu'ils avaient à parler au gouvernement; il ajouta que celui qui arracherait seulement un poil de la queue de leurs chevaux aurait la tête tranchée. A ce discours succédèrent des répliques aussi passionnées, pendant lesquelles une partie montrait les poings, tandis qu'une autre ôtait ses casquettes. Sur ce, le conducteur prononça une harangue encore plus énergique et montra à tous les patriotes la belle perspective d'être écartelés s'ils osaient seulement regarder de travers les têtes de ses chevaux.

Le nombre des poings fermés diminua à vue d'œil, tandis que celui des casquettes ôtées augmenta sensiblement. Enfin M. Schrœter mit fin à cette scène en lançant les chevaux au galop et en forçant ainsi le dernier patriote récalcitrant à se garer. Tandis que leurs coursiers fougueux les emportaient aussi vite que le vent, quelques jurons vinrent frapper leurs oreilles, et au-dessus des têtes des voyageurs siffla une balle qui avait été probablement tirée plutôt par un sentiment de patriotisme que dans un but homicide bien arrêté.

Ils voyagèrent ainsi pendant quelques heures. Ils rencontrèrent plusieurs fois des bandes de paysans armés qui criaient et brandissaient leurs gourdins, ou bien qui, les têtes baissées et chantant des cantiques, suivaient un prêtre et une bannière. Les voyageurs furent quelquefois arrêtés et menacés, quelquefois aussi salués avec de grandes marques de respect, surtout Antoine qui, assis sur le siège de derrière, passait pour le principal personnage.

Enfin ils approchèrent d'un plus grand village; les bandes

grossirent, les cris devinrent plus bruyants; parmi les blouses de paysans, on apercevait de temps en temps un uniforme, des plumets et des baïonnettes. Ici le conducteur laissa percer quelques symptômes d'inquiétude et déclara à M. Schrøter qu'il ne pouvait pas les conduire plus loin, mais qu'ils devaient se présenter chez le commandant. Le négociant n'y trouva rien à redire, paya au conducteur le salaire convenu et arrêta sa voiture près de la première troupe qui occupait la route. Un jeune homme en capote bleue, avec une écharpe rouge et bleue à la ceinture, accourut, engagea les voyageurs à descendre et les conduisit avec beaucoup d'empressement vers le corps de garde. Le négociant garda les rênes dans sa main et dit tout bas à Antoine de ne pas perdre de vue la voiture. Antoine feignit la plus grande tranquillité et glissa quelque argent dans la main du fidèle Cracovien, qui suivait la voiture, pour qu'il procurât quelques bottes de foin aux chevaux.

Le corps de garde était dans une maison dont le toit de chaume avait une apparence assez distinguée, grâce au crépi blanc des murs. On voyait quelques fusils de chasse et quelques mousquets appuyés contre des pieux de bois, gardés par un jeune volontaire en habit bleu avec un bonnet rouge sur la tête. A côté était assis l'officier du poste; il avait la figure plate; sa tête était surmontée d'un énorme plumet blanc; il portait une grande écharpe en soie et un sabre orné d'une magnifique poignée. Ce monsieur entra dans une grande agitation quand il aperçut les étrangers; il enfonça son chapeau sur sa tête, passa la main d'un air furieux sur sa barbe en désordre, et se mit à faire subir un interrogatoire aux deux voyageurs.

Comme ils en étaient convenus d'avance, ils dirent qu'ils avaient à entretenir le commandant en chef de choses importantes, et refusèrent absolument de s'expliquer sur le but de leur voyage. Cette déclaration offensa le juste orgueil du chef, et, parlant d'hommes-suspects et d'espions, il cria à la garde de prendre les armes. Cinq jeunes gens en capotes bleues s'élancèrent hors de la maison, se rangèrent en ligne et reçurent l'ordre, donné avec un grand luxe de termes de commandement, de tenir leurs armes toutes prêtes. Antoine se précipita involontairement entre les habits bleus et son patron. Cependant le monsieur au grand sabre abandonna toute idée homicide en voyant le négociant rester tranquille près du pieu auquel il avait attaché les brides. Le commandant se contenta de lui dire de nouveau qu'il le regardait comme très-dangereux et qu'il devrait bien le faire fusiller comme traître.

Le négociant haussa les épaules et dit avec une politesse calme :

« Vous vous méprenez tout à fait sur le but de notre voyage. Vous ne pouvez pas sérieusement nous prendre pour des espions ; car nous nous sommes faits conduire auprès de vous par un de vos compatriotes, afin d'obtenir de votre bonté un sauf-conduit pour la capitale. Je vous prie de ne pas nous retenir, car nous sommes pressés d'arriver au quartier général du commandant en chef, et vous seriez responsable de tout retard inutile que vous apporteriez à notre voyage. »

A ces mots, le chef commença à pester de nouveau contre le négociant et contre Antoine : mais, après avoir avalé un grand verre d'eau-de-vie, il prit enfin une résolution. Il fit appeler trois de ses gens et leur ordonna de prendre place dans la voiture à côté des voyageurs, et de les conduire à la capitale. On jeta une nouvelle botte de paille dans la voiture ; deux hommes à figures hétéroclites s'assirent avec leurs armes derrière les voyageurs ; un paysan en blouse blanche se mit sur le siège du cocher, prit les rênes et fit partir la voiture au galop, sans s'inquiéter si elle était chargée de suspects, de patriotes ou de toute autre chose.

« Notre position s'est empirée, dit Antoine ; cinq hommes sur la petite voiture, les pauvres chevaux n'en peuvent plus.

— Je vous avais bien dit que notre voyage aurait ses désagréments, répondit le négociant. Les hommes ne font jamais plus les importants que quand ils veulent jouer aux soldats. Autrement, cette escorte n'est point un malheur ; grâce à elle nous entrerons au moins dans la ville. »

La nuit tombait quand ils arrivèrent dans les environs de la ville. Une lueur rouge au ciel marquait déjà de loin le but de leur voyage ; on voyait en outre de nombreuses bandes armées qui allaient à la ville ou bien qui en venaient. Il y eut une longue halte à la porte de la ville ; les questions et les réponses se croisaient ; on examinait les voyageurs en leur mettant sous la figure des lanternes et des torches de pin ; on leur lançait des regards hostiles et on leur faisait des menaces intelligibles. Enfin, après cette enquête, ils traversèrent lentement les rues de l'ancienne capitale. Tantôt il régnait autour d'eux un silence de mort, tantôt on entendait les cris intelligibles et effrayants d'hommes qui accouraient pour les voir. Après un long trajet, le cocher tourna sur une place de marché et s'arrêta devant une belle maison. Les voyageurs furent entraînés à travers une foule d'uniformes bigarrés, d'habits polonais et de blouses blanches.

Après les avoir fait monter par un large escalier, on les poussa dans une grande chambre et on les mit en face d'un monsieur qui avait des gants blancs glacés et qui lisait un rapport. Celui-ci leur annonça qu'au dire du commandant de la station ils étaient soupçonnés d'être des espions et qu'ils devaient être interrogés devant un conseil de guerre.

Mais le négociant répondit aussitôt avec une grande indignation :

« En ce cas, je regrette que votre subordonné vous ait dit une chose toute contraire à la vérité; car nous avons fait jusqu'ici le voyage en plein jour sur la grande route, avec l'intention formelle de parler au commandant en chef. Les chevaux et la voiture qui m'ont amené sont à moi, et c'était une politesse superflue de la part de votre commandant de station de me donner une telle escorte. Je désire parler le plus tôt possible au commandant de la place; c'est à lui seul que j'apprendrai le but de mon voyage. Ayez la bonté de lui faire tenir mon passe-port »

Le monsieur regarda le passe-port; puis avec un ton plus doux, il demanda en fixant les yeux sur Antoine :

« Mais quel est ce monsieur? il a l'air d'un officier de votre armée.

— Je suis un commis de M. Schröter, répondit Antoine en s'inclinant, et tout à fait homme de paix.

— Attendez, » dit le jeune homme en entrant avec le passe-port dans la chambre à côté.

Comme il tarda quelque temps à revenir et que personne ne prit garde aux voyageurs, ils s'assirent sur un banc de l'air le plus assuré du monde. Antoine jeta un regard soucieux sur son patron qui avait les yeux baissés à terre, et se mit ensuite à examiner avec étonnement son entourage. Ils se trouvaient dans une haute salle, dont le plafond était orné de peintures et de sculptures; les murs étaient sales et enfumés; tout autour il y avait des tables, des chaises et des bancs placés sans ordre, et qui semblaient avoir été apportés de quelque cabaret. Autour des tables il y avait quelques scribes penchés sur des papiers, et le long des murs des hommes armés, assis ou couchés; les uns dormaient, les autres causaient tout haut entre eux; plusieurs parlaient français. Cette pièce délabrée et mal éclairée impressionna douloureusement Antoine, et il dit tout bas au négociant :

« Si c'est là de la révolution, elle est passablement vilaine.

— Elle fait toujours des ravages et ne produit pas souvent des réformes. Pour moi, je crains bien que toute la ville ne

ressemble à cette pièce. Les armoiries peintes au plafond et le banc sale sur lequel nous sommes assis, ce sont là des contrastes dont le rapprochement suffit pour faire le signe de la croix à un honnête homme. La noblesse aussi bien que la populace font beaucoup de mal quand elles veulent l'une ou l'autre se mêler séparément de politique; mais quand elles se réunissent, elles ruinent pour sûr la maison qui les reçoit toutes deux.

— Les gens distingués de ce pays nous sont contraires, dit Antoine. J'aime bien mieux notre Cracovien; c'était un insurgé poli, qui savait apprécier la valeur d'une pièce de huit gros; mais ces grands personnages, on ne peut pas leur faire entendre raison.

— Attendons, » dit le patron.

Au bout d'un quart d'heure, un jeune homme, d'une taille élancée et d'une belle physionomie, sortit avec le monsieur aux gants blancs de la pièce voisine. Il s'avança poliment vers le négociant et dit à haute voix, de manière à se faire entendre par les hommes étendus sur les bancs :

« Je suis enchanté de vous voir ici; je m'attendais bien à quelque chose de semblable; ayez la bonté de me suivre avec votre compagnon.

— Ma foi! nos actions montent, » se dit Antoine en lui-même.

Ils suivirent l'orateur majestueux dans un cabinet voisin, qu'on pouvait regarder en quelque sorte comme le boudoir du quartier général. Il s'y trouvait un sofa, des sièges rembourrés et un bureau élégant en bois des îles. Des habits et des uniformes étaient jetés çà et là sur les meubles et sur la table. On voyait à côté des papiers un joli petit pistolet de poche à double canon avec des incrustations précieuses et un grand cachet avec une pierre de couleur.

Pendant qu'Antoine observait que tout était très-élégant, mais aussi bien en désordre, dans le cabinet, le jeune chef dit au négociant d'un air plus réservé et moins affectueux :

« C'est par un malentendu que vous avez été exposé à des traitements un peu rudes, auxquels on n'échappe pas toujours dans des temps de troubles et de tourmente. Vos compagnons ont confirmé vos paroles. Veuillez, je vous prie, me dire ce qui vous amène au milieu de nous. »

M. Schröter exposa d'une manière brève, mais précise, le but de son voyage, indiqua les noms de ses correspondants dans la ville et en appela à leur témoignage.

« Je connais bien quelques-uns de ces messieurs, » répondit le commandant d'un air dégagé.

Il regarda fixement le négociant de plus près, et lui demanda après une pause : « Vous n'avez rien autre chose à me communiquer ? »

Le négociant ayant dit que non, son interlocuteur continua : « Je sens bien que notre position exceptionnelle ne permet pas à votre gouvernement d'entrer dans des rapports directs avec le nôtre, et que dans le cas où vous auriez quelque communication à nous faire, vous devez agir avec la plus grande précaution. »

M. Schrøter l'interrompit vivement :

« Permettez-moi de vous assurer de nouveau en homme d'honneur que ce n'est que dans un intérêt personnel et pour mes propres affaires que je suis venu ici. Mais comme vos paroles et plusieurs mots qui m'ont frappé sur la route me font présumer que vous me prenez pour un chargé de pouvoir de je ne sais qui, je me sens forcé de vous dire que je n'aurais pu venir auprès de vous avec aucune mission, parce que la mission à laquelle vous semblez vous attendre n'est nullement possible. »

Le commandant en chef prit un air très-sérieux et dit après une courte pause : « C'est égal, vous n'en souffrirez pas ; le désir que vous m'avez exprimé est si extraordinaire, qu'avec un gouvernement régulier on ne pourrait pas y donner suite ; s'il ne nous est pas permis de vous considérer comme un ami, notre propre défense nous impose l'obligation de vous traiter en ennemi vous et vos biens. Mais les hommes de mon peuple, toutes les fois qu'ils ont pris les armes, ont eu cette vertu de croire aussi à la grandeur chez les autres, et de se donner la satisfaction d'agir noblement, même quand ils ne devaient s'attendre à aucune reconnaissance. Soyez persuadé qu'autant que cela dépendra de moi je contribuerai à ce qu'on vous rende ce qui vous appartient. »

Ainsi parla le noble seigneur d'un ton magnifique. Antoine sentit vivement qu'il y avait une véritable élévation dans ces paroles ; mais il était déjà trop rompu aux affaires pour s'abandonner entièrement à ces impressions, et un scrupule bien commun vint arrêter l'élan de son admiration naissante.

« Il nous promet du secours, se disait-il, et il ne s'est pas même assuré encore si les marchandises que nous voulons retirer de la ville sont bien réellement à nous.

— Malheureusement je ne jouis pas d'un pouvoir assez souve-

rain, continua le chef, pour que je puisse satisfaire à votre demande sans autre formalité. Cependant j'espère obtenir d'ici à demain le libre passage de vos voitures. Avant toutes choses cherchez à savoir par vous-même où se trouvent vos marchandises. Je vous donnerai un de mes officiers pour vous défendre. Demain matin nous verrons le reste. »

Après ces mots, les voyageurs furent congédiés gracieusement, et Antoine vit, en sortant, le chef fatigué s'asseoir sur un fauteuil de velours, et, la tête baissée, jouer avec la poignée de son beau pistolet.

Un petit monsieur revêtu d'une grande écharpe, presque un enfant, mais qui avait un air plein d'assurance, accompagna les voyageurs hors de la maison. En sortant ils furent salués poliment par plusieurs personnes, et Antoine vit que dans l'antichambre on leur attribuait toujours un caractère diplomatique. L'officier demanda où il devait conduire ces messieurs, car il avait reçu l'ordre de ne pas les quitter.

« Est-ce pour nous protéger ou pour nous garder ? demanda Antoine gaiement, car son courage lui était revenu.

— Vous ne me donnerez aucun sujet de me considérer comme votre gardien, répondit le petit guerrier en français élégant.

— Non, dit le négociant en regardant le jeune militaire avec intérêt ; mais nous vous fatiguerons, car nous avons encore aujourd'hui à nous occuper d'affaires très-ordinaires et peu amusantes.

— Je ne fais que mon devoir, répondit le jeune officier avec une certaine fierté, en vous accompagnant partout où ma présence peut vous être nécessaire.

— Notre devoir à nous, c'est de nous hâter, » dit le négociant.

C'est ainsi que les voyageurs parcoururent les rues de la ville. La nuit était venue, mais sous son voile l'agitation publique faisait encore plus mal à voir. Des bandes de la lie du peuple, des patrouilles de militaires, des troupes de paysans fugitifs, se pressaient en criant, en jurant et en chantant ; beaucoup de fenêtres étaient illuminées, et l'éclat des lumières répandait sur les rues une lueur pâle et fantastique. Au-dessus des maisons roulaient de gros nuages rouges. Il y avait un incendie dans un faubourg, et le vent faisait voler des étincelles de feu et des éclats de bois embrasé au-dessus des têtes des voyageurs. Du haut des tours, les cloches faisaient entendre un son monotone et lugubre.

Les voyageurs passèrent en silence au milieu de la foule ; le ton sec et impérieux de leur compagnon leur fraya un chemin même au milieu des groupes les plus menaçants.

Arrivés à la maison habitée par le correspondant de M. Schrøter, ils la trouvèrent fermée. Ils furent forcés de frapper longtemps avant qu'on leur ouvrît, et, au milieu du bruit de la rue, une voix troublée demanda : « Qui est là ? »

A leur entrée, le correspondant vint au-devant d'eux en se tordant les mains. Il se jeta au cou du négociant en pleurant.

La présence du jeune insurgé l'empêcha d'exprimer les sentiments qui l'agitaient : il les fit entrer dans l'appartement et les pria d'une voix piteuse d'excuser le grand désordre qui y régnait. Des coffres et des caisses étaient emballés : des femmes et des domestiques couraient çà et là avec inquiétude, cachaient des cuillers d'argent pour en déballer d'autres ; le maître du logis se tordait toujours les mains, et ne pouvait rester en place ; il se plaignait de son malheur et de celui de sa maison de commerce, bénissait et regrettait dans un même instant l'arrivée du patron ; d'une voix oppressée il assura le jeune militaire qu'il était aussi un bon patriote, et que ce n'était que par une méprise inconcevable de la domestique qu'on avait ôté la cocarde de la casquette qu'il portait chez lui. Il sautait aux yeux que le brave homme et toute sa famille avaient perdu la tête. Ce ne fut qu'avec peine, et en lui parlant d'une manière très-sérieuse dans une embrasure de fenêtre, que M. Schrøter parvint à obtenir de lui des renseignements sur l'état des affaires. Les chariots chargés de marchandises étaient arrivés à la ville le jour même du commencement du tumulte ; grâce aux soins d'un voiturier, ils avaient été placés dans la grande cour d'une auberge éloignée ; le correspondant ne savait ce qu'étaient devenues ces voitures.

Après un court entretien le négociant dit :

« Nous ne vous demandons pas l'hospitalité pour cette nuit ; nous irons coucher à l'auberge où se trouvent nos voitures. »

Toutes les objections du correspondant furent repoussées de la manière la plus décidée. Cet homme honnête, mais faible, semblait vraiment affligé des nouveaux dangers auxquels M. Schrøter allait s'exposer de gaieté de cœur.

« Demain matin je viendrai vous prendre, dit le négociant en s'en allant, j'ai l'intention de partir dans la journée avec mes voitures ; mais avant j'irai faire quelques visites indispensables à plusieurs de nos clients, et je désire que vous m'accompagniez. »

Le correspondant promet de faire le lendemain tout ce qu'il pourrait.

Voilà nos voyageurs de nouveau dans les rues au milieu des ténèbres de la nuit, guidés par le Polonais, qui avait entendu avec mépris l'affaire racontée à demi-voix. M. Schröter, jetant son cigare, dit d'un ton mécontent à Antoine :

« Notre ami ne nous sera pas d'un grand secours ; il est timide et embarrassé comme un enfant. Dans les premiers jours des troubles, il a négligé de s'acquitter de son devoir, de faire rentrer des créances et de chercher à se faire garantir le paiement de ce qui nous est dû.

— Et à présent personne ne sera disposé, dit Antoine affligé, à nous payer ou à nous donner des garanties.

— Cependant il faut que demain nous réglions toutes ces affaires. Je compte sur votre assistance. Pardieu, ces convulsions révolutionnaires sont déjà assez funestes pour les relations commerciales ; elles paralysent toute activité, et ce n'est que cette activité honnête qui préserve l'homme de descendre jusqu'au rang de la brute. Aussi un négociant qui se trouble plus qu'il n'est nécessaire se rend coupable envers la civilisation, et commet, selon moi, une faute irréparable. »

Tout en causant ainsi, ils arrivèrent dans un quartier où les rues désertes et un silence de mort contrastaient encore d'une manière plus désagréable avec le bruit qu'on entendait dans le lointain, et avec la lueur de feu dont le ciel était éclairé. Enfin ils s'arrêtèrent devant une maison basse qui avait une grande porte cochère. Ils entrèrent et virent, dans une salle d'auberge au plafond noirci par la fumée, se presser sur des bancs et des tables de bois des patriotes qui criaient en buvant de l'eau-de-vie. Le jeune officier se plaça sur le seuil et demanda l'aubergiste. Une grosse figure aux joues rubicondes sortit des vapeurs du comptoir.

« Au nom du gouvernement, je demande des chambres pour moi et mes compagnons, » dit l'officier.

L'aubergiste saisit avec beaucoup de répugnance un troussseau de clefs rouillées et une chandelle, et conduisit les étrangers à l'étage supérieur. Il y ouvrit une chambre fort sombre en déclarant d'un air bourru qu'il n'avait pas d'autre pièce disponible.

« Faites-nous monter un souper et une bouteille de votre meilleur vin, dit le négociant ; nous vous payerons bien et sur-le-champ. »

Cette demande suivie d'une telle promesse changea visiblement

les dispositions de l'aubergiste ; il eut même la malheureuse idée de vouloir prendre un air poli. Le négociant s'informa des voitures et des chariots. Ces questions parurent contrarier l'hôtelier. Il essaya d'abord de donner le change, prétendant qu'il y avait beaucoup de voitures dans sa cour, mais qu'il ne les connaissait pas.

Ce fut en vain que le négociant chercha à lui faire comprendre dans quel but il était venu. L'aubergiste fit la sourde oreille et reprit son air bourru. Enfin le jeune officier intervint dans ces débats et fit remarquer au négociant qu'avec ces gens il fallait parler d'un autre ton. Il se plaça devant l'aubergiste, le traita de chien et de coquin, et l'assura qu'il le ferait arrêter et emmener sur le champ, s'il ne donnait pas à l'instant même les renseignements qu'on lui demandait.

L'aubergiste regarda l'officier avec frayeur et offrit enfin d'aller voir les voituriers et d'en faire monter un.

Bientôt après une longue figure avec un chapeau de castor brun monta l'escalier avec bruit ; l'homme parut étonné à la vue du négociant, et affectant un air content, il dit :

« Me voici.

— Où sont les voitures, où sont les lettres de chargement ?

— Les voitures, dit le voiturier, sont dans la cour de l'auberge. »

Quant aux lettres de chargement, il les tira en hésitant d'un portefeuille en cuir sale.

« Vous me garantissez que votre chargement est complet et intact ? » demanda M. Schrøter.

Le voiturier répondit d'un air embarrassé qu'il ne pouvait en répondre.

Les chevaux de transport étaient dételés et couchés dans des écuries borgnes, pour qu'ils ne fussent pas requis pour le service du gouvernement. Il ajouta que dans de tels troubles il était impossible de répondre de ce qui avait pu être enlevé des voitures.

« Nous sommes ici dans un repaire de brigands, dit le négociant à l'officier ; je vous prie de vouloir me prêter aide et assistance pour mettre ces gens à la raison. »

Remettre les autres à la raison, c'était là justement l'affaire du jeune Polonais ; il prit aussitôt en souriant un pistolet à la main et dit à Antoine d'un ton obligeant :

« Faites comme moi, et ayez la bonté de me suivre. »

Il saisit ensuite au collet le voiturier tremblant et le traîna, comme un lièvre pris au gîte, au bas de l'escalier dans la cour.

« Où est l'aubergiste ? cria-t-il d'une voix qu'il chercha à rendre redoutable. Viendra-t-il, ce chien d'aubergiste, apporter une lanterne ? »

Enfin, quand on apporta la lanterne, il entraîna à sa suite dans la cour les étrangers, le voiturier, l'aubergiste et tous ceux que le bruit avait attirés. Il se plaça ensuite avec ses prisonniers au milieu de la cour, traita encore plusieurs fois l'aubergiste de *fil de cochon*¹, déchargea sur la tête du voiturier un coup de crosse de pistolet, et dit ensuite au négociant d'un air poli en français :

« Le crâne de ce garçon sonne terriblement creux ! que désirez-vous faire de tous ces benêts ?

— Ayez la bonté de faire rassembler tous les voituriers.

— Volontiers, dit le Polonais ; et ensuite ?

— Ensuite j'examinerai le chargement des voitures, si toutefois c'est possible dans cette obscurité.

— Tout est possible, reprit l'officier, si vous voulez vous donner l'ennui de fouiller en pleine nuit sous ces vieilles toiles. Je vous conseillerais de prendre plutôt une bonne bouteille de Sauterne et quelques heures de repos. Dans ce temps-ci il ne faut pas négliger l'occasion de se fortifier.

— Je préférerais examiner tout de suite les voitures, répondit M. Schrøter en souriant, si vous n'y trouvez rien à redire.

— Je suis de service, dit le Polonais ; ainsi mettons-nous vite à l'œuvre. Il y a ici assez de mains pour vous tenir les chandelles. Allons, misérables coquins, continua-t-il en polonais, en donnant des coups de poing au voiturier et en menaçant l'aubergiste, je vous fais tous conduire en prison et passer immédiatement par un conseil de guerre, si vous ne m'amenez pas sur-le-champ les autres voituriers de ce monsieur.... Combien doit-il y en avoir ? demanda-t-il en français au négociant.

— Quatorze, répondit celui-ci.

— Il nous en faut quatorze, reprit le Polonais d'une voix tonnante. Que le diable vous emporte, vous et vos mères, si vous ne vous rangez pas tous les quatorze devant ce monsieur. »

A l'aide d'un vieux domestique de la maison, on ramassa une douzaine de voituriers ; deux manquèrent à l'appel ; l'aubergiste finit par avouer qu'ils s'étaient joints à l'armée des patriotes.

Le Polonais ne parut pas ajouter une grande foi à ce patriotisme et dit au négociant :

1. Ce juron slave, *soukin sin*, répond au terme de mépris français : *canaille* (engance de chiens).

« Voici les hommes. Examinez le chargement ; s'il manque la moindre chose, je fais passer toute cette noble compagnie par un conseil de guerre. »

S'asseyant ensuite négligemment sur le timon d'une voiture, il tourna en tous sens à la lumière de la lanterne les pointes de ses souliers vernis éclaboussés.

On apporta une certaine quantité de lanternes et aussi quelques torches, et après plusieurs paroles encourageantes du négociant, les voituriers descendirent au milieu des voitures rassemblées dans la grande cour, écartèrent quelques voitures vides et ouvrirent un passage pour arriver à leurs chariots. La plupart des voituriers, déjà employés depuis longtemps par le négociant, le connaissaient personnellement, lui et Antoine ; quelques-uns se montrèrent tout disposés à faire de bon gré ce qu'on leur demandait, et, pendant que le négociant interrogeait le plus raisonnable d'entre eux, Antoine examina autant qu'il put le faire à la hâte l'état du chargement, composé en grande partie de laine et de suif. Quelques voitures étaient intactes ; une avait été complètement déchargée, plusieurs étaient dépouillées de leurs bâches et pillées en partie.

Le négociant s'avança vers le jeune Polonais et lui dit :

« Ce que nous pensions est arrivé. L'aubergiste a persuadé à quelques-uns des voituriers que pendant ce temps de révolution ils étaient dégagés de leurs obligations ; ils ont commencé à décharger les marchandises dans quelque bâtiment voisin. Si nous étions arrivés un jour plus tard, nous aurions trouvé tout enlevé. L'aubergiste et quelques-uns de ses acolytes ont été les instigateurs ; une partie des voituriers s'est laissé intimider par des menaces. »

Ce récit du négociant fut suivi de nouveaux jurons et de nouvelles imprécations du petit autocrate. L'hôtelier, dont la face rubiconde avait fait place à une pâleur livide, embrassait les genoux de l'officier qui lui tirait les cheveux et le secouait rudement. Pendant ce temps, Antoine, suivi de quelques voituriers, se dirigea vers le bâtiment contigu, enfonça la porte de la remise, où l'on avait entassé les sacs de laine et les autres objets volés.

« Faites charger tout cela sur les voitures, dit le négociant. Ce n'est pas trop punir ces gens que de les faire travailler la nuit. »

Après quelques objections, les voituriers cédèrent aux menaces mêlées de promesses.

L'officier polonais expulsa tous les gens ivres de la salle de l'au-

berge, fit fermer la porte extérieure et transporter dans la cour tout le luminaire qu'on put trouver dans la maison. Ensuite, il traîna l'aubergiste, toujours avec les mêmes formes gracieuses, c'est-à-dire par les cheveux, jusqu'au premier étage, le fit lier au pied du lit par quelques patriotes affublés de grandes cocardes, qu'il avait trouvés dans la salle, et lui déclara que, pour cette nuit, il ne jouirait pas autrement de son lit. « Sache bien, ajouta-t-il, que si toutes les marchandises se retrouvent et qu'elles sortent de ta maison intactes, tu auras ta grâce ; mais, dans le cas contraire, je te ferai juger séance tenante et fusiller sans miséricorde. »

Pendant le bruit, entremêlé de cris, continuait toujours dans la cour. Antoine fit charger les voitures, et attacher solidement les ballots et les tonneaux. Dans le feu du travail, il s'était à peine donné le temps de regarder autour de lui : il ne songea que par instants à son singulier entourage et à la bizarrerie de la scène dont il était un des principaux acteurs.

Il se trouvait au milieu d'une grande cour carrée, entourée de constructions en bois délabrées, d'écuries et de remises. On y arrivait par deux entrées, par l'auberge elle-même et par une grande porte cochère qui lui faisait face. C'était un emplacement de plusieurs acres d'étendue, comme on en trouve souvent dans les auberges de l'Europe orientale, situées le long des grandes routes, et destinées, comme les caravansérails de l'Orient, à abriter, tant bien que mal, d'immenses transports de marchandises et des masses d'hommes venus de tous côtés. On voyait réunies dans la cour des voitures de toute espèce ; c'était un pêle-mêle d'échelles, de ridelles, de timons, de roues, de grands paniers en osier et de bâches en toile grise, de bottes de foin et de paille, de vieilles bottes à poix et de crèches portatives. Indépendamment des lanternes d'écurie et des torches de pin, on avait encore les sinistres lueurs d'un ciel rouge et enflammé, des colonnes de feu, des étincelles jaillissantes et des bouffées de fumée brûlante. Mais ici, au moins, cette lumière, aussi variée qu'étrange, n'éclairait qu'une œuvre de paix. Au milieu de cris incessants, les voituriers travaillaient avec ardeur et sans relâche. Tantôt de sombres figures disparaissaient dans l'ombre des voitures, et des ballots, tantôt elles s'élançaient en haut des voitures, et leurs gestes animés et passionnés faisaient ressembler tous ces hommes, au milieu des reflets rouges et des lumières, à des sauvages exécutant, la nuit, quelque œuvre mystérieuse.

Le négociant allait et venait de la cour à la salle d'auberge. Antoine l'engagea en vain à prendre quelque repos.

« Ce n'est pas une nuit à dormir, » dit-il d'un ton morne ; et Antoine lut dans ce sombre regard de M. Schrøter la résolution d'un homme prêt à tout sacrifier pour exécuter sa volonté.

Le matin approchait quand le dernier sac de laine fut attaché avec des cordes et des chaînes. Antoine, qui y avait mis lui-même la main, se glissa en bas de la voiture et dit à son patron :

« Nous avons terminé.

— Enfin ! » répondit M. Schrøter en respirant fortement, comme soulagé d'un grand poids.

Il monta aussitôt pour apporter cette bonne nouvelle à l'obligeant officier. Celui-ci avait passé la nuit à sa guise. D'abord il avait mangé son souper avec beaucoup d'appétit et bu avec grand plaisir le vin que deux servantes épouvantées lui avaient servi sur son ordre. D'un air protecteur, il leur avait pris la taille à l'une et à l'autre, et leur avait adressé quelques paroles aimables. Ensuite, après avoir contemplé les lits sales de la chambre, il s'était étendu tout habillé, avec un juron français, sur une de ces tristes couchettes, en regardant d'un œil indifférent la figure contractée du pauvre aubergiste lié à un lit en face de lui. L'officier levait de temps en temps les yeux au plafond de la chambre ; le négociant étant entré plusieurs fois dans la salle, il lui fit, à moitié endormi, des compliments sur son talent de passer les nuits sans dormir. Enfin, il s'endormit profondément. C'est ainsi, du moins, que M. Schrøter le trouva le matin, étendu sur la grosse toile du lit, sa figure fine encadrée par sa longue chevelure noire, ses petites mains enlacées, avec le sourire sur les lèvres. Il présentait de la sorte, avec son entourage, une image assez exacte de l'aristocratie de sa race : d'un côté, lui, l'enfant noble et gâté, avec les passions et peut-être même les vices de l'homme fait ; de l'autre côté, en face de lui, accroupi par terre, la figure abjecte du plébéien enchaîné qui faisait semblant de dormir, mais qui jetait souvent un regard oblique et plein de haine sur l'officier.

Ce dernier se leva en sursaut quand le négociant approcha de son lit. Il ouvrit la fenêtre en disant :

« Je vous salue. Voilà le jour ; j'ai parfaitement dormi. »

Il appela ensuite une patrouille qui passait justement, expliqua en peu de mots l'affaire au chef, lui remit les restes du souper et le prisonnier, et lui ordonna sans façon de garder la maison avec ses soldats jusqu'à ce qu'il fût revenu lui-même. Après avoir chargé les voituriers de harnacher les chevaux et d'atteler, il conduisit les voyageurs au milieu du crépuscule d'un jour nébuleux.

En allant chez son correspondant, M. Schrœter dit à Antoine :
« Partageons-nous les visites indispensables; dites à mes clients que nous n'avons nullement l'intention de les tourmenter; que, lorsque l'ordre sera un peu rétabli, ils peuvent compter sur les plus grands ménagements de notre part, ou même, selon les circonstances, sur un plus grand crédit; mais que nous ne demandons pour le moment que des garanties. Nous ne réglerons pas grand'chose au milieu de ce désordre général; mais ces messieurs nous voyant nous-mêmes leur rappeler notre raison sociale, nous sauverons, j'espère, la moitié de nos créances. »

Il ajouta plus bas :

« Cette ville subira sa destinée; il se passera du temps avant que nous fassions de nouvelles affaires avec elle. Songez-y, et montrez-vous ferme. »

Et, se tournant du côté de l'officier polonais, il dit : « Je vous prie, monsieur, de permettre à mon compagnon de faire quelques courses d'affaires avec mon correspondant. »

— Si votre correspondant me répond personnellement du retour de ce monsieur, répondit le Polonais après quelque hésitation, je ne m'y oppose pas. »

La lumière du jour avait aussi répandu sur le correspondant une partie de cette vertu bienfaisante qui lui est propre, qui donne de la couleur aux fleurs et inspire du courage aux poltrons. Il se déclara tout prêt à sortir avec Antoine et à lui offrir la protection de la grande cocarde qu'il portait à son chapeau. Antoine alla de maison en maison, la figure pâlie par l'insomnie, mais l'âme résolue. Il fut reçu partout avec une surprise qui n'était pas toujours exempte d'une certaine consternation. On ne comprenait pas comment on pouvait penser à régler des comptes dans des temps aussi désastreux, quand on entendait sonner le tocsin et qu'au milieu du bruit des armes on marchait, dans des transes mortelles, au-devant d'un avenir incertain et plein d'orages.

Antoine répondit froidement : « Notre maison n'a point à s'occuper du bruit des armes tant qu'elle n'y est pas forcée. Dans tous les temps, on doit remplir ses engagements. Si les circonstances ne m'ont pas empêché de venir vous trouver, elles ne doivent pas non plus vous empêcher de régler vos comptes. »

Par ces représentations et d'autres de ce genre, il réussit à arracher de plusieurs clients des promesses formelles, des offres d'arrangement et de garantie. Après quelques heures d'efforts continus, Antoine se retrouva avec son patron dans la maison du correspondant. Quand il lui eut rendu compte du résultat de ses démarches, M. Schrœter lui tendit la main en lui disant :

« Si nous réussissons à faire sortir heureusement nos voitures de la ville, nous sommes en état de supporter les pertes inévitables qui nous attendent ici. Maintenant, allons vite au quartier général du commandant de la place. »

Il donna encore quelques instructions au correspondant, et lui dit à voix basse, en prenant congé de lui : « Dans peu de jours, nos troupes feront leur entrée ; j'espère que, d'ici là, vous ne quitterez pas votre maison. Alors nous nous reverrons. »

Le correspondant leva les mains vers le ciel, implora la protection du Très-Haut sur nos voyageurs, ferma la porte de la maison, se barricada chez lui, et cacha sa cocarde révolutionnaire dans le poêle.

Les voyageurs, conduits par le Polonais, fendirent la presse à pas précipités. Les rues s'étaient de nouveau remplies ; des bandes d'hommes armés passaient près d'eux ; la populace était plus agitée et plus furieuse : elle poussait des cris encore plus terribles que la veille, frappait aux portes avec rage, et demandait qu'on lui ouvrit. On roulait sur le pavé des tonneaux d'eau-de-vie qu'entouraient des hommes et des femmes ivres. Tout annonçait que le pouvoir exécutif n'était pas assez fort pour maintenir l'ordre public et la tranquillité dans les rues. Dans la maison du commandant, il y avait aussi beaucoup de mouvement et d'agitation ; des militaires allaient et venaient, et les nouvelles qu'ils apportaient ne devaient pas être bonnes ; car, dans les antichambres, on chuchotait beaucoup à demi-voix, et l'inquiétude se peignait sur toutes les figures.

En entrant, le jeune Polonais fut entouré de ses amis qui l'entraînèrent dans un coin de la salle. Après des questions faites à la hâte, il se saisit d'une arme, appela par leurs noms quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, et quitta la salle sans s'occuper davantage des voyageurs.

Le négociant et Antoine furent admis dans le cabinet du jeune commandant, qui, quoique pâle et abattu, sut conserver le noble maintien de son rang, et s'adressant à M. Schrøter, lui dit :

« J'ai appuyé votre demande et j'ai obtenu un laissez-passer pour vous et vos voitures. Vous voudrez bien voir dans cette conduite le désir que nous avons de traiter les citoyens de votre pays avec tous les égards possibles ; peut-être même ne tenons-nous pas assez de compte des mesures que nous devrions prendre pour notre sûreté. »

Le négociant reçut le précieux papier avec des yeux rayonnants de joie, et s'écria plein d'émotion : « Les égards que vous

avez eus pour moi sont immenses et extraordinaires. Aussi vous en suis-je profondément obligé, et je désire qu'il me soit permis un jour de vous en témoigner toute ma reconnaissance.

— Qui sait? répondit le jeune commandant avec un sombre sourire; celui qui expose tout peut aussi tout perdre.

— Beaucoup, oui, dit le négociant en inclinant poliment la tête, mais pas tout, quand on fait honorablement ce que l'on doit. »

En ce moment, un son sourd vint frapper les deux interlocuteurs; c'était un bruit semblable au souffle du vent déchaîné ou au mugissement des flots impétueux qui débordent.

Le commandant se tint immobile et prêta l'oreille. Tout à coup, on entendit tout près de là des cris discordants poussés par beaucoup de voix, auxquels succédèrent plusieurs coups de feu.

Antoine, épuisé par la fatigue et l'insomnie, frissonna d'épouvante. Il s'aperçut que la main de son patron, qui tenait le laisser-passer, tremblait convulsivement. La porte du cabinet s'ouvrit avec fracas, quelques hommes distingués entrèrent précipitamment, les armes à la main, les habits déchirés; on lisait sur leurs figures bouleversées les traces d'un combat acharné dans les rues. A leur tête se trouvait le guide des voyageurs.

« Révolte! cria le jeune Polonais à son chef. Ils te cherchent, sauve-toi, je les occuperai en attendant. »

Prompt comme l'éclair, Antoine se jeta du côté de son patron, l'entraîna avec lui, et tous deux, traversant l'antichambre, descendirent l'escalier en un clin d'œil.

En entrant dans le vestibule, ils rencontrèrent une troupe de militaires occupés à repousser une masse de peuple qui envahissait la maison et voulait forcer les portes. Mais, quelle que fût la rapidité de nos voyageurs, leur camarade de la nuit dernière descendit encore plus vite qu'eux, et, criant un ordre d'une voix stridente, il vola, à la tête de ses amis, au-devant de la masse compacte des assaillants. Ses cheveux noirs flottaient en désordre autour de sa tête nue; sa belle figure était sans couleur, mais ses yeux brillaient de l'ardeur irrésistible d'une âme courageuse.

« Arrière! cria-t-il au peuple furieux avec l'accent de la colère; arrière! »

Et s'élançant comme une panthère des marches du portail au milieu de la foule agglomérée, il distribua des coups de plat de sabre aux assaillants.

La populace recula, et les compagnons du jeune héros se rangèrent autour de lui, prêts à livrer combat.

Antoine saisit de nouveau le bras de son patron, et l'entraîna hors de la maison avec une hâte dont l'homme n'est capable que quand il cède sans résistance à une puissante impulsion.

Déjà ils avaient tourné la saillie de la maison, quand un coup partit, et ils virent avec effroi le jeune Polonais frappé mortellement tomber en criant :

« La canaille ! »

« Allons aux voitures, » dit le négociant en se jetant dans une petite rue de traverse.

De loin, ils entendirent encore des coups de feu isolés et les cris des insurgés. En fendant les groupes des habitants curieux et effrayés qui entravaient leur course et en prenant les rues désertes, ils arrivèrent à l'auberge essoufflés et pleins d'angoisse.

La révolte avait également éclaté de ce côté. La garde restée à l'auberge avait défait les liens de l'hôtelier et s'était éloignée promptement, dès que la nouvelle du tumulte était arrivée à ses oreilles.

Dans la cour, c'étaient des cris et des querelles sans fin. L'aubergiste, secondé par un ramassis de populace, était en pourparlers avec les voituriers. Une partie des voitures était attelée et prête à partir; on avait arraché de nouveau la bâche de plusieurs autres. Quelques voituriers, évidemment en minorité, se défendaient contre les agressions de l'aubergiste et de sa bande. La situation était des plus critiques.

Le négociant, se débarrassant des mains d'Antoine qui voulait le retenir, se précipita au milieu des combattants, et, levant en l'air son laissez-passer, il cria de toutes ses forces en polonais :

« Arrêtez ! Voici l'ordre du commandant qui enjoint à tout le monde de laisser sortir nos voitures de la ville. Quiconque résistera sera puni. Nous jouissons de la protection du gouvernement.

— Quel gouvernement ? coquin d'Allemand ! cria l'aubergiste, la figure toute rouge. L'ancien gouvernement n'existe plus ; les traitres ont eu leur châtimement. Et vous autres, espions, vous serez également pendus ! »

Aussitôt il fondit sur le négociant en brandissant son sabre rouillé comme pour porter un coup sur la tête de son adversaire sans défense.

Antoine tressaillit d'horreur. Mais, comme dans les moments

les plus affreux de la vie l'homme a quelquefois les rapprochements d'idées les plus extraordinaires, qui passent comme un éclair dans les ténèbres de son esprit, il trouva soudain, dans le large dos de l'aubergiste, une ressemblance frappante avec le dos d'un gros camarade d'école d'Ostrau, bon garçon, et fils d'un boulangier, auquel il avait, dans beaucoup de rixes, joué ce tour d'écolier, qui consiste à jeter son adversaire à terre au moyen d'un coup dans la nuque et d'un croc-en-jambe. D'un bond rapide comme la pensée, il prit l'aubergiste par derrière, lui assena, avec une force de géant, un coup violent sur la nuque, et cria involontairement :

« Tu n'es qu'un arlequin. »

Le sabre, en tombant, perdit sa direction dangereuse : il atteignit le bras du négociant, coupa l'habit et pénétra dans les chairs ; le sang colora aussitôt la toile blanche, mise à jour par l'entaille. Mais, pendant que l'aubergiste se débattait sur le dos comme un gros hanneton, Antoine lui présenta de nouveau son fidèle pistolet et cria, dans un transport désespéré :

« Arrière, coquins que vous êtes, ou bien je lui brûle la cervelle. »

Cette diversion hardie produisit pour le moment un effet plus grand qu'on n'aurait dû l'espérer. La racaille que l'aubergiste avait été chercher dans la salle du cabaret, et qui n'agissait que dans un intérêt étranger, recula ; plusieurs voituriers se pressèrent autour du négociant avec des crics et autres instruments de défense, et crièrent aussi fort que les autres qu'on ne devait pas toucher aux voitures ni faire aucun mal à leur maître. M. Schrøter cria de son côté.

« Chassez tous ces vagabonds ! »

Et, saisissant le sabre échappé des mains de l'aubergiste, il fondit, à la tête des hommes qui lui étaient restés fidèles, sur les habitués du cabaret, et les chassa hors du vestibule. Les plus opiniâtres tentèrent encore inutilement de s'installer dans la salle d'auberge ; expulsés tous de la maison, ils s'enfuirent en pestant et en jurant.

On ferma ensuite la porte, et le négociant retourna dans la cour, où Antoine se tenait toujours devant l'aubergiste incorrigible, et l'empêchait de se lever. Les autres voituriers restaient timidement à l'écart ; le négociant leur ordonna à tous d'approcher et leur dit :

« Attendez. »

Et, s'adressant à Antoine, il ajouta :

« Il faut quitter sans retard ce repaire de brigands. »

— Vous saignez, s'écria Antoine consterné en portant ses regards sur le bras de M. Schrøter.

— Cela doit être peu de chose ; je puis remuer le bras, répondit vivement le négociant. Ouvrez la porte de derrière. Faites partir les voitures. Allons, mes enfants, marchons ! Un des voituriers vous aidera à tenir l'aubergiste.

— Et où allons-nous ? demanda Antoine en anglais. Nous risquons-nous avec les voitures dans les rues, au milieu du carnage ?

— Nous avons un laisser-passer, et nous sortirons de la ville, s'opiniâtra à dire le négociant.

— On n'aura pas égard à la passe, reprit Antoine en tenant toujours en respect l'aubergiste récalcitrant.

— Au pis aller, nous trouverons dans ce quartier d'autres auberges ; toute autre nous offrira un meilleur refuge.

— Mais tous les voituriers ne sont pas là, et plusieurs montrent du mauvais vouloir.

— On vient à bout du mauvais vouloir de quelques individus, répondit M. Schrøter d'un air sombre. Les attelages sont complets ; il ne nous manque que quelques hommes. Tous ceux qui possèdent des chevaux sont restés à leur poste. La porte est ouverte. Allons, qu'on fasse sortir les voitures ! »

La porte de derrière conduisait à une grande place couverte de décombres et de pierres de construction, et entourée de quelques misérables maisons. M. Schrøter courut à la porte et pressa le départ. Un garçon vigoureux quitta ses chevaux pour venir en aide à Antoine. C'étaient de bien pénibles moments ! Près de la maison, Antoine et son compagnon luttaient avec l'aubergiste étendu à terre ; et, à la porte, la vilaine femme de l'hôtelier et ses deux servantes vociféraient sans discontinuer. Quand la première voiture sortit de la porte de la cour, les cris des femmes devinrent plus violents ; l'hôtesse criait : au secours ! au meurtre ! et ses gémissements augmentèrent avec les assurances du jeune voiturier qu'il ne serait pas fait le moindre mal à l'hôtelier, s'il voulait bien se tenir tranquille, et qu'ils étaient tous disposés à payer leur écot. Des coups de crosse retentirent alors à la porte fermée. Les femmes s'y précipitèrent et ouvrirent. La position était devenue si désespérée dans les derniers moments que ce fut avec une certaine satisfaction qu'Antoine vit pénétrer dans la cour une troupe de soldats assez considérable. Il se leva et lâcha l'aubergiste. Pour M. Schrøter, il alla lentement et d'un pas chancelant, comme un homme brisé, au-devant de la soldatesque ennemie qui, au moment décisif, venait mettre obstacle à l'accomplissement de sa volonté.

Le chef de la troupe, un des gardiens que le jeune officier polonais avait appelés le matin dans l'auberge, dit au négociant :

« Vous êtes prisonnier du gouvernement ; vous et vos marchandises vous ne pouvez pas sortir de la ville.

— J'ai un laissez-passer, répondit le négociant d'une voix rauque, et il porta la main à la poche de son habit.

— Le nouveau gouvernement vous défend de partir, répéta le militaire d'un ton bref.

— Je ne puis que me soumettre, » dit M. Schröter.

Il s'assit machinalement sur le timon d'une voiture en posant la main sur la bâche.

Antoine, tenant dans ses bras M. Schröter à moitié privé de ses sens, s'écria avec la plus profonde indignation :

« Nous avons été dépouillés deux fois dans cette auberge, et nous avons risqué d'y être assassinés. Mon compagnon est blessé. Si votre gouvernement veut nous retenir, ainsi que nos voitures, protégez au moins nos jours et ces marchandises qui sont à nous. Les voitures ne peuvent pas rester dans cette auberge si vous nous emmenez, et, si vous nous en séparez, leur pillage ou même leur destruction sera encore bien plus difficile à empêcher. »

Les militaires formèrent un groupe à part et délibérèrent. Enfin le chef appela aussi Antoine. Après de longs débats, on décida que les voitures seraient conduites dans une auberge voisine, d'une nature un peu moins suspecte. On permit à Antoine de rester avec une garde dans le même hôtel que le négociant. Ce dernier était demeuré appuyé contre la bâche de la voiture pendant tout le temps des débats, sans y prendre la moindre part. Antoine lui communiqua à la hâte le résultat des délibérations.

« Il faut subir la loi du plus fort, dit le patron lentement et en cherchant avec peine à se redresser. Demandez à l'hôtelier sanote.

— L'hôtelier sera payé par nous, dit le chef de la troupe en écartant rudement l'aubergiste. Songez maintenant à vous-même, ajouta-t-il avec intérêt, et il prit le bras du blessé pour le soutenir.

— Payez pour nous et pour les chevaux, répéta le négociant en s'adressant à Antoine. Il ne faut pas laisser de dette dans cette maison. »

Antoine tira son portefeuille, réunit les voituriers, et remit en leur présence à l'hôtelier un bon sur le trésor, en lui disant :

« En attendant que votre compte soit réglé, je vous paye

provisoirement cette somme. Vous autres, je vous prends à témoin. »

Les voituriers firent un signe de tête respectueux et se rendirent auprès de leurs voitures.

Le convoi se mit en mouvement. En tête marchait une partie de l'escorte; ensuite venaient les voitures, qui passèrent pesamment par-dessus les dalles de la porte cochère, quelques-unes sans conducteur, mais gardant leur rang, tant les chevaux étaient habitués à cette marche. Le négociant se tenait près de la porte, et comptait tout bas, comme en rêvant, toutes les fois qu'une voiture passait par la porte cochère; quand la dernière fut sortie, il dit: « C'est une affaire faite. » Et sans ajouter un mot, il se laissa conduire par Antoine et le chef polonais derrière les voitures.

Le convoi prit la rue qui s'ouvrait en face de l'hôtel, et entra dans la vaste cour d'une grande auberge. Quand, après un long espace de temps, la dernière voiture se trouva dételée et que la garde eut verrouillé la porte en dedans, le négociant tomba évanoui et fut porté dans la maison.

On déposa le blessé dans un cabinet: les Polonais placèrent une sentinelle devant la chambre des voyageurs; une autre sentinelle fut postée dans la cour. Antoine resta seul avec M. Schrøter encore privé de ses sens. Dans la plus grande anxiété, il s'agenouilla devant le lit de son patron, le déshabilla et lui jeta de l'eau froide à la figure. Au bout d'un moment la vie reparut sur le visage du blessé; il ouvrit les yeux, les fixa sur Antoine d'un air reconnaissant, et montra la fenêtre.

Antoine regarda par la croisée, et dit joyeusement:

« Cette fenêtre donne sur la cour; je puis compter et surveiller les voitures. Nous serons ici, je crois, passablement en sûreté; malheureusement nous sommes prisonniers. Mais avant tout permettez-moi d'examiner votre blessure. Vos habits sont tout tachés de sang.

— Ma faiblesse vient bien plutôt de la fatigue que de la perte de sang, » répondit M. Schrøter en se redressant.

Antoine ouvrit la porte et demanda un chirurgien. Le gardien s'empessa d'en aller chercher un, et, au bout d'une heure qui avait paru à Antoine d'une longueur éternelle, amena un individu râpé, qui sortit aussitôt un rasoir et une serviette sale de sa trousse, repassa le rasoir sur sa manche et se hâta d'approcher la serviette du menton d'Antoine. On eut de la peine à faire comprendre à ce pauvre frater dans quel but on

l'avait appelé. Antoine fendit la manche d'habit et la chemise et examina lui-même l'endroit blessé. C'était une entaille à l'extrémité inférieure du bras ; la blessure ne paraissait pas grande, mais le bras était roide et le patient ressentait de violentes douleurs.

Le barbier se mit enfin à panser la blessure de son mieux, et partit en promettant de revenir au premier jour. Le négociant, épuisé par les douleurs du pansement, retomba sur sa couche, et Antoine demeura le reste du jour à côté de lui, occupé à lui poser autour du bras des compresses d'eau froide, et à observer l'assouplissement fiévreux du malade.

Bientôt celui-ci tomba dans un état de demi-sommeil et dans une sombre torpeur qui le rendit indifférent à tout ce qui se passait hors de la chambre. C'est ainsi qu'arriva le soir et la nuit. Antoine plongeait à tout instant le bout de ses doigts dans l'eau froide, et se glissait quelquefois de la couche du blessé à la fenêtre pour regarder les voitures, ou bien il allait à la porte pour échanger à voix basse quelques paroles avec la sentinelle, qui, dans sa simplicité, laissait paraître un intérêt touchant. Cependant le feu exerçait ses ravages dans la ville, et aux portes grondait le canon des assiégeants.

Antoine regardait avec indifférence les flammes qui, chassées par le vent, volaient au-dessus de la malheureuse ville ; il entendait avec une faible surprise que le bruit de l'artillerie, augmentant toujours de plus en plus, était suivi d'explosions foudroyantes. Quand les gémissements et les cris de la rue arrivaient jusqu'à lui, tout ce tapage lui semblait d'aussi peu d'importance que le son de la cloche appelant les fidèles aux matines, qu'il pouvait entendre de sa chambre dans la maison de son patron, et qui ne troublait guère dans son sommeil du matin que quelque pieuse matrone.

Machinalement il trempa toute la nuit ses mains dans l'eau froide ; il les portait au bras du blessé, et se levait en sursaut toutes les fois que ce celui-ci soupirait et se remuait. Mais quand, vers le matin, le malade commença à dormir d'un sommeil plus paisible, Antoine oublia aussi son travail ; sa tête s'abaissa lourdement sur ses mains étendues sur la table, et il ne vit et n'entendit plus rien ; au milieu des cris d'angoisse et du fracas du canon qui annonçaient la prise d'une ville défendue avec acharnement, et au milieu des terreurs d'un combat sanglant, il s'était endormi comme un enfant fatigué s'endort sur ses livres de classe.

Quand il s'éveilla quelques heures plus tard, il faisait jour depuis longtemps. M. Schroeter lui sourit de sa couche, et lui

présenta sa main, qui allait bien. Antoine la serra plein de joie, et courut de nouveau à la fenêtre. « Tout est en ordre, » dit-il.

Ensuite il ouvrit la porte : la sentinelle avait disparu, et dans la rue on entendait des roulements de tambours et le pas régulier des troupes qui entraient dans la ville.

III

« Nous vous croyions déjà perdu, cria le chef d'escadron en entrant dans la chambre du négociant; on s'est livré ici à de grandes horreurs, et toutes mes recherches pour avoir de vos nouvelles étaient restées infructueuses. C'est un heureux hasard que votre lettre me soit parvenue au milieu de cette confusion.

— Nous sommes venus à bout de notre projet, dit le négociant; mais, comme vous voyez, ce n'est pas sans peine. »

A ces mots il montra en souriant son bras en écharpe.

« Avant toutes choses, dites-moi les aventures qui vous sont arrivées, répondit le chef d'escadron en s'asseyant à côté du blessé; vous portez plus de marques de combat que nous autres. »

Le négociant fit ce récit en s'arrêtant avec complaisance sur l'héroïsme d'Antoine qu'il appelait son sauveur, et termina par ces mots :

« Ma blessure ne m'empêche pas de voyager, et mon retour est très-urgent; je suis attendu avec impatience. J'emmènerai les voitures jusqu'à la frontière.

— Demain un convoi de notre train part pour la frontière, vous pourrez y joindre vos voitures. D'ailleurs on peut voyager maintenant en toute sûreté sur la grande route; dès demain la poste reprend son service.

— En attendant j'aurai recours à votre aimable entremise pour envoyer par estafette des lettres à ma maison.

— Je veillerai, dit le chef d'escadron, à ce que demain votre départ n'éprouve aucun retard. »

Quand l'officier fut sorti de la chambre, M. Schrœter dit à Antoine :

« Mon cher Wohlfart, je suis obligé de vous ménager une surprise qui, je le crains, ne vous sera pas très-agréable. Mon désir

est que vous restiez ici à ma place. » Tout surpris, Antoine s'approcha du lit de son patron. « On ne peut pas trop compter sur notre correspondant, continua M. Schrøter. Dans ces derniers jours j'ai reconnu avec plaisir combien je puis me fier à vous. Ce que vous avez fait pour préserver ma tête, je ne l'oublierai de ma vie. Et maintenant essayez-vous à côté de moi avec votre agenda, et réfléchissons encore une fois à ce qui nous reste à faire. »

Le lendemain, une voiture de poste s'arrêta devant l'auberge. Quand Antoine eut aidé M. Schrøter à monter en voiture, son patron attendit que tous les chariots chargés de marchandises fussent partis, et, serrant encore une fois la main d'Antoine, il dit :

« Votre séjour peut durer des semaines et même des mois. Votre travail sera fort désagréable et souvent sans résultat ; mais, je vous le répète, agissez librement : je m'en rapporte à votre jugement autant qu'au mien. Ne craignez pas de nous faire essayer quelque perte, si vous pouvez engager de mauvais débiteurs à liquider leurs comptes. Allons, adieu ; à un heureux revoir, chez nous ! »

C'est ainsi qu'Antoine resta seul dans la ville étrangère, dans une position qui lui imposait une grande responsabilité. Il rentra dans sa chambre, appela l'hôtelier et fit aussitôt un arrangement pour tout le temps qu'il passerait chez lui. La ville était tellement remplie de soldats, qu'il préféra conserver son petit logement et subir les désagréments attachés au misérable quartier qu'il habitait. D'ailleurs, il ne pouvait guère espérer trouver davantage ses aises ailleurs.

La ville dans laquelle Antoine allait séjourner était dans un bien triste état. Il y avait peu de jours encore, une foule passionnée encombrait les rues, et toutes les têtes, animées d'une ardeur martiale, rêvaient de grands projets. Qu'étaient devenus cet enthousiasme et cette humeur belliqueuse ?

Au bruit du tambour des troupes étrangères et à la vue des uniformes, paysans, soldats et patriotes s'étaient dispersés et évanouis comme des esprits ! Les rues fourmillaient de soldats. On ne voyait plus les flammes de l'incendie dont la fumée obscurcissait naguère le ciel ; mais, à la pâle lueur des jours d'automne, les maisons semblaient inhabitées et désertes. Les portes restaient fermées, beaucoup de croisées étaient entièrement cassées ; le pavé des rues était couvert d'immondices et de paille pourrie, de débris de meubles et d'ustensiles. Par-ci par-là on découvrait une charrette brisée, un uniforme déchiré, des

armes jetées, un cheval mort. On apercevait encore à un coin de rue une ancienne barricade de tonneaux, d'armoires et de voitures, élevée comme un rempart contre les assaillants ; derrière cette barricade gisaient des cadavres sur lesquels on avait jeté un peu de paille. Antoine se détourna avec horreur de ce spectacle. Sur les places le canon était braqué, les troupes bivaguaient et les chevaux étaient campés par groupes. De tous côtés résonnaient les pas des patrouilles. Si quelque bourgeois ou quelque homme du peuple se montrait, à de rares intervalles, au milieu de cet appareil de guerre, il passait comme une ombre fugitive ; quelquefois c'était à coups de crosse que les soldats faisaient marcher de pauvres prisonniers. Pendant le triomphe de la révolte la ville avait certainement offert un aspect épouvantable, mais ce n'était rien à côté du morne et lugubre silence que gardaient alors ses habitants.

En revenant de sa première course dans la ville sous le coup de ces tristes impressions, Antoine trouva à la porte de sa chambre un hussard qui, d'un pas retentissant, se promenait en long et en large comme une sentinelle.

« Monsieur Wolhart ! cria le hussard en courant au-devant d'Antoine.

— Ah ! c'est vous, mon cher Charles ! Voilà le premier plaisir que je goûte dans cette triste ville ; mais comment vous trouvez-vous ici ?

— Je suis engagé, vous savez, dans le service militaire. Peu d'heures après votre départ, nous avons rejoint nos camarades partis aux frontières. L'aubergiste que je connaissais encore de la maison de commerce m'apprit que vous étiez parti. Vous pouvez vous figurer mon inquiétude. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on m'a accordé un congé, et, par un hasard heureux, j'ai justement interrogé un des voituriers à la porte de la maison ; car sans cela je ne vous aurais pas encore trouvé. Et maintenant dites-moi avant tout, monsieur Wolhart, comment va notre patron ? Que sont devenues nos marchandises ?

— Montons d'abord à ma chambre, répondit Antoine. Vous saurez tout.

— Halte-là, s'écria Charles, nous avons d'abord à régler une question ensemble. Vous me dites vous ; je ne le souffrirai pas. Faites-moi l'amitié de me parler comme si j'étais encore le Charles de la maison de commerce.

— Mais vous ne l'êtes plus, dit Antoine en riant.

— Ce costume dit Charles en montrant son uniforme, n'est qu'un déguisement ; au fond du cœur et par goût je suis toujours

chargeur de la maison Schrøter. Si vous voulez que je me trouve à l'aise vis-à-vis de vous, revenez, je vous prie, à l'ancien tutoiement.

— Eh bien ! comme tu voudras ; entrons et causons. »

Charles se mit dans la plus grande colère contre le méchant aubergiste.

« Ah ! le coquin de voleur ! Il a osé porter la main sur le chef de notre raison sociale ! Mais, pas plus tard que demain, j'amènerai ici toute une compagnie de mes camarades. Ce sont de fameux lurons. Nous le conduirons dans sa propre cour ; pendant une heure il nous y servira de cheval de bois ; nous lui sauterons tous par-dessus la tête, et, chaque fois, chacun de nous lui appliquera un bon coup sur sa méchante tête.

— M. Schrøter, en lui pardonnant, lui a remis sa peine, dit Antoine avec douceur. N'aie donc pas plus de rancune que le patron. Écoute, Charles, tu es devenu un joli garçon. »

Charles, flatté de ce compliment, répondit :

« Vous êtes trop bon. Je me suis réconcilié avec l'économie rurale. Mon oncle est un excellent homme. Figurez-vous un individu moitié moins grand et moitié moins gros que mon père ; au lieu d'un grand nez un petit nez camus, au lieu d'une figure ronde une figure longue et ovale, un habit gris sans tablier de cuir, en revanche une paire de bottes qui montent jusqu'aux genoux, et vous aurez le portrait de mon oncle. C'est un superbe petit homme. Il me veut beaucoup de bien. Au commencement, le silence de la campagne m'ennuyait un peu ; mais dans le voisinage les Polonais ne faisaient que trop de bruit. Enfin je me suis fait à cette vie toute nouvelle pour moi ; elle a cela de bon qu'on voit toujours ce que l'on produit. Ce fut pour mon bon vieil oncle un vrai crève-cœur quand il me fallut endosser l'uniforme ; mais pour moi j'en fus enchanté, car il y avait longtemps que je désirais faire caracoler un cheval pour tout de bon, et je n'étais pas fâché de voir un peu de près tout ce tapage. Les fermes sont bien mauvaises dans le pays, monsieur Wohlfart, et on fait d'horribles ravages dans la ville. »

Charles causa ainsi gaiement. Enfin il prit son shako et dit :

« Si vous restez ici quelque temps, permettez-moi de venir vous voir quelquefois.

— Tu feras ici absolument comme chez nous. Si par hasard tu ne me trouvais pas, tu demanderais la clef à l'hôtelier. Voici la place des cigares. »

Antoine avait donc retrouvé un ancien ami. Mais Charles ne

fut pas le seul à venir lui faire visite en dolman et avec un long sabre. Le chef d'escadron trouvait du plaisir dans la société d'un compatriote qui avait montré tant d'énergie en face des insurgés. Il le présenta au colonel commandant le corps de troupes. Antoine fut obligé de raconter ses aventures à ce dernier, et recueillit beaucoup d'éloges d'un groupe de grosses épaulettes qui s'était formé autour de lui pour l'entendre. Le chef d'escadron l'invita à dîner quelques jours après et le présenta à ses officiers. Le maintien calme et modeste d'Antoine fit une impression favorable sur tous. En garnison, certaines idées sur la naissance et le rang les auraient sans doute empêchés de fréquenter un jeune négociant ; mais ici, en campagne, ils étaient plus indépendants et plus exempts de ces préjugés qui ne leur permettent pas en temps de paix d'apprécier le courage d'un bourgeois à sa juste valeur. Aussi Antoine passa-t-il bientôt à leurs yeux pour un bon enfant ; ils s'habituerent en plaisantant à l'appeler par son prénom, et, quand au café ils prenaient une demi-tasse et jouaient aux dominos, ils l'invitaient toujours dans leur cercle. Ils se rappelèrent vaguement le bruit qui avait couru sur l'immense fortune et les relations extraordinaires du jeune commis ; mais pour rendre justice à ces messieurs, ce souvenir n'influa pas trop sur leur opinion et n'était pas la cause principale des égards qu'ils témoignaient à leur compatriote. Par son ancienne intimité avec M. de Fink, Antoine se sentait placé plus haut dans l'estime publique qu'il ne l'aurait avoué à M. Pix et qu'il ne se le serait avoué à lui-même. Il jouissait maintenant d'un libre commerce avec des hommes sans prétentions, et se considérait comme l'égal des personnes qu'il avait jusqu'alors regardées du fond de son comptoir avec un silencieux respect. De vieux souvenirs s'éveillèrent puissamment en lui ; cédant à un attrait irrésistible, il se laissa de nouveau entraîner par le charme d'un cercle qu'il regardait comme libre, beau et brillant. Le lieutenant de Rothsattel fut bientôt aussi du nombre des bonnes relations d'Antoine. Notre jeune héros le traita avec les attentions les plus délicates, et le lieutenant, bon jeune homme au fond, mais gâté et léger, accepta avec plaisir l'affection d'Antoine et l'en paya par les plus grandes marques de familiarité.

Les affaires d'Antoine l'empêchèrent, au milieu de ses nouvelles liaisons, de perdre son indépendance. La ville était en effet bien dévastée ; l'ivresse de la folie était passée, et le con-

tre-coup se faisait sentir dans les affaires. La vie était plus chère et on retirait à peine des bénéfices de son travail. Plus d'un qui autrefois avait porté des bottes allait aujourd'hui pieds nus ; celui qui dans d'autres temps aurait acheté un habit neuf faisait maintenant rapiécer l'ancien ; le cordonnier et le tailleur déjeunaient avec une soupe à l'eau au lieu de prendre du café au lait ; le marchand au détail ne réglait pas son compte chez le négociant, et ce dernier se trouvait dans l'impossibilité de remplir ses obligations envers les autres maisons de commerce. Aussi était-ce une rude tâche de réclamer de l'argent à des hommes découragés et qui avaient eu à supporter de si grandes pertes. Antoine eut lieu de s'en apercevoir. Partout il entendait des plaintes qui n'étaient que trop fondées ; dans beaucoup de maisons on cherchait à se soustraire par toutes sortes de moyens à ses réclamations. Tous les jours il avait des luttes et des scènes pénibles ; souvent il fallait faire rédiger par l'avocat des actes interminables en polonais, où il se considérait toujours comme trompé, bien que le correspondant servit d'interprète. C'étaient des trafiquants rassemblés de toutes les parties de l'Europe, et des hommes des caractères les plus divers, avec lesquels Antoine avait à traiter d'affaires. Il y avait dans ces relations bien des choses qui, aux yeux d'un Allemand, n'étaient ni régulières ni conformes aux usages reçus. Cependant l'habitude de faire honneur aux obligations contractées exerça une si grande influence sur des natures pusillanimes, que la persévérance d'Antoine remporta plus d'une fois la victoire.

La dette la plus considérable qu'Antoine eût à faire rentrer était celle d'un M. Wendel, petit homme sec qui faisait de grandes affaires avec tout le monde. On disait qu'il s'était enrichi par la contrebande et qu'il courait maintenant de grands dangers d'être forcé de déposer son bilan. Il avait reçu le patron lui-même d'un ton de bravade, et il joua longtemps vis-à-vis d'Antoine l'homme désespéré.

Antoine avait encore été près d'une heure à harceler le vieillard morose, et malgré tous les faux-fuyants et toutes les défectives du mauvais débiteur, il était resté inébranlable. Enfin Wendel, mis au pied du mur, s'écria :

« Il suffit, je suis ruiné ; mais vous méritez de recouvrer votre argent. Votre maison a toujours agi grandement envers moi. Vous rentrerez dans vos avances. Envoyez-moi aujourd'hui même votre correspondant, et venez me prendre demain matin de bonne heure. »

Quand le lendemain Antoine entra avec le correspondant chez

le débiteur, Wendel, après les avoir salués d'un air sombre, prit une grosse clef rouillée, mit lentement un carrick dont la couleur était passée et qui avait une quantité de collets superposés les uns sur les autres. Il conduisit ses créanciers dans un quartier isolé, devant un couvent délabré. Ils traversèrent un long cloître. Antoine regarda avec admiration ce qui restait de la belle structure ; le temps avait brisé plusieurs plinthes et éraillé quelques vousoirs du cintre ; les débris restaient étendus sur les grandes dalles du parquet. Dans le mur étaient les pierres tumulaires des anciens religieux ; des épitaphes à demi effacées apprenaient aux générations vivantes et insouciantes que de pieux moines avaient cherché autrefois la paix sous ces voûtes. C'est dans ce long cloître que, leur bréviaire à la main, ils s'étaient promenés chaque jour ; ils y avaient prié et rêvé jusqu'au moment où il leur fallut livrer leur pauvre âme à l'intercession de leur saint patron. Dans l'intérieur du couvent, Wendel ouvrit une porte cachée et fit descendre ses compagnons dans un grand caveau par un escalier en pierres tournant. Jadis ce caveau avait servi de cellier au riche couvent, et que de fois le frère sommelier avait descendu ces mêmes degrés et avait marché au milieu de ces rangées de tonneaux, goûtant par-ci par-là les diverses sortes de vin, et, quand la clochette sonnait au-dessus de lui, baissant promptement la tête et prononçant une petite prière, puis se remettant à déguster où bien se promenant de long en large dans la disposition la plus heureuse du monde ! Les cloches qui appelaient autrefois à la prière étaient fondues depuis longtemps ; il y avait des lézardes dans les cellules vides, et on serrait aujourd'hui du blé dans la salle où anciennement le prieur prenait dévotement ses repas avec les frères. Tout avait disparu ; le cellier seul subsistait, et, comme quatre cents ans auparavant, les futailles de Tokai reposaient encore aujourd'hui sur leurs chantiers étroits. Les rayons de la belle voûte formaient toujours de grandes étoiles ; l'emplacement était crépi d'un blanc pur, le sol était couvert d'un sable clair. Comme autrefois, le sommelier ne pouvait approcher de ce noble vin qu'avec une seule bougie. Ce n'étaient plus les mêmes tonneaux dans lesquels les anciens moines gardaient leur noble vin ; mais c'était le même vin venu des coteaux de Hegyalla, le vin rosé de Menès, l'orgueil d'OEdenbourg, et la douce boisson des vignes de Rust.

« Cent cinquante futailles à dix-huit, vingt-quatre et trente ducats, » dit le correspondant, et l'inventaire commença.

La tête baissée, il alla d'une futaille à l'autre, une bougie à

la main, s'arrêtant devant chacune et essuyant très-soigneusement avec un chiffon de toile la moindre trace de mois.

« C'était là ma promenade favorite, dit-il à Antoine. Depuis vingt ans je suis allé à toutes les vendanges pour y faire mes achats. C'étaient des jours de fête, monsieur Wohlfart; ils sont passés pour toujours. Que de fois je suis venu ici et me suis plu à regarder la lumière du soleil qui tombait sur les futailles! je pensais alors à ceux qui ont passé ici avant moi. C'est aujourd'hui la dernière fois que je me trouve dans ce couvent. Que deviendra maintenant ce vin? On va l'emporter à l'étranger; on le boira sans l'apprécier. Dans le cellier, un distillateur mettra son esprit-de-vin, ou bien un brasseur sa bière de Bavière. Le bon vieux temps s'en va aussi pour moi! Voici le plus noble crû, dit-il en s'approchant d'un fût. J'aurais pu l'excepter dans l'arrangement que nous allons prendre. Mais que ferais-je de ce fût seul? Le boire? Je ne bois plus de vin. Il n'a qu'à s'en aller avec les autres. Seulement je veux lui dire adieu. » Il remplit son verre. « Avez-vous jamais bu un tel nectar? » demanda-t-il à Antoine en lui présentant son verre d'un air affligé.

Antoine répondit avec plaisir que non.

Ils remontèrent lentement les marches. Au seuil, Wendel s'arrêta encore une fois et plongea un long regard dans la cave. Puis il se retourna d'un air résolu, ferma la porte du cellier, ôta la clef et la mit solennellement entre les mains d'Antoine. « Voici la clef de votre propriété. Nos comptes sont réglés. Adieu, messieurs. » D'un pas lent et la tête baissée, il descendit le cloître délabré; à la lumière incertaine du jour qui n'y pénétrait qu'avec peine, il ressemblait à un des vieux sommeliers du couvent, passant comme un esprit au milieu des ruines de cette grandeur passée. Le correspondant lui cria: « Et le déjeuner, monsieur Wendel? » Mais le vieillard, plongé dans ses tristes réflexions, secoua la tête et déclina la proposition par un signe négatif de la main.

Oui, le déjeuner. Dans ce pays, toute affaire se traitait à grand renfort de rasades. Ces longues séances au café ou à la taverne, qui allaient toujours leur train pendant des temps aussi désastreux, affligeaient extrêmement Antoine; si, dans ce pays, on travaillait bien moins que chez M. Schröter, en revanche on y bavardait et on y buvait beaucoup plus. Toutes les fois qu'il était parvenu à régler une affaire, il n'avait pas pu échapper au déjeuner. A cette occasion, on voyait s'attabler chez un marchand de vin l'acheteur, le vendeur, les aides et toutes les connaissances. On commençait par le porter, on mangeait des livres de caviar et

on buvait force Bordeaux. On remplissait de grands verres de tous côtés. Quiconque avait tant soit peu une figure de connaissance, était forcé de prendre part au banquet; la réunion devenait toujours plus nombreuse et se prolongeait souvent jusqu'au soir. Pendant ce temps les bonnes ménagères, habituées à cette conduite de leurs chers maris, faisaient servir et desservir jusqu'à trois fois le dîner, et finissaient quelquefois par le garder pour le lendemain.

En ces moments, Antoine se rappelait Fink, qui avait réussi, en prêchant d'exemple, à l'habituer à ne pas jouer un rôle trop ridicule dans ces orgies.

Une après-midi, Antoine était à jouer aux dominos, quand un lieutenant d'un certain âge, qui lisait son journal, cria aux joueurs :

« Hier soir, un de nos hussards a eu deux doigts de la main droite fracassés; son imbécile de camarade de chambre était à jouer avec une carabine qu'on avait oublié de décharger. Le docteur regarde l'amputation comme inévitable. C'est fâcheux pour ce pauvre garçon; c'était un des hommes les plus braves de tout l'escadron. Ces malheurs-là tombent toujours sur les meilleurs sujets.

— Comment s'appelle cet homme? demanda M. de Bolling en posant son domino.

— C'est le caporal Sturm. »

Antoine s'élança de dessus sa chaise de manière à faire danser les dominos sur la table. « A quel endroit a-t-on porté le blessé? »

Le lieutenant lui donna l'indication qu'il demandait.

C'était dans une sombre salle d'hôpital, remplie de lits et de soldats malades, que gisait le pauvre Charles. Quand il aperçut Antoine, il lui tendit la main gauche.

« C'est fini, dit-il; cela m'a fait terriblement mal, mais je pourrai encore me servir de ma main. Je puis tenir la plume, et j'essayerai aussi le reste; et si cela ne va pas de la main droite, cela ira de la main gauche. Seulement je ne ferai plus le beau avec des bagues d'or.

— Mon pauvre Charles, cria Antoine, c'en est fait de ta carrière militaire.

— Voulez-vous que je vous dise? reprit Charles; le malheur n'est pas si grand, car cela ne sera jamais une guerre sérieuse. Au printemps, à l'époque des semailles, je serai guéri. Je pour-

rais déjà me lever à présent si le docteur n'était pas si sévère. Ce n'est pas beau ici, ajouta-t-il comme pour s'excuser; il y a beaucoup de nos soldats malades, et il faut faire comme on peut, dans une ville étrangère.

— Tu ne resteras pas ici, dit Antoine, si je puis te faire transporter ailleurs. L'odeur de cette salle, où sont entassés tant de malades, soulèverait le cœur même de gens bien portants. Je demanderai à ton chef la permission de te laisser demeurer chez moi.

— Mon cher monsieur Antoine ! s'écria Charles tout radieux.

— Silence ! dit Antoine, je ne sais pas encore si nous obtiendrons la permission.

— Ah ! j'ai encore une prière à vous adresser : il faudra communiquer l'histoire à mon *Goliath*, de manière qu'il ne s'inquiète pas trop. S'il allait l'apprendre par hasard d'un étranger, il est capable d'entrer dans une rage de cannibale. »

Antoine le promit et alla ensuite trouver le chirurgien et son protecteur, le chef d'escadron.

Quand ce dernier apprit de quoi il s'agissait, il dit à Antoine :

« Je ferai en sorte qu'on lui accorde tout de suite son congé. Comme l'état de sa blessure ne me fait pas douter un instant qu'il ne soit licencié, il pourra attendre chez vous qu'il recouvre sa liberté. »

Trois jours après, Charles entra dans la chambre d'Antoine, le bras en écharpe.

« Me voici ! J'ai dit adieu au dolman et à Selim mon cheval brun. Il faudra patienter une semaine avec moi, monsieur Antoine ; après ce temps-là je vous soulèverai, à bras tendu, une chaise et une table.

— Voici une réponse de ton père, dit Antoine ; elle est à mon adresse.

— Pour vous ? demanda Charles étonné ; pourquoi est-ce à vous et non pas à moi qu'il a écrit ?

— Tu vas le savoir. »

Antoine prit une grande feuille couverte de caractères d'un demi-pouce et lut ce qui suit :

« Très-honoré monsieur Wohlfart,

« C'est un bien grand malheur pour mon fils ! En perdant deux doigts sur dix, il ne lui en reste plus que huit ; bien que ce ne soient que des petits doigts, cela ne fait pas moins mal. C'est un très-grand malheur pour nous deux de ne pas pouvoir nous écrire

l'un à l'autre. C'est pourquoi je vous prie de lui dire qu'il ne se tourmente pas trop. Il pourra peut-être encore se servir du forêt et même du marteau ; et, si par malheur cela ne lui était pas possible, il ne faut pas qu'il s'en affecte trop. Certain coffre en fer remédiera à tout. Après ma mort il trouvera la clef de ce coffre dans la poche de mon gilet. En attendant, je l'embrasse de tout cœur. Dès qu'il pourra sortir en voiture, il viendra me voir, et cela, d'autant plus que je ne puis plus lui dire par écrit que je suis éternellement son fidèle père.

JEAN STURM. »

Après avoir lu la lettre, Antoine la passa au jeune invalide.

« C'est bien cela, dit Charles moitié riant, moitié pleurant. Dans son premier trouble il s'est figuré que, lui aussi, ne pourrait plus m'écrire, parce que j'étais blessé à la main. Il fera une paire d'yeux quand il recevra ma première lettre ! »

Charles demeura quelques semaines dans une chambre à côté de celle d'Antoine. Dès qu'il put se servir de nouveau de sa main, il s'empara de la garde-robe de son ami, et se mit à lui rendre ces petits services dont il s'était chargé quelques années auparavant dans la maison de M. Schrøter.

Antoine lui défendit de prendre le rôle inutile de domestique.

« Tu as encore mon habit sous ta brosse ? demanda-t-il en entrant dans la chambre de Charles ; tu sais pourtant que je ne le veux pas.

— Je ne le brossais que pour lui faire tenir compagnie au mien, répondit Charles ; deux à côté l'un de l'autre se soutiennent toujours mieux qu'un seul. Votre café est prêt, mais la machine ne vaut rien, il a toujours le goût d'esprit-de-vin. »

Comme il ne pouvait pas se rendre utile à Antoine, à ce qu'il disait, il commença à travailler pour lui-même. Avec son ancienne prédilection pour les outils, il eut bientôt rassemblé une quantité d'instruments les plus divers, et, toutes les fois qu'Antoine quittait la maison, Charles commençait à scier, à perforer, à raboter et à racler, si bien que le capitaine d'artillerie un peu sourd qui était logé dans le corps de logis voisin finit par croire qu'un menuisier était venu s'établir dans la maison, et lui envoya son lit cassé à raccommoder. Charles, forcé de ménager la main droite, se mit à employer de la main gauche tous les outils, et fut heureux comme un enfant en voyant qu'il faisait des progrès rapides. Le médecin lui ayant conseillé de suspendre pendant quelque temps ce genre d'exercice, il commença à écrire de la main gauche, et montra tous les jours à Antoine des échantillons de son écriture.

« Ce n'est que pour m'exercer, disait-il, car l'homme doit voir ce dont il est capable. D'ailleurs, c'est une affaire de convention que d'écrire avec les mains ; celui qui n'en a pas se sert de ses pieds ; mais je crois qu'on se passerait même des pieds, et qu'on pourrait écrire avec la tête.

— Tu es fou, dit Antoine en riant.

— Je vous assure, continua Charles, que si l'on mettait un long tuyau avec deux fils de fer derrière les oreilles pour diminuer l'oscillation, cela n'irait pas trop mal. Voici la garniture en os du trou de votre serrure qui s'est défaite, nous allons la coller tout de suite.

— Je m'étonne seulement qu'elle ne se rattache pas d'elle-même, car il vient par ici de ta chambre une terrible odeur de colle ; tout l'air en est imprégné.

— Que Dieu nous garde ! répondit Charles ; la colle dont je me sers n'a pas d'odeur. C'est une nouvelle invention. »

Quand ce fidèle garçon eut enfin son congé et qu'il retourna dans son pays, Antoine se sentit aussi isolé que si depuis ce moment seulement il avait quitté le cercle magique de la grande balance pour se rendre à l'étranger.

Un jour Antoine passa près de l'auberge fatale où son patron avait été blessé. Il s'arrêta un instant et regarda avec curiosité l'ancienne maison et la cour, où des soldats en uniforme blanc étaient justement occupés à noircir et à polir leurs buffleteries. Tout à coup il aperçut comme une ombre en cafetan noir qui sortait du cabaret par la porte cochère.

C'étaient les boucles de cheveux noirs, la petite calotte, la figure et l'allure d'une vieille connaissance, de Schmeie Tinkels. Ah ! mais ce n'était pas son visage. L'ancien Tinkels avait été dans son genre un joli garçon. Ses ailes de pigeon avaient toujours eu un air aussi luisant et aussi coquet que possible ; ses lèvres avaient été rouges et il y avait eu une légère teinte rose sur ses joues jaunes. Le Tinkels d'aujourd'hui n'était plus que l'ombre de celui que nous avons vu au comptoir de M. Schrøter. Il avait l'air d'un pâle fantôme, son nez s'était aminci et allongé, et sa tête penchait en avant, comme le calice d'une fleur flétrie près du ruisseau de Cédron.

Antoine s'écria avec surprise :

« Tinkels, est-ce bien vous ? » et il s'avança vers lui.

Tinkels, interdit, comme frappé d'un coup de foudre, regarda Antoine les yeux écarquillés. On l'aurait pris pour l'image de la

Peur. « Juste Dieu ! » furent les seules paroles qui sortirent de ses lèvres décolorées.

« Qu'avez-vous, Tinkels ? Vous avez l'air d'un pauvre pécheur. Que faites-vous ici ? et comment diable vous trouvez-vous dans cette maison ? »

— Ce n'est pourtant pas ma faute si je suis ici, répondit le trafiquant toujours à moitié privé de ses sens ; ce n'est pas ma faute si votre patron a eu cette malheureuse affaire avec l'aubergiste. Son sang a coulé pour les marchandises que Mausche Fischel avait envoyées et dont il avait déjà touché l'argent. Je suis innocent, monsieur Wohlfart, aussi vrai que j'espère la félicité éternelle. Je ne savais pas l'hôtelier assez méchant homme pour lever la main contre votre patron qui était devant lui sans chapeau, sans bonnet, ... sans bonnet, continua-t-il d'un ton lamentable, tête nue. Vous pouvez me croire, cela a été pour moi comme si on me fendait le corps, quand j'ai vu comment l'hôtelier se conduisait envers un homme qui était devant lui la tête haute, en homme d'honneur, comme il l'a été toute sa vie.

— Écoutez, Schmeie, dit Antoine, regardant avec étonnement le Gallicien qui cherchait, en s'animant, à reprendre contenance. Écoutez, mon garçon, vous étiez à l'auberge quand on a pillé les voitures, et, caché dans quelque coin, vous avez assisté à notre querelle avec l'hôtelier. Vous connaissez ce misérable, et vous demeurez encore chez lui. Je vais vous dire tout bonnement ce que vous m'avouez à moitié. Vous saviez qu'on pillait les voitures ; et je vous confierai encore quelque chose. Vous aviez intérêt à ce que les voituriers restassent ici, et vous étiez de connivence avec l'hôtelier. D'après ce que vous m'avez déjà dit, je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez tout avoué. Ou vous viendrez dans ma chambre et vous me direz de bon gré ce que vous savez, ou bien je vous conduis au poste pour vous faire subir un interrogatoire militaire. »

Tinkels était anéanti.

« Dieu de mes pères, c'est affreux, c'est affreux ! » dit-il en gémissant, et ses dents claquaient.

Antoine eut pitié des angoisses du pauvre homme et dit :

« Venez avec moi, Tinkels ; je vous promets qu'on ne vous fera rien si vous avouez franchement.... »

— Que j'avoue franchement ! dit en soupirant Schmeie ; mais je n'ai rien à avouer.

— Si vous ne venez pas de bon gré, j'appellerai les soldats, dit Antoine d'un ton rude.

— Laissez les soldats, reprit Tinkels en frissonnant. J'irai avec vous et je vous dirai ce que je sais, si vous me promettez de ne pas me trahir, de ne pas me dénoncer à votre patron, de n'en rien dire ni à Mausche Fischel, ni à ce misérable hôtelier, ni aux militaires.

— Suivez-moi donc, » dit Antoine en lui montrant de la main la rue qu'il devait descendre.

Il entraîna ainsi le malheureux comme un prisonnier, sans détourner de lui les yeux, parce qu'il craignait que Schmeie n'écût les conseils de sa mauvaise conscience et ne se sauvât par une petite rue de traverse.

Le Gallicien n'en eut pas le courage, et marcha tête baissée à côté d'Antoine. De temps en temps il le regardait en soupirant et articulait des sons inintelligibles. Arrivé à la chambre d'Antoine, il commença à dire de lui-même :

« Cela me pesait comme un fardeau sur le cœur, je ne pouvais plus ni manger, ni boire, ni dormir, et, quand je courais pour faire quelque affaire, j'avais un remords dans l'âme : c'était comme une pierre dans un verre ; quand on veut boire, la pierre tombe sur les dents et on se couvre d'eau. Oh ! malheur ! que je me suis mouillé !

— Parlez donc, dit Antoine attendri par le désespoir de Tinkels.

— Je suis venu ici à cause des voitures, continua-t-il précipitamment et en regardant Antoine avec un air plein d'anxiété. Mausche avait traité avec vous depuis dix ans, et toujours honnêtement, et vous aviez gagné beaucoup d'or avec lui ; il a pensé que le moment était venu où il pourrait commencer une grande affaire et régler ses comptes avec vous. Et quand la bagarre et la mêlée ont commencé, il est venu me trouver et il m'a dit :

« Schmeie, tu n'as pas peur. Laisse-les se battre et tirer des coups de fusil. Va et tâche de faire arrêter les voitures pour mon compte. Peut-être pourras-tu les vendre en route, ou peut-être me les ramèneras-tu ; il vaut mieux que ce soit nous plutôt qu'un autre qui ayons les voitures. »

« Je suis donc venu ici et j'ai attendu l'arrivée des voitures ; j'ai parlé à l'aubergiste et je lui ai dit que, comme les marchandises ne vous parviendraient pas, il valait beaucoup mieux qu'elles rentrassent dans nos mains. Mais je ne pensais pas que l'hôtelier se montrerait aussi barbare. Voilà ce que j'ignorais, et, quand je l'ai vu fendre l'habit de votre patron, je n'ai plus connu de repos, et j'ai toujours eu devant les yeux la chemise sanglante et le drap fin de l'habit vert coupé. »

Antoine écouta les aveux de Tinkels avec un intérêt qui l'emportait sur sa répugnance pour la manœuvre assez fréquemment mise en usage par les marchands de la Gallicie. Il se contenta de dire au pécheur :

« C'est à votre coquinerie que M. Schröter doit sa blessure, et, si nous n'avions contrecarré vos projets, vous nous voliez vingt mille écus.

— Ce ne sont pas vingt mille, s'écria Schmeie en se tordant ; la laine est mal cotée en ce moment, et il n'y a rien à faire avec du suif. Non, cela ne va pas à vingt mille.

— Vraiment ! dit Antoine d'un ton de mépris ; que vais-je maintenant faire de vous ?

— Ne faites rien, continua Schmeie d'un ton suppliant en mettant la main sur l'habit d'Antoine ; oubliez toute cette histoire. Vous tenez les marchandises ; cela doit vous suffire : c'est une belle affaire que Mausche Fischel n'a pas pu faire, parce que vous l'en avez empêché.

— Vous en êtes encore fâché, repartit Antoine irrité.

— Je suis content que vous ayez les marchandises, dit le juif, car vous avez versé votre sang pour vous en emparer. Aussi ne me faites plus de mal, je tâcherai de vous être agréable et utile dans d'autres affaires. Si vous avez quelque chose à me faire faire dans cette ville, ce sera pour moi une consolation de pouvoir vous faire recouvrer ce qui vous appartient. »

Antoine répondit froidement :

« Si je vous ai promis de ne pas dénoncer vos fourberies à la justice, nous ne pouvons cependant plus faire d'affaires avec vous. Vous êtes un méchant homme, Tinkels, et vous avez manqué de probité envers notre maison. Nous n'aurons plus rien à démêler ensemble.

— Pourquoi me traitez-vous de méchant ? dit Tinkels en gémissant. Vous m'avez connu honnête homme depuis des années ; comment pouvez-vous dire que je suis méchant, parce que j'ai voulu faire une affaire et que j'ai été assez malheureux pour ne pas la faire ? Est-ce là se montrer méchant homme ?

— En voilà assez, dit Antoine. Vous pouvez vous en aller. »

Tinkels restait toujours et demanda :

« Auriez-vous besoin de quelques ducats impériaux ! Je puis vous les procurer pour cinq et quart.

— Je ne veux rien de vous, dit Antoine, allez-vous-en. »

Le juif alla en hésitant jusqu'à la porte, et revint sur ses pas.

« Il y a un bon coup à faire avec l'avoine ; si vous voulez

prendre votre part de la fourniture, je vous en procurerai une partie. Il y a beaucoup d'argent à gagner.

— Je ne veux pas d'affaires avec vous, Tinkels. Que Dieu vous pardonne!

Le juif se glissa dehors; il gratta encore une fois à la porte; mais la conscience parlait si haut chez le fripon qu'il n'osa plus entrer dans la chambre. Au bout de quelques minutes, Antoine vit Tinkels traverser mélancoliquement la rue.

Depuis ce jour Antoine se trouva comme assiégé par Tinkels poursuivi de remords. Il ne se passait pas de jour que le Gallicien ne cherchât à arriver jusqu'à Antoine et à se réconcilier avec lui à sa manière. Tantôt il venait l'assaillir dans la rue, tantôt il frappait doucement à sa porte et le dérangeait dans son travail. Toujours il avait quelque chose à offrir ou quelque nouvelle intéressante à communiquer. Par ce moyen, il espérait rentrer en grâce. Son imagination féconde avait quelque chose de touchant. Il offrait de faire des achats ou des ventes pour Antoine, de faire toutes sortes de courses, d'espionner et de rapporter. Et quand il découvrit qu'Antoine voyait aussi des officiers et qu'un jeune lieutenant à la figure délicate, avec une petite barbe, sortait quelquefois du restaurant en compagnie d'Antoine, et que ce militaire visitait même le commis chez lui, Tinkels commença à offrir des objets qui, selon lui, devaient être agréables à un jeune officier. Antoine, tout en persistant dans l'idée d'éviter toute affaire avec le juif, finit par se lasser de rudoyer le pauvre diable, et Tinkels reconnut à plus d'un sourire étouffé, ou à de courtes questions d'Antoine, que celui-ci pourrait bien intervenir en sa faveur auprès de M. Schroeter. Aussi rechercha-t-il l'appui du jeune commis avec la persévérance de son aïeul Jacob.

Un matin, les éperons du jeune Rothsattel résonnèrent dans la chambre d'Antoine.

« Je suis porté malade : j'ai un gros rhume et il faut que je reste dans mon quartier désert, dit-il en s'asseyant sur le sofa. Vous pourrez ce soir m'aider à passer le temps. Nous devons jouer au whist, j'ai invité le docteur et quelques camarades. Viendrez-vous? »

Content et un peu flatté de cette invitation, Antoine accepta.

« C'est bien, dit le jeune lieutenant. En ce cas, il faut aussi me donner les moyens de perdre mon argent contre vous. Le misérable vingt et un a vidé mes poches. Prêtez-moi vingt ducats pour une huitaine de jours.

— Avec plaisir, » dit Antoine; et il alla aussitôt chercher sa bourse.

Quand le lieutenant eut mis négligemment l'argent dans sa poche, on entendit retentir dans la rue le sabot d'un cheval.

Il courut à la fenêtre.

« Diantre, c'est une jolie bête de pur sang polonais. Le maquignon l'a volée à quelque rebelle et veut maintenant attraper un honnête soldat.

— D'où savez-vous que ce cheval est à vendre ? demanda Antoine, qui pendant ce temps cachait une lettre devant le bureau.

— Ne voyez-vous pas qu'un filou de maquignon le ramène devant la maison ? »

Au même instant, on frappa légèrement à la porte, et Schmeie Tinkels, passant d'abord sa tête bouclée et avançant ensuite son cafetan noir, fit entendre une voix sourde, mais respectueuse :

« Je voudrais bien demander à ces messieurs s'ils n'auraient pas envie d'un beau cheval, qui vaut autant de louis d'or qu'il coûte d'écus. Si vous alliez jusqu'à la fenêtre, monsieur Wohlfart;... je ne vous demande pas de l'acheter, mais seulement de le regarder. La vue ne vous coûtera rien.

— Est-ce que ce monsieur est un de vos clients, Wohlfart ? demanda le lieutenant en riant.

— Il ne l'est plus, monsieur de Rothsattel, répondit Antoine sur le même ton, il est tombé en disgrâce. Cette fois-ci sa visite est pour vous. Soyez sur vos gardes, il vous enjôlera pour que vous lui achetiez son cheval. »

Le trafiquant juif écouta attentivement la conversation, et s'attachant au lieutenant d'un air curieux et importun, il lui dit avec un ton patelin et en le couvant des yeux :

« Si monsieur le baron veut l'acheter, ce sera un beau cheval de selle, et il pourra même vous servir dans votre terre.

— Que diantre sais-tu de ma terre ? dit le lieutenant. Je n'ai pas de terre.

— Connaissez-vous ce monsieur ? demanda Antoine.

— Comment ne le connaîtrais-je pas, si c'est le même qui a une grande propriété dans votre pays et qui vient de construire une fabrique où l'on fait du sucre de betteraves ?

— Il veut parler de monsieur votre père, dit Antoine au lieutenant. Tinkels a aussi des relations avec notre province, et il y reste quelquefois plusieurs mois.

— Ah ! je comprends, s'écria le Gallicien. Le propriétaire de la terre est le père de M. le lieutenant. Pardon, mon-

sieur Wohlfart, vous connaissez M. le baron, le père de ce monsieur? »

Un sourire erra sur les lèvres du jeune officier.

« Du moins j'ai vu le père de monsieur, répondit Antoine, contrarié de cet interrogatoire et sentant avec déplaisir le rouge lui monter au visage.

— Pardonnez-moi encore, si je vous adresse une demande. Vous connaissez bien M. l'officier comme on connaît un ami....

— Qu'est-ce que cela vous fait, Tinkels? demanda Antoine d'un ton brusque et en rougissant encore davantage, parce qu'il ne savait trop que répondre à cette question.

— Oui, juif! c'est mon ami, dit le lieutenant en frappant sur l'épaule d'Antoine. C'est mon caissier; pas plus tard qu'aujourd'hui, il m'a prêté vingt ducats; mais il ne me donnera pas d'argent pour acheter ton cheval. Ainsi donc, va-t'en à tous les diables. »

Le trafiquant, le cou penché en avant, écoutait avidement chaque parole du militaire; il regardait les jeunes gens avec curiosité, et, à ce que crut remarquer Antoine, avec un intérêt qui différait de sa manière ordinaire d'épier.

« Ainsi c'est vingt ducats qu'il vous a prêtés, répéta-t-il machinalement; il vous en prêtera encore davantage, si vous le lui demandez. Je sais, murmura-t-il, je sais....

— Que savez-vous? demanda Antoine.

— Je sais bien ce que c'est que les jeunes gens qui sont bons amis ensemble, dit le trafiquant en agitant sa tête avec une expression toute particulière. Ainsi, monsieur Wohlfart, mon cheval ne vous convient pas? Agréez donc mes devoirs. »

A ces mots, il tourna les talons sans rien ajouter, et disparut.

Immédiatement après on entendit le cheval partir au trot.

« Quel fou! s'écria le lieutenant en suivant le juif des yeux.

— D'ordinaire il n'est pas si pressé de partir, reprit Antoine, étonné de la conduite énigmatique de l'homme d'affaires. C'est probablement votre uniforme qui a hâté son départ.

— J'espère que dans tous les cas vous en êtes content. Il faut que je vous quitte. En attendant, je compte sur vous pour ce soir. »

Dans l'après-midi, Antoine entendit de nouveau frapper doucement à sa porte. C'était encore Tinkels. Il regarda avec circonspection autour de lui dans la chambre, et approcha d'Antoine sans faire attention au froncement de sourcil du jeune homme.

« Permettez, dit-il en balançant familièrement la tête, est-il

bien vrai que vous ayez prêté à cet officier vingt ducats, et que vous lui en donniez encore davantage, s'il le demandait? »

Antoine regarda Tinkels avec surprise et dit en se levant :

« Je lui ai donné l'argent et je lui en donnerais encore davantage. Et maintenant me direz-vous ce qui vous trotte dans la tête? car je vois bien que vous avez quelque chose à m'apprendre. »

Tinkels prit un air malin et significatif et cligna des yeux :

« Qu'il soit votre ami ou non, prenez toujours garde et ne lui prêtez plus d'argent. Croyez-moi, répéta-t-il avec beaucoup d'énergie, ne lui prêtez plus un seul florin.

— Et pourquoi cela? demanda Antoine. Je ne fais aucun cas de votre bon conseil, si vous ne me dites pas pourquoi vous me donnez cet avis.

— Et si je vous dis ce que je sais, parlerez-vous alors pour moi auprès de M. Shrøter, pour qu'il ne pense plus aux voitures de marchandises quand il me verra dans son comptoir? demanda le juif précipitamment.

— Je lui dirai que depuis ce temps vous m'avez servi loyalement sous d'autres rapports. Il dépendra alors de lui de faire ce que bon lui semblera, répondit Antoine avec la même vivacité.

— Vous parlerez pour moi, dit Tinkels, cela me suffit. Rothsattel, le père de ce jeune homme, est mal dans ses affaires,... bien mal! Le malheur a appesanti sa main sur lui. C'est un homme perdu. Il n'y a pas moyen de le sauver!

— D'où tenez-vous cette nouvelle? demanda Antoine effrayé. Cela est impossible, ajouta-t-il d'un air plus calme. C'est quelque mensonge, quelque faux bruit répandu par des agents de bas étage.

— Croyez ce que je vous dis, dit le juif avec une gravité pressante et convaincue, qui donna plus d'expression à sa figure et qui rendit même le ton de sa voix moins désagréable. Son père est sous les griffes d'un homme qui marche secrètement comme un ange exterminateur. Il suit sa voie tortueuse, et, sans que personne le voie, il met la corde autour du cou des hommes qu'il a désignés. Quand il serre la corde, ils tombent comme des quilles de bois. Pourquoi voudriez-vous perdre votre argent avec des gens qui portent déjà le lacet au cou?

— Quel est le démon dont vous parlez, l'être infâme qui tient le baron entre ses mains? s'écria Antoine dans une surexcitation qui lui fit oublier toute prudence.

— Que fait le nom? répondit le Gallicien froidement. Quand

même je saurais le nom, je ne le dirais pas, et quand même je le dirais, cela ne vous servirait pas plus qu'à Rothsattel, car vous ne connaissez pas cet homme, et votre baron ne le connaît probablement pas non plus.

— Cet homme ne s'appelle-t-il pas Ehrenthal? demanda Antoine.

— Je ne puis pas vous dire le nom, répéta le juif en haussant l'épaule; mais ce n'est pas Hirsch Ehrenthal.

— Si vous voulez que j'ajoute foi à vos paroles et si vous voulez me rendre un service, il faut me donner des détails plus précis. Il faut que je sache le nom de cet homme et que je sois instruit de tout ce que vous avez entendu dire de lui et du baron.

— Je n'ai rien entendu, répondit obstinément le juif, si vous me faites subir un interrogatoire à la manière d'un juge instructeur. Une parole dite en l'air s'envole comme un parfum, chacun en saisit un atome. Je ne puis vous dire les paroles que j'ai entendues, et je ne vous les dirais pas au prix de beaucoup d'argent. Je ne veux pas mettre la main sur mon chapelet et témoigner en justice. Ce que je dis ne doit entrer dans aucune autre oreille que la vôtre. Mais à vous seul je dirai que j'ai entendu causer deux hommes, non pas un soir, mais bien des soirs, non pas pendant une année, mais pendant plusieurs années, dans notre auberge, tout au fond, sur la balustrade au-dessus de la rivière; et l'eau a répété tout bas ce qu'ils ont murmuré au-dessus de l'eau. J'étais couché dans la grande salle sur une pailleasse; ils croyaient que je dormais, et souvent je leur ai entendu prononcer à tous deux le nom de Rothsattel et celui de sa terre. Je sais qu'il est sous le coup d'un malheur inévitable. Voilà tout, je n'en sais pas davantage. Et maintenant que je vous ai prévenu, j'espère que cet avis vous dédommagera du jour où vous vous êtes battu le pistolet à la main pour sauver vos laines et vos pelleteries. Vous songerez à la promesse que vous m'avez faite. »

Antoine regardait à terre d'un air soucieux. Il savait par Bernard que le baron avait avec Ehrenthal des relations très-suivies et très-sérieuses, ce qui l'avait souvent choqué, sachant combien le spéculateur était mal famé. Mais tout ce que disait Tinkels était pour ainsi dire incroyable; jamais on n'avait entendu mal parler de la position financière du baron.

« Vos paroles, dit-il après une pause, me remplissent d'inquiétude. Recueillez vos souvenirs. Peut-être vous rappellerez-vous les noms et quelques mots de la conversation.

— Peut-être, répondit le Gallicien avec une expression toute particulière qui échappa au jeune homme affligé. Nos comptes sont réglés ; je vous avais causé des soucis et vous avais fait courir des dangers ; mais je vous rends aujourd'hui un service, oui, je puis le dire, un grand service, ajouta-t-il d'un air satisfait. Pouvez-vous vous servir de louis d'or en échange de *bank-notes* ? demanda-t-il tout à coup en reprenant le ton de l'homme d'affaires. Je puis vous donner des louis en échange de ducats ou de billets de banque.

— Vous savez que je ne fais pas d'affaires de banque, répondit Antoine d'un air distrait.

— Peut-être avez-vous des lettres de change de Vienne sur des maisons sûres ?

— Je n'ai point de lettres de change, dit Antoine impatienté.

— C'est bien, reprit le juif ; ma demande n'a rien d'offensant. N'en parlons plus. »

Se dirigeant vers la porte pour sortir, il s'arrêta un instant :

« A propos, Seligmann, qui a amené le cheval pour le montrer à ces messieurs, et qui les a attendus la moitié d'une journée, m'a pris deux florins. C'est une avance faite comptant à votre intention ; j'espère que vous me rembourserez mes deux florins ? »

— Dieu soit loué ! s'écria Antoine en riant malgré lui ; vous voilà redevenu le vieux Tinkels. Non, Schmeie, vous n'aurez pas ces deux florins.

— Et vous ne voulez pas non plus prendre des louis d'or en échange de papier sur Vienne ?

— Non, je n'en veux pas non plus.

— Adieu donc. Quand nous nous reverrons, nous serons bons amis comme auparavant. »

Il tourna le loquet de la porte.

« Et si vous voulez savoir le nom de l'homme qui peut abaisser Rothsattel au point de le rendre aussi bas et aussi petit que le brin d'herbe de la grande route foulé par le premier venu, vous n'avez qu'à demander le teneur de livres de Hirsch Ehrenthal, qui s'appelle Itzig. Rappelez-vous Veitel Itzig. »

Après ces mots, Tinkels sortit précipitamment. Antoine courut après lui pour le rappeler ; mais le trafiquant était déjà bien loin, et Antoine ne put le rattraper. Comme il pouvait présumer avec assez de certitude que Tinkels reviendrait bientôt, Antoine, très-préoccupé des aveux du singulier pèlerin, rentra dans la chambre.

Il se proposait de communiquer au fils du baron ce qu'il venait

d'apprendre, bien que cette communication lui parût une chose assez délicate, avec l'esprit chatouilleux du jeune militaire.

« Mais il le faut, se disait-il. Pas plus tard qu'aujourd'hui, je le prendrai à part ; j'irai chez lui ce soir de bonne heure, ou bien, je resterai après les autres. »

Mais les circonstances ne se prêtèrent pas à l'exécution de cette bonne idée. Il eut beau se rendre de très-bonne heure chez le jeune Rothsattel, il trouva la chambre déjà pleine. Eugène, en robe de chambre, était étendu sur un sofa ; plusieurs officiers lui tenaient compagnie. A peine Antoine fut-il entré que le docteur arriva.

« Comment allez-vous ? demanda le médecin en s'approchant du malade.

— Assez bien, répondit Eugène ; je n'ai pas besoin de votre affreuse poudre.

— Vous avez eu un peu de fièvre, continua le docteur ; la tête est prise. Il fait trop chaud ici. Je vous proposerais d'ouvrir un peu la croisée.

— Diable ! gardez-vous-en bien, docteur, cria un jeune officier qui s'était fait une espèce de banc avec deux chaises. Vous savez qu'en dehors du service je ne puis pas souffrir de courant d'air.

— Laissez la croisée fermée, dit Eugène ; nous sommes homœopathes ; nous chasserons la chaleur par une autre chaleur. Que buvons-nous ?

— Un peu de punch sera encore ce qu'il y a de mieux pour le malade, dit le docteur.

— Allez chercher l'ananas, mon cher Antoine, dit Eugène ; vous le trouverez, avec tout l'appareil, ici à côté.

— Eh ! s'écria le docteur quand Antoine apporta le fruit et que le garçon monta un panier de vin ; quel colosse ! Voilà un superbe échantillon de ce doux fruit ! Permettez, messieurs, je vous ferai le punch ; il faut que le mélange soit approprié à l'état du malade. »

Il porta la main à sa poche, sortit un étui noir et se mit à chercher un couteau à couper les fruits.

« Mille cartouches ! Êtes-vous possédé du diable ? A bas votre trousse ! » crièrent tous les officiers à la fois en se levant.

Les imprécations fondirent comme un feu roulant sur la tête du docteur.

« Messieurs, s'écria le docteur sans se laisser intimider par ce tolle général, quelqu'un de vous a-t-il un couteau ? Ne cherchez

pas; je suis sûr que personne n'en a sur soi. Un miroir ou une brosse, voilà tout ce qu'on trouvera dans vos poches. Et un de ces messieurs sait-il faire un bol de punch pour un homme qui a du cœur et qui connaît son monde? Ils savent le boire; mais pour le faire, c'est autre chose.

— J'essaierai, docteur, dit Bolling du coin où il était assis.

— Ah! monsieur de Bolling, vous ici? » répondit le docteur en s'inclinant.

Bolling prit l'ananas des mains du docteur, en ayant soin de le mettre hors de la portée de l'Esculape et de son scalpel.

« Venez, Antoine, dit-il, et veillez à ce que ce monstre de docteur n'approche pas de la généreuse boisson avec son bistouri. »

Pendant qu'Antoine prêtait assistance à M. de Bolling, le docteur tira de sa poche deux jeux de cartes et les mit solennellement sur la table.

« Retirez vos cartes! s'écria Eugène. Restons au moins réunis aujourd'hui sans nous livrer au péché.

— Cela vous est impossible, dit le docteur d'un ton railleur. Vous serez le premier à les prendre en main. D'ailleurs, je ne songeais qu'à un whist paisible avec paris à droite et à gauche, un véritable jeu de pieux ermites. Mais le temps nous apprendra ce que vous ferez de ces cartes. En attendant, les voici près du flambeau.

— N'écoutez pas le tentateur, s'écria un des officiers en riant.

— Celui qui prendra le premier les cartes, cria un autre, payera comme amende un déjeuner.

— Voici le punch, dit Bolling en plaçant le bol sur la table, et il versa. Goûtez, homme de sang, dit-il au docteur.

— C'est un peu dur, dit le docteur d'un ton tranchant. Demain soir, ce sera bon à boire. »

Pendant que l'on discutait sur le punch, Eugène prit un jeu de cartes et en fit machinalement deux paquets, qu'il mit à côté l'un de l'autre.

Aussitôt le docteur s'écria :

« Tiens, le voilà pris! C'est lui-même qui payera l'amende. »

Tout le monde se mit à rire et se pressa autour de la table.

« Docteur, allons, faites la banque, » crièrent les officiers en lui jetant les cartes.

Soudain quelques autres jeux sortirent des poches. Le docteur posa sur la table de l'argent et des billets. On ne pointa pas haut, et on entremêla les gains et les pertes de plaisanteries et de quolibets. Antoine finit aussi par prendre une carte et mettre froide-

ment au jeu. Il avait de la peine à se mêler de la conversation, et il regardait avec un profond intérêt le jeune Rothsattel, penché avec le plus grand calme sur les cartes. Antoine gagna quelques écus; mais il remarqua avec beaucoup de déplaisir qu'Eugène avait un malheur inouï. Les ducats venaient l'un après l'autre grossir la caisse du banquier. Antoine, étant un peu intéressé à la perte de son hôte, ne fit aucune remarque à ce sujet; mais le docteur dit lui-même à son malade, après avoir gagné de nouveau quelques ducats :

« Vous vous êtes échauffé; vous avez la fièvre; ce qu'il y aurait de plus sage, ce serait de ne plus jouer. Je n'ai pas encore vu un seul malade ayant la fièvre qui ne perdît au pharaon.

— Cela ne vous regarde pas, docteur, répondit Eugène vivement en pointant de nouveau.

— Tu es malheureux, Eugène, dit le bon Bolling avec douceur. Tu te lances encore trop. »

Quand le docteur eut fini sa banque, il prit les cartes et les mit tranquillement dans sa poche.

« La banque a beaucoup gagné, dit-il; mais je cesse, car il ne faut pas abuser du bien. »

Il s'éleva une nouvelle dispute parmi les officiers.

« Je tiendrai la banque, s'écria Eugène; donnez-moi votre caisse, Wohlfart. »

Le docteur protesta. Enfin il céda en disant :

« Peut-être sera-t-il plus heureux comme banquier; il ne faut enlever à personne l'occasion de rattraper ce qu'il a perdu. »

Antoine sortit quelques billets de sa poche, et les mit silencieusement devant Eugène; mais lui-même ne toucha plus à une carte. Il restait assis tristement et regardait son ami qui, le visage enflammé par le punch et la fièvre, tenait les yeux fixés sur les cartes. Une taille succéda à une autre, et Eugène perdit de nouveau tout ce qu'il avait devant lui. Les bons du trésor s'envolèrent de la banque : il était rare qu'une carte tournât en sa faveur. Les officiers se regardèrent étonnés.

« Je propose aussi de cesser, s'écria Bolling; un autre jour nous te donnerons ta revanche.

— Il me la faut aujourd'hui, s'écria Eugène; et il se leva, la tête en feu, et ferma la porte à clef. Personne ne sortira. Allons, pointez fort, voici de l'argent. »

Il mit une quantité de jetons sur la table.

« Chaque jeton vaut un écu de France; demain je payerai. On ne pointera pas au-dessous d'un écu. »

Les cartes reparurent sur la table et le jeu continua. Cepen-

dant Antoine s'empara de la cuiller à punch, résolu à ne plus remplir les verres. Eugène perdait toujours; les jetons s'envolaient dans toutes les directions. Eugène en alla chercher de nouveaux et cria hors de lui :

« Nous réglerons nos comptes à la fin. »

Bolling se leva en trépignant.

« Je regarde comme un faquin celui qui voudrait sortir, cria Eugène.

— Tu es fou, répondit Bolling avec indignation. C'est une chose affreuse, de dépouiller un camarade comme nous te dépouillons aujourd'hui. Je n'ai jamais vu rien de pareil. Si Satan met la main au jeu, je ne lui servirai pas d'instrument. »

Il quitta la table. Antoine se mit à côté de lui. Mais tous deux regardaient en silence la folie avec laquelle l'argent était jeté d'une main dans une autre.

« Moi aussi, j'en ai assez, dit le docteur en montrant une poignée de jetons. C'est une soirée extraordinaire. Depuis que je manie les cartes, je n'ai jamais vu un pareil guignon. Il n'a plus de quoi faire paroli. »

Antoine s'élança de nouveau vers la petite table où étaient les marques.

Bolling saisit alors tout ce qui restait de marques, ouvrit la fenêtre et les jeta par la croisée dans la rue.

« Il vaut mieux que ces chevilles du diable brûlent là-bas une botte de paille que ta bourse. »

Ce disant, il lança les cartes par terre.

« Il faut que ce jeu cesse. Tu nous as tantôt traités comme un sergent de la salle de police du vieux Dessau¹. En ce moment, j'en fais autant.

— Je ne reçois pas d'ordres, » cria Eugène irrité.

Bolling ceignit son sabre et porta la main à la poignée.

« Il faut te soumettre aujourd'hui, dit-il sérieusement; demain je te répondrai devant tout le corps. Allons, messieurs, réglez vos comptes; il est temps de partir. »

Les marques furent jetées sur la table; le docteur compta.

Eugène tira d'un air sombre son portefeuille de sa poche et nota ce qu'il devait à chacun. Toute la société, impressionnée désagréablement, se retira après un court échange de politesses.

« Cela fait environ huit cents écus, » dit le docteur en route.

1. Le feld-maréchal Dessau, créateur de l'infanterie prussienne si célèbre au XVIII^e siècle, était, comme on sait, excessivement sévère sur la discipline militaire.

Bolling haussa les épaules. « J'espère qu'il pourra trouver l'argent; mais je voudrais pourtant que vous eussiez gardé aujourd'hui les cartes dans votre poche. Si quelque chose s'ébruite de cette histoire, Rothsattel n'aura pas sujet de s'en réjouir. Nous ferons tous bien de garder le silence sur cette affaire. Monsieur Wohlfart, je vous prie de ne pas en parler. »

Antoine rentra dans une agitation fébrile. Toute la soirée, quoique spectateur impassible, il avait été sur des charbons ardents, et avait fait en lui-même les reproches les plus amers au prodigue. Il s'en voulait de lui avoir prêté de l'argent, et cependant il sentait qu'il eût été impossible de ne pas acquiescer à sa demande.

Comme il se disposait, le lendemain, à aller chez Eugène, la porte s'ouvrit, et Eugène lui-même entra dans la chambre, contrarié, abattu et gêné.

« J'ai été maltraité hier soir par la fortune d'une manière inconcevable, cria-t-il. Je suis dans un terrible embarras; il me faut trouver aujourd'hui huit cents écus, et dans ce misérable trou je ne connais personne que vous à qui je puisse m'adresser. Soyez raisonnable, Antoine, et faites-moi avoir cet argent.

— Pour moi non plus ce n'est pas chose facile, monsieur de Rothsattel, répondit Antoine d'un ton sérieux.

— Si vous ne me venez en aide, je ne saurai réellement que faire. Le colonel n'entend pas raillerie; je suis perdu, si l'affaire ne s'arrange pas promptement. »

Dans sa confusion il prit la main d'Antoine et la serra vivement.

Antoine regarda la figure bouleversée du frère de Lenore, et étouffant ses derniers scrupules : « J'ai une petite somme à moi dans la caisse de notre maison. Ayant à envoyer des valeurs à M. Schrøter, je puis donner au caissier un bon sur mon argent et retenir ici la somme dont vous avez besoin.

— Vous êtes mon sauveur, s'écria Eugène soulagé d'un grand poids; dans un mois, au plus tard, je vous rendrai les huit cents écus, » ajouta-t-il avec la plus sincère espérance, en voyant les moyens de liquider sa dette.

Antoine alla à son bureau, et donna au lieutenant les huit cents écus demandés. C'était une grande partie de la somme qui lui restait de son héritage.

Quand Eugène eut empoché les billets avec de vifs remerciements, Antoine se mit à dire : « Permettez-moi maintenant, monsieur de Rothsattel, de vous communiquer quelque chose qui toute la soirée m'a pesé sur le cœur. Veuillez, je vous prie, ne pas m'accuser d'importunité, si je ne vous cache pas ce que vous

devez savoir, et ce qu'un étranger a cependant à peine le droit de dire.

— Si vous voulez me faire de la morale, vous choisissez bien mal votre temps, répondit le lieutenant d'un air sombre. D'ailleurs je ne sais que trop bien que j'ai fait une sottise, et je m'attends à une bonne mercuriale de mon père; ce qu'il me faudra entendre de lui, je ne veux pas l'entendre d'un autre.

— Vous me supposez bien peu de délicatesse, monsieur de Rothsattel, dit Antoine visiblement affligé du dépit du jeune lieutenant. J'ai appris hier, d'une source il est vrai peu pure, que, par les intrigues de quelques spéculateurs cupides, monsieur votre père a été entraîné dans des entreprises hasardeuses et que sa fortune est menacée. On m'a même nommé l'homme dangereux qui complotait contre lui. »

Le lieutenant étonné regarda la figure sérieuse d'Antoine, et dit enfin : « Diable, vous m'effrayez ! Mais non, cela ne se peut pas ; mon père ne m'a jamais donné à entendre qu'il se trouvât gêné dans ses affaires.

— Peut-être n'est-il pas lui-même instruit des plans et de la scélératesse des hommes qui se servent de son crédit pour réaliser leurs projets.

— M. le baron de Rothsattel n'est pas homme à se laisser exploiter par qui que ce soit, répondit le lieutenant d'un ton fier, et assuré.

— C'est bien ce que je pense, reprit obligeamment Antoine. Cependant je vous prie de songer que les dernières grandes entreprises de monsieur le baron l'ont nécessairement mis en rapport avec des agents rusés et moins que scrupuleux. Celui qui m'en a donné avis l'a évidemment fait dans une bonne intention. Il énonçait l'opinion qui, à ce que je crains, est partagée par beaucoup d'agents d'un rang inférieur, que monsieur votre père est en danger de perdre des sommes considérables. Je vous engage à venir avec moi chez l'homme qui m'a donné cet avis. Peut-être obtiendrons-nous de lui d'autres éclaircissements plus explicites. C'est le même agent que vous avez vu hier chez moi. »

Le lieutenant était consterné ; aussi, sans dire un mot, il prit son bonnet de police, et tous deux se rendirent à l'auberge où demeurait Tinkels.

« Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de demander vous-même après lui, » dit Antoine chemin faisant.

L'officier entra dans la maison ; il interrogea un domestique, l'hôtelier, tous les locataires de la maison qu'il rencontra : tous lui dirent que Schmeie était parti depuis la veille. Ils allèrent

de l'auberge chez le commandant de la place, et après beaucoup de questions ils finirent par savoir que Tinkels avait fait viser son passe-port pour la frontière turque.

Le juif avait disparu brusquement, et son départ donnait d'autant plus de poids à son avis. Plus nos deux jeunes gens s'entretenaient des aveux de Tinkels, plus le lieutenant se sentit troublé et moins il sut à quel parti s'arrêter. Enfin il dit avec une profonde émotion :

« Mon père est peut-être lui-même à court d'argent. Comment lui avouerai-je ma dette ? C'est pour moi une mauvaise affaire. Wohlfart, vous êtes un honnête homme, car vous m'avez prêté l'argent tout en ayant déjà reçu ces fâcheux renseignements de ce juif qui a su se rendre invisible. Il faut maintenant que vous mettiez le comble à votre obligeance, en prolongeant le terme du remboursement de la somme que vous m'avez prêtée.

— Vous me la rendrez quand vous serez à même de le faire.

— C'est parler en gentilhomme, s'écria le lieutenant. Et encore une chose. Écrivez vous-même à mon père. Vous savez mieux que moi ce que ce fou vous a confié, et pour moi il me répugne d'informer mon père de telles choses.

— Mais monsieur votre père n'aura-t-il pas quelque droit de trouver inconvenant qu'un étranger se mêle de ses affaires ? répondit Antoine, intimidé par l'idée d'entrer en correspondance avec le père de Lenore.

— Mon père vous connaît déjà, dit Eugène d'un ton persuasif. Je me rappelle que ma sœur m'a parlé de vous. Vous n'avez qu'à écrire que c'est moi qui vous en ai prié. Il vaut réellement mieux que ce soit vous qui vous en chargiez. »

Enfin Antoine adhéra à la demande du jeune officier. Il se mit aussitôt à son bureau pour instruire le baron de l'avis qu'il avait reçu de Tinkels.

C'est ainsi que, tout en vivant à l'étranger, il entra avec la famille du baron dans de nouveaux rapports qui devaient avoir une grande influence sur son avenir et sur la vie des Rothsattel.

IV

Heureux le pied qui foule les vastes plaines de son propre sol ! heureuse la tête qui sait soumettre la force de la nature fé-

conde à une volonté ferme et intelligente! Tout ce qui donne à l'homme l'énergie, la santé et la bonté, tout cela a été accordé au cultivateur. Sa vie est une lutte constante, une victoire sans fin. L'air frais et pur de la campagne fortifie les muscles de son corps; l'ordre établi de tout temps dans la nature fait aussi prendre à ses pensées un cours régulier. Il est le prêtre chargé de veiller à la stabilité, à la discipline et à la coutume, ces premières vertus d'un peuple. Si d'autres branches de l'industrie humaine vieillissent et disparaissent, l'activité du cultivateur est aussi éternelle que la vie de la terre : si d'autres travaux emprisonnent l'homme dans l'enceinte de murs étroits, le font descendre dans les entrailles de la terre ou bien le tiennent enfermé entre les planches de bois d'un navire, le regard de l'homme des champs n'est borné au-dessus de lui que par la voûte azurée du ciel, au-dessous de lui que par un sol ferme qui ne croule pas. La joie suprême de créer est son partage : car, quelque chose qu'il demande à la nature, animal ou plante, il voit tout se développer et grandir joyeusement sous sa main. L'habitant de la ville se récrée aussi le cœur aux vertes semailles et aux épis dorés des champs, aux troupeaux qui paissent dans les champs et au poulain qui prend ses ébats, à la verdure des bois et aux douces émanations des prés fleuris. Mais le cœur de l'homme se gonfle de sentiments plus forts, plus nobles et plus joyeux, quand il traverse les champs en se disant : « Tout cela est à moi ; c'est le fruit de mon travail et ma propriété. » Ce n'est point avec une jouissance oisive qu'il contemple les images que la nature lui présente. A chaque coup d'œil s'attache un désir, à chaque impression un projet; chaque chose a pour lui un but : car tout, depuis le champ fertile et le troupeau, jusqu'à l'homme industrieux, tout produit quelque chose de nouveau par sa volonté, qui est celle du maître. Il trouve sa jouissance dans le travail de chaque jour, et avec cette jouissance s'accroît sa force. C'est ainsi que vit l'homme qui cultive lui-même sa terre.

Et trois fois heureux est le possesseur d'une terre où depuis plusieurs générations il a fallu lutter vigoureusement contre les caprices grossiers d'une nature inculte. Le soc de la charrue pénètre dans le sol défriché; de larges et belles plantes étendent leurs feuilles avec une riche magnificence; sur les tiges brunissent de grosses ombelles et des cosses pleines de graines, et dans le sein de la terre la racine charnue s'enfonce pleine d'une sève puissante.

Vient ensuite le temps où l'industrie et l'art s'établissent sur

les mottes des champs. C'est alors que les formes bizarres des machines arrivent à la ferme; l'énorme chaudière s'avance couronnée de fleurs; de grosses roues armées de dents innombrables tournent docilement dans un cercle tracé; de longs tuyaux prennent leur place dans les nouvelles constructions, et les instruments des machines fonctionnent sans cesse jour et nuit.

Oh! noble industrie! Elle sort du sol et en augmente à son tour la fécondité! Là où la terre fournit en abondance ses fruits à la fabrique, le soc antique de la charrue travaille fraternellement en plein air avec la chaudière à vapeur dans les murs de la maison. Tout concourt à l'envi à rendre le propriétaire plus riche et plus sage. Tant qu'il ne cultivait que les céréales, la verte pâture des troupeaux et les plantes à ronds tubercules, les prix du marché suivant étaient peut-être ce qui l'intéressait le plus du reste du monde; et si le paysan lui tenait vivement tête, c'était là peut-être son plus grand chagrin. De sa sphère restreinte il regardait comme dans un lointain infini l'activité et le mouvement des grandes villes, les relations variées et multiples créées par les besoins d'une époque nouvelle. Maintenant il se trouve lui-même au milieu des rouages de la vie moderne, il entend les jugements portés sur les produits étrangers, il observe aussi en dehors des bornes de son champ le mouvement de l'esprit humain. Il apprend à connaître les lois de la vie et les pensées de ses semblables; il a une autre échelle pour juger du mérite de l'homme, aujourd'hui qu'il a aussi besoin de la foule du marché et du cabinet d'étude du savant. Il rattache les fils de son existence à des gens qui suivent une autre carrière que la sienne; des étrangers sont bien aises de lui tendre la main et d'unir leurs intérêts aux siens. Les cercles dans lesquels le jettent ses intérêts s'élargissent chaque jour de plus en plus, et l'influence qu'il acquiert sur les autres devient toujours plus grande.

A côté du journalier, une nouvelle génération d'hommes laborieux vient appliquer au sol tous les progrès de la science et de la culture. Le cultivateur peut être juste envers tous et utile à tous. Alors la valeur de son domaine augmente chaque jour, l'attrait d'un bénéfice plus considérable fait sortir le paysan entêté de l'ornière des anciennes habitudes. Le mauvais chemin qui traverse les champs se transforme en chaussée; le fossé marécageux se métamorphose en canal. Entre les champs de blé passent des files de voitures chargées; dans des endroits déserts s'élèvent les toits rouges de nouvelles habitations; le facteur, qu'on ne voyait autrefois avec sa grande poche de cuir que deux fois par semaine, se montre maintenant chaque jour, sa boîte remplie de

lettres et de journaux; et quand il s'arrête près d'une maison neuve pour apporter des nouvelles de son pays à la jeune dame qui est venue habiter ces lieux avec son mari, il reçoit avec reconnaissance le verre de lait qu'elle lui tend d'un air joyeux à la porte, et il lui raconte en toute hâte combien autrefois le chemin lui paraissait long d'un village à l'autre pendant les fortes chaleurs. Alors se réveille la convoitise, source matérielle de tout progrès. L'aiguille du tailleur est occupée à coudre de nouvelles étoffes; entre les chaumières des paysans le mercier ou le marchand au détail établit sa boutique; il met à l'étalage des citrons, de beaux paquets de tabac et des flacons séduisants avec des étiquettes d'argent. Et les maîtres d'école se plaignent d'avoir de trop nombreux élèves; on construit une autre école, et on établit une classe supérieure; dans l'armoire d'une grande pièce le maître fonde la première bibliothèque, et le libraire de la ville met en dépôt chez lui les livres nouveaux. C'est ainsi que la vie d'un cultivateur riche et puissant devient une cause de prospérité pour les environs et pour tout le pays.

Mais malheur à l'agriculteur lorsque le sol appartient à des étrangers! il est perdu si son travail ne suffit pas à satisfaire les exigences d'un maître. La nature n'accorde ses bénédictions qu'à celui qui est libre et maître de lui-même; elle se révolte quand elle sent la faiblesse, la précipitation et la pusillanimité; aucun travail ne prospère plus; la fleur jaune de l'olivier et la fleur blanche du lin sèchent sans donner de fruits. La rouille et la nielle s'attachent au blé; la pomme de terre rabougrie se meurt. Toutes les plantes habituées depuis si longtemps à l'obéissance savent punir amèrement la moindre négligence. Alors la visite de chaque jour que fait le maître dans ses champs devient pour lui une malédiction de chaque jour. Lorsque l'alouette s'élève au-dessus du seigle, il pense que le grain est déjà vendu dans l'épi; quand les bœufs transportent le trèfle aux écuries, il sait que la chair en est déjà réclamée par des créanciers étrangers, et il doit douter s'il profitera encore lui-même l'année suivante de la fertilité que l'engrais de ses bestiaux pourra répandre sur le sol. Il retourne sombre et désespéré à sa ferme. Il devient alors froidement étranger aux soins de l'économie rurale; il cherche en fuyant à échapper aux pensées importunes qui l'obsèdent, et la désertion hâte sa ruine. Ce qui pourrait peut-être encore le sauver, un travail assidu, lui devient insupportable.

Et trois fois malheur à l'agriculteur qui, rongé de désirs déraisonnables, a recours à la noire vapeur pour arracher aux mottes de terre une vertu qu'elles ne possèdent pas! Il est frappé

de la plus terrible malédiction réservée à un mortel. Non-seulement il s'affaiblit lui-même, mais il abaisse aussi beaucoup d'autres êtres attachés à son service et à son existence. Dans la rotation qu'il établit imprudemment autour de lui, il détruit ce qui était encore sain dans sa ferme; la force de la terre s'use en essais stériles; ses attelages s'épuisent à traîner les lourdes charges de la fabrique; ses honnêtes cultivateurs se transforment en misérables prolétaires. Là où autrefois une obéissance paisible produisait au moins le nécessaire, on voit aujourd'hui régner l'esprit de querelle, d'opposition et de tromperie. Le propriétaire lui-même est entraîné dans un tourbillon d'affaires onéreuses; comme des flots mugissants, les demandes le débordent; engagé dans une lutte désespérée, le naufragé cherche à se sauver en recourant sans choix à tout ce qui lui tombe sous la main, et, épuisé par une lutte infructueuse, il enfonce dans l'abîme et se noie.

Sur la terre du baron, les semailles avaient souvent mieux réussi que chez les voisins: ses troupeaux étaient renommés dans tout le pays comme sains et excellents; de mauvaises années, qui écrasaient d'autres éleveurs, lui avaient, proportion gardée, fait peu de tort: maintenant tout était changé comme si un sort avait été jeté sur lui. Les bêtes à cornes furent décimées par une épizootie pestilentielle. Le blé dans les champs avait le plus bel aspect, et quand on eut battu les gerbes, le baron n'eut que peu de boisseaux à mettre dans ses sacs. Partout l'évaluation avait été plus considérable que le produit. Dans d'autres temps, il l'aurait supporté sans murmurer; aujourd'hui il en fut malade. L'agriculture elle-même lui devint odieuse; il l'abandonna tout à fait au régisseur. Toutes ses espérances se reportèrent alors vers la fabrique, et quand il entra dans ses champs, ce n'était que pour examiner ses betteraves, dont la culture avait dévoré l'année dernière les ressources de la propriété.

Derrière les arbres du parc s'élevaient les constructions de la nouvelle fabrique. De nombreuses voix d'hommes actifs retentissaient tout autour. On était en train de rentrer et d'emmagasiner la première récolte de betteraves. Dès le lendemain, les travaux réguliers de la fabrique devaient commencer. On y entendait encore le marteau des chaudronniers; le mécanicien travaillait à la grande presse; des femmes emportaient de l'intérieur des paniers remplis de copeaux et de plâtras, et nettoyaient avec des linges l'emplacement destiné à leur travail. Le baron était devant la maison, impatienté d'entendre encore le bruit des

marteaux et maudissant le long retard apporté à l'achèvement de l'œuvre. Dès le lendemain une ère nouvelle allait commencer pour lui. Sa fabrique était comme une source de richesses inépuisables, et il chassait loin de lui les anciens soucis; dans peu d'années il rembourserait les sommes qu'on lui avait avancées, et ensuite il amasserait de l'argent. Pendant qu'il se livrait à ces pensées, il aperçut ses chevaux harassés et la figure soucieuse du vieux régisseur, et une vague crainte, comme un ver rongeur, se glissa au milieu de ses beaux rêves. Le sort en était jeté, il avait exposé tout son avoir pour la réussite de ses projets; sa propriété était tellement grevée d'hypothèques, qu'en ce moment il pouvait se demander ce qui lui en restait encore. Et tout cela, il l'avait fait pour rehausser l'éclat des armes de sa famille, avec le suc durci des fruits de sa terre. Oh! baron, sois sur tes gardes! Quand tu posséderais un cristal blanc, ferme comme le marbre, il n'est pas à l'abri du vent et de la tempête; il se fond à la pluie, il se décompose à l'air, et toutes les espérances que tu as fondées sur lui tomberaient en ruine!

Dans ces dernières années, le baron était devenu un tout autre homme. Des rides sur le front, deux plis au coin des lèvres, des cheveux gris autour des tempes, tels étaient les premiers résultats des soucis constants que lui causaient le capital, la famille et l'avenir de sa propriété. Sa voix, naguère forte et sonore, sortait de sa poitrine en sons aigus et rauques, et une brusquerie irritable se peignait sur ses traits. Dans les derniers temps il avait eu à lutter avec des difficultés de tout genre. La gêne, le manque de l'argent nécessaire pour mener à fin une grande construction, il avait appris à les connaître dans toute leur horreur! Ehrenthal faisait à présent des visites régulières au château. Chaque semaine ses chevaux avaient mangé d'excellent foin aux râteliers du baron; chaque semaine il avait sorti son portefeuille, apporté des notes ou bien compté des bons du trésor. Sa main, qui autrefois s'ouvrait respectueusement pour tirer les cordons de sa bourse, était aujourd'hui moins preste, et les billets ne se détachaient que lentement de ses doigts; son cou courbé s'était roidi, son humble sourire s'était transformé en froid salut. Il traversait maintenant la cour de la ferme avec un œil dédaigneux, et, au lieu de louanges ardentes, plus d'une sèche critique s'échappait de ses lèvres. C'est que l'agent respectueux était devenu un créancier sévère, et le baron supportait avec une répugnance toujours croissante les prétentions d'un homme dont il ne pouvait plus se passer. Ce n'était plus Ehrenthal seul, mais d'autres figures étrangères qui venaient

frapper à la porte de son cabinet et traiter en tête-à-tête avec le baron. La large face du massif Pinkus sortait tous les trois mois de l'auberge du village pour monter au château, et, toutes les fois que son pied pesant résonnait sur les dalles du vestibule, il faisait entrer avec lui le chagrin dans la maison.

Ehrenthal avait paru régulièrement toutes les semaines au château. Maintenant, au moment le plus critique, personne ne pouvait dire ce qu'était devenu l'agent. On disait dans la ville qu'il était en voyage, et le baron écoutait rouler les voitures avec la plus vive inquiétude, dans l'espoir qu'une d'elles ramènerait le retardataire, l'homme odieux qui lui était devenu indispensable.

Lenore, aux formes pleines et à la taille élevée, était aujourd'hui à l'apogée de sa beauté. Son œil, dans lequel se peignait la méditation, indiquait qu'elle avait aussi commencé à voir la vie par son côté sérieux. C'est ce qu'exprimait le regard inquiet qu'elle jeta sur le baron en entrant dans le cabinet de son père.

« Le facteur vient d'apporter les lettres, dit-elle en remettant au baron un paquet de lettres et de journaux. Je parie que dans ce paquet il n'y a pas une lettre d'Eugène ? »

— Eugène a à présent autre chose à faire que d'écrire, » répondit le baron, tout en cherchant évidemment s'il ne découvrirait pas l'écriture de son fils.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur une lettre écrite par une main étrangère et portant le timbre de la ville dans laquelle le régiment d'Eugène était entré. C'était la lettre d'Antoine. Il l'ouvrit en toute hâte. Quand au ton respectueux il eut reconnu la bonne intention qui avait dicté la lettre et qu'il eut lu le nom d'Itzig, il la cacha promptement dans la poche de son habit. L'angoisse secrète qui lui serrait quelquefois le cœur l'assaillit de nouveau, et immédiatement après il éprouva un certain malaise en pensant que ses embarras pécuniaires formaient un sujet de conversation à l'étranger. Ces avertissements vagues et peu précis ne lui apprenaient rien et ne faisaient que l'humilier. Il garda longtemps un sombre silence ; mais comme la lettre d'Antoine donnait des nouvelles d'Eugène, il s'efforça enfin de parler.

« C'est un monsieur Wohlfart, qui voyage pour affaires de commerce dans le pays où se trouve Eugène, et qui a fait connaissance avec ton frère.

— Lui ! s'écria Lenore.

— Il semble être devenu un homme rangé, continua le baron en cherchant à contenir son émotion. Il parle d'Eugène avec chaleur et affection.

— Oui ! s'écria Lenore avec un éclair de joie. Tout ce qu'il a de bon et de généreux, on apprend à le connaître quand on le fréquente. Quel hasard ! La sœur et le frère. Qu'est-ce qu'il t'écrit, mon père ?

— Il me donne des avertissements qui marquent sans doute un bon cœur, mais qui ne peuvent pas m'être d'une grande utilité. Ces jeunes étourdis ont entendu quelque faux bruit répandu par la méchanceté et se sont tourmentés à tort au sujet de mes affaires. »

Et après ces mots le baron se rendit d'un pas pesant à sa fabrique. Lenore le suivit pleine d'inquiétude. Enfin il déploya le journal, et tournant négligemment les feuillets, son regard tomba sur une annonce judiciaire. Une sombre rougeur colora insensiblement ses joues, le journal tomba à terre, et se retenant des deux mains à une voiture, il y appuya sa tête. Lenore, effrayée, ramassa le journal et vit le nom du domaine polonais sur lequel son père, comme elle le savait, avait placé un capital considérable. A la suite d'un concordat des créanciers, la vente à l'enchère de ce domaine était fixée judiciairement à une époque assez rapprochée.

Cette nouvelle frappa le baron comme un coup de foudre. S'il avait grevé sa propre propriété, la somme placée sur une terre étrangère lui avait semblé le dernier moyen de relever sa fortune. Souvent il s'était demandé si ce n'était pas folie à lui de laisser à d'autres son argent dans un pays étranger, tandis qu'il était obligé d'en emprunter lui-même à un prix onéreux. Mais il avait toujours hésité à risquer dans ses entreprises un capital aussi considérable, qu'il regardait comme le douaire de sa femme et la dot de sa fille. Maintenant cette somme était aussi aventurée. La dernière sûreté disparaissait. Tout, autour de lui, chancelait et était en péril. Ehrental l'avait trompé ; car c'était lui qui avait entretenu la correspondance avec le chargé d'affaires du comte polonais. Le semestre dernier, il lui avait encore porté en compte les intérêts du capital. Il n'y avait pas de doute, Ehrental était informé du mauvais état du domaine polonais et le lui avait caché.

• Mon père, s'écria Lenore en relevant le baron, calme-toi, aie un entretien avec Ehrental, rends-toi chez ton notaire. Il y aura bien encore quelque moyen de parer à ce malheur !

— Tu as raison, mon enfant, dit le baron d'une voix éteinte. Il se peut que le danger ne soit pas encore si grand. Fais atteler. Je cours à la ville ; cache à ta mère ce que tu as lu, et toi, ma chère, tu m'accompagneras. »

Quand la voiture arriva, elle trouva encore le baron à la même place où la nouvelle désastreuse l'avait frappé au cœur. Pendant tout le trajet, il resta blotti dans un coin de la voiture sans proférer une parole.

Arrivé à la ville, il conduisit sa fille à son appartement, qu'il avait toujours gardé pour ne pas éveiller de soupçon sur l'état de ses affaires dans l'esprit de sa femme et de ses connaissances. Lui-même se rendit chez Ehrenthal. Plein de courroux, il entra au comptoir, et, après un salut plus que froid, il présenta à l'agent l'article du journal.

Ehrenthal se leva lentement et dit avec un léger mouvement de tête :

« Je le sais, Lœwenberg m'a écrit à ce sujet.

— Vous m'avez abusé, monsieur Ehrenthal, » cria le baron en cherchant avec peine à conserver son calme.

L'agent haussa les épaules.

« Pourquoi vous aurais-je caché ce que le journal devait vous apprendre ? Cela se voit dans chaque terre, dans chaque hypothèque. Quel mal y a-t-il là ?

— Les affaires du comte Zaminsky sont en mauvais état. Il y a longtemps que vous le savez, cria le baron avec aigreur. Vous m'avez trompé.

— Que parlez-vous de tromperie ? reprit Ehrenthal d'un ton courroucé. Prenez garde qu'un étranger n'entende vos paroles. Mon argent est placé dans votre maison ; quel intérêt puis-je avoir à augmenter vos embarras ? Moi-même je me suis assez fourvoyé chez vous (en disant ces mots il montra l'endroit où le cœur de l'homme est ordinairement placé) : Si j'avais su que cette fabrique dévorerait mon bel argent, millier d'écus par millier, j'y aurais regardé à deux fois avant de vous avancer un sou. J'aimerais mieux nourrir un troupeau d'éléphants, mais jamais je ne nourrirai plus une fabrique. Comment pouvez-vous donc dire que je vous ai trompé ? continua-t-il avec une chaleur croissante.

— Vous étiez informé de la banqueroute, dit le baron, et vous m'avez caché l'état dans lequel se trouvaient les affaires du comte.

— Est-ce moi qui vous ai vendu l'hypothèque ? demanda Ehrenthal irrité. J'ai retiré pour vous les intérêts tous les six mois ; c'est là le tort que j'ai eu. En outre, je vous ai avancé beaucoup d'argent ; c'est là ma tromperie. »

Puis, d'un ton plus conciliant, il continua :

« Examinez l'affaire avec plus de calme, monsieur le baron ;

c'est un autre créancier qui a demandé la vente du domaine; les tribunaux ne nous en ont pas fait la déclaration, ou bien ils l'ont envoyée à une fausse adresse. Qu'importe, après tout? après la vente judiciaire, on vous remboursera votre capital, et vous pourrez payer les créances dont votre propriété est grevée. Il y a, à ce que j'apprends, de grandes terres attachées au domaine polonais, et vous n'avez rien à craindre. »

Ce fut avec cette espérance problématique que le baron sortit de chez Ehrenthal. Tout abattu, il monta en voiture et cria au cocher : « Chez le conseiller de justice Horn. » Mais à moitié route il donna contre-ordre, car il était en froid avec son ancien ami le légiste. Il avait hésité à lui avouer sa gêne pécuniaire et les embarras incessants de sa position; de plus, froissé par quelques bons conseils de ce digne homme, il avait souvent eu recours depuis à d'autres hommes de loi.

Itzig, feignant une grande délicatesse, était sorti du comptoir, dès qu'il avait aperçu dans la rue les chevaux du baron. Maintenant il passa de nouveau la tête dans le cabinet de son patron.

« Eh bien ! comment a-t-il pris cela ? demanda-t-il.

— Comment voulez-vous qu'il l'ait pris ? répondit Ehrenthal d'un air mécontent. Il se démenait comme un poisson dans le filet; il a frappé dans l'air avec sa tête; et moi j'ai aussi mes contrariétés. J'ai fourré mon argent dans sa propriété, et maintenant, pour avoir suivi vos conseils, j'ai autant de soucis que j'ai de cheveux sur la tête.

— Si vous croyez qu'une terre seigneuriale va vous arriver comme un poisson avec le flot, et que vous n'avez qu'à tendre la main ! Vous me faites de la peine, reprit Veitel malicieusement.

— Que vais-je faire de la fabrique ? La propriété à elle seule valait pour moi deux fois plus sans ces grandes cheminées.

— Vous vendrez les tuiles une fois que vous aurez les cheminées, dit Veitel ironiquement. J'avais encore à vous dire que je dois recevoir demain la visite d'un ami de mon pays, et que je ne pourrai pas venir à votre comptoir.

— Cette année-ci vous vous êtes si souvent occupé de vos propres affaires, répondit Ehrenthal d'un ton bourru, qu'il me serait même indifférent de vous voir vous absenter pour plus longtemps de mon comptoir.

— Savez-vous bien ce que signifient vos paroles ? Vous me dites : « Itzig, je n'ai plus besoin de toi, tu peux t'en aller. »

Mais je m'en irai quand cela me plaira, et non quand il vous plaira.

— Je vous trouve bien hardi, Itzig. Je vous défends de me parler sur ce ton. Qui êtes-vous donc ?

— Je suis l'homme qui est au courant de toutes vos affaires, qui peut vous perdre quand il voudra ; cependant, je vous veux plus de bien que vous ne vous en voulez à vous-même. C'est pourquoi, quand je reviendrai au comptoir, après demain, vous me direz : « Bonjour, Itzig. » M'avez-vous compris, monsieur Ehrenthal ? »

Il saisit sa casquette et courut dans la rue. La colère qu'il avait réprimée éclata alors avec force ; il agita vivement ses mains en murmurant des paroles menaçantes. Ehrenthal se livrait dans son comptoir aux mêmes emportements.

Quand le baron retourna auprès de sa fille, il s'assit tristement sur le sofa, et les paroles affectueuses de Lenore n'arrivèrent pas de son oreille à son cœur. Rien ne le retenait plus à la ville, si ce n'est la crainte d'avoir à annoncer cette nouvelle affligeante à la baronne. Il formait projets sur projets, pour combler la perte dont il était menacé, et il se peignait sous les couleurs les plus noires les conséquences funestes que cet événement aurait pour l'avenir de sa famille. Cependant Lenore était assise silencieuse devant la fenêtre, et suivait des yeux le tumulte des rues, regardait les voitures et les chariots qui roulaient, examinait ces hommes affairés ou oisifs qui marchaient sur les trottoirs, courant après le gain ou après le plaisir. Et pendant que Lenore se demandait si de tout ce monde qui passait une seule personne avait senti le chagrin secret, la crainte et le découragement qui dans ces derniers temps avaient accablé son jeune cœur, plus d'un passant levait ses regards vers les fenêtres de la superbe maison, et, en apercevant la belle jeune fille, fixait avec admiration les yeux sur elle ; il enviait peut-être le bonheur des grands, qui peuvent tranquillement toiser d'en haut les gens forcés de se donner tant de mal pour gagner leur vie.

Il commençait à faire nuit dans la rue ; la lumière des lanternes jetait une pâle lueur dans la chambre. Lenore observait les ombres et les lignes de lumière qui se dessinaient sur les murs de la chambre. A mesure que l'obscurité augmentait, son anxiété devenait plus vive. Devant la porte de la maison, il y avait deux hommes qui se parlaient avec chaleur. L'un d'eux

entra; la sonnette retentit, et aussitôt après un pas lourd résonna dans l'antichambre. Le domestique annonça M. Pinkus. A ce nom, le baron tressaillit, demanda de la lumière, et passa dans la pièce voisine.

Le vieil aubergiste, admis en présence du baron, inclina sa grosse tête à plusieurs reprises, mais il ne se pressa pas de parler. Le baron appuya sa tête sur la table, comme un homme préparé à tout entendre.

« Qu'est-ce qui vous amène si tard ? »

— Monsieur le baron, c'est demain l'échéance de la lettre de change de dix mille écus.

— Vous avez donc bien de la peine à attendre le moment où, en prolongeant le terme du paiement, je ferai entrer en compte les dix pour cent d'intérêt ? demanda le baron avec mépris. Je croyais que je n'aurais à faire ce calcul que demain.

— Comme vous n'êtes pas disposé à faire ce calcul en ce moment, répondit Pinkus, je n'insiste pas. Je viens vous annoncer que je me trouve tout à coup dans une position à avoir besoin d'argent. Je suis forcé de vous prier de me payer demain mes dix mille écus. »

Le baron recula d'un pas. Ce fut là le second coup, et celui-ci le frappa dans son existence. Il avait pressenti qu'il y aurait encore quelque chose qui viendrait l'écraser. Il savait parfaitement que tout ce qu'il pouvait dire était inutile. Son visage était d'un jaune terne, quand d'une voix enrouée il reprit :

« Comment pouvez-vous faire cette demande après ce dont nous sommes convenus ensemble ? Combien de fois ne m'avez-vous pas affirmé que cette lettre de change n'était qu'une vaine formalité ? »

— Cela n'a été qu'une formalité jusqu'à ce jour, dit Pinkus, mais à présent cela devient une contrainte nécessaire. Il faut que je paye demain dix mille écus à quelqu'un, envers qui je suis engagé.

— En ce cas, parlez à cet homme, dit le baron, je suis prêt à vous faire de nouvelles concessions ; mais en ce moment je me trouve dans l'impossibilité de vous payer.

— Alors, monsieur le baron, je suis fâché de vous dire que l'on procédera contre vous, comme de droit. »

Le baron se tut et se détourna.

« Quand pourrai-je revenir demain pour toucher mon argent ? » demanda Pinkus.

— A cette heure-ci, » répondit une voix creuse comme celle d'un vieillard.

Inclinant de nouveau la tête, Pinkus s'en alla, et le baron rentra dans le salon d'un pas chancelant. Sa tête retomba sur le dossier du sofa ; consterné, il songea à ce qui allait arriver maintenant. Lenore s'agenouilla à ses côtés, lui prit la tête et la posa sur son épaule, lui donnant les noms les plus tendres et le suppliant de lui répondre au moins une parole : il n'entendit et ne vit rien ; il y avait en lui comme un marteau qui frappait toujours plus fort et plus vite. Les verres de couleur qu'il avait eus devant les yeux se brisaient en mille éclats ; il pressentait maintenant la terrible vérité. Il était ruiné. Il resta ainsi fort tard plongé dans ses réflexions. Enfin, sa fille le décida à prendre un peu de vin, et lui proposa de retourner à la campagne.

« Oui, partons d'ici, allons respirer l'air des champs. »

Ils partirent. Quand les arbres de la grande route passèrent devant lui, et que l'air frais lui frappa au visage, son âme reprit un peu de son ancienne élasticité. Cette nuit et toute la journée du lendemain étaient à lui. Pendant ce temps, il devait trouver du secours. Ce n'était pas le premier embarras qu'il éprouvait, et il devait penser à présent que ce ne serait pas le dernier. Il avait souscrit cette lettre de change, qui dans le principe n'était que de sept mille et quelques centaines d'écus, parce que le fripon qui, aujourd'hui, exigeait le remboursement, était venu le trouver il y avait quelques années, lui avait offert l'argent, et l'avait forcé en quelque sorte de le prendre, en lui demandant d'abord les intérêts les plus bas. Plein de confiance dans le succès de son entreprise, il avait accepté. Pendant quelques semaines, il avait laissé dormir ce capital, puis il l'avait entamé, et peu à peu le créancier avait élevé ses prétentions et en était venu à une lettre de change et à des intérêts exorbitants. Maintenant le coquin bravait impitoyablement son débiteur. Peut-être faisait-il comme le rat qui, prévoyant le naufrage du navire, cherche à se sauver. Le baron rit tout haut à faire tressaillir Lenore. Mais il n'était pas homme à se livrer les poings liés et sans résistance à un filou qui avait médité sa ruine. Il savait que la nuit et le lendemain porteraient conseil. Ehrenthal ne pouvait pas l'abandonner.

Il sentait la nécessité de se maîtriser. Il gagna sur lui de recommencer à parler à sa fille de choses indifférentes. « Ce sont des affaires désagréables qui m'occupent en ce moment, dit-il, et ces nombreuses réclamations, qui sont venues tomber sur moi coup sur coup, ont un peu altéré ma santé. Cela passera, mon enfant ; toute entreprise est exposée à des crises de ce

genre. Mais que la fabrique marche, et le plus fort se trouvera fait. »

Il faisait nuit quand ils arrivèrent au château. Le baron courut à sa chambre. Il se mit au lit, mais il savait qu'il ne jouait cette comédie que pour donner le change au domestique. C'était encore une nuit où le sommeil ne fermerait pas ses paupières. Du haut du clocher du village l'horloge sonnait les heures l'une après l'autre, le baron comptait chaque coup, et, après chaque heure passée dans l'insomnie, son sang bouillonnait plus fortement dans ses veines et son angoisse allait croissant. Où était l'ancre de salut? Il n'en voyait pas d'autre qu'Ehrenthal. Toute sa répugnance à paraître le lendemain en suppliant devant cet homme s'évanouit avec la sueur de la fièvre qui décollait de son front.

C'est ainsi qu'il passa la nuit à se tordre les mains; quand le sommeil, l'enfant paisible de la nuit, approchait de sa couche, le noir spectre de l'angoisse s'élevait à côté de sa tête, et chassait d'un geste menaçant le bienfaisant génie. Ce ne fut que vers le matin qu'il perdit le sentiment de sa misère.

Des sons discordants montèrent de la cour à sa chambre et le réveillèrent. Les travailleurs de la fabrique, musique en tête, vinrent se placer sous sa fenêtre et lui donner une aubade. Dans tout autre moment cette marque d'attachement lui aurait fait plaisir; aujourd'hui il n'entendit que les sons criards, et ils lui firent mal. Il s'habilla en toute hâte et courut dans la cour. La fabrique était festonnée de fleurs, les ouvriers, rangés devant la porte, le reçurent avec des acclamations bruyantes. Le baron fut obligé d'ouvrir la bouche et de dire à toutes ces bonnes gens que ce jour le remplissait de joie et d'espoir; et pendant qu'il parlait, il sentait que ses paroles et ses pensées ne s'accordaient pas, et que son courage était brisé. Il fit atteler et partit de nouveau pour la ville avant d'avoir embrassé sa femme et sa fille. Bientôt il fut à la maison d'Ehrenthal et frappa à la porte du comptoir; la porte était encore fermée; le domestique monta pour faire descendre l'agent, qui était à déjeuner.

Tout intrigué de la visite si matinale du baron, Ehrenthal parut sans s'être donné la peine de quitter sa vieille robe de chambre. Le baron exposa sa demande avec autant de sang-froid qu'il lui était possible après une nuit passée sans dormir. Ehrenthal entra dans la plus grande exaspération.

« Ce Pinkus, s'écria-t-il à plusieurs reprises, il a osé vous prêter de l'argent contre une lettre de change! Comment a-t-il

pu vous prêter une si forte somme? Cet homme n'a pas dix mille écus; c'est un tout petit agent sans ressources. »

Le baron avoua que la somme avait d'abord été moins considérable; mais cet aveu ne fit qu'augmenter l'irritation d'Ehrenthal.

« De sept à dix! cria-t-il en courant de tous côtés dans la chambre, de manière à faire voler les pans de sa robe de chambre autour de lui comme les ailes d'un hibou. Il a gagné à cette affaire près de trois mille écus! Je n'ai jamais eu grande confiance dans ce Pinkus; maintenant je sais quel homme c'est! C'est un espion, un individu qui riage entre deux eaux! Ce n'est pas non plus lui qui a donné les sept mille écus. Il n'a été que le prête-nom. Tout son avoir ne s'élève pas à cette somme. »

Cette forte indignation d'Ehrenthal jeta une lueur de joie dans l'âme du baron. Combien de fois il avait tacitement mal jugé cet agent d'affaires!

« Moi aussi, dit-il, j'ai des raisons de croire Pinkus un homme dangereux. »

Mais cet assentiment donné par le baron tourna contre lui-même. La colère d'Ehrenthal se porta maintenant contre son malheureux client.

« Que me fait ce Pinkus? Il a agi comme devait agir un homme de son espèce. Mais vous, un gentilhomme, comment avez-vous pu agir ainsi envers moi? Vous avez à mon insu fait des affaires avec un autre que moi, et vous lui avez fait gagner en peu de temps trois sur sept, et cela avec une lettre de change. Savez-vous bien ce que c'est qu'une lettre de change? »

— Je voudrais ne pas avoir eu besoin de contracter cette dette, dit le baron; mais comme c'est aujourd'hui l'échéance, et comme cet homme ne veut consentir à aucun délai, il faut que nous cherchions à trouver l'argent pour le payer.

— Nous, dites-vous? s'écria Ehrenthal hors de lui-même. C'est à vous de payer et de vous procurer de l'argent pour un homme à qui vous avez fait gagner trois mille écus. Vous ne m'avez pas consulté quand vous avez souscrit cette lettre de change; ne me consultez donc pas sur la manière de rembourser cet argent. »

Le baron était partagé entre l'angoisse et la colère.

« Modérez votre langage, monsieur Ehrenthal, cria-t-il.

— Qu'ai-je à modérer? reprit l'agent; vous ne vous êtes pas modéré, pas plus que ce misérable Pinkus. Moi je prendrai exemple sur vous deux.

— Je reviendrai, dit le baron, quand vous aurez repris vis-

à-vis de moi le ton que je suis en droit de réclamer de vous en tout état de choses.

— Si vous voulez avoir de l'argent de moi, monsieur le baron, ne revenez pas, s'écria l'agent. Je n'ai pas d'argent pour vous; j'aimerais mieux jeter mes écus dans la rue que de vous en donner encore un seul sur votre propriété. »

Le baron quitta le bureau en silence. Sa misère était grande. Il se trouvait forcé de subir les avanies d'un agent grossier. Il alla ensuite chez ses diverses connaissances de la ville, et il eut à supporter la honte de demander de l'argent et d'être refusé partout. A l'heure de midi, sa force était brisée. Il rentra chez lui et se demanda s'il retournerait encore une fois auprès d'Ehrenthal ou bien s'il refuserait le paiement de la lettre de change, à cause des intérêts usuraires qu'on lui avait imposés.

Tout à coup se glissa dans sa maison l'homme qui, jusqu'ici, avait enveloppé de loin la vie du baron dans un vaste réseau, le futur propriétaire de la terre et l'héritier des Rothsattel.

Le baron fut étonné quand il vit entrer dans sa chambre un étranger, qu'il avait vu tout au plus une ou deux fois.

Cet homme avait un long visage maigre, encadré de cheveux roux, deux yeux rusés, et autour de la bouche une ligne grotesque comme on en voit sur les masques de carnaval.

Veitel s'inclina profondément et commença en ces termes :

« Monsieur le baron, ayez la bonté de me pardonner si j'ose me présenter devant vous de la part de M. Pinkus. Il m'a chargé d'encaisser l'argent de la lettre de change. Je voulais vous demander très-humblement si vous auriez la bonté insigne de me payer cet argent. »

La sombre gravité du baron se dissipa un moment quand il vit cette longue figure se plier en deux, faire des grimaces et chercher à s'effacer entièrement par les courbettes les plus exagérées.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il avec le maintien imposant d'un grand seigneur.

— Je m'appelle Veitel Itzig, monsieur le baron, si vous voulez bien le permettre. »

Le baron frissonna quand il entendit le nom d'Itzig. C'était l'homme contre lequel on l'avait prévenu, cet ennemi invisible et impitoyable. L'angoisse, lui serrant de nouveau le cœur, manqua l'étouffer.

« Jusqu'ici j'ai été teneur de livres chez Ehrenthal, continua Itzig d'un ton modeste. Mais Ehrenthal veut trop trancher

dans le grand. J'ai hérité d'une petite fortune que j'ai versée dans la maison de Pinkus. Je suis sur le point de m'établir.

— Vous ne pouvez pas avoir l'argent en ce moment, » répondit le baron avec plus de calme.

Il lui semblait impossible que cette figure chétive fût un adversaire bien dangereux.

« C'est parfait, dit Veitel. C'est un honneur pour moi d'apprendre de monsieur le baron qu'il daignera me payer dans l'après-midi. J'ai du temps. Je puis attendre. »

A ces mots il tira une montre d'argent de son gousset.

« J'attendrai jusqu'au soir. Et pour ne pas incommoder monsieur le baron en revenant à une heure qui ne l'arrange pas ou bien à laquelle il ne serait pas chez lui, je prendrai la liberté de me poster sur son escalier. Je puis rester debout, ajouta-t-il, comme s'il avait voulu récuser d'avance l'invitation de s'asseoir sur l'escalier. J'attendrai facilement jusqu'à cinq heures du soir. Monsieur le baron n'a nullement besoin de se gêner pour moi. »

A travers ce masque de politesse, Veitel laissait percer un air d'ironie. Le baron sentit de nouveau un poids terrible s'appesantir sur son cœur oppressé. Veitel faisant force révérences et génuflexions, se retirait à reculons comme une écrevisse. A ce moment le baron le rappela. Itzig s'arrêta dans sa posture courbée, comme enchaîné par un pouvoir magique. Il avait alors absolument l'air d'un homme faible et bizarre. L'avis renfermé dans la lettre d'Antoine avait imputé au pauvre diable de teneur de livres un complot qui avait été peut-être tramé par Ehrenthal lui-même. Dans tous les cas, une négociation avec cet homme était bien plus facile qu'avec tout autre.

« Pouvez-vous m'indiquer, demanda le baron avec une émotion qu'il eut de la peine à vaincre, comment je puis satisfaire à votre demande sans vous payer la somme aujourd'hui ou ces jours-ci ? »

Les yeux de Veitel brillèrent comme ceux d'un oiseau de proie ; mais il secoua la tête et haussa les épaules pendant qu'il faisait semblant de réfléchir.

« Monsieur le baron, dit-il enfin, il y aurait peut-être un moyen, le seul et le dernier. Vous avez une hypothèque de vingt mille écus sur votre terre, qui vous appartient en propre et qui est en dépôt au comptoir d'Ehrenthal. Je tâcherai de décider Pinkus à vous laisser les dix mille écus et je vous en procurerai encore dix autres, si vous cédez cette hypothèque à mon ami. »

Le baron prêta une sérieuse attention.

« Vous ignorez sans doute, répondit-il d'un ton sévère, que j'ai déjà cédé cette hypothèque à Ehrental.

— Pardonnez, monsieur le baron, vous ne l'avez pas fait, il n'y a pas eu de cession judiciaire.

— Mais il y a promesse par écrit, » dit le baron.

Veitel haussa les épaules. Si vous avez promis de donner une hypothèque à Ehrental pour son argent, pourquoi faut-il que ce soit précisément celle-là ? Et qu'avez-vous besoin d'une hypothèque pour Ehrental ? Cette année-ci vous toucherez le capital que vous avez placé sur la seigneurie de Rosmin. Alors vous le payerez comptant. Jusque-là, laissez tranquillement l'hypothèque entre ses mains. Personne n'a besoin de savoir que vous nous avez cédé une hypothèque. Si vous voulez avoir la bonté extrême de venir avec moi chez un notaire et de céder devant cet homme de loi l'hypothèque à mon ami, je vous procurerai aujourd'hui même deux mille écus, et, le jour où vous remettrez l'acte entre nos mains, je vous payerai le surplus. »

Le baron s'était forcé d'écouter cette proposition avec un sourire. Enfin il dit d'un ton bref : « Ce que vous me proposez je ne puis l'accepter ; songez à quelque autre expédient.

— Il n'y en a pas d'autre, dit Veitel ; mais il est midi, je puis attendre jusqu'à cinq heures. »

Il fit de nouveau ses courbettes et se retourna encore une fois vers la porte.

« Ce qu'il vous faut maintenant, monsieur le baron, dit-il sérieusement, ce n'est pas seulement dix mille écus ; il vous en faudra autant pour votre fabrique pendant les mois qui suivront, et pour sauver votre capital placé sur votre seigneurie de Pologne. Si vous me cédez l'hypothèque, vous aurez toute la somme. J'ai encore une prière à vous adresser, monsieur le baron : c'est de ne pas parler de notre petite affaire à Ehrental ; c'est un homme dur, il m'en voudrait et me nuirait pendant toute ma vie.

— Soyez sans inquiétude, » dit le baron en congédiant de la main Veitel, qui partit.

Le baron se promena à grands pas dans la chambre. Ce que cet homme si révérencieux lui avait proposé remuait et bouleversait tout son être. Oui, c'était pour lui la délivrance de son embarras momentané et de tous ceux qui pouvaient survenir. Mais il ne pouvait pas accéder à cette proposition. Celui qui faisait cette offre était ridicule, et on ne pouvait pas même lui en vouloir, car il ne voyait pas plus loin que ses paroles.

Mais le baron avait engagé son honneur. Il ne pouvait d'aucune façon songer à cette affaire.

Et cependant il risquait bien peu. Les actes restaient entre les mains d'Ehrenthal jusqu'à ce que le baron eût touché l'argent placé sur le domaine de Pologne. Payant ensuite comptant à Ehrenthal, il rachetait ses titres. Personne ne devait rien apprendre de cette affaire, et, au pis aller, il constituait une nouvelle hypothèque sur sa propriété en faveur d'Ehrenthal, à qui il accordait en outre un dédommagement suffisant pour le désintéresser.

Le baron eut beau écarter cette pensée, elle revenait toujours. Une heure sonna, deux heures ; il sonna et ordonna d'atteler. Il demanda en passant si l'étranger était encore dans la maison. La voiture était devant la porte, et l'étranger au bas de l'escalier.

Le baron descendit les marches sans regarder Itzig et monta dans sa voiture. Le domestique se tenait à la portière chapeau bas et demanda où le cocher devait aller ; le baron s'aperçut qu'il n'en savait rien lui-même. Enfin il dit : « Conduisez-moi chez Ehrenthal. »

Cependant celui-ci avait passé une matinée bien agitée. L'empêtement audacieux d'un tiers sur ses droits avait fait naître en lui le soupçon qu'il avait un rival inconnu, qui comme lui spéculait sur la propriété du baron. Il envoya chercher Pinkus ; celui-ci étant venu, il l'accabla de reproches et chercha par tous les moyens à savoir qui lui avait fourni les fonds. Mais Pinkus lui opposa un front d'airain et se borna à être grossier. Ehrenthal fit ensuite quérir Itzig, mais celui-ci fut introuvable.

Il était donc d'une humeur massacrant quand le baron revint pour lui parler : car Ehrenthal savait parfaitement que, sans cette dette nouvelle, le gentilhomme devait perdre forcément sa propriété au bout de quelques années, et il le traitait de fou pour s'être créé un nouvel embarras aussi inutile.

Il y eut encore une scène violente ; le baron quitta le comptoir exaspéré, et monta en voiture résolu de faire une dernière tentative auprès d'un ancien camarade qui jouissait d'une grande fortune.

Quatre heures venaient de sonner, quand il rentra frustré dans sa dernière espérance. Sur la rampe de l'escalier était appuyée une longue et maigre figure qui s'inclina profondément devant le baron en restant toujours à la même place. Épuisé par tant de démarches inutiles, M. de Rothsattel s'assit comme la

veille dans le coin du sofa, la tête penchée vers la terre. Il était arrivé à cette conviction intime, qu'il n'y avait plus pour lui d'autre ressource que celle qui lui était offerte par le mauvais génie adossé au pilier de l'escalier.

Impassible et dans une profonde apathie, il s'abandonna à sa destinée sans lever les yeux de dessus le tapis; il entendit sonner le quart, la demie, les trois quarts. Chaque minute le rapprochait du moment fatal. Enfin cinq heures sonnèrent. A peine le dernier coup de l'horloge avait-il cessé de vibrer, que la sonnette de l'antichambre retentit.

Le baron s'étant levé, la porte s'ouvrit et Itzig entra avec deux papiers à la main.

« Je ne puis pas payer, » lui cria le baron d'une voix rauque. Itzig s'inclina de nouveau et lui présenta un acte.

« Voici le projet d'un accommodement. »

Le baron prit son chapeau et dit sans regarder l'étranger :

« Allons chez un notaire. »

Il faisait nuit quand le baron revint au château de ses pères. La lune jetait une pâle lueur sur les tourelles et les pignons; l'eau de l'étang avait un reflet noir comme de la poix. Les piliers qui soutenaient l'édifice étaient également tout noirs. Et aussi sombres qu'étaient le parc et la maison, aussi sombre était la figure du baron replié sur lui-même au fond de la voiture, et serrant les lèvres comme un homme qui, après une longue lutte, a fini par prendre une résolution désespérée.

Plongé dans un morne abattement, il regardait l'eau, les murs de son château, et le faible scintillement de la lune sur le toit. Et cependant il était content que le soleil ne brillât point et qu'il n'eût point à contempler la maison de ses ancêtres éclairée par l'astre du jour. Il s'efforçait de reporter ses pensées vers l'avenir, qui lui apparaissait alors plus sûr et plus heureux. Il calculait tous les avantages qu'il retirerait de sa fabrique; il songeait au temps où son fils habiterait le château, maître d'une fortune consolidée, et sans éprouver comme lui ces tracasseries et ces tribulations sans fin qui avaient blanchi ses cheveux avant le temps.

Il rêvait à bien des choses; mais les pensées même qui avaient fait si souvent battre son cœur de plaisir lui étaient devenues indifférentes, et il avait beaucoup de peine à s'y attacher.

Il descendit de la voiture, et porta d'abord sa main à son portefeuille bien garni, avant de l'offrir à la baronne, et avant de saluer Lenore d'un signe de tête qui devait calmer l'inquiétude de sa famille.

Il parla affectueusement à l'une et à l'autre, et il gagna sur lui de plaisanter sur les peines qu'il avait éprouvées pendant toute la journée ; mais malgré tout il était venu se placer quelque chose entre lui et les personnes qui jusqu'ici lui avaient été les plus chères au monde. Aujourd'hui, elles aussi lui semblaient étrangères. Quand elles s'appuyaient contre lui et lui prenaient la main, un léger mouvement convulsif le poussait à la retirer ; quand sa femme le contemplait avec tendresse, il y avait maintenant dans le regard de celle qui avait été dans les grands chagrins sa consolation suprême, une expression qu'il ne pouvait supporter : il était forcé de baisser les yeux. Il s'avança vers la fabrique où les ouvriers, dans l'attente du retour du maître, avaient illuminé le bâtiment avec des verres de couleur ; où son chiffre, surmonté d'une couronne à sept pointes, brillait au-dessus de la porte au milieu des feux du Bengale. Il détourna les yeux ; l'éclat de cette fête lui navra le cœur.

Autour de lui régnait l'allégresse ; les ouvriers faisaient entendre des vivats prolongés, et la musique du village jouait des airs de danse. Elle exécuta aussi la même marche au son de laquelle il avait souvent défilé avec son régiment devant son vieux général, qui avait eu pour lui l'affection d'un père. Il songeait à la figure cicatrisée du vieux guerrier et à ses camarades, et il pensait aussi à un jugement prononcé un jour par les officiers du régiment contre un malheureux qui avait donné sa parole d'honneur à la légère, et qui ne l'avait pas tenue. Il gagna sa chambre à coucher, et se sentit plus à l'aise quand il se trouva enveloppé des ténèbres de la nuit, qu'il ne vit plus rien de son château et de sa fabrique, et qu'il n'eut plus à soutenir les regards scrutateurs de sa femme ; et cette fois encore il entendit de sa couche, que le sommeil avait désertée, sonner les heures l'une après l'autre ; et à chaque coup il était forcé de s'avouer :

« Il y a maintenant un second officier du régiment qui, avec des cheveux blancs, a fait absolument ce qui naguère força un jeune écervelé à se brûler la cervelle. Cet homme est étendu sur son lit et ne peut pas dormir, parce qu'il a manqué à sa parole d'honneur. »

V

La brise printanière soufflait sur la plaine et sur la bruyère, quand Antoine fut rappelé par son patron. L'hiver avait été pour

lui un temps de rudes labeurs et de difficultés sans nombre. Il avait été forcé plus d'une fois de quitter la ville étrangère où il résidait, pour parcourir, au milieu des glaces et des neiges, des contrées ravagées par le fer et le feu, et pousser bien loin à l'est et au sud, jusqu'aux montagnes de la Transylvanie et jusqu'aux pâturages des Magyars.

Il avait vu des choses bien tristes ; des châteaux et des villages brûlés ; partout des ruïnes, la misère et la famine ; des malheureux privés d'asile et livrés à la haine et à la cruauté des factions révolutionnaires.

« A quelle heure doit-il arriver ? demanda Sabine à son frère.

— Il arrivera par le premier train, dans une couple d'heures. »

Sabine se leva et prit son trousseau de clefs.

« Et les bonnes n'ont encore rien terminé ; il faut que je voie moi-même où elles en sont. Ce soir il soupera avec nous, Traugott ; il faut bien que nous autres femmes nous jouissions un peu de sa société. »

Le frère se mit à rire.

« Seulement ne le gête pas.

— Il n'y a pas de danger, dit la tante. Une fois dans son comptoir, il sera comme dans une boîte ; en dehors du dîner on ne le voit guère. »

Cependant Sabine cherchait parmi ses richesses, chargeait le bras du domestique de toutes sortes de paquets, et regardait avec impatience dans la cour si les messieurs n'iraient pas bientôt de l'arrière-corps de logis au comptoir. Enfin elle se glissa elle-même dans la chambre d'Antoine. Elle jeta encore un regard scrutateur sur le coussin qu'elle avait brodé pour lui pendant son absence, et rangea dans un vase d'albâtre toutes les fleurs que le jardinier avait pu trouver. En se penchant sur le vase, les regards de Sabine tombèrent sur les murs de la chambre, où se trouvait encore le dessin qu'Antoine avait fait quelques semaines après son entrée au comptoir, et sur le beau tapis dont Fink avait recouvert le parquet. Pour la première fois depuis bien longtemps elle mettait les pieds dans une pièce qu'elle avait évitée tant que Fink avait habité la maison. Où était-il maintenant ? Il lui semblait aujourd'hui qu'il y avait bien des années qu'elle était séparée de lui, et son souvenir était pour elle comme le sentiment pénible qu'on éprouve après un mauvais rêve. Quant à l'honnête jeune homme qui habitait maintenant cette pièce, elle pouvait lui dire franchement combien elle avait d'amitié pour lui, et elle voyait arriver avec plaisir le moment où elle

pouvait le remercier de tous les services qu'il avait rendus à son frère.

« Mais dis donc, Sabine ! » s'écria la tante arrêtée devant la porte et stupéfaite.

La tante aussi s'était sentie attirée involontairement dans la chambre de son voisin de table.

« Qu'as-tu donc ? demanda Sabine.

— Mais ce sont, ma foi, des rideaux brodés que tu as mis aux croisées et au lit. Ce n'est pas ici leur place, dans la chambre d'un des commis du comptoir.

— Et pourquoi pas ? fit Sabine en souriant.

— Et ces housses, ces essuie-mains, c'est inouï ! ce sont tes meilleures pièces. Bon Dieu ! que vois-je ? des housses garnies de dentelles et doublées en rose !

— Voyons, ma chère tante, dit Sabine en rougissant, celui qui nous revient aujourd'hui mérite bien qu'on lui donne ce qu'il y a de mieux dans les vieilles armoires. »

Mais la tante continua à secouer la tête.

« Si je ne le voyais pas de mes propres yeux, jamais je ne le croirais. Je ne te comprends plus, Sabine. Il faudra peu à peu descendre de quelques numéros. Il ne s'en apercevra pas ; c'est là ma seule consolation. Non, je ne me serais jamais attendue à pareille chose ! »

Elle joignit les mains et quitta la chambre dans la plus vive agitation.

Sabine prit de nouveau les clefs et courut après sa tante.

« Elle fera là-dessus des histoires à Traugott, se dit-elle à voix basse ; il faut que je tâche de lui prouver que l'on ne pouvait pas faire autrement. »

Cependant notre voyageur aussi était dans la même disposition qu'un fils qui, après une longue absence, revient à la maison paternelle. Aux dernières stations avant la capitale, son cœur battait joyeusement. La vieille maison et les collègues, le comptoir et son bureau, le patron et Sabine, tout cela passait comme autant d'images riantes devant ses yeux. Enfin le cabriolet s'arrêta devant la porte de la maison ouverte. Il y avait là des voitures, des tonneaux, des barils et la grande échelle. Le père Sturm cria le nom de Wohlfart d'une voix forte qui retentit de l'autre côté de la large rue, ouvrit la portière et souleva Antoine comme un père prend son enfant dans ses bras. M. Pix accourut jusque dans la rue, secoua longtemps la main d'Antoine, et ne s'aperçut pas que son pinceau noir mettait tous ses mouvements à profit pour peindre toute espèce de lignes et

de points sur la pelisse du voyageur. Antoine, passant ensuite près des grandes balances, en remua les chaînes avec plaisir. Puis il entra dans le comptoir de devant où déjà les lampes étaient allumées, et souhaita vivement à tous un bonsoir cordial. Ses collègues se levèrent tous comme un seul homme avec de bruyantes acclamations et se pressèrent autour de lui. M. Schröter sortit de son cabinet, et, quand il souhaita la bienvenue à Antoine et qu'il lui serra affectueusement la main, sa grave figure s'éclaira d'un rayon de joie. Ce furent des moments de bonheur pour notre Antoine, qui s'attendrit plus qu'il ne convient à un homme qui a vu le monde. Et lorsque, après les premières questions et les premières réponses, il alla du comptoir dans sa chambre en traversant la cour, Pluton s'élança impétueusement sur lui en remuant sa longue queue. Antoine eut de la peine à se débarrasser des caresses du fidèle gardien. Le domestique vint au-devant d'Antoine avec un sourire joyeux et lui ouvrit respectueusement la porte de la chambre. Antoine regarda autour de lui avec surprise. La pièce était parée comme pour une fête : dans la cheminée brûlait un feu clair ; au-dessus de la porte on avait suspendu de vertes guirlandes ; sur le sofa était étalé un nouveau coussin brodé ; sur la table se trouvait un service à thé élégant, et, à côté, on voyait un vase d'albâtre rempli de fleurs.

François, le domestique, fit remarquer que Mlle Sabine avait tout disposé et rangé elle-même.

Antoine se pencha sur le vase et examina chacune des fleurs avec le plus grand soin. Ces fleurs pourtant ne différaient pas de celles de leur espèce ; mais Antoine ne pouvait en détacher ses regards, comme s'il n'en avait jamais vu de pareilles. Ensuite il prit le coussin, en toucha la broderie, passa la main dessus, et le remit plein d'admiration à sa place. Enfin il prit aussi le chat dans sa main, lui frappa sur le dos et le reposa doucement sur le bureau comme une créature vivante. Aussi le chat ne fut pas insensible à ces prévenances ; car, à la lueur rouge du feu de cheminée, il s'anima et fit un doux *ron ron*.

Antoine retourna au comptoir pour prévenir le patron de tout ce qu'il avait fait en dernier lieu. M. Schröter le fit entrer dans son petit cabinet et causa avec lui très-familièrement des événements passés, comme on traite les affaires les plus importantes avec un ami. Cependant ce fut une conversation sérieuse. Beaucoup de créances étaient perdues et plusieurs étaient en péril. Ce n'était qu'en voyageant au loin de tous côtés qu'Antoine avait appris à connaître les dangers dont la maison avait été menacée.

Il reconnut qu'il fallait une activité de plusieurs années pour compenser les pertes éprouvées et pour former de nouvelles relations à la place de celles qui avaient été rompues. Le négociant lui dit à peu près la même chose en termes concis.

« Je dois beaucoup à votre énergie et à votre entente des affaires, ajouta-t-il, et j'espère que vous m'aidez à regagner ailleurs le terrain que nous avons perdu. Il faut nous consoler de pertes irréparables. »

Et, quand Antoine fut sur le point de sortir, il lui dit en souriant :

« Il y a encore quelqu'un qui désire vous remercier de vos bons offices. Vous voudrez bien souper aujourd'hui en famille avec nous. »

Antoine alla à son bureau, qui était resté longtemps fermé, et prépara du papier et des plumes pour écrire. Mais personne ne lui laissa ce soir-là le temps de travailler. Jordan refusa de lui remettre les lettres; et, dans les deux comptoirs, il y eut un mouvement de va-et-vient continu. Tous, l'un après l'autre, quittèrent leur place pour s'approcher du bureau d'Antoine. M. Baumann vint frapper plusieurs fois doucement sur l'épaule de son voisin de chambre et retourna ensuite gaiement à sa place. M. Specht, vivement impressionné, se blottit contre la balustrade, à côté du siège d'Antoine, et ses questions et ses exclamations de surprise fondaient sur Antoine comme un déluge. M. Liebold mit plusieurs fois le papier buvard dans le grand livre, et se dirigea vers le comptoir de devant avant la clôture des bureaux. Jusqu'à M. Purzel, qui sortit de sa cloison avec l'inséparable craie à la main. Enfin arriva M. Pix, qui dit à Antoine en confidence qu'il y avait déjà plusieurs mois qu'il n'avait joué à l'hombre, et que Specht était tombé dans un état qui ressemblait singulièrement à la folie.

Le soir, Antoine se rendit au premier de l'avant-corps de logis. La portière s'ouvrit. Sabine vint au-devant de lui. Elle avait le sourire sur les lèvres; mais des larmes roulaient dans ses yeux quand elle se pencha sur la main qui avait détourné le coup mortel de la tête de son frère.

« Mademoiselle, s'écria Antoine effrayé en soulevant sa main.

— Je vous remercie, Wohlfart, je vous remercie, » s'écria Sabine en le retenant des deux mains.

Elle le regarda en silence, comme transfigurée par une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser.

Quand Antoine contempla la jeune fille qui, tout émue et les joues colorées, élevait vers lui ses yeux pleins de reconnais-

sance, il reconnut que, depuis le coup de sabre slave, sa position vis-à-vis de la famille et de Sabine avait changé. La barrière qui jusqu'ici avait séparé le commis de la sœur du patron était tombée ; et, avec une noble assurance qui faisait palpiter son cœur de joie, il sentit en ce moment qu'il était devenu un homme et qu'une femme pouvait avoir confiance en son énergie.

Il lui raconta de nouveau (ce qu'à force de questions elle tenait à savoir de lui-même) la lutte au sujet des voitures de marchandises, ses terreurs pendant ces temps de tourmente. Elle écoutait religieusement chacune de ses paroles. Lui aussi se présentait aux yeux de Sabine tout autre qu'elle ne l'avait connu auparavant ; ses traits étaient plus accentués, son maintien plus assuré ; sa parole nette et ferme. Les yeux de Sabine observaient l'éclat limpide de son regard, et, quand Antoine la contemplait avec une expression aussi gaie que franche, elle baissait involontairement les yeux. Jamais elle ne s'était aperçue qu'Antoine était réellement bien et qu'il avait l'air distingué. Aujourd'hui elle en fit la remarque et vit une figure mâle et ouverte, couronnée de cheveux châtons et bouclés, deux yeux superbes d'un bleu foncé, une bouche expressive, et sur les joues un léger incarnat qui, à mesure qu'Antoine s'animait, prenait des teintes plus vives. Elle le voyait sous un nouveau jour, mais comme un ami cher et intime.

La tante entra. Les rideaux brodés avaient provoqué dans son âme une commotion qui continuait toujours et qui se signalait à présent par une nouvelle coiffure et une robe de soie. Elle aborda Antoine avec de longs et bruyants discours. Son observation, que les favoris allaient très-bien à M. Wohlfart, fut approuvée par un léger signe de tête de sa nièce.

« Vous tenez là le héros du comptoir, s'écria le négociant ; mais c'est à vous maintenant de montrer que vous savez récompenser les services d'un preux chevalier autrement que par de belles paroles. Servez-lui ce que la cuisine et la cave renferment de meilleur. Venez, mon fidèle compagnon ; après les fortes boissons de Pologne, le vin du Rhin mérite que vous lui fassiez honneur ! »

La lampe de la salle à manger éclairait de sa douce lumière les quatre convives charmés de se trouver réunis. M. Schröter porta à Antoine le toast suivant :

« Monsieur Wohlfart, soyez le bienvenu dans notre patrie.

— Et le bienvenu dans notre famille, » ajouta Sabine.

Antoine dit alors d'une voix émue :

« J'ai une patrie et une famille où je me sens à mon aise.

Grâce à vos bontés, j'ai trouvé l'une et l'autre. Que de fois, quand, loin d'ici, je vivais au milieu d'hommes tout à fait étrangers et dont je ne comprenais qu'imparfaitement la langue, j'ai songé à vous et au plaisir que j'aurais à vous revoir et à m'asseoir de nouveau à votre table ! car ce qu'il y a de plus pénible sur la terre, c'est de se trouver seul dans les heures consacrées au plaisir et au repos, et de n'avoir ni ami ni foyer hospitalier auquel notre cœur soit attaché. »

Quand il commença à se faire tard, comme Antoine allait se retirer, M. Schröter lui dit en lui souhaitant une bonne nuit :

« Wohlfart, je désire vous attacher encore plus fortement à ma maison. Jordan nous quitte le trimestre prochain pour s'associer avec son oncle ; je vous ai réservé sa place, car je sais qu'il me serait impossible de rencontrer quelqu'un de plus entendu pour le remplacer au comptoir. »

Quand Antoine rentra dans sa chambre, il sentit ce que l'homme ne sent impunément que dans quelques moments rares de sa vie, qu'il était heureux sans regretter ni désirer la moindre chose.

Il s'assit sur le sofa, regarda le coussin et les fleurs, et se reporta en pensée aux dernières heures qu'il venait de passer. Il se représentait toujours Sabine penchée sur sa main et le remerciant. Il s'abandonna longtemps à de doux rêves et posa tête fatiguée sur les arabesques en soie brodées par la main de Sabine.

Soudain ses yeux tombèrent sur la table. Il aperçut une lettre qui portait le timbre de la poste de New-York, et dont l'adresse était écrite de la main de Fink.

Dans les premières années, Fink avait toujours donné de ses nouvelles à Antoine par quelques lignes, mais sans jamais parler de ses affaires ni de ses projets d'avenir. Depuis, il y avait longtemps qu'Antoine était sans nouvelles de son ami. Il savait seulement que Fink avait voyagé dans l'ouest des États-Unis, qu'il avait déployé une grande activité comme mandataire de la maison de commerce dirigée jadis par feu son oncle, et qu'il avait défendu les intérêts de plusieurs compagnies auxquelles le défunt avait été associé.

Ce fut donc avec surprise qu'Antoine lut ce qui suit :

« Il faut enfin que je te fasse savoir ce que j'aurais bien voulu te cacher. Je suis allé vivre parmi des brigands et des assassins. Si tu as besoin de quelque coupe-jarret ou coupeur de gorge, tu n'as qu'à t'adresser à moi. Parlez-moi d'un homme qui de

son propre choix se fait coquin ; il a du moins le plaisir de faire un pacte avantageux avec le diable, et il peut choisir le genre d'infamies qui lui platt. Mon sort est moins agréable : complice de friponneries imaginées par d'autres, je suis sur une voie qui a une horrible ressemblance avec la route que suivent les avalanches en roulant au fond des vallées et des précipices ; comme un bloc de rocher pris au milieu de masses de neige, je me trouve enfermé de tous côtés dans les spéculations les plus épouvantables et les plus froidement calculées qu'ait jamais inventées l'usure poussée à ses dernières limites. Feu mon oncle a eu la bonté de me faire l'exécuteur testamentaire de ses projets favoris, c'est-à-dire de spéculations territoriales. Longtemps j'ai évité de pénétrer dans le dédale de ces affaires. Je chargeai Westlock pendant un an de cette partie de l'héritage. Si c'était une lâcheté de ma part, je trouverais une excuse dans la multiplicité d'affaires de Bourse que mon oncle m'avait laissées à débrouiller. Enfin je ne pus me soustraire plus longtemps à la nécessité de me charger aussi des affaires territoriales, et, si j'avais déjà auparavant des idées bien précises sur la grande élasticité de conscience de mon oncle, j'arrivai alors à la conviction intime que, par les dispositions formelles de son testament, il avait voulu se venger de mes espiègleries et de mes méchancetés d'enfant, en me faisant le complice de vieux coquins en face de qui Satan lui-même mettrait sa queue dans sa poche et se déguiserait en ramoneur pour leur échapper.

« Je t'écris cette lettre d'une ville nouvelle dans le Tennessee, endroit charmant, qui n'en est pas plus beau pour avoir été construit par spéculation avec mon argent. Il se compose de quelques cabanes en bois, dont la moitié servent de cabarets ; elles sont remplies jusque sous le toit de malheureux émigrants, qui la plupart croupissent dans la saleté et souffrent des fièvres du pays. Ceux qui sont encore debout ont les yeux caves et les joues creuses, et semblent l'image vivante de la mort qui les guette pour en faire sa proie. Chaque jour, quand les pauvres sots voient le soleil se lever et qu'ils sentent le désir indiscret de manger ou de boire, leur occupation favorite est de pester, du matin jusqu'au soir, contre les vautours qui leur ont enlevé leur argent pour frais de transport, acquisition de terrains, *improvements* (améliorations), et qui les ont conduits dans un pays submergé pendant deux mois de l'année et ressemblant le reste du temps plutôt à une bouillie épaisse qu'à une terre quelconque. Mais les hommes qui par cette voie boueuse envoient ces infortunés dans le royaume des cieux,

sont mes agents et mes associés, et moi, Fritz Fink, je suis le mortel privilégié que salit à toute heure la bave des jurons allemands et irlandais. Tous ceux qui sont encore tant soit peu ingambes, je les renvoie ; quant aux individus qui peuplent mon hôpital, je suis obligé de les nourrir avec du maïs et de la quinine. Pendant que je t'écris, je vois se traîner autour de moi, sur le plancher, trois tout petits mioches dont les mères ont été assez oublieuses de leurs devoirs pour quitter cette vallée de misère et pour me laisser le soin agréable de veiller à ce que ces petites horreurs de grenouilles fassent proprement leurs besoins. Tu conviendras que c'est là une agréable occupation pour le fils de mon père ! Jusqu'à quand serai-je cloué à cet endroit, voilà ce que je ne sais pas ; il se peut que je reste jusqu'à ce que le dernier de ces malheureux soit mort !

« Cependant je me suis brouillé avec mes associés de New-York ; j'ai eu le grand mérite de provoquer un mécontentement général. Il y a eu des *meetings* (réunions) de tous les cointéressés de la grande compagnie du *Westland*. On a fait des discours contre moi, on a pris des résolutions. Cela me serait fort égal si je pouvais trouver le moyen de me séparer de cette bande infernale. Mais les dernières dispositions de mon oncle sont prises avec tant d'habileté, que je me trouve rivé à mes chaînes comme un esclave au vaisseau négrier. On a jeté des sommes immenses dans cette horrible spéculation. Si je leur mettais le marché à la main, je suis sûr qu'ils me feraient payer comme dédit toute la somme engagée par mon oncle. Jusqu'ici je ne vois pas encore comment je pourrai me tirer de leurs griffes sans perdre toute ma fortune et sans ruiner la raison sociale Fink et Becker.

« Dans ces conjonctures, je ne te demanderai pas de conseil sur la marche que j'ai à suivre. D'ailleurs tes avis, que je connais de reste, ne me seraient d'aucun secours. Je ne désire pas que tu m'écrives, mon pauvre Tony, toi qui es aussi bon que simple, et qui t'imagines qu'il est aussi facile d'agir en honnête homme que de mettre du beurre sur du pain ! Car, quand j'aurai fait tout ce qui est humainement possible, quand j'aurai enterré les uns, nourri les autres, et fâché de mon mieux tous mes associés, je m'enfoncerai pour quelques mois un peu plus à l'ouest dans quelque bonne *prairie*, où j'entendrai moins ces clabauderies d'*alligators* et de hiboux, et où je trouverai des sentiments plus aristocratiques. S'il y a de l'encre et des plumes dans la prairie, je t'écrirai encore. Mais si cette lettre est la dernière que tu reçoives de moi, tu me consacreras une larme d'a-

mitié et tu diras avec onction : « Je le regrette de tout cœur ; il avait aussi son bon côté ! »

Cette missive était suivie de renseignements détaillés sur les affaires de Fink, et des statuts de la compagnie américaine.

Antoine lut plusieurs fois cette lettre peu réjouissante. Puis il se mit à son bureau, et, malgré la défense de son ami, il passa une grande partie de la nuit à lui écrire.

Même après avoir repris la vie régulière du comptoir, Antoine conserva encore plusieurs jours cette surexcitation qu'il avait éprouvée à son retour. Quand il travaillait à son bureau et qu'il plaisantait avec ses collègues, il sentait toujours combien sa vie avait pris racine dans les murs de cette grande maison. Cela sautait aux yeux de tout le monde. Aussi le dîner était à présent bien plus animé qu'autrefois. Ce n'était plus le patron qui faisait seul les frais de la conversation ; Antoine et Sabine y prenaient aussi une grande part. A une époque où les nouvelles du jour étaient peu récréatives, une nouvelle vie semblait animer ces trois personnes.

M. Schrøter s'adressait presque exclusivement à Antoine, et, quand celui-ci racontait quelque chose, toute la table était tout oreilles, et quelquefois un rire homérique venait faire diversion à la gravité mesurée de ses collègues. Le soir, Antoine jouissait encore de plusieurs privilèges. Il était admis souvent à la petite table du patron et des dames ; M. Schrøter prenait plaisir à se lier plus intimement avec un homme initié aux affaires de sa maison, qui en défendait les intérêts avec tant d'ordre et d'énergie, et qui rendait au patron l'image vivante de sa propre jeunesse.

Pour Sabine, ces moments de causerie intime avaient un charme particulier. Elle était enchantée de s'apercevoir, quand on parlait des nouvelles du jour, d'un nouveau livre, d'une nouvelle pièce, des événements passés et des sensations éprouvées, que l'homme qui pendant des années avait vécu dans la maison pensait sur beaucoup de choses absolument comme elle. Elle fut surprise de trouver en lui tant d'instruction et un jugement aussi sûr. Elle y reconnut un noble caractère revêtu de brillantes couleurs, comme le voyageur découvre avec une surprise agréable une belle et riche campagne que des brouillards épais avaient longtemps dérobée à ses regards.

Les collègues d'Antoine s'accommodèrent très-paisiblement de la position exceptionnelle qu'il s'était créée dans la maison.

Tous savaient de la bouche même du patron qu'Antoine lui avait sauvé la vie, et cette circonstance fut même pour M. Pix un motif suffisant pour ne rien trouver à redire aux invitations particulières faites à Antoine. D'ailleurs celui-ci ne négligeait rien pour rester toujours dans les meilleurs termes avec les membres du comptoir. Les soirées où il était libre, il invitait quelques-uns des commis, et parfois toute la compagnie se réunissait chez lui. Jordan se plaignait en riant que le comptoir l'oubliait déjà de son vivant et s'habituaît à considérer Antoine, son successeur, comme le conseiller des plus jeunes. Antoine recherchait particulièrement la société de Baumann, qui, dans le dernier semestre, avait encore eu de fortes velléités de se faire missionnaire; on n'était parvenu à le détourner de cette idée qu'en l'assurant que dans ces temps difficiles un aussi habile calculateur ne devait pas manquer au comptoir. Mais celui qui brigua le plus la faveur d'Antoine, ce fut Specht, à l'imagination si ardente. Le voyageur avait pris à ses yeux une auréole romantique. Specht se plaisait à revêtir des couleurs les plus éclatantes tout ce qui avait pu arriver à Antoine. Il était tout près de croire qu'indépendamment des aventures racontées et avouées par son jeune ami, celui-ci en avait eu beaucoup d'autres agréables et terribles et que des raisons mystérieuses lui faisaient un devoir de cacher.

Malheureusement sa propre position vis-à-vis de ses collègues, pendant l'absence d'Antoine, avait été fortement ébranlée. Il leur avait toujours fourni un ample sujet de railleries et avait entretenu leur bonne humeur; mais souvent les quolibets du comptoir avaient failli l'étouffer, comme une plante grimpante qui s'enlace à un mince arbrisseau. Antoine vit avec peine que le bon M. Specht était tombé dans une déconsidération générale. Même dans le quatuor musical il avait été abandonné; du moins il régnait entre lui et les deux basses-tailles une grande dissidence. Toutes les fois que Specht énonçait une opinion qui n'était pas tout à fait incontestable, Pix haussait les épaules et lui jetait à la figure le mot inconvenant de *citrouille*. Presque tout ce que M. Specht disait était accueilli par ce compliment peu agréable. Même à table, le nom de ce représentant du règne végétal passait d'une bouche à l'autre, dans les régions inférieures de la société, et, toutes les fois que M. Specht entendait prononcer ce mot, il entrait dans une colère démesurée, interrompait la conversation, et, profondément blessé dans son amour-propre, se retirait sous sa tente.

Antoine alla un soir faire visite au malheureux frappé d'os-

tracisme. De la porte, il entendit la voix aiguë de Specht qui chantait de sa demeure élevée (il logeait au troisième étage) l'air célèbre : *Me voilà assis sur le gazon couronné de violettes.*

Quand Antoine eut ouvert doucement la porte, il vit Specht dans une attitude artistique. Appuyé avec grâce sur un bras et assis devant sa table éclairée par une lampe, le malheureux chantait avec une joie si expansive, qu'Antoine s'arrêta quelques instants pour ne pas déranger le chanteur inspiré. La chambre que Specht habitait n'était pas grande, et l'imagination féconde de son possesseur s'était attachée depuis bien des années à lui donner un caractère qui contrastait avec celui de toutes les autres pièces de la maison, et même de toute autre habitation terrestre. Tous les murs étaient tapissés de tableaux, de portraits de femmes, d'artistes célèbres dans le costume de leur rôle. Au milieu des tableaux étaient de nombreuses consoles chargées de petits vases, de coquillages, de figurines en terre cuite et d'autres curiosités. Comme il y avait plus de consoles que d'ornements, il avait rempli les vides avec des tasses et des verres à champagne. Au-dessus du lit était un grand bouclier de chevalier, en cuivre poli, et à côté, de grands gantelets et un carquois avec des flèches. Au-dessus des flèches on voyait fixée au mur une image de tête de mort et de deux os en croix avec le mot : *empoisonnées*, suivi de trois points d'exclamation. Mais ce qui était disposé de la manière la plus bizarre, c'était le milieu de la chambre. On y voyait à hauteur d'homme, et même un peu plus haut, un immense cercle attaché par des fils à un crochet fixé au plafond; au-dessous de ce cercle étaient de grands vases de terre cuite remplis de terre, et de nombreuses cordes tendues allaient de ces vases au cercle. Au milieu il y avait une table rustique faite de rameaux noueux et quelques chaises en osier. Grâce à ces dispositions, la chambre avait un aspect tout à fait fantastique, et le mouvement y devenait excessivement difficile pour quiconque n'était pas habitué à vivre au milieu de tous ces objets. On ne s'expliquait pas quel pouvait être le but de cette décoration énigmatique. Il est probable que la table rustique, les chaises en osier et les pots de terre devaient rappeler à l'esprit l'idée des jardins et de la nature, tandis que d'un autre côté les cordes tendues avaient une analogie éloignée avec les échelles de corde qui servent à monter à la hune d'un vaisseau.

Enfin Antoine pencha pour l'opinion que cette invention représentait un piège à prendre des hommes, fait sur le modèle d'un tissu d'araignée, et qu'elle était imaginée pour retenir les

têtes et les jambes des méchants collègues. Du moins Specht, assis au milieu du réseau, semblait, avec son chant de sirène, vouloir faire tomber dans ses filets ceux qui entraient, en leur offrant l'amorce d'un faux gazon et de prétendues guirlandes de violettes. Antoine, s'arrêtant à la porte, loin du fatal réseau, apostropha ainsi Specht :

« Que diantre ! quel système de ficelles avez-vous adopté dans votre salon ? »

Specht se leva et répondit les yeux rayonnants :

« C'est un berceau.

— Un berceau ? Mais je ne vois pas de verdure.

— Elle viendra, » dit Specht en conduisant Antoine à ses vases.

En les examinant de plus près, Antoine découvrit quelques branches de lierre couvertes de poussière et flétries.

« Mais, Specht, ce lierre ne viendra pas, dit Antoine.

— Il n'est pas non plus seul, reprit Specht d'un ton mystérieux. Voyez, voilà d'autres plants qui lèvent. »

Il montra quelques maigres tiges en forme d'asperges, semblables à ces malheureuses pousses que le printemps fait sortir des pommes de terre dans une cave chaude.

« Et qu'est-ce que ces germes ?

— Ce sont des haricots et des potirons, dit M. Specht. Le haut formera un berceau de potirons ; dans quelques semaines ces fils seront couverts de branches. Figurez-vous, Wohlfart, quel air superbe cela aura. De tous côtés des branches vertes, des fleurs et de grandes feuilles. L'ensemble formera une tente avec deux entrées. Je couperai la plupart des citrouilles pour qu'elles ne pèsent pas trop sur le berceau ; j'en laisserai quelques-unes et je mettrai des filets dessous. Voyez-vous d'ici ce feuillage épais, entremêlé de fleurs jaunes ? Quel charmant spectacle ! quel plaisir ce sera de se mettre sous ce berceau, avec de bons amis, pour y boire une bouteille de vin ou pour chanter des quatuors ! »

Les bons amis avaient délaissé M. Specht ; mais tous les dimanches il se faisait apporter par le domestique une demi-bouteille de vin, mettait quatre verres sur la table, et les vidait l'un après l'autre.

« Ainsi, Specht, demanda Antoine en riant, vous croyez réellement que les potirons viendront dans votre mansarde ?

— Pourquoi ne viendraient-ils pas ? s'écria M. Specht d'un ton blessé. Ils sont ici parfaitement bien. Ils ont du soleil ; j'ai soin de leur donner de l'air ; je les arrose de sang de bœuf ; ils ont tout ce qu'il leur faut.

— Mais ils ont l'air terriblement chétifs.

— Ce n'est que le commencement. L'air du dehors est encore froid, et ces derniers temps il n'a pas fait de soleil. Mais bientôt ils pousseront tout d'un coup. Quand on n'a pas de jardin, il faut faire comme on peut, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard de satisfaction. Quant à décorer un appartement, je m'y entends aussi bien que les plus riches. Naturellement il faut que je me règle sur mes ressources. Je ne fais pas grand cas des tableaux à l'huile : d'ordinaire, ils deviennent noirs ; mes tableaux à moi sont faits pour devenir plus clairs et plus brillants. Tout cela m'a coûté de l'argent, mais aussi tout est bien arrangé. Ma chambre n'est pas grande, mais elle est habitable.

— Oui, reprit Antoine ; seulement elle ne se prête pas aux allures des gens turbulents qui veulent se tenir droit et se promener de long en large. Vous ne pouvez recevoir que des visiteurs qui, tout en entrant, s'asseyent près de la porte, sur le parquet.

— Rester tranquillement assis, c'est là la base fondamentale de toute conversation, répartit Specht. Malheureusement, les hommes sont souvent méchants et manquent de cœur. Ne trouvez-vous pas aussi, Wohlfart, que quelques-uns de nos collègues n'ont pas de sensibilité ? dit-il à voix basse.

— Ils sont quelquefois un peu secs, répondit Antoine, mais leurs sentiments sont bons.

— Je ne trouve pas cela, reprit Specht en soupirant. Je suis maintenant tout seul, et il faut que je cherche quelques distractions au dehors. Quand je peux, je vais au théâtre ou bien au cirque ; et, quand il y a quelque nain ou bien quelque chien marin à voir, je m'en procure le plaisir. Il va sans dire que je vais aussi au concert.

— Mais avec tout cela, on ne triomphe pas toujours de la solitude.

— Non, reprit Specht, car les distractions qu'on va chercher hors de chez soi coûtent de l'argent ; or, vous savez que mes honoraires ne sont pas très-élevés, et je crains bien qu'on ne m'augmente jamais de beaucoup. Ma famille m'avait laissé de la fortune, dit-il d'un ton important ; mais mon tuteur, qui était un de mes cousins, m'en a frustré. Si j'avais encore mon patrimoine, je pourrais peut-être avoir une voiture à quatre chevaux. Certes je n'en serais pas plus heureux. Si Pix seulement n'était pas si grossier ! reprit-il d'un ton plaintif. C'est abominable, Wohlfart, d'être condamné à entendre tous les jours ses diatribes ! Pendant que vous étiez parti, j'ai voulu

le provoquer en duel, continua-t-il en montrant un vieux fleuret dont la lame passait derrière le lit; mais il s'est bien mal conduit en cette occasion. Je lui écrivis que j'étais fort contrarié d'être obligé de lui envoyer un cartel, et que le lieu où il voudrait se battre avec moi m'était indifférent. Je lui proposai ou la montagne sur la promenade ou bien le grenier sous les combles, où il y a assez de place, et je le priai de me faire savoir quelles armes il préférerait. Alors il me répondit d'une manière peu polie qu'il ne se battrait que dans le vestibule, où on le trouverait à toute heure du jour; quant aux armes, disait-il, je pourrais prendre celle que je voudrais: la sienne était le grand pinceau, avec lequel il me marquerait sur chaque joue. Vous conviendrez que je ne pouvais pas adhérer à cette proposition. »

Antoine en convint naturellement.

« Maintenant il excite les autres collègues contre moi, continua Specht tout abattu. Cet état de choses est intolérable; je ne peux plus me trouver dans la société de mes collègues sans qu'il me fasse quelque avanie. Mais je sais comment je me vengerai. Je fais en ce moment des économies; quand les citrouilles fleuriront, je donnerai à tous une soirée. Pix sera le seul que je n'inviterai pas, et je le traiterai comme il vous a traité. Nous serons ainsi vengés tous les deux.

— C'est bien, dit Antoine; cela me va. Mais que je vous dise, comme je dois faire une politesse aux collègues, nous donnerons la fête tous les deux ensemble, dans votre chambre.

— C'est très-beau de votre part, Wohlfart, s'écria Specht au comble du bonheur.

— Et n'attendons pas, continua Antoine, que les citrouilles aient grossi. Nous aurons recours à un autre feuillage.

— C'est bien, dit Specht; peut-être des sapins?

— Je m'en charge. Et enfin je crois qu'il ne faudra pas exclure Pix, mais bien au contraire l'inviter comme les autres. C'est une vengeance bien plus délicate, et la plus digne de votre bon cœur.

— Vous croyez? demanda Specht d'un air indécis.

— Certainement, dit Antoine. Je propose samedi prochain; nous faisons l'invitation en commun.

— Une invitation écrite! s'écria Specht radieux, et sur papier rose.

— Je le veux bien, » dit Antoine.

Ensuite ils concertèrent dans le berceau les autres dispositions de la fête.

Les collègues ne furent pas peu surpris d'être invités, quel-

ques jours après, à la floraison des potirons dans la chambre de M. Specht, par des billets de couleur que M. Specht avait déposés mystérieusement à la place de chaque collègue avant l'ouverture des bureaux. Comme le nom considéré d'Antoine figurait aussi sur l'invitation, ils ne purent que l'accepter. Cependant Antoine fit part à Sabine de son projet, et la pria de vouloir bien lui prêter quelques branches de lierre et les fleurs dont on n'aurait pas précisément besoin dans le jardin. Specht, de son côté, travailla toute la semaine à huis clos dans sa chambre, et, le jour de la fête, il couvrit les fils vides de branches vertes, réunit quelques arbustes en fleurs, fit chercher une certaine quantité de verres de couleur, et attacha aux branches des enjolivements en papier blanc et jaune, qui avaient une ressemblance frappante avec des fleurs de citrouille.

De cette manière, la chambre prit l'aspect que Specht lui avait vu depuis longtemps dans ses rêves. Les collègues furent surpris au dernier point. M. Pix vint le dernier, et ne put étouffer une exclamation de surprise, quand il vit le malheureux berceau entouré de feuillage et couvert de fleurs jaunes qui brillaient gaiement le long des fils de fer, à la lumière des verres de couleur. Les grands vases de terre cuite étaient masqués par des branches; au milieu du berceau, une lampe rouge attachée au plafond jetait un vif éclat comme un ver luisant, et sur la table rustique figurait une énorme citrouille. Antoine engagea la société du quatuor à s'asseoir sous le berceau, et les autres à prendre toutes les places vides dans la chambre. Le lit était couvert de coussins et devait servir de second sofa.

Quand tout le monde fut assis, Specht s'avança vers la grosse citrouille et s'écria d'un ton solennel :

« Vous m'avez taquiné longtemps avec la citrouille : voici ma vengeance. »

Il saisit la courte tige et enleva le dessus. La citrouille était creuse; il y avait un bol dedans.

Les collègues rirent et crièrent :

« Bravo ! »

Aussitôt Specht remplit les verres.

Cependant il y eut d'abord un certain froid entre Specht et les autres messieurs. On n'entendit plus le mot injurieux de *potiron*; mais les propositions du malheureux Specht furent rarement goûtées. Quand Antoine apporta un faisceau de pipes turques qu'il avait achetées à l'étranger pour ses collègues, et qu'il les distribua parmi les assistants, Specht proposa de s'asseoir comme des Turcs, les jambes croisées, sur le lit ou par terre ;

cette motion ne fut pas accueillie. Plus tard, il soutint que les jeunes Circassiennes vendues aujourd'hui par leurs parents aux familles turques pourraient bien, une fois que nos relations commerciales avec l'Orient auraient pris plus d'extension, venir jusque chez nous pour remplir le rôle de sommelières dans les brasseries bavaroises; il eut encore le déplaisir de ne voir personne se ranger à son opinion. Mais, peu à peu, le doux contenu de la citrouille fondit la glace des austères collègues.

On commença par rétablir l'harmonie parmi les natures musicales du comptoir. Antoine porta le toast du quatuor. Les chanteurs remercièrent avec quelque embarras, car il n'y avait qu'un mois que, faute d'accord, la société avait été dissoute. Antoine apprit, par quelques autres allusions des basses-tailles, que Specht leur avait demandé une chose incroyable: il avait voulu les forcer à donner une sérénade à une écuyère du cirque, la ravissante Tillebi. Les basses-tailles s'étant refusées à jouer un rôle actif dans ce concert, Specht s'était mis dans une colère effroyable et avait juré de ne pas chanter une note tant que, par un scrupule absurde, ils refuseraient de rendre hommage à l'incomparable *diva*.

« S'il avait encore voulu lui donner cette sérénade le soir, dit Balbus, nous aurions peut-être pu, pour avoir la paix, nous décider à l'accompagner; mais il prétendait changer la sérénade en aubade, et disait que ce devait être à quatre heures du matin, parce que c'était l'heure à laquelle les écuyers se levaient pour donner à manger à leurs chevaux. Nous avons trouvé cela trop fort; et, pendant ce temps, l'incomparable s'est enfuie avec le paillasse de la troupe.

— Cela n'est pas vrai, s'écria Specht; le paillasse l'a enlevée de force.

— En tout cas, il nous a rendu un grand service, dit Antoine, car il a mis ces messieurs dans l'impossibilité de tenir leur serment. Aussi je ne vois pas pourquoi, comme artistes et comme bons collègues, vous resteriez plus longtemps sans vous réunir et sans exercer ensemble votre talent musical. Mon cher Specht, vous avez été, à ce que j'apprends, un peu vif; faites donc des excuses à ces messieurs, comme il convient à un homme d'honneur, et aussitôt je leur proposerai de reconstituer le quatuor suspendu. »

Après cette motion, Specht se leva et dit :

« Sur l'avis de mon ami Wohlfart, je vous offre mes excuses, et je suis tout disposé à vous rendre raison de toutes les manières. »

Ensuite il vida son verre et secoua vivement la main à chacun des concertants.

On apporta aussitôt les cahiers de musique, et les quatre chanteurs réconciliés unirent leurs voix sous le berceau improvisé.

L'affaire la plus délicate fut la réconciliation de Specht et de Pix, qui regarda son adversaire toute la soirée avec une certaine méfiance.

Pix demeurait toujours impassible sur le lit-canapé, et caressait Pluton, qui était aussi venu à la soirée.

Specht remplit le verre de Pix et le posa sur le pied du lit. Pix le vida en silence. Specht remplit de nouveau le verre de son antagoniste et dit du ton d'un homme du monde :

« Eh bien ! Pix, comment trouvez-vous la citrouille ? »

— C'est une idée saugrenue, » répondit Pix.

Mortifié, Specht se détourna en observant son adversaire avec inquiétude.

Après une pause, il étendit ses pieds en feignant un air satisfait, fourra ses mains dans les poches de son pantalon, et dit pardessus son épaule :

« Vous m'accorderez, Pix, qu'on peut différer d'opinion sur certaines choses sans qu'il faille vivre pour cela en mauvaise intelligence ? »

— Je vous l'accorde, dit Pix.

— Pourquoi, continua Specht en se levant avec vivacité, pourquoi donc êtes-vous mon ennemi ? Pourquoi me témoignez-vous si peu d'estime ? Il est dur d'être dans de mauvais termes avec ses collègues. Je ne vous cacherai pas que j'ai pour vous beaucoup de considération et que vos procédés envers moi m'affligent. Vous m'avez refusé toute satisfaction, et vous êtes peut-être encore fâché contre moi.

— Ne vous échauffez pas, dit Pix ; je ne vous ai nullement refusé la satisfaction que vous désirez, et je ne suis pas du tout fâché contre vous.

— Voulez-vous répéter cela devant tous ces messieurs et trinquer avec moi ? s'écria Specht en allant chercher son verre.

— Venez, dit aussitôt Pix d'un ton amical. Je n'ai plus rien contre vous. Seulement, je maintiens que votre idée de citrouille était saugrenue.

— J'ai toujours la même idée, dit Specht en retirant son verre. Je fume la terre avec du sang de bœuf, et dans quelques semaines tout sera vert.

— Non, dit Pix, c'est fini pour toujours. Demain matin, vous

vous rendrez à l'évidence. Et maintenant, venez et trinquons. Il ne sera plus jamais question de citrouille entre nous deux. »

Specht, tout abasourdi, trinqua, et passa aussitôt après à une très-grande gaieté. Le poids qui l'avait oppressé pendant si longtemps lui était enlevé de dessus le cœur. Il chanta, secoua la main de tous ses collègues et hasarda les assertions les plus étranges.

Quand Antoine descendit l'escalier avec ses collègues, il s'aperçut que Pluton portait quelque chose de jaune dans sa gueule et qu'il y mordait avec beaucoup d'ardeur.

« Ce sont les citrouilles de Specht, dit Pix; le chien les a prises pour de la viande et les a toutes arrachées. »

VI

Antoine, debout au chevet du lit de Bernard, contemplait avec une profonde affliction la figure pâle et défaite de son pauvre ami malade. Le visage du savant était encore plus ridé que d'habitude; sa peau, blanche comme la cire, était transparente; ses cheveux bouclés flottaient en désordre sur son front moite. A la vue d'Antoine, ses yeux brillèrent d'une surexcitation fébrile.

« Vous avez été bien longtemps absent, dit-il d'une voix plaintive. Que de fois j'ai désiré votre retour! Maintenant que vous m'êtes rendu, je reviendrai bien vite à la santé.

— Je viendrai souvent vous voir, si mes discours ne vous agitent pas trop, répondit Antoine.

— Non, dit Bernard. Je vous écouterai tranquillement. Vous me parlerez de vos voyages. »

Antoine commença ainsi :

« Dans ces derniers temps, j'ai vu ce que nous avons souvent désiré voir ensemble : un peuple étranger et des orages politiques. J'ai aussi trouvé des hommes de bien et de bons camarades loin de ma patrie; cependant, après tous les événements dont j'ai été témoin, je suis arrivé à cette conviction intime, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que de déployer son activité dans son pays et au milieu des personnes qui nous sont chères. J'ai appris bien des choses qui vous auraient plu, parce qu'elles étaient poétiques et qu'elles remuaient l'âme; mais malheureusement le mal prenait bien vite le dessus et me rappelait à la triste réalité.

— C'était là comme partout sur la terre. Quand un grand sentiment remue le cœur et pousse l'homme en avant, le monde lui jette sa hâve empoisonnée, étouffe et ridiculise ce qui est vraiment beau et grand. Aussi a-t-on raison de dire : *C'est partout comme chez nous.*

— C'est là notre ancienne querelle, dit Antoine gaiement. Incrédule, n'êtes-vous pas encore converti? »

Bernard tira sur lui sa couverture et répondit en regardant à terre :

« Peut-être le suis-je, Wohlfart.

— Eh! s'écria Antoine d'un air narquois, qu'est-ce qui a amené votre conversion? Est-ce la suite de quelque événement qui vous soit arrivé? Je jurerais que ce doit être cela!

— Quoi qu'il en soit, répondit Bernard avec un sourire qui éclaira d'un doux rayon sa figure terne, je crois que la beauté et l'amabilité se trouvent aussi dans notre pays; je crois que la vie peut aussi provoquer parmi nous de grandes passions et nous apporter de saintes joies comme de poignantes douleurs; et je crois encore, ajouta-t-il tristement, que l'on succombe aussi chez nous sous la pression d'un destin fatal. »

Antoine entendit ces paroles avec inquiétude, et vit le malade, transporté, lever en l'air un œil enflammé.

« Certainement, c'est comme vous dites; mais ce qu'il y a de plus beau et ce qui donne le plus de prix à cette vie, c'est de voir l'énergie de l'homme supérieure à tout ce qui vient l'assaillir. J'estime celui qui ne se laisse point abattre par de fortes passions et par la fatalité de sa destinée, et qui, même après avoir commis une faute, sait toujours se relever.

— Mais s'il est trop tard, et si les circonstances qui l'emportent sont plus fortes que lui?

— Je n'attribue pas ce pouvoir aux circonstances, dit Antoine. Quelque grandes que puissent être les difficultés, je crois qu'une volonté forte et énergique doit sortir victorieuse de la lutte. Un champion vaillant pourra rapporter des blessures comme un soldat qui vient de la bataille; mais ces blessures lui siéront bien, et, si le succès ne couronne pas son entreprise, il aura du moins le mérite d'avoir combattu en brave. Qu'il succombe, vous verrez tous les yeux se porter sur lui avec un vif intérêt. Il n'y a que celui qui cède sans résister, quand la tempête vient l'assaillir, qui est balayé de la terre sans laisser aucun regret après lui!

— Au dire des poètes, une prière ne peut point changer une plume en pierre, » reprit Bernard en lançant une plume dans l'air.

Après une pause, il continua :

« Wohlfart, approchez; j'ai une question à vous faire. Admettons que je sois chrétien et que vous soyez mon confesseur pour qui je ne voudrais avoir aucun secret. »

D'un air affligé il porta ses yeux sur la porte de la chambre à côté et demanda à voix basse :

« Que pensez-vous des affaires de mon père ? »

A cette question Antoine recula tout interdit. Bernard, dans une cruelle attente, regarda son ami.

« Je m'entends peu à toutes ces choses; ah! peut-être trop peu. Je ne veux pas savoir s'il passe pour riche ou pour pauvre, mais je vous demande comme à un ami : Que pensent les étrangers de la manière dont il gagne son argent? J'ai peut-être tort, et c'est sans doute bien mal à moi, son fils, de vous faire cette question; mais c'est un sentiment irrésistible qui m'entraîne. Soyez franc envers moi, Wohlfart. »

Il se leva sur son séant, et mettant son bras autour du cou d'Antoine, il lui dit tout bas à l'oreille :

« Mon père passe-t-il pour honnête chez les hommes de votre caractère? »

Plein d'une compassion profonde, le cœur d'Antoine se serra. Il ne pouvait ni mentir ni dire ce qu'il pensait. Il garda un moment le silence. Bernard retomba sur ses coussins, et un sourd gémissement se fit entendre dans la chambre.

« Mon cher Bernard, dit Antoine, avant de répondre à une pareille question, il faut d'abord que je sache pourquoi vous m'interrogez. Si vous ne me faites cette question que pour compléter, par mon avis, votre jugement sur les affaires de votre père, je dois m'abstenir de vous faire une réponse, quelle qu'elle puisse être d'ailleurs : car ce que je sais sur ce sujet, ce ne sont que les opinions froides et peut-être injustes des étrangers; le fils d'un homme d'affaires ne saurait les adopter.

— Je vous ai fait cette question, dit Bernard d'un air solennel, parce que le bonheur d'autres personnes y est attaché et que votre réponse peut épargner à beaucoup d'autres de grandes douleurs.

— En ce cas, je vous répondrai, dit Antoine. Je ne connais aucune action de votre père qui, selon les idées reçues dans le commerce, soit malhonnête. Je sais seulement qu'il fait partie de la grande classe d'hommes qui, dans leurs affaires, ne s'inquiètent pas beaucoup de s'enrichir aux dépens d'autrui. M. Ehrenthal passe pour un homme prudent et habile, qui tient plus que cent autres à la bonne opinion de personnes justement con-

sidérées. Il fera peut-être bien des choses que saura éviter un négociant d'un tact et d'une délicatesse éprouvés ; mais je crois qu'il doit aussi avoir de la répugnance pour bien des affaires que tentent certains spéculateurs de son entourage. »

Un soupir vint de nouveau mourir sur les lèvres du malade. Il fut suivi d'un silence pénible. Enfin Bernard se redressa et approcha tellement sa bouche de l'oreille d'Antoine, que celui-ci sentit sur sa joue le souffle brûlant du malade.

« Vous connaissez, je le sais, le baron Rothsattel. »

Antoine leva les yeux avec surprise.

« Sa fille m'a dit elle-même qu'elle vous connaît. »

— Oui, Mlle Lenore vous a dit vrai, répondit Antoine en réprimant avec peine son agitation.

— Savez-vous quelque chose sur les rapports qui existent entre le baron et mon père ?

— Ce que je sais se réduit à ce que vous m'avez raconté vous-même dans le temps, que M. Ehrenthal a prêté de l'argent au baron sur sa terre. Dernièrement j'ai encore appris à l'étranger que le baron est menacé d'un danger imminent, et j'ai même eu occasion de le prévenir des sourdes menées d'un intrigant. »

Le regard de Bernard resta fixé plein d'angoisse sur les lèvres d'Antoine. Celui-ci secoua la tête.

« Mais cet intrigant, ajouta-t-il, n'est pas étranger à votre maison ; c'est votre teneur de livres, Itzig. »

— C'est un coquin ! s'écria Bernard avec véhémence et en serrant son poing décharné. Itzig a une âme de boue. Il est vil et misérable. Dès le premier jour qu'il est entré dans notre maison, j'ai éprouvé de l'aversion pour lui comme pour une bête immonde.

— Il paraît, continua Antoine, que cet homme, que je connais depuis longtemps, travaille à la perte du baron à l'insu de votre père. L'avis qui m'en a été donné était si obscur, que je n'en pus tirer aucun parti ; je le communiquai simplement au baron tel que je l'avais reçu.

— Itzig domine mon père, murmura Bernard d'une voix presque inintelligible. C'est le mauvais génie de notre famille. Si mon père agit en égoïste contre le baron, c'est à ce misérable qu'en est la faute. »

Antoine, pour ménager son ami, entra dans ses vues.

« Il faut que je sache où en est mon père avec le baron, continua Bernard. Je veux connaître ce qu'il serait possible de faire pour le tirer d'embarras, lui et sa famille. Je puis leur venir en aide, » continua le malade, et un faible rayon de joie vint de

nouveau éclairer sa figure. « Mon père m'aime. Il m'aime beaucoup. Pendant ma maladie, j'ai reconnu qu'il m'est attaché du fond du cœur. Quand le soir il approche de mon lit et qu'il passe sa main sur mon front; quand il se met en face de moi, à la place où vous êtes assis en ce moment, et qu'il me regarde des heures entières d'un air affligé..., je sens, Wohlfart, qu'après tout, c'est mon père. »

Il joignit les mains et cacha la tête dans son oreiller.

« Vous m'aidez, mon ami, reprit-il après une pause. Vous me direz ce qu'il faut faire pour sauver le baron. Voilà ce que j'exige de vous; moi-même j'interrogerai mon père. Je redoute le moment où je lui parlerai de cette affaire; mais d'après ce que vous venez de me dire, je crains qu'il ne sache pas tout, ou bien, murmura-t-il tout bas, qu'il ne me cache quelque chose. Il faut que vous alliez trouver vous-même le baron.

— N'oubliez pas, Bernard, répondit Antoine, que, même avec les intentions les plus pures, il n'est pas permis de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Quelque bonnes que puissent être nos intentions, le baron ne voit en moi qu'un étranger. Mon intervention pourra lui sembler, aussi bien qu'à votre père, une présomption indiscrete, et je crains bien que par cette voie nous n'apprenions pas grand'chose. Je ne dis pas que cette démarche soit inutile, mais j'en considère les suites comme incertaines. Il sera peut-être plus facile d'agir directement sur votre père.

— Allez donc trouver le baron, pria Bernard avec instance, et, s'il ne s'ouvre pas à vous, interrogez sa fille. Je l'ai vue, je lui ai parlé, continua-t-il; je vous en ai fait mystère, comme on cache le secret le plus cher. Mais aujourd'hui vous saurez tout. J'ai été plusieurs fois au château des Rothsattel. Je sais combien la demoiselle est belle, combien elle a l'air noble et majestueux. Quand elle foulait le gazon, elle ressemblait à la reine de la nature; une auréole bleue brillait autour de sa tête; tout objet sur lequel se fixait son regard s'inclinait devant elle. Ses dents étaient de vraies perles, et sa gorge offrait l'image d'une colline de roses, dit-il tout bas en retombant sur les coussins, les mains jointes et les yeux étincelants.

— Lui aussi! cria une voix dans le cœur d'Antoine.... Mon pauvre Bernard, vous extravaguez. »

Bernard secoua la tête.

« Depuis ce jour-là je sais que notre vie n'est pas sombre, dit-il en souriant; elle n'est pas sombre, mais horrible. Voulez-vous maintenant parler au baron et à sa fille ?

— J'y consens, dit Antoine en se levant. Mais, je vous le répète, j'entreprends quelque chose d'étrange, qui peut facilement amener de nouvelles complications pour nous deux.

— Celui qui est frappé comme moi n'a point de complications à craindre, dit Bernard. Mais vous, mon ami, continua-t-il en fixant sur Antoine un regard scrutateur, vous serez, comme vous me l'avez dit vous-même, un homme d'énergie ; vous lutterez, et, même blessé, vous saurez tenir tête à la destinée. Pour moi, Antoine Wohlfart, la tempête m'emportera.

— Enfant pusillanime, s'écria Antoine attendri, c'est la maladie qui parle par votre bouche. Le courage vous reviendra avec la guérison.

— Vous espérez ? demanda le malade avec l'expression du doute. Moi aussi j'espère, mais souvent le découragement s'empare de moi. Oui, je veux vivre, et vivre autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici ; je mettrai toute mon attention à devenir plus fort, je ne rêverai plus autant ; je ne veux plus ni m'exciter ni me tourmenter dans ma chambre. Je veux voir comment on vit, quand on est un homme fort qui rend chaque coup qu'il reçoit, » cria-t-il les joues colorées, en tendant la main à son ami.

Antoine se pencha vers Bernard, lui serra la main et sortit de la chambre.

Le soir, Ehrenthal s'approcha du lit de son fils, comme de coutume, après avoir fermé le comptoir et caché la clef dans sa chambre à coucher.

« Mon cher Bernard, qu'a dit aujourd'hui le docteur ? »

Bernard, qui avait la tête tournée du côté du mur, se renversa aussitôt et dit avec force :

« Mon père, j'ai à te parler. Ferme la porte à la clef pour que nous ne soyons pas dérangés. »

Ehrenthal, effrayé, courut aux deux portes, s'empressa de les fermer et de les verrouiller en dedans, et étant revenu au lit de son fils, il demanda au malade en lui passant la main sur le front :

« Qu'est-ce qui te tourmente tant, mon cher Bernard ? »

Son fils releva la tête : la main d'Ehrenthal tomba sur la couverture du lit.

« Assieds-toi ici, dit le fils d'un air sombre, et réponds à ma question avec autant de franchise que si tu te parlais à toi-même. »

Ehrenthal s'assit et dit :

« Demande, mon fils; je te répondrai.

— Tu m'as dit que tu avais prêté beaucoup d'argent au baron Rothsattel, que tu ne veux plus lui en prêter, et que le baron ne pourra pas garder son château.

— C'est comme j'ai dit, répondit le père avec la précaution d'un homme qui subit un interrogatoire.

— Et que deviendra à présent le baron? que deviendra sa famille? »

Ehrenthal haussa les épaules.

« Il perdra sa propriété, et, quand arrivera le jour où on la vendra en justice, j'encherirai à cause de l'argent que j'ai avancé, et j'espère que le château me reviendra. J'ai une grande hypothèque qui est sûre, et une petite à la queue des autres, qui est mauvaise. C'est à cause de cette dernière que j'achèterai la propriété.

— Mon père, s'écria Bernard d'une voix déchirante qui fit tressaillir Ehrenthal, tu veux profiter du malheur du baron et te mettre à sa place. Tu es allé visiter la propriété des Rothsattel, et tu m'as emmené, peut-être avec la pensée de tirer parti de l'embarras du baron. C'est affreux, affreux! »

Il se rejeta en arrière sur les coussins ense tordant les mains. Ehrenthal, troublé, s'agitait sur sa chaise.

« Ne parle pas tant de choses auxquelles tu n'entends rien. Les affaires se traitent le jour. Le soir, quand je viens te trouver, il ne faut pas que tu t'inquiètes au sujet de mes occupations. Je ne veux pas que tu lèves ainsi les mains vers le ciel en criant: « C'est affreux! »

— Mon père, s'écria Bernard, si tu ne veux pas que je meure de honte et de douleur, tu renonceras à tes projets.

— Y renoncer! s'écria Ehrenthal exaspéré. Y penses-tu? Comment puis-je renoncer à mon argent? comment renoncerais-je à la propriété qui a été, jour et nuit, le but de tous mes efforts? comment abandonnerais-je la plus grande affaire que j'ai faite de ma vie? Tu es un méchant qui te tourmentes à propos de rien. Quel tort ai-je eu de donner mon argent au baron? Il l'a voulu. Quelle injustice y a-t-il de ma part à acheter la propriété? je sauve mon argent.

— Maudit soit chacun des écus que tu as employés à cette affaire! maudit soit le jour où tu as pris cette malheureuse résolution! continua Bernard en levant la main d'une manière menaçante contre son père.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Ehrenthal en s'élançant de sa chaise. Quelle mauvaise pensée est entrée dans le cœur de

mon fils, pour qu'il parle ainsi à son père ? Tout ce que j'ai fait, pour qui l'ai-je fait ? Ce n'est pas pour moi et pour mes vieux jours ! c'est toi seul que j'ai eu constamment en vue, mon fils ! Toi, tu es un autre homme que ton père. J'aurai la peine, et toi tu iras du château dans le jardin, et du jardin tu retourneras au château ; et, en te voyant passer, le régisseur ôtera sa casquette ; les domestiques, dans la cour, ôteront leurs chapeaux et se diront à eux-mêmes : « C'est le jeune M. Ehrenthal, notre maître, qui passe. »

— Oui, cria Bernard amèrement, c'est là ton rêve ! Tu veux faire de moi le complice d'une mauvaise action. Tu te trompes, mon père ; jamais je n'irai du château dans le jardin ; j'aime mieux vivre comme un mendiant de la charité de la commune, que de mettre le pied sur une propriété acquise au prix d'un crime !

— Bernard, s'écria Ehrenthal en se tordant les mains, tu enfonces le couteau dans le cœur de ton père.

— Et toi, tu perds ton fils, s'écria Bernard avec une passion croissante. Regarde pour qui tu as trafiqué et menti ; mais aussi vrai qu'il y a un ciel au-dessus de nous, tu ne persuaderas à personne que tu l'as fait pour ton malheureux fils.

— Mon fils, s'écria le père d'une voix lamentable, tu me déchires le cœur par tes malédictions ! Depuis le temps où tu allais à l'école avec ton livre de prières, et où tu faisais tout mon orgueil, jamais je n'ai contrarié tes goûts ; je t'ai acheté tous les livres qui pouvaient te plaire, et je t'ai donné plus d'argent que tu n'en pouvais désirer. Je cherchais à lire dans tes yeux ce qui te serait agréable. Quand tout le jour j'avais mes contrariétés au comptoir, je me disais : « Je veux que mon fils s'amuse pendant que je me tourmente. »

Il avait pris le bout de sa robe de chambre et il le passa sur ses yeux, s'efforçant en vain de se remettre et demeurant l'âme navrée en face de son fils.

A la vue de cet accablement, Bernard, attendri, rompit le silence et tendit la main à Ehrenthal avec ces mots : « Mon père ! »

Ehrenthal saisit des deux mains celle que lui présentait son fils, comme s'il craignait que celui-ci ne la lui retirât de nouveau. Et s'approchant de Bernard, il lui serrait toujours la main en la caressant et en la baisant. Tout ému, il lui dit : « Te voilà redevenu mon bon fils. Tu ne me tiendras plus des discours outrageants, et tu ne me chercheras plus querelle à cause du baron.

— Ah ! c'est en vain que je lui parle ! s'écria Bernard avec la plus profonde douleur ; il ne comprend pas ce que je lui dis.

— Je comprendrai tout, pourvu que tu me rendes ta main.

— Veux-tu renoncer à tes projets sur la propriété du baron ? demanda Bernard.

— Ne parle pas de cette propriété, dit le père d'une voix suppliante.

— Tout est donc inutile, » murmura Bernard en se détournant et en cachant sa figure dans ses mains.

Ehrenthal demeura comme anéanti en face du malade et soupira profondément.

« Écoute-moi, mon fils, lui dit-il à voix basse, je tâcherai de lui trouver une autre terre qu'il puisse conserver avec sa fortune réduite. Tu ne m'entends pas, mon Bernard ?

— Va, répondit Bernard sans dureté, mais avec l'énergie d'une profonde douleur, va, et laisse-moi seul en ce moment. »

Ehrenthal se leva, quitta la chambre la tête basse, et se promena en long et en large dans la pièce voisine en se parlant à lui-même avec la plus vive agitation.

Au bout d'un instant, il rouvrit la porte et demanda d'une voix plaintive :

« Ne me donneras-tu pas ta main, mon fils ? »

Mais Bernard ne bougea pas et ne répondit rien.

Le cœur battait à Antoine quand il dit son nom au domestique du baron.

« Wohlfart ? fit le baron d'un ton trainant, et, au souvenir de la lettre d'Antoine, il se sentit froissé et profondément blessé. Fais-le entrer. »

Il répondit froidement au salut respectueux d'Antoine :

« J'ai encore à vous remercier de la lettre que vous m'avez écrite dernièrement. Si je ne vous ai pas répondu comme le méritait la bonne pensée qui vous a dirigé, il faut vous en prendre à mes nombreuses occupations

— Si je viens encore pour la même affaire, dit Antoine, vous voudrez bien ne pas regarder ma démarche comme une importunité de ma part. Je me présente chez vous comme le mandataire d'un ami pénétré du plus profond dévouement pour vous et pour votre famille. C'est le fils d'Ehrenthal. Empêché par son état de maladie de vous offrir ses respects en personne, il vous fait prier de vouloir bien profiter de l'influence qu'il a sur son père. Dans le cas où son intervention vous semblerait utile, il vous supplie de vouloir bien, par mon entremise, lui communiquer vos désirs. »

Le baron écouta cette ouverture avec beaucoup de surprise. En ce moment, où le monde le délaissait et où il s'abandonnait lui-même au torrent des étrangers, Itzig, Wohlfart et le fils d'Ehrenthal venaient s'immiscer dans ses affaires. Il y avait quelque chose d'étrange dans ce que lui proposait Wohlfart, mais ce pouvait être un soulagement aux soucis qui lui rongeaient le cœur. C'était un appui contre les prétentions d'Ehrenthal et contre le terrible danger dont son nom était menacé.

« Je ne connais que peu ce jeune homme, dit-il avec dignité; je vous prierai de vouloir bien m'expliquer ce qui me vaut l'honneur d'une bienveillance aussi extraordinaire de sa part. »

Antoine répondit avec chaleur :

« Bernard Ehrenthal a un noble cœur et sa vie est pure. Élevé au milieu de ses livres, il s'entend peu aux affaires; mais il a la conviction intime que, égaré par de mauvais conseils, son père vous traite en ennemi. Il a une grande influence sur son père, et sa délicatesse s'étant émue, il désire ardemment l'empêcher d'en venir à des mesures qui ne lui semblent pas honorables. »

Ce secours inespéré était comme un souffle pur qui pénètre dans l'atmosphère étouffante d'une chambre de malade; mais cet air déplaisait au malade. Il lui était pénible d'entrer en contact avec des gens intègres, si prêts à condamner ce qui ne leur paraissait pas honorable; et, tout en reconnaissant le prix que cette perspective incertaine pouvait avoir pour lui, son cœur se révoltait à la pensée que c'était à ces deux personnes qu'il aurait l'obligation de voir cesser ses angoisses. Il lui répugnait surtout de faire des confidences à un homme comme Wohlfart, qu'on disait aussi noble que consciencieux.

Il répondit donc avec une amabilité qui ne venait pas du cœur :

« Mes rapports avec le père de votre ami sont en effet de nature à ce que l'entremise bienveillante d'un tiers puisse servir les intérêts des deux parties. Je ne me permettrai pas de décider si le jeune Ehrenthal est propre à jouer ce rôle de médiateur; mais, quoi qu'il en soit, veuillez, je vous prie, lui dire que je le remercie de la part qu'il prend à mes affaires, et que je me réserve en temps utile de m'entendre à cet égard avec lui-même. »

Après cette réponse, Antoine se leva, le baron l'accompagna jusqu'à la porte, et... chose remarquable, lui fit un profond salut.

Ce n'était pas par hasard qu'au moment où Antoine traversait l'antichambre, Lenore y entra aussi.

« Monsieur Wohlfart ! s'écria-t-elle joyeusement en courant à lui.

— Ma chère demoiselle ! » dit-il à son tour.

Enfin tous les deux se saluèrent comme d'anciens amis.

En un clin d'œil ils avaient oublié les dernières années ; ils étaient redevenus comme autrefois, lui le cavalier, elle la dame des anciennes leçons de danse. Ils se dirent l'un à l'autre combien depuis ce temps ils avaient changé, et, pendant qu'ils se livraient à ces épanchements mutuels, ils sentaient leurs sentiments rajeunis de toutes les années qui s'étaient passées depuis leur dernière conversation.

« Vous portez encore votre col droit, » dit Lenore d'un ton de reproche.

Antoine baissa aussitôt son col.

« Mademoiselle, avez-vous encore votre ancien capuchon ? Il était doublé en soie rouge et vous allait à ravir.

— Celui que je porte maintenant est doublé en bleu, dit Lenore en riant. Et vous ne savez pas, la petite comtesse Lara se marie la semaine prochaine ; nous avons parlé il y a peu de jours de vous et de notre journal. Eugène aussi nous a parlé de vous dans ses lettres. Je suis enchantée que vous ayez fait la connaissance de mon frère ! Entrez, monsieur Wohlfart ; il faut que vous me disiez comment vous avez vécu depuis que nous ne nous sommes vus. »

Elle le conduisit au salon et l'invita à s'asseoir sur un fauteuil.

Assise en face de lui, elle le regardait avec les mêmes yeux dont le sourire gracieux l'avait rendu autrefois si heureux. Depuis il s'était opéré en lui de grands changements, et peut-être une autre tête de jeune fille apparaissait-elle quelquefois dans la chambre du chat jaune ; mais quand il vit devant lui changée en grande dame l'aimable lutin qui avait régné sur lui naguère en maîtresse souveraine, tous les sentiments du passé se réveillèrent, et il respira avec transport les doux parfums qu'exhalait la pièce élégante dans laquelle vivait Lenore.

« En vous voyant il me semble que les leçons de danse ont eu lieu hier. C'était aussi un bon temps pour moi. Depuis, j'ai passé des moments bien tristes, » ajouta-t-elle en baissant la tête.

Antoine en témoigna des regrets si touchants, que Lenore ne put s'empêcher de reprendre sa sérénité et de le regarder en souriant.

« Qu'est-ce qui vous a amené auprès de mon père ? » demanda-t-elle enfin en changeant de ton.

Antoine parla de Bernard, de la longue maladie de son ami et des vœux que celui-ci formait pour elle et sa famille. Il ne lui cacha pas le vif intérêt que Bernard prenait à son sort. Lenore baissa les yeux sur son mouchoir et en réunit les bouts. Il lui dit combien la maladie de son ami l'inquiétait.

« Si vous pouviez décider M. votre père à recourir aux bons offices de Bernard, je vous conseillerais de le faire. Je suis poursuivi de l'idée qu'il se trame dans le comptoir d'Ehrenthal un complot contre le baron. Peut-être trouverez-vous un moyen de faire savoir à Bernard ou à moi comment nous pourrions être de quelque utilité à M. votre père. »

Lenore, troublée, regarda Antoine et, rapprochant sa chaise de la sienne, lui dit :

« Vous êtes mon ancien ami. Je puis vous confier ce qui me remplit d'inquiétude. Mon père cache à ma mère et à moi ce qui le tourmente, mais lui-même change visiblement de jour en jour. La fabrique lui a coûté beaucoup d'argent, et je sais qu'il en manque souvent. Tous les jours, ma mère et moi nous prions le ciel de nous rendre la tranquillité dont nous jouissions dans le temps où je fis votre connaissance. Dès que j'apprendrai quelque chose, vous le saurez. Je vous écrirai, dit-elle d'un air décidé, et, quand Eugène viendra en congé, il ira vous voir. »

Antoine quitta la demeure du baron, plein de joie d'avoir revu sa belle amie et animé du plus vif désir de servir la famille du baron. En sortant de la maison, il rencontra M. Ehrenthal à la porte. Il lui fit un salut rapide. Celui-ci, en passant à côté de lui, le pria de venir voir prochainement son fils Bernard.

Ehrenthal avait vécu bien tristement depuis quelques jours; jamais de sa vie il n'avait tant soupiré et tant secoué la tête que dans ces derniers temps. En vain sa femme Sidonie demanda à sa fille : « Qu'a donc ton père pour soupirer ainsi ? » En vain Itzig chercha-t-il à relever l'esprit accablé de son patron par des perspectives séduisantes d'avenir.

Celui-ci déchargea sur le teneur de livres toute la bile dont son cœur débordait.

« C'est vous qui m'avez poussé à ces démarches contre le baron, lui cria-t-il le lendemain de la scène qu'il avait eue avec Bernard. Savez-vous bien ce que vous êtes ? Vous êtes un *malhonnête homme*. »

Itzig, surpris, regarda son patron en haussant les épaules.

« Si vous ne savez rien de plus, dit-il, que signifie ce mot

malhonnête? Faut-il que je cherche dans le livre où se trouvent les mots étrangers? Ne soyez donc pas si faible, Ehrenthal. »

Mais celui-ci soupira de nouveau, regarda Veitel avec colère, et cacha sa tête dans le journal.

Il ne put pas supporter plus de deux jours la douleur de son fils, qui baissait à vue d'œil, et qui, par des paroles brèves et saccadées, repoussait tous les encouragements de ses parents.

« Il faut que je fasse un sacrifice, dit Ehrenthal en lui-même, que je rende le repos à ses nuits et que je n'entende plus ses gémissements. Par amour pour mon fils, je ferai avoir au baron l'autre domaine près de Rosmin, où il a placé son argent; sinon, je lui sauverai son argent sans en retirer le moindre bénéfice pour moi. J'y perdrai plus de mille écus qui me reviennent de Lœvenberg. Je pense que cela touchera le pauvre Bernard. »

Il enfonça résolûment son chapeau sur sa tête, et, étouffant les pensées rebelles qui cherchaient encore à se faire jour en lui, il entra dans la demeure de son débiteur.

Le baron reçut cette visite inattendue avec l'anxiété qui lui ôtait à présent la respiration à chaque visite d'un homme d'affaires.... « A peine le donneur d'avis est-il parti, que voilà l'ennemi lui-même. Maintenant il va me demander que je lui cède légalement l'hypothèque que je lui ai souscrite. La conséquence de tout cela ne se fera pas attendre. »

Mais il fut agréablement surpris quand Ehrenthal lui offrit spontanément et en termes polis de faire pour lui le voyage de Rosmin, et même d'aller plus loin en cas de besoin, pour défendre ses intérêts dans la vente du domaine de Pologne.

« Je me ferai assister par un homme sûr, le commissaire de justice Walter de Rosmin, pour que vous voyiez que tout se passe en règle. Vous me donnerez plein pouvoir d'enchérir sur le domaine, et de pousser les acquéreurs jusqu'à ce que votre hypothèque se trouve couverte par le prix d'achat payé par une personne tierce.

— Je sais que cela sera nécessaire, dit le baron; mais pour l'amour de Dieu, Ehrenthal, que ferons-nous si le domaine nous reste sur les bras? »

Ehrenthal haussa les épaules.

« Vous savez que je ne vous ai pas engagé à prendre cette hypothèque; je puis même dire, si mes souvenirs ne me trompent pas, que je vous en ai dissuadé. Si vous aviez suivi mes conseils, vous n'auriez peut-être pas acheté cette malheureuse hypothèque.

— Mais le mal est fait, reprit le baron d'un air contrarié.

— Je vous prierai d'abord, monsieur le baron, d'attester que je suis innocent.

— Cela est tout à fait indifférent dans les circonstances présentes.

— Pour vous cela peut être indifférent, dit Ehrental, mais non pas pour mon honneur d'homme d'affaires.

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron d'un ton qui fit tressaillir Ehrental ; vous osez prétendre qu'une chose qui ne serait pas même à votre honneur pourrait m'être indifférente ?

— Pourquoi vous échauffez-vous, monsieur le baron ? s'écria l'agent ; mais je ne dis rien contre votre honneur, que Dieu m'en préserve !

— Vous en parlez cependant, reprit le malheureux baron.

— Comment pouvez-vous vous méprendre sur les paroles de votre ancien chargé d'affaires ? dit en gémissant Ehrental ; je veux seulement que vous attestiez que je suis innocent de l'achat de l'hypothèque.

— Soit ! j'y consens, cria le baron en frappant du pied.

— A la bonne heure, dit le marchand satisfait. Et si par malheur vous êtes forcé de garder le domaine, eh bien ! nous verrons alors ce qu'il y aura à faire. Le temps n'est guère favorable pour prêter de l'argent ; mais je vous avancerai néanmoins la caution et les frais de justice en échange d'une hypothèque sur le domaine. »

Il convint ensuite de l'expédition du mandat et de son voyage dans la province voisine. Quand il quitta le baron, celui-ci resta en proie aux sentiments les plus opposés.

Était-il sauvé ou bien était-il perdu ? Il était troublé de l'idée que cette hypothèque déciderait fatalement de son sort. Il résolut de faire lui-même le voyage de Rosmin et de ne pas s'en rapporter à Ehrental. Mais il fut de nouveau saisi par la pensée qu'il devait témoigner en ce moment une grande confiance à Ehrental, pour que celui-ci ne se méfiât pas non plus de lui. Il flottait ainsi impuissant sur une mer orageuse. Les vagues grossissaient et mettaient sa vie en péril.

Le soir, Ehrental entra de nouveau dans la chambre de son fils malade, et déploya sur la couverture du lit le mandat qui lui avait été expédié.

« Me donneras-tu maintenant la main ? demanda-t-il à son fils, qui, d'un air sombre, regardait devant lui. Je voyage au nom du baron pour lui acheter une nouvelle propriété. Nous avons tout arrêté ensemble. Voici le mandat qu'il m'a délivré ; je lui

avanceraï encore un capital ; s'il mène bien sa barque, il pourra se remettre à flot. »

Bernard regarda son père d'un œil éteint, secoua la tête, et dit :
« Ce n'est pas assez, mon pauvre père.

— Cependant je me suis réconcilié avec le baron et il est convenu que je ne porte pas la faute de ce malheur. Cela te suffit-il, mon fils ?

— Non, répondit le malade. Tant que tu garderas dans ton comptoir Itzig, qui n'est qu'un misérable, je n'aurai pas un moment de tranquillité.

— Il partira, s'écria Ehrental avec empressement ; si mon fils l'exige, il partira au trimestre prochain.

— Et tu renonceras à l'idée d'acheter pour toi la propriété du baron ? demanda encore Bernard.

— Quand le moment de la vente arrivera, je penserai à ce que tu m'as dit, répondit le père d'une manière évasive. Maintenant ne me parle plus de la terre ; quand tu seras revenu à la santé, mon cher fils, nous en reparlerons. »

Il saisit la main de Bernard, que celui-ci hésitait à lui abandonner ; il la tint serrée dans la sienne, et resta silencieusement en face de son fils.

S'il avait jamais été content dans sa vie, ce fut en ce moment où il avait acheté sa réconciliation avec son fils.

VII

Les vagues passèrent l'une après l'autre sur la tête du naufragé.

La fabrique avait travaillé quelques mois pendant l'hiver. La récolte de betteraves faite sur la propriété du baron avait été mauvaise, et celle des environs, sur laquelle le baron avait fondé de grandes espérances, avait été insuffisante. Plusieurs petits fermiers n'avaient pas rempli leurs engagements, ou bien avaient fourni de mauvaises denrées. Faute de betteraves et d'argent, la fabrique chôma et les ouvriers se dispersèrent.

Ehrental était parti pour le domaine de Pologne. Le baron, agité par une attente fiévreuse, commanda des chevaux de poste pour suivre son mandataire ; puis il les décommanda, car il frissonnait en pensant au terme fatal, à l'enchère, et aux transes mortelles qu'il éprouverait jusqu'au moment de l'adjudication. S'il n'avait pas confiance dans Ehrental, il pouvait compter en

toute sûreté sur le commissaire de justice de Rosmin. Ainsi arriva le jour néfaste où Ehrental se présenta devant lui avec la lettre du commissaire de justice Walther.

Le capital du baron n'avait pu être sauvé que par l'acquisition du domaine.

Les propriétaires de la première hypothèque de cent mille écus avaient poussé l'enchère jusqu'à cent quatre mille ; ensuite ils s'étaient retirés, et aucun autre acquéreur n'avait paru dans le délai fixé par la loi.

« Ce domaine est maintenant à vous, monsieur le baron, dit en terminant Ehrental. Pour que vous soyez en état de conserver les terres, je suis convenu avec les propriétaires de la première hypothèque qu'ils laisseront le capital de cent mille écus sur le domaine. J'ai payé pour vous quatre mille écus et les frais de vente. »

Le baron ne dit pas un mot ; sa tête tomba lourdement sur le bureau. L'agent raconta comment il avait pris possession du domaine au nom du baron. Quand il fut sorti de la maison, il murmura tout bas : « C'est fait de lui ; au terme prochain il perdra son ancienne propriété, et il n'a pas assez d'énergie pour conserver la nouvelle. Je vois qu'il faudra que je les achète toutes les deux. »

Le moment fatal approchait où le baron allait avoir à payer les intérêts de tous les capitaux empruntés. Il se mit de nouveau en quête d'argent. Il en demanda inutilement à ses amis et à ses connaissances. En dernier lieu il visita Georges Werner, à qui sa mère avait cédé une terre pour la faire valoir. Il fut reçu avec un certain embarras par ce jeune propriétaire, qui, après avoir fait quelques années la cour à Lenore, s'était retiré prudemment. Personne n'ignorait plus la gêne dans laquelle se trouvait le baron. M. Werner, dont la terre touchait à celle de Rothsattel, témoigna avec beaucoup de politesse au baron l'intérêt qu'il prenait à sa fâcheuse position. Il regretta beaucoup que le nouveau domaine fût grevé d'une si lourde hypothèque.

« Qui aviez-vous chargé de vous représenter à l'enchère ? demanda-t-il enfin.

— Hirsch Ehrental, » répondit le baron accablé.

Aussitôt le voisin devint éloquent.

« Ehrental, dites-vous ? Je crains bien que cet homme n'ait mal défendu vos intérêts. Cet usurier m'est connu. Par sa fourberie il nous a frustrés, il y a quelques années, d'une somme considérable. Mon père avait fait abattre les futaies d'une forêt qu'il possédait dans le haut de la province, et avait vendu toute

la coupe à un marchand de bois. Ehrental fit avec ce dernier un marché de filou, et acheta à vil prix toute la provision au marchand, qui s'enfuit en Amérique. Les deux escrocs se partagèrent l'argent de mon père. »

La figure du baron devint blême. Il se leva, ne dit plus un mot de sa requête, et se sauva comme un criminel.

Depuis ce jour il resta assis dans son fauteuil et plongé dans de sombres réflexions. Il ne sortait plus de chez lui que pour s'étourdir par instants sur sa position. Il se montra rude envers sa femme, et inabordable pour sa fille : aussi souffraient-elles au delà de toute expression.

Le baron n'entrevoyait qu'une seule lueur d'espérance, l'intervention de Bernard. Et cette fois-ci il ne se trompait pas. C'était la seule ancre de salut. Mais au lieu de saisir dans son naufrage la seule main désintéressée qu'on lui tendait, ce n'est pas Antoine qu'il fit chercher, mais un autre pour lequel il éprouvait une forte répugnance tant qu'il ne le voyait pas, et dont les manières de fripier lui faisaient du bien aussitôt qu'il l'apercevait. Au dernier moment, le sort miséricordieux lui laissa encore le libre arbitre de son avenir. Mais, hélas ! il n'était plus libre lui-même. La malédiction d'une mauvaise action troublait maintenant son jugement. Itzig se rendit à l'invitation du baron. Celui-ci, jetant un regard oblique sur l'homme obséquieux qui faisait force courbettes, lui dit :

« Le jeune Ehrental m'a fait proposer de concilier mon différend avec son père. »

Veitel bondit en l'air comme frappé d'un coup de feu.

« Bernard, dites-vous ?

— Oui, je crois que c'est ainsi qu'il se nomme. On le dit malade.

— Il mourra, reprit Veitel.

— Quand ? » demanda le baron dans sa préoccupation ; mais se reprenant aussitôt : « Qu'a-t-il ?

— Son mal est là, dit Itzig en indiquant la poitrine ; on dirait un soufflet qui travaille en lui. Qu'un endroit crève, et le vent ne souffle plus. »

Le regret se peignit sur la figure du baron ; mais il songea seulement que son affaire à lui était pressée :

« Le malade a, dit-on, assez d'influence sur son père pour qu'avec son entremise on puisse espérer le consentement d'Ehrental.

— Qu'est-ce que Bernard entend aux affaires ? c'est un fou, s'écria Veitel incapable de cacher son dépit. Qu'on lui donne un

vieux parchemin couvert de lettres et d'hiéroglyphes, il vous livrera aussitôt toute espèce d'hypothèque. C'est un ignorant.

— A ce que je vois, ce moyen ne vous plaît pas ? » demanda le baron désespéré.

Avant de répondre, Itzig réfléchit longtemps. Les yeux du baron erraient avec inquiétude dans les coins de la chambre. Enfin il répondit tout à coup d'un air riant :

« Monsieur le baron a raison. En effet, ce qu'il y a de mieux c'est que vous et Ehrenthal vous vous rendiez au chevet de Bernard et que vous régliez votre affaire devant lui. »

Il se tut de nouveau un instant, et, sous l'empire des pensées les plus passionnées, sa figure se colora fortement.

« Monsieur le baron, voulez-vous m'abandonner le soin de vous indiquer le jour et le moment le plus opportun pour parler à Bernard Ehrenthal ? Quand vous serez entré dans le comptoir, je monterai vite chez Bernard et je lui dirai que vous êtes là. Pendant ce temps vous aurez la bonté d'attendre dans le comptoir, et, quand même je serais une demi-heure avant de revenir, quelque chose que puisse dire Ehrenthal, et quels que soient les cris qu'il pousse, attendez toujours. Quand je viendrai vous chercher, tout sera en ordre ; car tout ce que veut Bernard, il l'obtient de son père.

— J'attendrai donc votre avis, » dit le baron tourmenté de la perspective de la terrible journée qui l'attendait.

Itzig quitta le baron et courut dans la plus vive agitation à son logis, dans la maison de Pinkus. Surexcité au plus haut degré, il se promenait dans sa petite chambre à pas précipités et le poing serré, et proférant des menaces contre Bernard. Il ouvrit le vieux bureau et tira d'un tiroir secret deux clefs qu'il mit sur la table, et qu'il regarda longtemps l'œil fixe et immobile. Enfin il les fourra dans sa poche et s'élança dans la salle de l'auberge. Là se tenait blotti, dans un coin de la galerie, l'ami de Veitel, M. Hippius, l'homme aux expédients. Par un concours de malheureuses circonstances, Hippius avait été empêché de se remplumer, de rajeunir et de s'amender. Bien au contraire, il avait plus que jamais l'air râpé, cassé et décrépité. Il venait de s'accroupir dans un coin, où tombait la lumière du soleil, et lisait un sale roman.

Quand Veitel entra précipitamment, il baissa davantage la tête sur son livre et parut plus occupé de ce qu'il lisait que du jeune homme placé devant lui.

« Fermez votre livre et écoutez-moi, s'écria Veitel impatienté. Ehrenthal remettra ses créances à Rothsattel ; le baron me donnera l'hypothèque, et j'aurai à lui payer les huit mille écus que je reste lui devoir.

— Tiens, tiens, répondit le vieillard en balançant sa vilaine tête, que de choses on voit dans le monde ! Si Ehrenthal fait cadeau de son argent à un gueux qui lui a manqué de parole, il est temps aussi pour nous de devenir pieux et d'aller à confesse. Mais avant de parler davantage, tu me monteras quelque chose de ce que j'aime à manger et à boire. J'ai soif, et je ne dirai pas un mot de plus. »

Veitel descendit chercher ce que Hippius lui avait demandé. Le vieillard le suivit des yeux en murmurant :

« Voici le moment, » et il regarda en secouant la tête par-dessus le livre.

Itzig, après avoir mis devant l'avocat le repas réclamé, lui demanda froidement :

« Combien ?

— Trois cents, répondit le vieux praticien. Et il faut encore que j'y réfléchisse. Ce n'est pas mon genre, mon bon Itzig. Quand il s'agit de mon métier, je prête mes services à meilleur marché, comme tu dois te le rappeler. Mais pour un travail honorable, dans le style de M. Cartouche et autres messieurs de tes amis, il faut être mieux rétribué. Je ne travaille dans cette partie qu'en amateur, faute de mieux, et je ne puis pas dire que j'aie un goût bien prononcé pour ces sortes d'affaires.

— Est-ce qu'elles me plaisent, à moi ? s'écria Itzig. S'il est un moyen de les éviter, dites-le-moi. Si vous savez comment il faut faire pour empêcher le baron et Ehrenthal de se réconcilier et pour ruiner l'un par l'autre, alors dites-le ! Le propre fils d'Ehrenthal fera la paix entre eux, et, comme on voit sur les images un Cupidon tout nu avec des ailes entre deux amoureux, Bernard paraîtra de même entre son père et le baron. Et nous deux, nous serons les dupes.

— Nous ? dit Hippius d'un air de satisfaction. C'est toi, *choucas*, qui seras la dupe ! Que me font tes affaires ?

— Deux cents, s'écria Veitel en s'approchant de lui.

— Trois cents, répondit Hippius en vidant son verre. Mais je ne ferai pas cela tout seul, il faut que tu en sois aussi.

— Si je veux m'en mêler, dit Veitel, je puis le faire tout seul, et je n'ai pas besoin de votre aide. Écoutez-moi. Je ferai en sorte qu'il n'y ait personne à la maison, que le baron et Ehrenthal sortent en même temps du comptoir ; je vous ferai signe si

les papiers sont sur la table ou dans l'armoire. Il fera nuit, vous aurez devant vous une demi-heure. Je fermerai à clef la porte de la maison, et j'ouvrirai celle qui donne sur la rue de derrière, et qui est ordinairement fermée au verrou. C'est si sûr, qu'un enfant de dix ans pourrait faire l'affaire.

— C'est assez sûr pour toi, dit le vieillard d'un ton revêché, mais pas pour moi.

— Nous avons cependant essayé tout ce qu'on peut légalement faire, et, comme rien ne va, il faut agir en dehors de la loi, s'écria Itzig en frappant du poing sur la balustrade de la galerie et grinçant les dents les unes contre les autres. Si vous ne voulez pas vous charger de la besogne, elle ne s'en fera pas moins; quoique je sache bien que tous les soupçons tomberont sur moi, si pendant ce temps je ne me trouve pas dans la chambre de Bernard.

— C'est bien parlé, mon plaisant Itzig, dit Hippus en remuant ses lunettes pour mieux voir l'air résolu et colère de son adepte. Puisque tu es si vaillant, je ne t'abandonnerai pas; mais il me faut trois cents. »

Le marché commença. Tous deux se serrèrent dans le coin de la galerie, et parlèrent tout bas jusqu'à ce qu'il fit nuit.

Quelques jours après, Antoine vint vers la brune au chevet du lit du pauvre Bernard.

« Je n'ai qu'un instant. Dites-moi, cher ami, comment allez-vous ? »

— Je suis bien faible, toujours bien faible. J'ai de la peine à respirer. Si je pouvais une fois quitter cette chambre noire et prendre l'air !

— Le médecin ne vous permet-il donc pas de sortir en voiture ? S'il fait beau demain, je viendrai vous prendre.

— Oui, s'écria Bernard, venez. Je vous raconterai aussi quelque chose. (Il regarda avec soin autour de lui.) J'ai reçu aujourd'hui par la poste un billet anonyme. »

Il sortit de dessous son oreiller un petit billet, et le remit à son ami d'un air mystérieux.

« Prenez, peut-être connaissez-vous l'écriture. »

Antoine alla à la fenêtre et lut :

« Le baron Rothsattel désire vous parler ce soir. Ayez soin de vous trouver seul avec votre père. »

Quand Antoine rendit le billet, Bernard regarda dévotement le papier et le remit sous les coussins.

« Connaissez-vous l'écriture? demanda-t-il.

— Non, répondit Antoine; l'écriture semble contrefaite, mais ce n'est pas celle de Mlle de Rothsattel.

— Quelle que soit la personne qui ait écrit le billet, continua Bernard d'une voix cassée, j'espère beaucoup de bien de la soirée d'aujourd'hui, Wohlfart; cette affaire me pèse sur le cœur et m'étouffe. Son poids m'ôte la respiration, et je sens comme un orage prêt à éclater. Aujourd'hui cela ira mieux, tantôt je serai libre. »

Il avait de la peine à parler. Les mots ne s'échappaient de ses lèvres que par saccades.

« Ainsi donc à demain. Au revoir. »

Quand il se leva, on entendit des pas légers; Mme Ehrenthal et Rosalie s'approchèrent du lit du malade et saluèrent Antoine.

« Comment te sens-tu, Bernard? demanda la mère; tu resteras seul avec ton père. C'est aujourd'hui grande réunion musicale, et Rosalie doit jouer du piano. Monsieur Wohlfart, nous avons fait mettre l'instrument dans la pièce du fond, pour que ma fille en s'exerçant ne fatigue pas Bernard.

— Mets-toi donc un instant à côté de moi, ma mère, dit Bernard; il y a longtemps que je ne t'ai vue en si belle toilette. Tu es très-bien, aujourd'hui; je me rappelle, tu portais absolument une robe comme cela, quand, enfant, je fus pris de la fièvre scarlatine. Quand je rêve de toi, tu m'apparais toujours dans cette robe jaune. Donne-moi ta main, ma mère, et quand ce soir tu entendras de la belle musique, pense aussi à ton Bernard, qui en est privé. »

La mère s'assit à côté de lui.

« Il a encore la fièvre, » dit-elle à Antoine.

Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

« Demain je sortirai au soleil, s'écria Bernard surexcité. Je m'en fais une fête.

— La voiture attend, fit remarquer Rosalie. Il faut qu'avec notre toilette nous passions par la sortie de derrière, qui est si sale. Itzig a persuadé à mon père que la voiture ne doit pas avancer sur le devant, parce que cela dérange Bernard.

— Dors bien, Bernard, » dit la mère en lui donnant encore une fois la main.

Les dames sortirent de la chambre, suivies d'Antoine.

« Que dites-vous de l'état de Bernard? demanda la mère sur l'escalier.

— Je le crois très-mal, répondit Antoine.

— J'ai déjà dit à mon mari que, quand l'été sera plus avancé, j'irai aux eaux avec Rosalie, et alors nous emmènerons Bernard. »

Antoine sortit de la maison le cœur oppressé.

Le silence s'établit dans la maison; dans l'appartement d'Ehrenthal, on n'entendit plus que la respiration pénible du malade, et au-dessous de lui une souris qui grignotait le bois du parquet. Bernard l'écouta dans une agitation fébrile.

« Combien de temps grignotera-t-elle encore ? Quand elle aura creusé un trou, elle viendra me trouver dans ma chambre. »

Un frisson lui parcourut le corps, il se jeta de côté et d'autre sur sa couche. L'obscurité le fatiguait, il étouffait. Il sonna jusqu'à ce que la servante entra et apporta une lampe. Il regarda alors, épuisé, autour de lui. Aujourd'hui, la chambre avait à ses yeux un air sombre et antique; elle lui faisait l'effet d'une salle d'auberge; lui-même se regardait comme un étranger qui n'était là qu'en passant. Il porta avec indifférence ses regards sur sa bibliothèque, et sur le tiroir dans lequel étaient renfermés les précieux manuscrits. La trace laissée par le feu sur le parquet, la fente dans la porte, par laquelle pénétrait tous les soirs la lumière de la chambre à côté, il voulait tout quitter le lendemain pour sortir avec Antoine. Il se demandait s'ils ne pourraient pas suivre la route que prenait Mlle de Rothsattel pour aller au château et en revenir. Peut-être la rencontrerait-il. Son œil rayonnait; il avait la ferme espérance qu'il la rencontrerait en chemin. Il la voyait assise dans sa voiture, le corps droit, son voile flottant autour de sa figure épanouie; son bras blanc se levait pour lui faire un signe gracieux. Oui, elle le reconnaît, elle sait qu'il a rendu un service important à son père; peut-être fait-elle arrêter et, se penchant hors de sa voiture, lui demande-t-elle à lui, Bernard, assis à côté d'Antoine, comment il se porte. Il aura donc le plaisir de lui parler et d'entendre le doux son de sa voix ! Elle lui fera encore un signe de tête, puis les deux voitures se sépareront pour aller chacune d'un côté opposé. Et où irait-il lui-même ? Il irait droit au soleil, murmurerait-il tout bas. Et il prêtait avec une nouvelle inquiétude l'oreille au grignotement de la souris.

Un pas pressé franchit l'antichambre. Bernard se releva et le sang lui reflua à la figure. C'était, pensait-il, le père de Lenore qui venait lui faire visite. La porte s'ouvrit doucement; une vilaine figure entra furtivement, et regarda timidement autour d'elle dans la chambre. Saisi d'effroi, Bernard demanda : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

Itzig s'approcha vivement du lit et dit tout hors d'haleine et

d'une voix aussi étouffée que celle du malade : « Le baron est en ce moment dans le comptoir. Il m'a dit de venir vous trouver et de vous engager à appuyer la demande qu'il adresse à votre père.

— Il vous a dit cela ? demanda Bernard. Comment le baron peut-il charger d'une pareille commission un homme comme vous ?

— Taisez-vous, répondit Veitel rudement ; ce n'est pas le moment de perdre son temps à des paroles inutiles. Écoutez ce que j'ai à vous dire. Le baron a engagé sa parole de donner à votre père une sûreté de vingt mille écus, et il ne peut pas la lui donner, parce qu'il a vendu à un autre une hypothèque de la même somme. Il a manqué à sa parole, et il demande maintenant à votre père que celui-ci renonce à sa garantie. Si vous pouvez engager M. Ehrenthal à faire une perte de vingt mille écus, faites-le. »

Bernard tremblait si fort, que ses mains se choquaient.

« Vous êtes un menteur, cria-t-il. Chaque parole qui sort de votre bouche n'est que tromperie, hypocrisie et ruse.

— Taisez-vous, répéta Veitel dans une angoisse fébrile. Il ne faut pas que vous engagiez votre père à souscrire à une si grande perte. Le baron ne peut pas être sauvé. Il est comme une mouche qui s'est brûlé les ailes à la lumière, il ne peut plus que se traîner. Et quand Ehrenthal serait assez fou pour suivre le mauvais conseil que vous lui donnez, parce que vous ne comprenez rien, il ne pourra cependant pas maintenir le baron dans sa propriété. S'il ne le met pas dehors, un autre le fera. Je ne gagne rien à vous dire cela, continua-t-il d'un ton inquiet en prêtant l'oreille à un bruit qu'on entendait devant la maison ; je ne le fais que par attachement pour votre famille. »

Bernard suffoquait.

« Sortez ! cria-t-il enfin. Tout n'est que fraude et mensonge dans ce monde.

— Je vais faire monter le baron et Ehrenthal, » dit Veitel, et il s'élança hors de la chambre.

Dans le vestibule retentissait la voix irritée d'Ehrenthal. « J'irai au tribunal ; je vous dénoncerai, vous et vos intrigues. »

Veitel ouvrit la porte toute grande. Sur le fauteuil était assis le baron, qui se cachait le visage dans ses mains ; devant le baron se tenait Ehrenthal tremblant de colère. Sur le bureau était la cassette de M. de Rothsattel, avec les créances fatales et l'hypothèque.

« Ne perdez pas de temps, Ehrenthal, cria Veitel en entrant

dans la chambre; votre fils est très-malade, il est là-haut tout seul, il vous appelle, vous et le baron; il veut vous voir tous deux près de son lit.

— Qu'est ce que cela signifie? répliqua Ehrenthal; avez-vous aussi quelques cachotteries avec mon fils?

— Lui avez-vous montré la nouvelle hypothèque que vous avez commandée pour lui? demanda Veitel au baron avec une grande volubilité.

— Il n'a pas même voulu la voir, répondit le baron d'un air sombre.

— Donnez, dit Veitel précipitamment, et il mit un nouvel acte sur la table devant Ehrenthal.

— Laissez-moi, s'écria celui-ci. A la place de mon bel et bon argent, je n'aurais qu'un chiffon qui ne vaut pas la peine que je le brûle.

— Ne vous arrêtez pas, reprit de nouveau Veitel d'une voix altérée par l'anxiété. Il n'y a personne là-haut près de Bernard, il crie après vous et après le baron, il se fera du mal. Montez au plus vite; il a dit en gémissant que je devais vous faire monter sans retard.

— Juste ciel! soupira Ehrenthal en saisissant son chapeau. Qu'est-ce encore que cela? Je ne puis aller auprès de mon fils, maintenant que je suis tourmenté pour mon argent.

— Il se tuera à force de crier, reprit Veitel. Vous aurez du temps de reste pour parler de votre argent. Dépêchez-vous!

Le baron et Ehrenthal sortirent du comptoir. Itzig les suivit. Ehrenthal ferma la porte à clef, mit le barreau de fer devant et y attacha le cadenas. Ils montèrent l'escalier. Veitel marchait le dernier. Sur les marches on entendit résonner une pièce d'or. Ehrenthal se retourna. « C'est une pièce qui est tombée de ma poche, » dit Veitel.

Le baron et Ehrenthal entrèrent dans la chambre du malade. Itzig se coula à leur suite le long du mur jusqu'à la fenêtre qui se trouvait derrière la tête de Bernard, pour que celui-ci ne l'aperçût pas. Le baron se mit au chevet, le père au pied du lit. La lampe jetait une faible lumière sur les parties qui venaient discuter devant un mourant des questions d'argent et d'hypothèque. Le gentilhomme commença d'une manière polie à rappeler les anciennes visites de Bernard au château, en exprimant l'espérance de le revoir prochainement dans sa propriété; mais ses yeux se fixèrent avec inquiétude sur ce visage défiguré, et une voix intérieure lui cria : « Il n'y a pas de temps à perdre. » Bernard était assis dans le lit, la tête penchée sur la poitrine. Il

éleva la main et interrompit le discours du baron par ces mots : « Dites-moi, je vous prie, monsieur le baron, ce que vous voulez de mon père, et songez que je ne suis pas un homme d'affaires. »

Le baron exposa l'état des choses d'une manière succincte. Ehrenthal essaya plusieurs fois de l'interrompre ; mais Bernard ayant fait signe de la main, son père se tut de nouveau et se contenta de secouer vivement la tête et de murmurer.

Quand le baron eut fini de parler, Bernard appela son père : « Approche davantage et écoute tranquillement mes paroles. »

Ehrenthal porta son oreille tout contre la bouche de son fils.

« Ce que je te dis est ma ferme volonté, et ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris cette résolution. Si tu as gagné de l'argent, ta pensée était que je te survivrais et qu'après ta mort je serais ton héritier. N'était-ce pas ainsi ? »

Ehrenthal fit un signe affirmatif de la tête.

« Si tu me regardes comme ton héritier, écoute mes paroles. Si tu m'aimes, tu feras ce que je te dis. Je renonce à mon héritage pendant que nous sommes tous deux vivants. Ce que tu as amassé pour moi, tu l'auras amassé en vain. Je ne demande rien pour l'avenir. S'il m'est réservé de recouvrer la santé, je gagnerai ma vie par mon propre travail, j'apprendrai à compter sur moi-même ; je ne te demande rien que ton amour et ta bénédiction. »

Ehrenthal leva les bras et s'écria : « Quel est ce langage, mon Bernard ? mon pauvre fils, tu es bien malade. »

— Écoute-moi, mon père, dit Bernard d'une voix suppliante. Abandonne les prétentions que tu peux élever sur la propriété du baron. Tu as été en rapport d'affaires avec lui pendant de longues années. Tu ne peux vouloir la ruine de sa famille. Je ne te demande pas de faire l'abandon de la somme considérable que tu as avancée : cela te ferait trop de chagrin et humilierait le baron ; mais j'exige que tu acceptes la sûreté qu'il t'offre. Si le baron t'a fait autrefois d'autres promesses, n'y pense plus ; si tu as en ton pouvoir des papiers qui le mettent à ta merci, rends-les-lui.

— Il est malade, reprit le père, il est très-malade.

— Je sais que cela t'affligera, mon père. Depuis que tu as quitté la maison de mon grand-père comme un pauvre garçon juif, pieds nus, avec un écu dans ta poche, depuis ce temps tu n'as pensé qu'à gagner de l'argent. Personne ne t'a rien appris autre chose ; ta croyance t'a exclu de tout commerce avec ceux qui savent mieux que toi ce qui donne du prix à la vie. Je sais

que cela coûte beaucoup de mettre une grosse somme en péril; mais tu le feras cependant, oui, tu le feras, par amour pour moi ! »

Ehrenthal se tordait les mains, et il dit en versant un torrent de larmes : « Tu ne sais pas ce que tu demandes, mon fils ! Tu veux dépouiller ton père ! »

Bernard prit la main de son père.

« Tu m'as toujours aimé. Tu as voulu que je fusse un autre homme que toi. Tu as toujours écouté mes paroles, et je n'avais pas le temps d'exprimer un désir, que déjà tu l'avais rempli ! Ce que je te demande maintenant, c'est la première prière que je t'adresse. Et cette prière, je te la dirai tout bas à l'oreille, tant que je vivrai ; c'est la première, mon père, et ce sera la dernière.

— Tu es un insensé, s'écria le père hors de lui ; tu demandes ma vie, tu demandes tout ce que je possède.

— Va chercher les papiers, reprit Bernard. Je veux voir de mes propres yeux comment tu rendras au baron ce qu'il a écrit, et comment tu recevras de sa main ce qu'il peut encore te donner. »

Ehrenthal sortit son mouchoir de sa poche et sanglota à chaudes larmes : « Il est malade. Je perdrai mon fils, et je perdrai encore mon argent. »

Pendant ce temps, le baron était assis sur sa chaise et regardait à terre devant lui ; mais, près de la fenêtre, Itzig serrait convulsivement le poing, et, sans s'en apercevoir, il fit tomber le rideau avec la tringle.

Bernard ne perdit pas des yeux les mouvements de son père, et s'écria enfin avec beaucoup d'efforts : « Je le veux, mon père, va chercher les papiers. »

Puis il retomba sur ses coussins. Le père voulut se précipiter sur son fils ; mais, avec un geste de dégoût, Bernard le repoussa et dit en respirant avec peine : « Tu me fais mal ! »

A ces mots, Ehrenthal se leva consterné, saisit un flambeau et sortit de la chambre en chancelant. Il régnait le plus grand silence dans la chambre du malade ; on n'y entendait que la respiration haletante des personnes qui s'y trouvaient. Le baron était assis accablé ; mais, au milieu de son abattement, il passait dans son âme comme des éclairs de joie. Il voyait poindre dans son ciel un point lumineux où le soleil perçait les sombres nuages. Il était sauvé. On lui rendait sa parole d'honneur, et il pouvait compter sur huit mille écus de la part de l'homme caché dans l'embrasure de la fenêtre. Maintenant.

il pouvait relever les yeux et porter de nouveau la tête haute. Il saisit la main du malade, la serra et lui dit à voix basse : « Je vous remercie, monsieur ; oh ! combien je vous suis reconnaissant ! Vous êtes mon sauveur, vous garantissez ma famille du désespoir, et vous m'épargnez le déshonneur. »

Bernard tint la main du baron dans la sienne, et un sourire de félicité éclaira sa figure. Cependant, près de la fenêtre, les dents d'Itzig claquaient dans une cruelle attente, et il serrait son corps contre le mur pour dompter la fièvre qui le torturait.

Longtemps le silence régna dans la chambre. Personne ne parlait. Ehrental ne revenait pas. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, un homme se précipita comme un furieux dans la chambre, la figure bouleversée, les cheveux hérissés : c'était Ehrental. Il tenait à la main la lumière vacillante et rien autre chose.

« Disparu ! cria-t-il en joignant les mains et en laissant tomber son flambeau à terre. Tout est enlevé, tout est volé ! »

Il se précipita sur le lit de son fils, et étendit les bras vers le moribond, comme s'il voulait lui demander du secours.

Le baron bondit de sa chaise, non moins épouvanté qu'Ehrental. « Qu'est-ce qui est volé ? demanda-t-il.

— Tout est enlevé, dit Ehrental en gémissant et en ne regardant que son fils, tout, créances, hypothèques ! Je suis volé, cria-t-il en se levant. Il y a eu vol avec effraction. Envoyez chercher la police ! » Et il se précipita de nouveau vers le comptoir, suivi cette fois du baron.

Abasourdi, presque privé de ses sens, Bernard jetait autour de lui des regards effarés. Soudain, l'homme resté dans l'embrasure de la fenêtre s'approcha du lit. Le malade pencha sa tête de côté et fixa ses yeux sur Itzig, comme l'oiseau épuisé arrête son regard sur le serpent qui le fascine. C'était la figure de Satan qu'il contemplait ; les cheveux roux de Veitel se dressaient sur sa tête, la méchanceté et l'angoisse de l'enfer se peignaient dans ses traits hideux. Bernard ferma les yeux et les couvrit de sa main ; mais la vision infernale approcha de lui, et une voix rauque murmura à son oreille.

Cependant il y avait dans le comptoir deux hommes en face l'un de l'autre, qui se regardaient tout hébétés. La cassette, avec son contenu, avait disparu ; tout ce que le baron avait posé sur le bureau n'y était plus. Ehrental avait ouvert avec ses clefs, comme de coutume ; rien n'avait été forcé ni abîmé. Tout, dans le comptoir, était intact et à sa place. Si dans le coffre-fort ouvert il manquait de l'argent, ce ne pouvait être que peu de

chose. Aux volets bien fermés, il n'y avait pas la moindre trace d'effraction. Il demeurerait incompréhensible que les actes eussent pu être enlevés.

Les deux hommes coururent dans le vestibule ; ils cherchèrent partout avec la lumière, derrière l'escalier, derrière une vieille caisse, à l'entrée de la cave, dans la cour noire : nulle part ils ne découvrirent la moindre chose ; la porte même de la maison était fermée à clef. Ils se rappelèrent que le teneur de livres avait fermé la porte en sortant, par excès de prudence. Ils retournèrent de nouveau dans le comptoir, et fouillèrent tous les coins avec une hâte et une angoisse croissantes. Ils restèrent assis en face l'un de l'autre, les joues décolorées, se méfiant l'un de l'autre et s'observant attentivement pour s'assurer chacun si quelque signe ne viendrait pas trahir la mauvaise conscience de l'autre. Ils se levèrent de nouveau et s'accablèrent de ces reproches qu'inspire le désespoir. Mais, au moment où ils allaient porter, comme des furieux, les mains l'un sur l'autre, ils reconnurent qu'ils perdaient tous deux au tant, et qu'ils devaient modérer leurs voix pour qu'aucun étranger ne fût témoin de cette scène.

Les actes avaient disparu du comptoir d'Ehrenthal au moment où, cédant à contre-cœur aux instances de son fils, il allait se réconcilier avec le baron. Combien cela lui avait coûté ! Lui seul était allé chercher les papiers. Et pouvait-on croire que ces papiers avaient été volés ? Son propre fils le croirait-il ?

Quant au baron, ces papiers étaient tout pour lui. Aussi sa perte était-elle la plus grande. A l'instant même où il se croyait sauvé, il était replongé dans un abîme dont il ne pouvait mesurer la profondeur. Les créances étaient entre les mains d'étrangers. Si le voleur savait s'en servir, et même si le vol était seulement dénoncé devant les tribunaux, il était perdu. Si les papiers ne se retrouvaient pas, il était encore perdu sans retour. Il pouvait se passer des années avant que le tribunal lui délivrât de nouvelles hypothèques à la place de celles qui avaient été perdues, et son sort devait se décider dans peu de semaines. Il n'était pas en état de s'arranger avec Ehrenthal, qui avait des intérêts opposés aux siens, ni d'offrir des garanties aux autres créanciers. Perdu sans espoir de jamais se relever, il voyait devant lui la misère, la ruine et le déshonneur ! Sa mémoire lui retraça encore le jugement d'honneur prononcé jadis par ses camarades et par lui-même contre ce malheureux jeune officier, son ancien collègue. Condamné à voir, dans ce temps, l'infortuné qui s'était brûlé la cervelle, il

savait aujourd'hui l'air qu'on avait en mourant ainsi, et il savait aussi comment on arrivait à mourir de la sorte ; il avait frissonné autrefois, en songeant à la figure horrible du suicidé : aujourd'hui elle ne lui causait plus de frisson. Ses lèvres remuèrent, et, comme en rêve, il se dit à lui-même ces paroles consolantes : « C'est là une dernière ressource. »

Les deux hommes restèrent ainsi en face l'un de l'autre, abîmés dans de cruelles réflexions. Les minutes qui passèrent sur leurs têtes, en défigurant leur visage, leur ôtèrent jusqu'à la conscience de leur malheur.

La lumière flamboyait plus vivement, lorsque la porte s'ouvrit avec bruit. Tous deux portèrent leurs regards sur la personne qui venait les rappeler à eux-mêmes. Une vilaine tête parut à la porte, et un cri sauvage se fit entendre : « Montez, Hirsch Ehrenthal, votre fils se meurt. » La figure disparut ; Ehrenthal, poussant un cri aigu, s'élança vers la porte ; le baron, brisé de fatigue, sortit de la maison d'un pas chancelant.

Quand Ehrenthal s'agenouilla devant le lit de son fils, une main blanche se leva encore une fois menaçante de dessous les couvertures. Un cadavre retomba sur le lit.

Au dehors, la soirée était chaude. Une légère vapeur voilait les étoiles, le crépuscule éclairait la terre d'une douce lueur. Un vent léger répandait dans les rues de la ville les parfums embaumés qu'exhalaient les bosquets fleuris des jardins publics. Les promeneurs, longeant les maisons, rentraient lentement chez eux ; ils quittaient à regret cet air tiède du midi pour aller s'enfermer entre leurs murs froids. Les indigents s'étendaient avec plaisir sur le seuil des palais ; le jeune homme qui avait une bien-aimée courait la chercher pour la promener. L'ouvrier fatigué oubliait sa rude journée, l'affligé sentait moins sa peine, et celui qui toute l'année vivait seul, isolé, recherchait aujourd'hui la société de son voisin. Le monde se tenait devant les portes, babillait et riait ; les enfants jouaient dans la rue, se poursuivaient les uns les autres et dansaient sur les larges dalles des trottoirs. Le rossignol, enfermé dans sa cage, chantait son air le plus doux ; ses accents mélodieux annonçaient l'approche de l'été, de ce temps heureux où la vie devient légère et où les espérances commencent à s'épanouir.

Parmi les flots des promeneurs s'avancait d'une marche pesante un homme de haute stature, la tête penchée sur la poitrine. Ses chevaux impatients trépignaient sur le pavé, et attendaient

le retour du maître pour le transporter hors de la cohue des ouvriers dans le quartier aristocratique. Ils attendirent en vain jusqu'à la nuit; car celui qu'ils servaient les avait oubliés. Il n'entendit point le chant du rossignol; il traversa le cercle des jeunes filles qui dansaient, sans que le moindre son des voix joyeuses frappât son oreille. Il avait la tête lourde, il recueillait péniblement ses souvenirs.

Il sortit ainsi de la ville et arriva au milieu des champs hors des murs. Il gravit lentement une colline émaillée de fleurs et tomba épuisé de fatigue sur un banc; à ses pieds l'eau trouble de la rivière coulait vers la mer; en face de lui s'élevaient les masses imposantes de l'ancienne cathédrale. La rivière devant lui était couverte de trains de bois qui descendaient le courant. Sur ces radeaux on apercevait les huttes des rameurs et de petits feux allumés devant lesquels les marins faisaient cuire leur souper. A travers le silence, les rires bruyants et les cris grossiers des marins montaient jusqu'à lui. Les flots de la rivière, la silhouette hardie des tours, le voile vaporeux des nuages, il voyait tout comme à travers un brouillard; une seule pensée venait, comme le point lumineux qu'on apercevait en bas sur la rivière, jeter par moments une clarté passagère dans son âme assombrie.

Lui aussi avait fait une affaire avec du bois flotté, et l'argent qu'il y avait gagné, d'autres l'appelaient l'*argent du crime*. C'était un bien aussi injustement acquis que la somme qu'on enlève à quelqu'un en lui mettant un pistolet sur la gorge. Il se leva en toute hâte et descendit promptement la colline.

Il courut ça et là dans une vallée de hauts platanes, puis s'arrêta fatigué contre le tronc d'un arbre. Devant lui s'élevaient les cheminées du quartier où l'activité industrielle de la ville avait transporté ses fabriques et ses manufactures. Elles se dressaient comme des obélisques gigantesques au-dessus des toits des habitations. Il savait ce qu'il en coûtait pour construire une telle colonne fumante! Lui aussi avait sacrifié pour établir sa fabrique tout ce qui avait, jusque-là, constitué sa force, sa fortune et son honneur. C'était par des insomnies, par des cheveux blancs anticipés et par des soucis constants, que sa folie avait payé ce monument de sa honte. C'était la colonne mortuaire de sa race qu'il avait construite sur sa terre. Et ce qu'il apercevait ici à la lueur incertaine de la nuit, c'était un vaste cimetière avec beaucoup de sépulcres entourés d'ombrages, sous lesquels reposaient les corps des âmes bienheureuses. Et inclinant sa tête en signe d'assentiment, il dit de manière à

s'entendre parler lui-même : « C'est là la fin ! » Puis il se redressa et s'achemina vers sa maison.

Chemin faisant, il songeait avec plaisir à ce qui le délivrerait des images épouvantables qui l'obsédaient. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il entra chez lui. Sa figure s'épanouit quand la lampe du vestibule vint l'éclairer. De l'antichambre il entendit la baronne parler. Lenore faisait la lecture. Il écouta, et s'aperçut qu'elle lisait dans un roman. Il ne voulait pas effrayer les femmes. Il y avait une pièce isolée tout au fond de la maison ; à côté se trouvait un cabinet inhabité. C'est là qu'il se proposait d'aller, quand tout à coup la porte s'ouvrit et la baronne regarda dehors. Elle recula involontairement quand elle l'aperçut. Il sourit et entra au salon. Il tendit la main à sa femme, baisa sa fille au front, et se baissa pour voir ce qu'elle lisait. La baronne se plaignit d'avoir été obligée de prendre le thé sans lui, et lui la plaisanta sur son impatience et sur son goût pour sa boisson favorite. En même temps il se disait qu'une heure plus tôt ou plus tard ne faisait absolument rien. Il s'approcha de la cage dans laquelle deux petits oiseaux des colonies dormaient sur le perchoir, serrés l'un contre l'autre, ayant chacun la tête appuyée sur celle de son voisin. Il étendit le doigt entre les barreaux comme pour les caresser et dit machinalement : « Ils sont allés se reposer. » Prenant ensuite une bougie de la main du domestique, il se dirigea vers la porte de sa chambre.

Au moment de sortir, il s'aperçut que sa femme l'observait avec angoisse ; il se retourna encore une fois vers elle, lui sourit et quitta le salon.

Quand il fut arrivé dans sa chambre, il tira de son bureau une boîte élégante, et la porta avec la lumière dans un cabinet reculé de la maison. Ici il était sûr de ne troubler personne.

Il chargea lentement. Pendant qu'il chargeait son arme, il regarda le travail damasquiné de la crosse. C'était l'ouvrage d'un pauvre diable d'arquebusier, et ses amis l'avaient souvent admiré. Ces pistolets lui avaient été donnés par le général qui, lors de son mariage, avait servi de père à l'orpheline qu'il avait épousée. Il mit brusquement la baguette dans le canon, puis il regarda derrière lui pour se placer de manière que dans sa chute il ne tombât pas sur le parquet.

Il ne voulait pas faire sur les personnes qui entreraient la terrible impression que son ancien camarade étendu sur le plancher avait produite sur lui.

Il approcha le canon de sa tempe. Tout à coup on entendit un cri perçant, sa femme se précipita dans la chambre ; elle lui sai-

sit le bras avec la force du désespoir. Il tressaillit, son doigt toucha la détente. Une flamme subite fut suivie d'une explosion. Il retomba sur le sofa et porta en gémissant ses deux mains à ses yeux.

Dans la maison d'Ehrenthal, le malheureux père sortit, une bougie à la main, de la chambre mortuaire de son fils, et descendit l'escalier pour aller dans son comptoir. Plein d'angoisses, il dirigea la lumière sur le bureau, sur l'armoire, sur tous les coins de la chambre ; il s'assit, secoua la tête dans une morne stupeur ; puis il ferma soigneusement son comptoir, remonta et tomba en gémissant et en criant au chevet du lit. C'est ainsi qu'il passa toute la nuit à chercher et à gémir. Frappé dans ce qu'il avait de plus cher, il était brisé, anéanti, ruiné.

VIII

Dans la maison de M. Schröter, la vie avait repris son cours ordinaire. Les petits tourbillons que l'arrivée d'Antoine avait soulevés s'étaient évanouis insensiblement. Les pièces magnifiques et incroyables prises dans l'armoire de noyer avaient fait place à d'autres numéros qui, quelque distingués qu'ils fussent, leur étaient inférieurs et effarouchaient moins les scrupules de la tante de Sabine. La tante avait prédit avec raison qu'Antoine ne s'apercevrait aucunement de cette victoire secrète de l'esprit calme sur la reconnaissance passionnée. Un seul changement s'était conservé, mais le plus grand et le plus glorieux : l'habitant de l'arrière-corps de logis garda une place privilégiée dans le cœur de la jeune souveraine de la maison, et la belle figure de notre héros continua à apparaître souvent parmi les images que Sabine assemblait autour d'elle près de son panier de travail et dans sa *trésorerie*, son précieux cabinet au linge.

Ce jour-là, Sabine se promenait avec agitation dans sa chambre avant le dîner. La tante, qui était au courant de tout ce qui se passait, venait de lui raconter qu'une servante de la maison d'Ehrenthal était accourue au comptoir pour apprendre à Antoine la mort de son ami Bernard. « Comment supportera-t-il cette nouvelle ? » se demanda Sabine tout bas. Et au nom d'Ehrenthal elle se reporta en arrière dans le passé. Elle songea à un autre qui vivait maintenant bien loin d'elle, et elle se rappela le

moment où l'agitation indécise de son âme avait cessé à la suite d'une lettre venue d'une personne de la maison mortuaire. Et Antoine était instruit de ce sentiment combattu. Que de fois elle avait senti à ses regards inquiets et à ses paroles délicates que cette lutte ne lui avait pas été inconnue ! Que d'égards il lui avait montrés, et combien en preux chevalier il lui était tacitement venu en aide par le tour qu'il avait su donner à la conversation ! Se doutait-il qu'après avoir lutté vaillamment elle avait fini par triompher d'une folie de jeunesse ? Elle secoua la tête.

« Non, il n'en sait rien ; il voit toujours en moi la faible jeune fille qui, au sortir de l'enfance, a cédé au premier sentiment de son cœur. »

Elle s'arrêta devant sa jardinière.

« C'est à cette place que le hasard lui découvrit ce que j'éprouvais alors. Aujourd'hui encore le passé s'élève entre lui et moi comme un sombre nuage. Partout je sens à côté de moi l'ombre de celui qui est parti ; quand le soir je suis assise près de Wohlfart, quand il me salue et quand il me parle, son ton et son maintien disent toujours : « Elle n'est pas seule, il est auprès d'elle. »

Elle tressaillit et porta doucement sa main sur le gai feuillage, comme pour chasser la pensée qui la tourmentait. Elle ne pouvait pas affirmer qu'elle était entièrement délivrée de l'ancienne peine renfermée dans son cœur ; mais aujourd'hui qu'Antoine avait perdu un ami dévoué, elle devait lui montrer que d'autres personnes lui étaient attachées. Préoccupée de cette pensée, elle cherchait un moyen de lui parler seule.

Le domestique vint prévenir que le dîner était servi. Antoine arriva avec les autres messieurs du comptoir et se mit aussitôt à sa place. Il n'y avait pas moyen de lui parler avant le dîner ; mais il la regarda d'un air si triste, qu'elle ne put s'empêcher de lui faire un signe d'amitié.

« Il ne mange rien, dit la tante tout bas à Sabine, pas même de rôti, » répéta-t-elle d'un air de reproche.

Sabine fut très-inquiète et très-tourmentée. Quand on se lèverait de table, Antoine sortirait aussi de la salle à manger, et elle ne le reverrait plus de toute la journée. M. Jordan s'étant levé, elle s'adressa à Antoine en ces termes :

« La grande *calla* est épanouie ; dernièrement vous avez eu plaisir à voir le bouton ; restez encore un instant, je veux vous la montrer. »

Antoine s'inclina et demeura.

Enfin, après quelques minutes pénibles, M. Schrøter se leva,

et Sabine conduisit Antoine dans sa chambre, devant la jardinière.

« Vous avez reçu aujourd'hui une douloureuse nouvelle, dit-elle de sa voix la plus douce.

— Ce message ne m'a pas surpris, répondit Antoine. Le médecin ne donnait pas d'espoir. Mais en le perdant je perds beaucoup.

— Je ne l'ai jamais vu, dit Sabine, mais vous m'aviez dit que sa vie était solitaire, pauvre de joie et d'amour. »

Elle avança un siège à Antoine, et l'engagea à lui parler de son ami. Elle l'écouta avec un vif intérêt, l'interrogea délicatement et sut le consoler d'une manière affectueuse. C'était un besoin pour Antoine de parler de son ami, et il peignit avec éloquence à Sabine la vie calme de Bernard, son érudition et l'enthousiasme de ses sentiments.

Après une pause elle regarda Antoine d'un air candide et lui demanda : « Avez-vous des nouvelles de M. Fink ? »

C'était la première fois depuis le départ de Fink qu'elle prononçait son nom devant Antoine. Il sentit la confiance touchante qu'elle lui témoignait en s'informant justement à cette heure du bien-aimé de son cœur. Dans son trouble il saisit la main de Sabine placée sur la jardinière. Elle retira lentement sa main et baissa les yeux ; mais bientôt après elle le regarda de nouveau en lui souriant amicalement.

« Il ne se sent pas heureux dans sa nouvelle vie, dit gravement Antoine. Sa dernière lettre était d'une humeur très-triste. Cela me fait croire, bien plus que ses paroles ne l'indiquent, que beaucoup de choses sont là-bas tout autres qu'il ne l'avait pensé. Les affaires dans lesquelles la mort de son oncle l'a jeté ne lui plaisent pas.

— Elles ne sont pas dignes de lui, s'écria vivement Sabine.

— Elles ne sont du moins pas ce que dans votre maison on appelle honorables, répondit Antoine ; Fink pense trop noblement et il a vécu trop longtemps auprès de votre frère pour prendre goût aux vilaines spéculations trop fréquentes dans ce pays-là. Ses associés sont en grande partie des hommes peu consciencieux, et son âme se révolte de se trouver en contact avec eux.

— Et comment M. de Fink supporte-t-il un seul jour ces pénibles rapports ? C'est une chose étrange que lui, qui sait imposer sa volonté aux autres avec tant d'assurance, et qui est si peu disposé à subir la moindre contrainte de la part des étrangers, ait pourtant aujourd'hui les mains ainsi liées.

— Tout le mécanisme de ces spéculations est si fortement organisé en Amérique, qu'un seul associé peut y apporter peu de changements. Aussi, quoique Fink ait atteint le but de ses désirs et qu'il dispose de grands capitaux et de territoires de plusieurs milles carrés d'étendue, sa position est actuellement moins assurée que jamais. Il a toujours été enclin à mal penser de ses semblables; maintenant je suis tourmenté du ton de profond mépris avec lequel il parle de sa propre vie. Sa dernière lettre peignait une position insoutenable et faisait pressentir quelque résolution violente.

— Il n'y a pour lui qu'un seul parti à prendre, cria Sabine. Puis-je vous demander ce que vous lui avez répondu?

— J'ai exigé de lui qu'il se dégageât de ces affaires, à quelques conditions que ce fût. Avec une ferme volonté il trouvera bien les moyens de sortir de cette impasse, quand même l'expédition que je lui ai proposé serait impossible. Et je l'ai prié ou d'exécuter son ancien projet et de devenir un véritable propriétaire foncier en Amérique, ou bien de revenir habiter au milieu de nous.

— Je savais que c'était la seule chose que vous pouviez lui conseiller, dit Sabine en respirant plus librement. Oui, qu'il revienne, Wohlfart, répéta-t-elle plus bas, mais qu'il ne revienne plus chez nous. »

Antoine se tut.

« Et croyez-vous que M. de Fink suivra vos conseils ?

— Je l'ignore, répondit Antoine lentement ; mon conseil n'était guère américain.

— Mais le conseil était tel que vous deviez le donner, » dit Sabine avec une expression de joie mêlée d'orgueil.

En ce moment un domestique vint interrompre leur tête-à-tête.

« Un officier, dit-il, désire parler à M. Wohlfart. »

Antoine se leva aussitôt, Sabine s'approcha de ses fleurs et se pencha tristement sur le vert feuillage. L'ombre de l'absent planait encore entre elle et Antoine.

Les paroles prononcées rapidement par le domestique inspirèrent à Antoine une vague crainte. En entrant dans l'antichambre, il y trouva Eugène de Rothsattel. Antoine allait accueillir le jeune officier avec une franche cordialité ; mais, à la vue de sa figure bouleversée, il recula épouvanté.

Eugène, comme poursuivi par le remords d'une conscience bourrelée, dit d'une voix presque inintelligible :

« Ma mère désire vous parler ; il est arrivé chez nous quelque chose d'effroyable. »

Antoine prit son chapeau, courut au comptoir et pria Baumann de l'excuser auprès du patron ; puis il accompagna le lieutenant à la demeure du baron. Eugène, décontenancé et anéanti, marchait à côté d'Antoine. Ses paroles étaient décousues et incohérentes.

« Mon père, disait-il, s'est blessé hier sans le vouloir avec une arme à feu. Un messenger à cheval m'a rappelé en toute hâte de ma garnison. A mon arrivée, j'ai trouvé ma mère privée de sens. Elle est restée près d'une heure évanouie. Ma sœur et moi nous ne savons que faire. Lenore a prié notre mère à genoux qu'on vous envoyât chercher. Vous êtes le seul en qui, dans notre malheur, nous ayons confiance.... Je ne m'entends point aux affaires, mais il faut que mon père soit dans une position bien critique. Quant à ma mère, elle est hors d'elle-même. Toute la maison est dans le plus grand désordre. »

Les paroles obscures du lieutenant, jusqu'à ses réticences et au trouble peint sur sa figure, faisaient deviner à Antoine en grande partie le terrible événement de la veille. Arrivé dans l'appartement de la baronne, il y trouva Lenore. Épuisée et les yeux gonflés de larmes, elle vint en chancelant au-devant de lui :

« Mon cher Wohlfart ! » dit-elle en lui prenant les mains.

Elle se mit de nouveau à sangloter, et, à bout de ses forces, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Antoine.

Cependant Eugène se promenait dans la chambre en se tortillant les mains ; enfin il s'assit dans un coin du sofa et pleura en silence.

« C'est affreux, monsieur Wohlfart, dit Lenore en se redressant. On ne permet à personne, ni à moi ni à Eugène, de voir mon père. Il n'y a que ma mère et le vieux Jean qui pénètrent jusqu'à lui. Ce matin M. Ehrenthal est venu. Il voulait absolument parler à mon père ; il interpellait vivement ma mère, appelait mon père un fripon. C'est à la suite de cette terrible scène que ma mère s'est trouvée mal. Comme j'entrais dans la chambre, ce terrible homme est parti en nous menaçant encore du poing. »

Antoine conduisit Lenore à un fauteuil et attendit qu'elle fût un peu calmée. Toute consolation était impossible ; cette catastrophe lui navrait le cœur à lui-même.

« Appelle ta mère, Eugène, » dit enfin Lenore.

Son frère sortit.

« Ne nous abandonnez pas, lui dit Lenore d'un ton suppliant et les mains jointes. Nous voilà réduits à la dernière extrémité ; votre appui même n'a pas pu détourner ce malheur.

— Il est mort, celui qui aurait peut-être pu le détourner, répondit Antoine tristement. Je ne sais pas si je pourrai vous être utile ; mais que j'en aie le plus vif désir, c'est ce dont vous ne doutez pas.

— Oh ! non, s'écria Lenore ; Eugène aussi a pensé tout de suite à vous. »

La baronne entra. Elle s'avança péniblement, et, s'appuyant sur le dossier d'une chaise, elle salua Antoine avec une noble dignité.

« Nous sommes dans une position où nous avons besoin de l'appui d'un ami qui s'entende mieux aux affaires que moi et mes enfants. Un malheureux accident empêche le baron, probablement pour longtemps, de s'occuper de ses intérêts. Quelle que soit mon ignorance à ce sujet, je comprends cependant qu'une prompte activité devient nécessaire. Mes enfants vous ont nommé ; sans doute c'est vous demander un grand sacrifice que de vous prier de nous consacrer tout votre temps. »

Elle s'assit, fit signe à Antoine de prendre place à côté d'elle, et dit à ses enfants :

« Allez-vous-en ; je dirai plus facilement à M. Wohlfart le peu que je sais, si je ne vois pas votre douleur. »

Quand ils furent seuls, la baronne engagea Antoine à s'approcher davantage. Elle essaya de parler, mais ses lèvres tremblaient, et elle cacha sa figure dans son mouchoir.

Antoine vit avec attendrissement le chagrin que causait à la baronne cette explication.

« Avant de consentir, madame, à ce que vous m'honoriez d'une si noble confiance, il faut que je vous demande, dans votre intérêt, si M. le baron n'a pas de parent ou d'ami intime à qui vous vous ouvririez plus facilement qu'à moi. Songez, je vous prie, que ma propre expérience des affaires n'est pas très-grande, et que je ne suis pas dans une position à pouvoir beaucoup aider M. le baron de mes conseils.

— Je ne connais personne, dit la baronne d'un ton désespéré et les yeux fixés à terre. D'ailleurs il me coûte moins de vous confier ce que je ne puis plus cacher, que d'en faire l'aveu à une autre personne de notre connaissance. Considérez-vous comme un médecin appelé auprès d'un malade. Le baron m'a donné ce matin quelques renseignements sur l'état de sa fortune. »

Et aussitôt elle se mit à lui raconter ce qu'elle avait compris de la position gênée et compliquée de son mari ; elle lui parla du danger dont la propriété de la famille était menacée, et du capital dont le baron avait besoin pour se charger du domaine

polonais. Ces éclaircissements étaient incomplets, mais ils suffisaient pour inspirer à Antoine les plus cruelles inquiétudes sur l'avenir de la noble famille.

« Mon mari m'a remis la clef de son secrétaire ; il désire qu'Eugène consulte, avec plus de calme qu'il n'en a lui-même, un homme qui ait l'expérience des affaires. Veuillez, je vous prie, vous charger de cet examen avec mon fils. Ce qu'il vous faudra de renseignements, je tâcherai de vous les faire obtenir du baron. Mais maintenant, il s'agit de savoir si vous voulez prendre toute cette peine pour nous, qui vous sommes étrangers.

— J'y suis tout disposé, répondit Antoine d'un ton grave, et j'espère que mon patron m'accordera le temps nécessaire, si toutefois vous ne jugez pas plus convenable de charger de cette tâche l'habile homme de loi de M. le baron. »

La baronne repoussa cet avis.

« Nous aurons plus tard, dit-elle, l'occasion de recourir aux conseils de ce monsieur. »

Antoine se leva.

« Quand désirez-vous, madame, que nous commençons ?

— A l'instant, répondit-elle. Il n'y a pas, je le crains, un seul jour à perdre. Je tâcherai de vous aider à examiner les papiers. »

Elle conduisit Antoine dans la chambre voisine, et approcha la clef du secrétaire. En l'ouvrant, elle perdit un instant sa présence d'esprit, et les paroles suivantes échappèrent de ses lèvres :

« Succession d'un mort. »

Elle s'approcha de la fenêtre en chancelant, et le mouvement agité du rideau trahit le combat intérieur qui ébranlait tout son être.

Le triste travail commença. Une heure succéda à l'autre. Eugène n'était pas en état de supporter cet examen ; mais la mère passa à Antoine les lettres et les notes qu'elle croyait utiles, et, quoiqu'elle se sentit souvent forcée de suspendre ce pénible travail, elle alla jusqu'au bout. Antoine mit les papiers en ordre et, en parcourant rapidement quelques écrits, il chercha à arriver au moins à une connaissance superficielle de cette malheureuse affaire.

Le soir était venu. Soudain le vieux domestique ouvrit la porte plein d'effroi.

« Il est encore revenu ! »

La baronne poussa un léger cri, et, d'un signe de la main, indiqua qu'il fallait renvoyer la personne dont on parlait.

« Je lui ai dit qu'il n'y avait personne à la maison. Mais il ne se laisse pas renvoyer, il fait du tapage sur l'escalier ; je ne puis me débarrasser de lui.

— S'il faut que je l'entende de nouveau, j'en mourrai, murmura la baronne.

— Si c'est Ehrenthal, dit Antoine en se levant, je vais essayer de le faire partir. Le plus fort de notre travail est fait. Ayez la bonté de garder ces papiers, et permettez-moi de revenir demain. »

La baronne, sans répondre, fit un signe d'assentiment, et retomba sur sa chaise. Antoine prit son chapeau et se rendit en toute hâte dans l'antichambre, où il entendait déjà de loin la voix bruyante d'Ehrenthal.

Il fut saisi à la vue du malheureux homme d'affaires. Le chapeau rejeté en arrière, la figure gonflée, les yeux vitreux, Ehrenthal était devant lui, appelant le baron avec des mots entrecoupés, se lamentant et criant :

« Qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant, le malhonnête homme ! Il prétend être un gentilhomme ; il n'est qu'un gueux que j'irai dénoncer à la police. Où est mon argent, où est mon hypothèque ?... Je veux avoir une garantie de cet homme qui n'est pas chez lui. »

Antoine s'approcha tout contre l'agent et dit d'une voix ferme :

« Me connaissez-vous, monsieur Ehrenthal ? »

L'agent braqua ses yeux vitreux sur Antoine, et reconnut peu à peu l'ancien ami de son pauvre fils.

« Il vous aimait, s'écria-t-il d'un air piteux. Il vous parlait plus qu'à moi, son père. Vous avez été le seul ami qu'il ait jamais eu sur la terre. Avez-vous entendu dire ce qui est arrivé dans la maison d'Ehrenthal ? continua-t-il tout bas. Au moment où l'on a volé les papiers, il est mort. Il est mort le poing serré, la menace à la bouche ! » En même temps, il fermait son poing et se frappait le front. « Oh ! mon fils, mon fils, pourquoi n'as-tu pas pardonné à ton père ?

— Allons chez votre fils, » dit Antoine en prenant Ehrenthal par la main.

Le malheureux ne fit aucune résistance et se laissa conduire en bas de l'escalier et ramener à sa maison. De là, Antoine se rendit en toute hâte à la demeure du conseiller de justice Horn, et eut avec lui un long entretien.

Dans une agitation passionnée, il rentra fort tard chez lui. Son cœur tressaillait en songeant à cette famille, dont le bon-

heur paisible avait rempli son imagination depuis plusieurs années. Il se sentait pénétré d'orgueil quand il pensait à la confiance avec laquelle la baronne l'avait initié à son malheur. Il brûlait d'envie de venir en aide à cette famille intéressante, il espérait que son zèle suppléerait à ce qui lui manquait de connaissances pour découvrir les moyens de la sauver. Quand il aperçut, à la clarté de la lune, la grande maison de commerce de M. Schröter, les fenêtres du rez-de-chaussée garnies de barreaux, les caveaux et les celliers fermés par les portes de fer, quand il vit cette maison si sûre et si solide au milieu des ténèbres de la nuit, il arriva à la conviction que, si un homme pouvait lui prêter du secours, c'était son patron. La perspicacité de M. Schröter devait débrouiller tous les sombres mystères dans lesquels le baron avait été enveloppé. Devant sa puissante énergie devaient succomber tous les coquins dans les griffes desquels le baron était tombé. De plus, c'était un grand cœur, il faisait sans peine ce qui était bien et juste. Antoine leva les yeux vers le premier étage. Toute la façade de la maison était obscure ; une seule lumière brûlait encore dans le cabinet du coin. C'était le cabinet de travail de son patron.

Promptement décidé, Antoine chercha le domestique et se fit introduire auprès de M. Schröter. Celui-ci fut étonné de voir entrer Antoine si tard chez lui.

« Qu'est-ce qui vous amène, Wohlfart ? Est-il arrivé quelque chose ? »

— Je viens vous consulter et vous demander du secours, dit Antoine.

— Pour vous ou pour d'autres ? demanda M. Schröter.

— Pour une famille avec laquelle le hasard m'a mis en rapport. Elle succombe si une main amie et puissante ne la préserve de sa chute. »

Aussitôt Antoine raconta avec une vivacité extrême tout ce qu'il avait appris et vu dans l'après-dînée.

Dans son émotion, il saisit la main de M. Schröter et s'écria :

« Ce que j'ai vu était réellement affreux à voir ! Ayez pitié de ces malheureuses femmes, et venez-leur en aide. »

— En aide ? demanda le négociant d'un air sérieux. Comment puis-je les secourir ? Êtes-vous chargé d'une mission auprès de moi, ou bien n'est-ce que votre cœur généreux qui m'adresse cette demande ?

— Je n'ai aucune mission, dit Antoine ; ce n'est que la part que je prends au sort du baron qui me conduit auprès de vous.

— Et de quel droit me faites-vous cette ouverture, qui n'a pu vous être faite par la baronne que comme une marque de la plus haute confiance ? demanda M. Schrøter avec beaucoup de sévérité.

— Je ne commets pas d'indiscrétion en vous disant ce qui, dans peu de jours, ne sera plus un mystère pour personne.

— Vous êtes maintenant dans une grande surexcitation ; autrement, vous n'auriez pas oublié que dans tout état de choses un commis placé à la tête de la correspondance d'une maison de commerce ne se permet de faire de semblables ouvertures qu'avec la permission formelle des parties intéressées. Il est bien entendu que je n'abuserai en rien de tout ce que vous venez de me dire. Mais, chargé, comme vous l'êtes, d'une affaire aussi délicate, vous ne deviez pas, Wohlfart, vous montrer si franc envers moi. »

Antoine, interdit, garda le silence. Il reconnut la justesse des remarques de son patron ; mais le blâme infligé à sa confiance lui semblait un peu dur. M. Schrøter se promena silencieusement en long et en large dans son cabinet ; enfin, il s'arrêta devant Antoine.

« Je ne vous demanderai pas comment il se fait que vous preniez un si vif intérêt au sort de cette famille ; je crains que ce ne soit une connaissance que vous devez à Fink.

— Vous apprendrez tout, s'écria Antoine.

— Pas encore, dit le patron ; mais je vous répète que je ne puis, sans y avoir été invité directement par les parties intéressées, m'immiscer dans des affaires étrangères. J'ajouterai que je ne désire pas qu'on me fasse cette demande. Je ne vous dissimulerai même pas que, si elle m'était faite, je la déclinerais et refuserais d'agir en faveur du baron de Rothsattel. »

Le sang d'Antoine commença à bouillonner.

« Il s'agit de sauver un honnête homme, d'arracher des dames aimables et intéressantes aux griffes d'escrocs qui ont enveloppé cette famille dans leurs filets. Cela me semble le devoir de tout honnête homme ; et moi surtout je le regarde comme une obligation sérieuse à laquelle je ne puis me soustraire. Mais, sans votre appui, je ne puis rien.

— Comment croyez-vous donc qu'on peut venir en aide à ce baron endetté ? » demanda M. Schrøter en s'asseyant.

Antoine répondit avec un peu plus de calme : « Avant tout, en cherchant avec votre habileté et votre expérience des affaires à pénétrer les voies tortueuses de cette fourberie. Il doit y avoir un côté par lequel ces escrocs prêtent le flanc à la justice. Je

suis sûr que, grâce à vos conseils, à votre sagacité, on le découvrirait.

— C'est ce que tout homme de loi serait bien plus propre à faire que moi, répondit le négociant. Le baron intéressera sans peine à sa cause des jurisconsultes honnêtes et habiles. Si ses adversaires ont violé le moins du monde les principes de la justice, l'œil scrutateur d'un homme de loi saura mieux que tout autre le découvrir.

— Malheureusement le défenseur des intérêts du baron donne peu d'espoir.

— En ce cas, mon cher Wohlfart, d'autres auront bien de la peine à remédier au mal. Montrez-moi un homme qui est dans l'embarras et qui a l'énergie nécessaire pour se relever, si on lui tend une main secourable, et dites-moi : « Aidez-le, » je ne refuserai pas de tendre ma main à l'homme en danger de succomber, parce que je suis votre ami et que je vous ai de grandes obligations. Je pense que vous en êtes convaincu.

— Je le sais, répondit Antoine d'une voix faible.

— Mais, d'après tout ce que j'entends dire, il n'en est pas ainsi du baron. Autant que je puis en juger par votre récit et par tout ce qu'on raconte dans la ville, le baron n'est tombé entre les mains des usuriers que parce qu'il lui manque ce qui fait la valeur d'un homme, savoir : un jugement sain et solide, et une activité sérieuse et constante. »

Antoine fut obligé d'en convenir en soupirant.

« Aider un tel homme, continua M. Schrøter avec une dialectique serrée, serait une tâche laborieuse contre laquelle la raison fait bien de protester. Il ne faut désespérer de qui que ce soit ; il faut conserver pour tout homme l'espérance qu'il est capable de s'amender : mais il est un défaut dont on se corrige difficilement, c'est le manque d'énergie. Nos moyens pour aider les autres sont restreints, et, avant de sacrifier son temps à un homme faible, il faut se demander si on ne se prive pas ainsi des moyens d'assister un homme qui le mérite davantage. »

Antoine s'écria avec émotion : « Le baron n'a-t-il pas droit à quelques égards ? Élevé au milieu d'une vie heureuse et facile, il n'a pas appris comme nous à s'élever par ses propres efforts. »

Le négociant posa la main sur l'épaule du jeune homme. « C'est justement pour cela. Croyez-moi : parmi ces hommes qui s'attachent avec passion aux souvenirs de famille, il y en a beaucoup qu'on chercherait en vain à relever. Je suis le dernier à méconnaître combien il y a d'hommes actifs et énergiques dans cette classe privilégiée. Quand un talent remarquable ou un mérite

personnel perce chez un de ces hommes, il peut déployer son activité à l'abri d'une position assurée; mais, pour la masse des hommes ordinaires, cette situation n'est guère favorable. Celui qui prétend du droit de sa naissance aux jouissances de la vie, et qui demande au nom de ses ancêtres une position qu'on n'accorde qu'au mérite, n'aura pas souvent l'énergie nécessaire pour la conquérir. Beaucoup de nos anciennes familles nobles sont tombées dans la misère, et leur ruine ne sera pas un grand malheur pour l'État. Les traditions historiques de famille, qui ne donnent pas aux hommes de cette caste un titre personnel à l'estime, les rendent orgueilleux, resserrent leur horizon et troublent leur jugement.

— Et quand tout cela serait vrai, s'écria Antoine, cela doit-il nous empêcher de venir fraternellement en aide à une grande infortune, lorsque nous sympathisons avec elle?

— Non, certes, répondit le patron, quand nous sympathisons avec elle. Mais, dans l'âge mûr, on n'éprouve pas aussi vite cette sympathie que dans la jeunesse.... Le baron aspirait à isoler sa propriété dans cette grande fluctuation des capitaux et de l'activité sociale, en cherchant à l'assurer à tout jamais à sa famille! A tout jamais! Comme négociant, vous savez ce que valent ces efforts. Certainement, tout homme raisonnable doit désirer que le trafic des terres seigneuriales cesse dans notre pays. Tout le monde doit regarder comme avantageux que la culture du même sol passe du père au fils, pour que celui-ci, plus attaché au champ de sa famille, en augmente les forces productives. Nous attachons du prix à un meuble dont nos ancêtres se sont servis, et Sabine ouvrira avec orgueil toutes les chambres de cette maison, dont la clef était déjà renfermée dans le trousseau de son aïeule. Il est donc naturel de voir le fermier nourrir aussi dans son cœur le désir de transmettre à ceux qui lui sont le plus chers le coin de terre qui fait sa force et son bien-être. Mais, pour atteindre ce but, il n'y a qu'un moyen, et ce moyen est de rendre sa vie active pour conserver et augmenter l'héritage de ses enfants. Lorsque l'activité cesse dans une famille ou chez un individu, la fortune doit aussi l'abandonner. L'argent ne connaît pas de stagnation, il roule dans d'autres mains; le soc de la charrue passe aussi dans une main plus habile à le manier; et la famille qui s'énerve au milieu du bien-être doit tomber dans les bas-fonds de la vie sociale pour faire place à une nouvelle force qui s'élève. Je regarde comme ennemi du libre développement de notre État tout individu qui cherche à se créer un privilège perpétuel, pour lui et sa postérité, aux dé-

pens du libre mouvement de ses semblables; et quand je vois quelqu'un succomber à cette tâche ingrate, je ne m'en réjouis pas, mais je dis qu'il n'a que ce qu'il mérite, parce qu'il a commis un attentat contre un grand principe de notre vie sociale. Je regarderais comme une double faute d'assister un tel homme, tant que j'aurais à craindre que mon appui ne serve à soutenir une dangereuse politique de famille. »

Antoine regardait tristement à terre; il avait espéré que M. Schröter entrerait dans ses désirs, s'y intéresserait chaudement, et l'homme pour lequel il avait une si profonde estime lui montrait une froideur qu'il désespérait de vaincre.

« Je ne puis pas vous contredire, dit-il enfin; mais, dans le cas présent, je ne saurais partager vos idées. J'ai assisté à la profonde douleur qui accable la famille du baron, et toute mon âme est pleine de douleur et brûle du désir de faire quelque chose pour des êtres aussi malheureux qui m'ont ouvert leur cœur. D'après ce que vous venez de me dire, je n'ose plus vous prier de vous occuper personnellement des intérêts de cette famille; mais moi, j'ai promis à la baronne de l'aider à régulariser sa triste position, autant que me le permettront ma faible force et votre bonté indulgente. Accordez-moi donc la faveur que je vous demande. Je m'efforcerai de m'acquitter régulièrement de mon travail au comptoir; mais si, pendant quelques semaines, je devais parfois manquer une heure à mon bureau, je vous prie de ne pas compter trop sévèrement avec moi. »

M. Schröter se promena de nouveau de long en large dans son cabinet. Enfin, il s'arrêta devant Antoine, et il y avait comme une certaine tristesse répandue sur sa figure quand il répondit avec une émotion dont il eut de la peine à triompher :

« Songez-y aussi, Wohlfart, tout ce qui remue l'âme gagne facilement sur l'homme un pouvoir qui exerce sur sa vie une influence nuisible ou favorable. C'est cette raison qui fait que j'ai de la peine à vous accorder ce que vous me demandez.

— Moi aussi j'ai eu, il y a quelques semaines, comme un vague pressentiment de tout cela, dit Antoine à voix basse. Maintenant je ne puis pas faire autrement.

— Eh bien! faites donc ce que vous devez, dit le marchand d'un air sombre. Je n'y mettrai aucun obstacle; seulement, je désire qu'au bout de quelques semaines vous envisagiez toute cette affaire avec plus de calme. »

Antoine sortit, en apparence moins troublé, du cabinet de son patron. Celui-ci regarda longtemps en silence la place qu'avait occupée son commis.

Mais le calme n'était pas revenu dans le cœur du pauvre Antoine. Il était profondément blessé de la manière froide et dure dont sa demande avait été accueillie.

« Que son ton était âpre et inexorable ! » s'écria-t-il épuisé, en s'asseyant dans sa chambre.

Il s'éleva dans le fond de son âme le soupçon que son patron avait plus d'égoïsme et moins de cœur qu'il n'avait cru. Il se rappela plus d'un mot de Fink ; il se rappela aussi la soirée où le jeune Rothsattel, dans sa présomption puérile, s'était redressé comme un coq contre M. Schrøter.

« Est-ce que par hasard il n'aurait point oublié cette inconvenance ? » se demanda-t-il avec un certain doute.

Et, à côté des pures et nobles figures de la baronne et de sa fille, pâlisait dans son cœur le visage sillonné de rides de son patron.

« Je n'agis pas mal, s'écria-t-il en lui-même ; quelque chose qu'il puisse dire, comparativement à lui, j'agis bien. Et ma destinée sera de chercher seul, dès aujourd'hui, la voie que j'aurai à suivre. »

Il resta ainsi longtemps assis dans l'obscurité de sa chambre, qui reflétait la sombre humeur de son âme. Il approcha de la fenêtre et laissa errer ses regards sur la cour sans lumière. Voilà qu'à travers les pâles lueurs qui, du milieu des nuages, tombaient dans sa chambre, il vit briller à côté de lui, comme une forme fantastique, l'énorme calice blanc d'une fleur. Il le saisit tout étonné. Il alluma sa bougie et reconnut la superbe *calla* en fleur de la jardinière de Sabine. Sa tête se penchait tristement sur sa tige brisée. Sabine avait porté furtivement cette fleur dans la chambre d'Antoine. Ce petit malheur arrivé à la fleur de la *calla* était pour lui comme un triste présage. Il la détacha, la mit devant lui sur une table, et considéra longtemps d'un air impassible sa corolle flétrie.

Sabine, la bougie à la main, entra dans la chambre de son frère.

« Bonne nuit, Traugott, lui dit-elle avec un signe de la tête. Wohlfart est venu te voir ce soir ; il est sorti bien tard de chez toi ?

— Il nous quittera, » répondit le négociant d'un air sombre.

Sabine fut saisie d'effroi, le bougeoir résonna sur la table.

« Pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé ? Wohlfart a-t-il dit qu'il nous quitterait ?

— Je n'en sais rien encore moi-même, mais cela doit fatalement arriver. Nous ne pouvons rien faire pour le retenir, toi encore bien moins que moi. Quand il était là devant moi, les joues

brûlantes et la voix tremblante, à me demander du secours pour un homme ruiné, j'ai reconnu ce qui l'entraîne.

— Je ne te comprends pas, dit Sabine en regardant son frère avec de grands yeux.

— Il a envie de se faire le confident d'un propriétaire ruiné. Deux beaux yeux de jeune fille nous l'enlèvent. Cela lui semble un but digne de son ambition, de devenir le chargé d'affaires des Rothsattel. Dans le comptoir on l'appelle l'héritier de Fink. Ses rapports avec le noble baron, voilà la succession que lui a laissée Fink.

— Et tu lui as refusé ton assistance? demanda Sabine d'une voix basse.

— *Que les morts enterrent leurs morts*, » dit le négociant en se détournant du côté de son bureau.

Sabine s'éloigna en silence. La lumière trembla dans sa main quand elle traversa la longue enfilade de pièces. Inquiète, elle écoutait ses propres pas, et un frisson la saisit. Il lui semblait qu'une figure étrangère et invisible se glissait à ses côtés. C'était une vengeance de l'ami absent. L'ombre que le passé jetait sur sa vie innocente écartait maintenant aussi l'ami d'auprès d'elle. Le cœur d'Antoine penchait vers une autre; elle-même lui était restée étrangère, elle qui avait aimé et dédaigné le fugitif, et qui aujourd'hui, en voile de veuve, voyait s'éteindre le feu qui jadis la consumait.

Les semaines qui succédèrent se passèrent dans une activité dévorante pour Antoine. Il s'efforçait péniblement de s'acquitter de ses devoirs de commis. Le soir, il passait tous ses moments de loisir au milieu des dossiers, en conférence avec la baronne et son homme de loi. En attendant, le malheur du baron suivait son cours. Il n'avait pas payé au dernier terme les intérêts des capitaux dont sa terre était grevée; on lui dénonça le même jour toute une série d'hypothèques; le bien de famille fut mis en séquestre sous la curatelle de la banque de province. Il s'éleva des procès compliqués. Ehrental plaida, réclama la première hypothèque de vingt mille écus, et demanda qu'on lui en délivrât une nouvelle expédition; mais il était disposé aussi à élever des prétentions sur la dernière hypothèque que le baron lui avait offerte dans le dernier et fatal moment. Lœbel Pinkus exigea également la première hypothèque pour lui et prétendit avoir payé toute la somme de vingt mille écus. Ehrental n'avait pas de preuves et suivait son procès d'une manière irrégulière. Il était souvent des semaines entières hors d'état de s'occuper de ses

affaires; Pinkus, au contraire, avait recours à toutes les ruses que peut mettre en jeu un pécheur endurci, et le pacte que le baron avait conclu avec lui était un tel chef-d'œuvre de l'avocat, que le défenseur du baron donna bien peu d'espérance dès le commencement du procès. Nous ajouterons en passant que Pinkus gagna son procès, que l'hypothèque lui fut adjugée et expédiée de nouveau en son nom.

Antoine avait peu à peu commencé à débrouiller les affaires du baron. Il n'y eut que la double vente de la première hypothèque que le baron cacha soigneusement à sa femme. Il soutenait les prétentions d'Ehrenthal mal fondées, et exprimait le soupçon qu'Ehrenthal pouvait bien avoir commis le vol dans son propre comptoir. C'était du reste l'opinion qu'il avait réellement adoptée. C'est ainsi que le nom d'Itzig ne fut pas du tout prononcé devant Antoine, et le soupçon du baron contre Ehrenthal, soupçon du reste partagé par l'homme de loi, empêcha Antoine de chercher des éclaircissements auprès du banquier.

Il s'était introduit dans les rapports d'Antoine et de M. Schræter une froideur dont tout le comptoir s'aperçut avec surprise. Le négociant regardait d'un air sombre le siège vide d'Antoine, quand celui-ci manquait par hasard aux heures de travail, et contemplait avec indifférence la figure de son commis maigri par les longues veilles et les tourments d'esprit. De même qu'il n'avait pas dit un mot autrefois sur les irrégularités de Fink, de même il n'avait pas une seule parole pour la nouvelle activité d'Antoine. Il ne semblait pas s'en apercevoir; même vis-à-vis de sa sœur, il observait un silence opiniâtre. Quelque tentative que fit Sabine pour amener la conversation sur Wohlfart, il la repoussait avec une froide réserve. Le cœur d'Antoine se révolta contre cette dureté. Traité après son retour comme l'enfant de la maison, soigné, choyé et comblé d'égards, il était malmené aujourd'hui comme un journalier qui ne gagne pas le pain qu'on lui jette par faveur. Jouet de caprices inexplicables, il avait au moins la conscience de n'avoir pas mérité ces mauvais traitements! C'est ainsi qu'il restait taciturne vis-à-vis de la famille et avare de paroles à son bureau; mais le soir, dans la solitude de sa chambre, le contraste frappant entre le présent et le passé l'affectait au point de le faire bondir de sa chaise et trépigner des pieds.

Il ne lui restait qu'une consolation; Sabine n'était pas fâchée contre lui. Il la voyait peu à présent; elle aussi parlait peu à table et évitait d'adresser la parole à Antoine; mais il savait néanmoins qu'elle lui donnait raison. Peu de jours après son entretien avec M. Schræter, Antoine se trouvait seul à côté de la

grande balance, tandis que les garçons étaient occupés d'une voiture chargée de marchandises, qui se trouvait devant la porte de la maison. Tout à coup Sabine descendit l'escalier; elle passa si près de lui, que sa robe le toucha. Antoine se recula et fit une salutation profonde.

« Il ne faut pas que vous me deveniez étranger, Wohlfart, » dit-elle avec un doux son de voix et en le regardant d'une manière suppliante.

Ce ne fut qu'un instant, qu'un salut rapide; mais une agréable émotion se peignit sur leurs deux figures.

L'époque approchait à laquelle M. Jordan devait quitter la maison. Le patron appela de nouveau Antoine dans son petit comptoir. Sans dureté, mais aussi sans la moindre trace de la cordialité qu'il lui avait témoignée autrefois, il lui dit :

« Je vous ai exprimé mon intention de vous donner la place de Jordan et de vous charger de la direction des affaires du comptoir. Votre temps se trouvait, ces dernières semaines, beaucoup plus pris qu'il ne convient pour me remplacer pendant mon absence. C'est pourquoi je vous demande : êtes-vous actuellement en mesure de prendre les fonctions de Jordan ? »

Antoine répondit d'une manière négative.

« Pouvez-vous m'indiquer un terme pas trop éloigné où vous serez affranchi de vos travaux actuels ? continua le négociant. S'il en était ainsi, je chercherais à pourvoir provisoirement aux nécessités du moment. »

Antoine répondit tristement :

« Je ne puis pas encore fixer l'époque à laquelle je redeviendrai maître absolu de mon temps. Je sens d'ailleurs que j'aurai à réclamer votre indulgence pour plus d'une irrégularité. »

M. Schröter fronça les sourcils et inclina la tête sans rien dire, comme pour confirmer les paroles d'Antoine. Quand celui-ci ferma la porte derrière lui, il sentit qu'en cet instant la rupture entre lui et son patron était chose accomplie. Il s'assit à son bureau en appuyant sur sa main sa tête brûlante. Immédiatement après, Baumann fut appelé chez le patron et investi des fonctions de Jordan. Quand Baumann revint dans le comptoir, il s'approcha d'Antoine et lui dit à voix basse :

« Je me suis refusé à accepter la place, mais M. Schröter l'a exigé. C'est une injustice que je vous fais. »

Et le soir M. Baumann, pour fortifier son cœur, lut dans sa chambre le chapitre du premier livre de Samuel, qui traite de la fureur du roi Saül, son patron, et de l'amitié entre Jonathan et David persécuté.

Le lendemain Antoine entra dans la chambre de la baronne. Lenore et sa mère, assises à une table, étaient entourées de boîtes à bijoux et d'écrous de diverses formes. Un collier garni de fer était aux pieds de la baronne. Les rideaux étaient fermés, et la lumière adoucie du soleil remplissait le riche salon d'une faible lueur. Le tapis du parquet était jonché de guirlandes artificielles, et le gai tic tac de la pendule d'albâtre se faisait seul entendre. Sous un myrte en fleur, deux oiseaux délicats étaient enfermés dans une cage aux barreaux argentés ; ils s'appelaient sans cesse, et, quand l'un volait au bâton le plus proche, l'autre poussait des cris plaintifs jusqu'à ce que son compagnon vînt le rejoindre. Tous deux se tenaient alors joyeusement serrés l'un contre l'autre. Ils brillaient de teintes vertes et rouges, ils avaient l'éclat doré de ces tendres enfants d'un ciel plus doux, d'un climat où les natures délicates ne subissent pas l'effet meurtrier des vents froids et des tempêtes. La chambre de la noble dame était toute pleine de rayons et de parfums.

« Combien de temps cela durera-t-il encore ? » se demandait Antoine tout bas.

La baronne se leva :

« Nous vous dérangeons toujours. Nous sommes occupées d'un travail qui nous intéresse beaucoup, nous autres femmes. »

Sur la table étaient entassés des parures, des chaînes d'or, des brillants, des bagues et des colliers.

« Nous avons fait un choix de ce dont nous pouvons nous passer, dit la baronne, et nous vous prions de vous charger de la vente de ces objets. On m'a dit que dans le nombre il y en avait plusieurs d'un certain prix ; et, comme le besoin d'argent se fait sentir, nous avons recours à cette ressource pour diminuer les soucis de nos amis. »

Antoine regarda avec surprise cette masse de bijoux.

« Voyons, Wohlfart, s'écria Lenore pleine d'anxiété ; est-ce nécessaire, et cela peut-il être utile ? Ma mère insiste pour mettre en vente les parures et l'argenterie dont nous ne nous servons pas tous les jours. Pour ce que je puis donner moi-même, ce n'est pas la peine d'en parler ; mais les bijoux de ma mère sont d'un grand prix. Il s'y trouve beaucoup de cadeaux du temps de sa jeunesse, des souvenirs dont il ne faut pas qu'elle se sépare, à moins que vous ne disiez que c'est nécessaire.

— Je crains bien que ce ne soit nécessaire, répondit Antoine d'un ton grave.

— Pauvre mère ! s'écria Lenore en jetant ses bras autour du cou de la baronne.

— Prenez, dit la mère tout bas à Antoine. Prenez tout. » Elle se couvrit les yeux de ses mains, et détournant la tête : « Je serai plus tranquille, ajouta-t-elle, quand je saurai que nous avons fait tout ce qu'il était possible de faire.

— Mais faut-il donc tout sacrifier ? demanda Antoine d'un ton suppliant. Bien des objets auxquels vous tenez peut-être beaucoup auront peu de prix aux yeux du joaillier.

— Je ne porterai plus de bijoux, répondit froidement la baronne. Prenez tout ! tout, s'écria-t-elle en se voilant toujours les yeux et en détournant le visage.

— Nous tourmentons ma pauvre mère ! s'écria Lenore avec violence. Serrez tout ce qui est sur la table ; emportez tout de la maison, et le plus tôt possible.

— Je ne puis me charger de ces objets précieux, dit Antoine, sans prendre quelques mesures qui mettent ma responsabilité à couvert. Avant toutes choses, je veux au moins faire rapidement, en votre présence, une liste des objets que vous me remettez.

— Quelle cruauté inutile ! s'écria Lenore.

— Cela ne demandera pas beaucoup de temps. »

Antoine arracha quelques feuillets de son portefeuille, et nota pièce par pièce.

« Ne regarde pas, maman, je ne le souffrirai pas, » s'empessa de dire Lenore.

Elle entraîna sa mère hors de la chambre, puis elle se mit à côté d'Antoine et le regarda emballer chaque bijou séparément, y attacher une étiquette, et le mettre ensuite dans le coffret.

« Les préparatifs d'une vente sont terribles, dit en soupirant Lenore. On vend là toute la vie de ma mère ; il se rattache à chaque pièce quelqu'un de ses souvenirs. Voyez, Wohlfart, ce collier de diamants, elle l'a reçu de la princesse L... à l'occasion de son mariage.

— Cesont de superbes brillants ! s'écria Antoine avec admiration.

— Cette bague vient de mon grand-père, et ceci, se sont des cadeaux de mon pauvre père. Ah ! personne ne peut comprendre le prix que nous attachons à ces bijoux. C'était un jour de fête pour moi chaque fois que ma mère portait ses diamants. Maintenant, passons à mes petits objets à moi ; ils n'ont pas grand prix. Ce bracelet est-il d'or pur ? dit-elle en lui présentant sa main.

— Je ne le sais pas.

— Nous le mettrons avec le reste, » dit Lenore.

Elle retira le cercle d'or de son bras et le posa sur la table.

« Oui, vous êtes bon, Wohlfart, continua-t-elle en regardant d'un air confiant Antoine dont les yeux étaient mouillés de lar-

mes. Ne nous abandonnez pas. Mon frère n'a pas d'expérience et sait encore moins se tirer d'affaire que nous pauvres femmes. C'est aussi une terrible position pour moi. Devant ma mère je tâche de paraître calme et résignée ; mais je voudrais crier tout haut et pleurer toute la journée. » Elle tomba sur une chaise en saisissant la main d'Antoine. « Mon cher Wohlfart, ne nous abandonnez pas. »

Antoine se pencha sur Lenore et contempla avec un mouvement passionné la belle figure qui fixait sur lui ses beaux yeux pleins de larmes et de confiance.

« Je ferai tout pour vous servir, dit-il avec une vive émotion ; je ne vous quitterai pas tant que vous aurez besoin de moi. Vous avez trop bonne opinion de mes connaissances et de mon pouvoir. Je puis moins vous aider que vous ne croyez ; mais je ferai ce qui dépendra de moi, en toutes circonstances et avec toute l'énergie dont je suis capable. »

Lenore dégagea sa main de celle d'Antoine, après la lui avoir serrée amicalement. L'alliance était contractée.

La baronne rentra dans la chambre.

« Notre avocat est venu me voir ce matin. Je vous demanderai aussi votre avis. Au dire de l'homme de loi, il n'y a aucun espoir de conserver au baron son patrimoine.

— En effet, répliqua Antoine, il n'y en a pas, car il est difficile aujourd'hui de se procurer de l'argent.

— Et vous aussi, vous croyez qu'il faut appliquer toutes nos ressources à conserver le domaine de Pologne ?

— Oui, madame, répondit Antoine.

— Pour cela, il faudra aussi de l'argent. Peut-être parviendrai-je à me faire prêter, par les parents que j'ai, une petite somme ; elle suffira, j'espère, avec le produit de ce que contient cette boîte, à couvrir les premiers frais d'installation. Je voudrais ne pas vendre ici les bijoux : un voyage à la résidence est en outre nécessaire pour toucher la somme qu'on m'a promise. Le notaire du baron, M. Horn, m'a fait grand éloge de votre entente des affaires. Comme ses désirs s'accordent avec les miens, je vais vous faire une proposition un peu intéressée de ma part. Vous sentez-vous disposé à nous consacrer tout votre temps pour quelques années, du moins jusqu'à ce que les plus grandes difficultés soient aplanies ? Après mûre réflexion, moi et mes enfants nous avons reconnu que de votre activité seule dépend notre salut. Le baron aussi partage à cet égard nos idées. Il s'agit maintenant de savoir si votre position vous permet de nous prêter, dans notre infortune, votre assistance d'une manière abso-

lue. Quelles que soient les conditions que vous mettiez à ce grand service, nous vous en serons toujours reconnaissants. Si vous désirez que par un acte ou un titre légal nous vous assurions une position conforme aux obligations que nous contractons vis-à-vis de vous, veuillez, je vous prie, me le dire. »

Antoine demeura consterné. Ce que la baronne lui demandait, c'était de quitter le comptoir et de se séparer de son patron et de Sabine. Cette pensée lui était déjà venue auparavant, quand il était en face de Lenore, ou bien quand il était occupé à débrouiller les papiers du baron. Mais en ce moment, où cette proposition lui était formulée, l'idée de cette séparation l'ébranla fortement. Il regarda Lenore placée derrière sa mère, qui joignait ses mains en suppliante.

« Je me trouve, répondit-il enfin, lié vis-à-vis d'autres personnes qui peuvent seules me dégager de ma parole. N'étant pas préparé à la proposition que vous venez de me faire, je vous prie, madame la baronne, de me laisser le temps d'y réfléchir. C'est une détermination qui doit décider de mon avenir.

— Je ne vous presse pas, dit la baronne, je ne fais que prier. Quelle que soit votre décision, notre sincère reconnaissance vous est acquise. Si dans notre abandon vous ne pouviez pas nous prêter votre appui, je crains bien que nous ne trouvions personne. Songez aussi à cela, » ajouta-t-elle d'une voix insinuante.

Les joues en feu, Antoine traversa les rues. Le regard suppliant de la baronne, les mains jointes de Lenore, l'enlevaient au sombre comptoir, lui présageaient une plus grande liberté, une vie d'émotions, un avenir incertain; mais elles lui faisaient entrevoir de temps en temps, au milieu d'épais nuages, une étoile brillante et une figure lumineuse. On le chargeait avec une noble confiance d'une sainte mission, et une impulsion irrésistible lui commandait de justifier cette généreuse confiance. Il fallait à la baronne et à sa fille un défenseur dévoué et infatigable pour les arracher à une ruine imminente. En suivant la voix du cœur, il faisait une bonne œuvre et il remplissait un devoir.

C'est avec cette pensée qu'il entra dans la maison de M. Schrœter. Tout ce qu'il y voyait semblait lui tendre une main pour le retenir. Il jeta un coup d'œil sur le sombre caveau de marchandises, il arrêta ses yeux sur les figures fidèles des garçons, sur les chaînes de la grande balance, sur le pot de couleur de l'honnête Pix, et il sentit involontairement que sa place était dans cette maison. Le chien de Sabine lui lécha la main et courut derrière lui jusque dans sa chambre, qui avait aussi été celle

de Fink! C'est dans cette maison, qu'orphelin et presque au sortir de l'enfance, il avait trouvé un fidèle ami, de bons camarades, un second foyer paternel, un but sûr et honorable pour sa vie. Et il regarda par la croisée, dans la cour, les coins et les saillies de la grande maison; il porta ensuite sa vue sur la fenêtre grillée derrière laquelle M. Liebod était assis devant le grand-livre; il examina le comptoir où était son bureau, et enfin aussi le petit cabinet où travaillait celui qui maintenant était fâché contre lui, mais qui, pendant de longues années, avait été pour lui un ami et un père. L'œil d'Antoine se fixa tout à coup sur la fenêtre de la *trésorerie* de Sabine. Souvent il y avait vu se promener une brillante lueur qui éclairait toute la grande maison et répandait aussi le bien-être dans sa chambre. Et se redressant aussitôt, il se dit : « Qu'elle décide ! »

Sabine se leva, surprise, quand Antoine, marchant à grands pas, parut devant elle :

« Un sentiment irrésistible me porte auprès de vous. Je dois prendre une résolution de laquelle dépend mon avenir, et, n'étant pas sûr de moi, je ne me fie pas à mon jugement. Vous vous êtes toujours montrée bonne et indulgente pour moi depuis le premier jour que je suis entré dans cette maison. Je suis habitué à élever mes regards et mes pensées vers vous toutes les fois que mon cœur est agité. Que j'entende encore aujourd'hui de votre bouche ce qui vous semble convenable de faire. Mme de Rothsattel m'a proposé de me charger, comme mandataire, des intérêts de son mari. Accepterai-je ou bien resterai-je ici? Je ne sais quel parti prendre. Dites-moi ce que je dois faire qui soit à la fois bien pour moi et pour les autres.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai, répondit Sabine en reculant et en pâlisant. Je ne puis me permettre de trancher cette question. Et vous-même, Wohlfart, vous ne le voulez pas, car vous avez déjà pris une résolution. »

Antoine baissa les yeux.

« Vous avez conçu la pensée de quitter cette maison, et cette pensée s'est changée en désir. Et vous voulez que je vous donne raison, que je loue la résolution que vous avez prise! Voilà ce que vous me demandez, continua-t-elle avec amertume; mais voilà ce que je ne saurais faire, car je suis affligée de vous voir partir. »

Elle se détourna et s'appuya sur une chaise.

« Oh! ne m'en voulez pas, mademoiselle Sabine, reprit Antoine d'un ton suppliant; je ne puis supporter votre colère. Ces dernières semaines j'ai beaucoup souffert. M. Schröter m'a re-

tiré tout à coup sa bienveillance, que je considérais jusqu'ici comme le plus grand bien de ma vie. Je n'ai pas mérité sa froideur. Ce que j'ai fait dans ces derniers temps n'était pas mal, et je ne l'ai pas fait à son insu. Comblé autrefois des témoignages de sa bonté, j'ai senti d'autant plus vivement les marques de son courroux. Si une chose me consolait, c'était la pensée que vous ne me condamnerez pas. Ne vous montrez pas maintenant si froide envers moi, cela me rendrait malheureux pour toujours. Il n'y a pas une âme sur la terre dont je puisse réclamer l'affection et que je puisse prier d'éclairer mes doutes. Si j'avais une sœur, c'est aujourd'hui que j'aurais recours à son affection. Vous ne savez pas ce qu'a été jusqu'à ce jour pour moi, condamné à l'isolement, votre salut bienveillant, combien j'étais heureux quand vous me donniez amicalement votre main. Ne vous détournez pas de moi avec cette indifférence, mademoiselle Sabine. »

Sabine garda longtemps le silence, et, sans le regarder, elle demanda enfin :

« Qu'est-ce qui vous attire vers ces étrangers? Est-ce une douce espérance? Est-ce seulement la sympathie? En répondant à ces questions, soyez plus sévère envers vous-même que je ne le suis moi-même.

— J'ignore ce qui me donne aujourd'hui la force de me séparer de cette maison. Si je cherchais un nom à ce qui m'anime en ce moment, je l'appellerais reconnaissance pour une personne qui, la première, adressa une parole amie au jeune voyageur orphelin à la recherche d'une position dans le monde. Je l'ai admirée dans l'éclat paisible de sa vie passée. Souvent j'ai rêvé d'elle comme un enfant. C'était un temps où tout mon cœur était rempli d'un tendre sentiment pour elle. Alors je croyais que je serais pour toujours attaché à son image. Les années ont amené d'autres espérances; depuis, j'ai appris à regarder le monde avec d'autres yeux. Mais celle qui la première avait fait battre mon cœur, je l'ai retrouvée aujourd'hui désolée, malheureuse, désespérée, et un sentiment de compassion indicible s'est emparé de mon âme. Quand je suis loin d'elle, je sais qu'elle m'est étrangère; mais quand je me retrouve vis-à-vis d'elle, je ne sens plus que sa douleur qui m'entraîne vers elle. Dans ce moment fatal où il me fallut, comme un malfaiteur, fuir sa société, elle courut après moi, et, devant tout ce monde qui n'avait pour moi que froide ironie, elle me tendit la main comme à un ami. Et aujourd'hui, elle vient réclamer ma main pour relever son père. Puis-je la refuser? Ai-je tort de sentir ainsi? C'est ce que

je ne sais pas, et personne ne peut me le dire, si ce n'est vous, vous seule! »

La tête de Sabine s'était inclinée jusque sur le dossier de la chaise. Elle la releva alors brusquement, et, les yeux remplis de larmes et d'une voix pleine de tendresse et de douleur, elle dit :

« Suivez la voix qui vous appelle! Allez, Wohlfart, allez! »

QUATRIÈME PARTIE.

I

Par une froide journée d'octobre, deux hommes sortirent en voiture de la ville de Rosmin et entrèrent dans une vaste plaine monotone qui s'étendait devant eux à perte de vue.

C'était Antoine, enveloppé dans sa pelisse, le chapeau enfoncé sur la tête, et avec lui le jeune Sturm en vieille casaque de hussard, le bonnet militaire sur l'oreille. Un valet de ferme accroupi en avant sur une botte de paille fouettait les petits chevaux. Le vent soufflait avec violence et soulevait des milliers de brins de paille et des tourbillons de poussière. La route allait à travers champs; on n'y voyait ni fossés ni arbres; les chevaux enfonçaient dans le sable ou dans les flaques d'eau. La rare verdure des champs était partout interrompue par du sable jaune rempli de trous de rats ou de petits tertres soulevés par les taupes. Dans les enfoncements du sol il y avait une eau bourbeuse où plongeaient de vieux troncs de saules creux et rabougris, dont les branches s'entre-choquaient fouettées par le vent et dont les feuilles desséchées tombaient de toutes parts dans l'eau. Par-ci par-là on voyait un petit taillis de maigres pins, rendez-vous de corneilles qui, effarouchées par le bruit de la voiture, s'envolaient au-dessus des têtes des voyageurs. On ne découvrait nulle part sur la route ni maison, ni voyageur, ni voiture.

Charles regardait quelquefois son compagnon silencieux, et dit enfin en montrant les chevaux : « Comme leur poil est hérissé, et quelle belle couleur gris de souris ! Je voudrais savoir combien il faudrait de ces bêtes pour valoir un cheval de la taille de celui de mon vaguemestre. Quand j'ai pris congé de mon

père, il m'a dit : « Peut-être viendrai-je te voir, mon petit, à Noël, quand on allume les cierges sur les arbres du Christ. — Tu ne le pourras pas, lui dis-je. — Et pourquoi pas ? me demanda-t-il. — Tu n'oses te hasarder dans aucune voiture de poste. » Alors mon père s'écria : « Ohé ! les voitures de poste sont bien construites, je me risquerai. » Maintenant, monsieur Antoine, je suis sûr que mon père ne nous fera jamais de visite.

— Et pourquoi ? demanda Antoine.

— S'il arrive qu'il vienne jusqu'à Rosmin, ce ne sera pas dans une voiture ; mais en courant à côté des chevaux : car, tant qu'il saura seulement qu'il a une place ou plutôt deux de retenues, il aimera mieux courir à côté de la voiture. Mais dès qu'il verra ces chevaux et cette route, il rebrousse chemin sur-le-champ ;... et je l'entends dire : « M'embarquerai-je dans un pays où le sable vous glisse sous les jambes et se change en eau, et où les souris traînent les voitures ? Le terrain n'y est pas assez solide pour moi. »

— Les chevaux ne sont pas ce qu'il y a de plus mauvais dans ce pays, reprit Antoine d'un air distrait ; car regarde, ils courent encore assez vite.

— Oui, répondit Charles, mais ils ne courent pas comme de vrais chevaux ; ils croisent leurs jambes comme deux chats qui se chamaillent ; et quelle chaussure ils ont ! ce sont de vraies pattes d'oie ; c'est un genre de sabot pour lequel il n'a pas encore été inventé de fer.

— Pourvu que nous arrivions, repartit Antoine ; ce vent froid me pénètre malgré ma pelisse.

— Monsieur le mandataire a peu dormi ces nuits dernières, dit Charles en saluant. L'air souffle ici comme sur une aire. La terre n'est pas ronde comme ailleurs, mais plate comme une crêpe. C'est justement en cet endroit que les gens ont établi un désert ; voilà déjà plus de deux heures que nous roulons, et nulle part on ne découvre un village.

— Oui, certes, c'est un désert, dit Antoine en soupirant ; espérons que la route deviendra meilleure. »

On avança ensuite en silence. Enfin le cocher arrêta encore, détela les chevaux sans s'occuper des voyageurs et les conduisit à l'eau d'une mare.

« Que diable ! qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Charles en s'élançant de la voiture.

— Je donne à manger à mes chevaux, répondit le valet d'un ton bourru et avec un accent étranger.

— Je suis curieux de voir comment il s'y prendra, dit Charles. Je ne vois pas l'ombre d'un sac à fourrage. »

Mais les chevaux prouvèrent qu'ils savaient vivre sans avoine ; ils allongèrent leur cou jusqu'à terre et se mirent à brouter l'herbe et les broussailles autour de la mare, approchant souvent la tête de la surface, mais sans faire autre chose qu'examiner l'eau trouble. Quant au valet, il sortit un sac de dessous son siège, s'assit à l'ombre d'un orme, et se coupa du pain et du fromage sans s'inquiéter le moins du monde de ses voyageurs.

« Écoute, Ignace ou Jacob, cria Charles en secouant rudement le cocher, combien de temps durera ce déjeuner ?

— Une heure, répondit le valet la bouche pleine.

— Et combien y a-t-il d'ici au château ?

— Deux lieues, peut-être plus.

— Tu ne viendras pas à bout de lui, dit Antoine ; il faut nous soumettre aux usages du pays. »

Il descendit de voiture et alla près des chevaux.

Antoine est en route pour se rendre au domaine de Pologne. Il est maintenant le chargé d'affaires du baron. Il a passé de bien pénibles mois. Sa séparation d'avec son patron et d'avec la maison a été pleine d'émotions amères. Dans les derniers temps, Antoine était seul ; parmi ses collègues, il n'avait pour lui que le paisible Baumann : tous les autres commis le regardaient comme un homme perdu. Le négociant reçut ses adieux avec un froid glacial ; au moment même du départ, la main du patron resta comme sans vie dans la sienne. Depuis ce jour, Antoine avait fait quelques voyages pour la famille de Rothsattel ; il s'était rendu à la résidence, avait visité plusieurs créanciers. Maintenant il doit, avec l'aide de Charles, dont il a acquis le concours comme régisseur du baron, organiser la nouvelle propriété. Aux termes de la vente et en vertu de son mandat, Ehrenthal s'était fait livrer les terres et avait engagé le régisseur polonais au service du baron. La remise du domaine s'était faite avec beaucoup de désordre, et on savait à Rosmin que le régisseur avait fait depuis plusieurs ventes et commis plusieurs fraudes. Antoine n'avait donc pas devant lui une perspective de jours tranquilles.

« Voici le moment de m'acquitter de ma commission, » s'écria Charles en fourrant ses mains dans la paille de la voiture.

Il en sortit une grande boîte en fer-blanc qu'il vint déposer devant Antoine.

« Voilà ce que Mlle Sabine m'a remis pour vous. »

Il ôta le couvercle avec une grande satisfaction, et retira les

éléments d'un déjeuner abondant, une bouteille de vin et une coupe en argent.

Antoine saisit la boîte.

« Elle est très-ingénieusement disposée, dit Charles. C'est Mlle Sabine qui en a indiqué le plan. »

Antoine examina la boîte de tous côtés et la plaça avec soin sur une touffe d'herbes; puis il prit la coupe et y vit son chiffre gravé avec ses mots : *A ta santé!* Cette vue lui fit oublier le déjeuner et son entourage. Plongé dans ses réflexions, il restait les regards fixés sur la coupe.

« N'oubliez pas le déjeuner, monsieur le plénipotentiaire général, fit remarquer Charles.

— Assieds-toi à côté de moi, dit Antoine; mange et bois avec moi. Déshabitue-toi de tes ridicules cérémonies. Nous aurons peu; mais ce que nous acquerrons, nous le partagerons en frères. Prends la bouteille, si tu n'as pas de verre.

— Rien ne vaut le cuir, dit Charles en tirant de sa poche une petite gourde en cuir. Ce que vous venez de me dire tout à l'heure venait du cœur, je vous remercie. Mais il faut de la subordination, ne fût-ce que pour les autres, et, si monsieur le plénipotentiaire veut bien le permettre, je lui secouerai d'abord la main, et ensuite tout restera sur l'ancien pied. Regardez donc les chevaux, monsieur Antoine! Tudieu! ne voilà-t-il pas qu'ils mangent des chardons!

On attela ensuite les chevaux, qui firent de nouveau jouer leurs courtes jambes. On se remit à courir dans la campagne aride. Après avoir traversé une plaine inculte, un bois de pins chétifs et de basses collines de sable qui s'élevaient comme des dunes dans un désert marécageux et sur un sol presque nu, on passa un petit ruisseau sur un pont vermoulu.

« Voici le domaine, » dit le cocher en se retournant et en montrant avec son fouet une certaine quantité de chaumières noires et enfumées qui se présentaient aux regards.

Antoine se leva de son siège pour chercher les massifs d'arbres qui entourent d'ordinaire une maison seigneuriale : il n'en découvrit pas le moindre vestige. Autour du village il ne trouvait rien de ce qui ornait les plus misérables cabanes de son pays : pas d'arbres fruitiers derrière les granges, ni de jardin, ni d'enclos, ni de tilleul sur la place du village. Il n'y avait que des huttes salles, nues et uniformes, à côté l'une de l'autre.

« C'est triste, soupira Antoine en se rasseyant, et bien plus pauvre qu'on ne nous l'avait dit à Rosmin.

— Le village a l'air d'être ensorcelé, s'écria Charles. On ne

découvre dans les champs, ni vaches, ni brebis, ni attelages. Il est probable qu'on nourrit ici les bestiaux dans les étables. »

Le cocher frappa ses chevaux; ceux-ci, emportés d'un galop irrégulier, traversèrent le village et vinrent s'arrêter devant le cabaret. Charles s'élança hors de la voiture, ouvrit la porte et appela le cabaretier. Un juif se leva lentement de dessus son siège près du poêle, et vint à la porte de la maison.

« Le gendarme de Rosmin est-il arrivé? demanda Antoine.

— Il est allé dans le village, lui répondit-on.

— Quel est le chemin du château? »

Le cabaretier, homme d'un certain âge, à la figure intelligente, indiqua la route en allemand et en polonais, et resta devant la porte, tout ébahi (prétendait Charles) de la vue de deux étrangers. La voiture prit un chemin de traverse garni des deux côtés de gros débris d'arbres abattus. Elle roula à travers des ornières et des flaques d'eau, par-dessus des pierres, et s'arrêta devant quelques cabanes, où l'on voyait encore les restes d'un revêtement de plâtre.

« Les granges et les écuries sont vides, s'écria Charles, car il y a dans les toits des ouvertures à y passer avec notre voiture. »

Antoine ne dit plus rien, préparé qu'il était à tout. Ce fut par un emplacement vide entre les écuries que les voyageurs arrivèrent dans la cour de la ferme, grande place irrégulière entourée de trois côtés de bâtiments délabrés; le quatrième côté était ouvert et donnait sur les champs. On y voyait les restes d'une grange écroulée, des débris de tuiles et de poutres pourries. La cour était vide; il ne s'y trouvait pas un instrument de labour, ni aucune trace d'activité humaine.

« Où est la demeure du régisseur? » demanda Antoine surpris.

Le cocher, après avoir cherché autour de lui, se décida enfin pour une petite bâtisse composée d'un rez-de-chaussée, couverte d'un toit de chaume, et où le jour ne pénétrait que par de petits carreaux tout sales.

Au bruit de la voiture, un homme parut sur le seuil de la porte, et attendit avec le plus grand flegme que les voyageurs fussent descendus et se trouvassent devant lui. C'était un personnage à large carrure, avec une figure bouffie et gonflée par l'usage immodéré de l'eau-de-vie; il portait une jaquette d'étoffe à long poil; derrière lui, un chien, aussi à long poil, sortit son museau de la porte en aboyant contre les étrangers.

« Est-ce vous qui êtes le régisseur de ces terres? demanda Antoine.

— Oui, c'est moi, répondit le petit homme trapu en mauvais allemand, sans bouger de place.

— Et moi je suis le mandataire du nouveau propriétaire, dit Antoine.

— Tout cela ne me regarde pas, » répondit l'homme velu d'un ton grossier; et tournant sur ses talons, il rentra dans la chambre et la verrouilla en dedans.

Antoine était révolté.

« Casse la fenêtre et aide-moi à prendre ce coquin, » cria-t-il à son compagnon.

Celui-ci prit froidement un morceau de bois, se mit à frapper sur les carreaux jusqu'à ce que le battant vermoulu tombât avec bruit dans la chambre, et, d'un bond, entra par la brèche. Antoine le suivit. La chambre était vide, ainsi que la pièce à côté; une fenêtre ouverte y donnait sur les champs. Notre homme s'était sauvé.

« Entré par la fenêtre et sorti de même, absolument comme le diable, » cria Charles en courant après le fugitif.

Antoine revint sur ses pas et fit le tour de la maison. Il entendit aboyer le chien, et vit Charles qui se jetait sur le régisseur et le prenait au collet. Antoine accourut au secours de Charles et arrêta le déserteur, pendant que Charles, d'un coup de pied, lançait au loin le chien hurlant de rage. Tous deux ramenèrent dans la maison le régisseur, qui criait et se débattait.

« Va au cabaret chercher le gendarme et le cabaretier, » cria Antoine au cocher, qui, sans s'occuper de la querelle, avait déchargé les bagages des voyageurs.

Le cocher partit tout doucement. Le fugitif fut reconduit dans la chambre. Charles prit un vieux foulard et lui lia les mains derrière le dos.

« Excusez-moi, monsieur le régisseur, dit-il; ce n'est que pour quelques heures, jusqu'à ce que le gendarme de Rosmin, que nous avons fait demander, soit arrivé. »

Cependant Antoine examinait l'intérieur de l'habitation. A l'exception du lit du régisseur et des meubles les plus indispensables, il n'y trouva rien, ni livres, ni notes, ni mémoires. Il n'y avait pas de doute que l'on avait déjà tout emporté. De la poche de l'habit du prisonnier sortait un paquet de papiers. Antoine les lui enleva de force. C'étaient des actes et des stipulations écrits en polonais. Cependant le cocher revint avec le cabaretier et l'homme de police. Le cabaretier se tint avec embarras au seuil de la porte, tandis qu'Antoine expliquait brièvement l'affaire au gendarme.

« Présentez une demande au tribunal, dit le gendarme, et laissez-moi emmener cet homme à l'instant même. Je le conduirai à Rosmin dans votre voiture. Vous ferez bien de vous débarasser de lui sans retard ; car le pays n'est pas sûr, et il sera mieux gardé à Rosmin qu'ici, où il a des amis et des complices. »

Après de longues recherches, on apporta enfin du cabaret une feuille de papier. Antoine rédigea la demande, et, sur l'avis du gendarme, qui avait examiné les actes et les papiers polonais en secouant la tête, il joignit ces pièces à sa requête. Le prisonnier fut transporté dans la voiture ; le gendarme s'assit à côté de lui, et dit encore à Antoine avant de partir :

« Il y a longtemps que j'ai pensé que cela finirait ainsi. Vous aurez encore ces jours-ci plus d'une fois besoin de moi. »

La voiture sortit de la cour, et la prise de possession du domaine par Antoine se trouva ainsi accomplie. Il était comme dans une île déserte. Son coffre en cuir et ses effets étaient en plein air, contre un mur en terre glaise. Le cabaretier du village polonais était le seul qui pût lui donner des renseignements et lui venir en aide dans cette fâcheuse position.

Quand le régisseur eut été emmené, la langue du cabaretier se délia. Il montra de la bonne volonté et offrit humblement tous les services possibles. Il s'engagea une longue conversation. Le résultat fut à peu près tel qu'Antoine avait dû se le figurer d'après les avis du commissaire de justice Walther et des employés de Rosmin. Dans les dernières semaines, le régisseur s'était efforcé de détruire l'état des biens ; il avait été rassuré par un bruit venu de la ville, que le nouveau propriétaire ne prendrait pas possession des terres.

Enfin Antoine termina son entretien avec le cabaretier par ces mots :

« L'infidèle régisseur aura à rendre compte de tout ce qu'il a soustrait. Notre premier soin doit être de nous assurer de tout ce qui se trouve encore sur les terres. Vous nous servirez aujourd'hui de guide. »

Ils commencèrent par visiter la cour déserte de la ferme. L'inventaire ne fut pas long à dresser. Il y avait quatre chevaux et deux valets qui étaient allés au bois, quelques charrues endommagées, quelques herses, deux chariots à ridelles, une voiture dite *britschka*, une cave aux pommes de terre, et quelques *wispels*¹ d'avoine. Tous les bâtiments étaient en mauvais état et presque tombés, non de vétusté, mais par la négligence des

1. Le *wispel* est une mesure qui contient 24 *scheffels* ou boisseaux.

habitants, qui, depuis bien des années, avaient laissé les éléments y exercer tranquillement leurs ravages.

« Où est le château? » demanda Antoine.

Le cabaretier conduisit Antoine dans un grand pâturage qui s'étendait en pente jusqu'au ruisseau. Les bœufs et les brebis y avaient fait de grands trous; des porcs gloutons avaient labouré la terre avec leur groin; on rencontrait partout de noires taupières et de larges touffes d'herbes. Le cabaretier étendit la main :

« Voici le château, dit-il. Il est célèbre au loin, ajouta-t-il d'un ton d'admiration. Dans tout le cercle, il n'y a pas un seul seigneur qui ait une maison en pierre comme celui-ci. Les gentilshommes habitent tous des maisons construites en bois et en terre. Le plus riche propriétaire, celui de Tarow, n'a qu'une chaumière à un étage. »

A environ trois cents pas de la dernière grange, il y avait une grande construction en briques rouges, avec un toit en ardoises et une grosse tour ronde. Ce sombre bâtiment s'élevait tristement au milieu du pré nu et sans arbres, sous un ciel gris et nuageux, comme une citadelle de spectres qu'un mauvais génie aurait fait sortir des entrailles de la terre et qui aurait détruit tout autour la verdure et la vie.

Antoine approcha avec son guide. Le château était devenu une ruine avant que les maçons et les ouvriers en eussent terminé la construction. Il y avait un temps immémorial qu'on voyait là cette tour difforme, élevée avec les pierres des champs et garnie de petites fenêtres en forme de meurtrières. Du haut de cette tour, les anciens propriétaires du domaine avaient regardé les cimes des arbres qui s'étendaient encore au loin dans la plaine; en maîtres sévères, ils avaient malmené leurs serfs, qui, à leurs pieds, cultivaient la terre, travaillaient et mouraient pour eux. Plus d'un trait sarmate avait été lancé des meurtrières sur des assaillants, et plus d'un cheval tartare avait reculé devant ces fortes murailles. Anciennement, un despote du pays, pour expier ses péchés, avait fait construire, tout contre cette tour grise, les murs d'un couvent; mais ce couvent n'avait jamais été achevé, et longtemps les murs étaient restés là inhabités, jusqu'à ce qu'enfin feu le comte Zaminsky les fit servir à une maison seigneuriale pour lui et sa famille. Il voulait élever un château magnifique comme il n'en existait pas dans les environs.

La tour touchait à la façade de l'édifice, dont elle coupait la ligne droite par une saillie en hémicycle; deux ailes de la nouvelle construction donnaient sur le ruisseau. On avait eu l'in-

tention d'élever un perron devant le château ; l'entrée principale avait déjà été ouverte et la voûte construite : mais le perron restait toujours à faire, et le seuil de la porte inachevée était si haut, qu'on ne pouvait y arriver qu'à l'aide d'une échelle. Il n'y avait pas de porte à la grande ouverture pratiquée dans le milieu de la tour. A la place des croisées du rez-de-chaussée, on ne voyait dans le mur que des trous mal fermés par des planches. Au premier, il y avait quelques fenêtres avec de beaux châssis en bois tourné, mais dont les grandes vitres étaient brisées. Ailleurs, on avait mis provisoirement quelques mauvais châssis en bois rouge, avec de sales petits carreaux. Sur les créneaux de la tour était perchée une bande de choucas qui examinaient avec étonnement les deux étrangers ; quelquefois une de ces corneilles quittait sa place en poussant des cris épouvantables, allait se percher un peu plus loin et observait de nouveau avec déplaisir les hôtes malencontreux.

« Cette habitation est bonne pour des corneilles et pour des chauves-souris, mais non pour des hommes, s'écria Antoine. Je ne vois pas encore par où on pénètre dans ce repaire de brigands. »

Le cabaretier conduisit Antoine de l'autre côté de la maison. Sur le derrière, où deux ailes présentaient la forme d'un fer à cheval, on arrivait par des portes basses au rez-de-chaussée et aux caves ; dans le bas, il y avait des écuries, de grandes cuisines voûtées, et de petites cellules pour les serfs chargés du service. Du pacage, on montait, par quelques marches en bois, au rez-de-chaussée. La porte cria sur ses gonds ; un corridor conduisit Antoine, par les ailes latérales, dans les pièces du devant de la maison. Là, tout avait de grandes proportions et était disposé pour être richement décoré. Le vestibule en forme ronde, sous la voûte de l'ancienne tour, était pavé en mosaïque de marbre de couleur. Par la grande ouverture de la porte, on avait vue sur la campagne. Un escalier aussi large que celui d'un château royal menait au premier. Ici se trouvait un autre vestibule rond et cintré, avec de petites fenêtres, qui constituait le second étage de la tour. Des deux côtés il y avait une longue enfilade de pièces. C'étaient partout des chambres hautes, noires, avec des portes à doubles battants en bois de chêne massif et des murs blanchis à la chaux ; les plafonds étaient faits de gros troncs de pin joints entre eux comme les cases d'un échiquier. Dans quelques chambres il y avait d'immenses poêles de briques peints en vert ; dans d'autres les poêles manquaient complètement ; dans certaines pièces le parquet était lambrissé

avec goût, tandis que dans d'autres on ne trouvait qu'un plancher en bois de sapin plein de nœuds. Dans un superbe salon avec deux énormes cheminées pour des bûches d'un mètre, il y avait un misérable plancher en vieilles lattes.

Le château semblait avoir été construit pour une cour barbare de l'Asie. Il devait y avoir eu des tapisseries et des tentures de France, de précieuses boiseries et des sculptures d'Angleterre, de l'argenterie massive tirée des mines d'Allemagne pour l'usage d'un maître superbe et d'hôtes nombreux; une troupe de valets et de serfs devait avoir rempli les vestibules et les antichambres. Le fondateur du château avait songé, en le faisant construire, à la vie opulente de ses barbares ancêtres. Il avait fait abattre des centaines de troncs d'arbres dans ses bois, et ses serfs avaient pétri des milliers de briques avec leurs mains et leurs pieds; mais le temps inexorable avait opposé son terrible *veto*, et aucune des gigantesques créations qu'il avait espérées n'avait vu le jour. Lui-même était mort pendant la construction du château, et son fils, né à l'étranger, y avait hâté, par de folles dépenses, la ruine de son héritage. Aujourd'hui les murs du château slave étaient debout; mais les portes, les fenêtres y manquaient. Aucun ami n'était reçu au foyer hospitalier. Les oiseaux sauvages seuls y entraient et en sortaient, et la martre se glissait furtivement sur les poutres renversées. Il ne restait que des murs tristes à voir, qui menaçaient de s'écrouler et de tomber comme la race qui avait régné là jadis.

Antoine allait à pas rapides d'une chambre dans l'autre, cherchant en vain une pièce dans laquelle il pût se figurer les deux dames dont cette demeure était le dernier refuge. Il ouvrit les portes l'une après l'autre, monta et descendit les escaliers qui criaient sous ses pieds; il effaroucha les oiseaux entrés par toutes les ouvertures et encore suspendus aux nids de l'été dernier: mais il ne trouva rien que des pièces inhabitables, avec des murs nus ou malpropres, tout ouvertes, avec des portes mal jointes et des fenêtres sales. Dans le grand salon on avait emmagasiné un peu d'avoine; quelques pièces de l'étage supérieur pouvaient avoir servi, tant bien que mal, de logement; quelques méchantes chaises et une table rustique en formaient tout le mobilier.

Enfin Antoine gravit l'escalier usé de la tour et monta sur la plate-forme. Au delà des murs son regard plongea au loin dans la campagne. A sa gauche, le soleil se couchait, au milieu d'épais nuages gris, derrière de sombres bois de pins; à droite était le

carré irrégulier de la cour de la ferme; derrière, le long de la grande route, les vilaines cabanes du village, et au fond le ruisseau qui coulait à travers un pré; autour des prairies et des pâturages, il n'y avait que champs en friche et couverts de mauvaises herbes; à peine voyait-on dans quelques-uns des mottes relevées et d'une teinte plus foncée, qui indiquaient un commencement de culture. Ça et là on découvrait quelques-uns de ces poiriers sauvages à large tronc et à haute cime, qu'aime tant le cultivateur polonais. Sous chacun de ces arbres il y avait de grosses touffes d'herbes teintées des couleurs variées du feuillage tombé. Ces arbres seuls, asiles de nombreux oiseaux, interrompaient l'uniformité de la plaine; à l'extrémité de l'horizon, derrière les prairies et les champs, et derrière le sable jaune, la vue était bornée par d'immenses bois de pins. Le ciel était gris, le sol d'une couleur terne, les arbres et les buissons le long du ruisseau n'avaient pas de feuillage, et la forêt, avec ses courbes et ses saillies, ressemblait à un rempart qui séparait ce coin de terre du reste du monde et de toutes les joies de la vie civilisée.

Antoine avait le cœur serré. « Pauvre Lenore ! Pauvres gens ! soupirait-il en joignant tristement les mains. Tout cela est affreux, mais on peut y remédier. Avec de l'argent et de l'industrie, il n'est rien d'impossible. On peut achever la maison et l'orner sans trop de dépense. Avec des rideaux, des tapis, et quelques centaines de pieds de tringle dorée, le tapissier et le peintre transformeraient ce vieux manoir en un beau château. Il serait facile de niveler le terrain tout autour, d'y semer du gazon, de planter derrière quelques bosquets et de masquer la vue des chaumières avec le feuillage touffu de quelques gros arbres. Et si le sentiment de la force et de l'activité pénétrait ensuite dans la maison, cette campagne aujourd'hui si déserte et si triste pourrait aussi offrir un aspect riant. Il ne faut que de l'argent, de l'énergie et l'esprit d'ordre. Mais comment le baron aura-t-il tout cela ? Pour relever et embellir ce château, il faudrait une vie active, tandis que chez le baron tout ressort est brisé. On ne pourrait réussir qu'à l'aide des bénéfices que donnera cette terre à son propriétaire ; mais il faudrait des milliers d'écus pour jeter au milieu de ce désordre la base d'une vie nouvelle, et des années se passeront avant que le sol produise beaucoup plus que l'entretien ou les maigres intérêts du capital employé. »

Cependant Charles examinait deux chambres du premier avec des yeux de connaisseur. « Ces deux-là me plaisent plus que toutes les autres, dit-il au cabaretier. Elles ont des murs cré-

pis, des parquets, des poêles et même des fenêtres. Les vitres sont, il est vrai, un peu cassées; mais, jusqu'à ce que le vitrier arrive, on pourra boucher les vides avec du gros papier. Nous établirons ici notre quartier général. Pouvez-vous me trouver quelqu'un qui sache manier le balai et le torchon? Vous me dites que oui. Eh bien! j'en suis charmé; procurez-moi quelques feuilles de gros papier; j'ai moi-même un pot à colle. Allons chercher à l'instant du bois; je chaufferai le poêle, je ferai cuire la colle, je mettrai des morceaux de papier pour boucher les fentes. Mais avant tout, aidez-moi à monter ici nos bagages. Allons, vite à la besogne. »

Son ardeur entraîna le cabaretier; les bagages furent portés dans la chambre. Charles déballa une caisse remplie de toutes sortes d'outils, et le cabaretier alla chez lui chercher sa servante.

Cependant quelques cavaliers richement vêtus, ayant l'air de gentilshommes, arrivaient au trot par la grande route du côté de la ferme. Ils s'arrêtèrent devant la maison du régisseur.

Un d'eux descendit et frappa fortement à la porte fermée. Antoine appela son compagnon. Charles courut par le pré au-devant de l'étranger. Les cavaliers approchaient au galop.

« Bonjour, dit un des cavaliers en allemand assez pur. Le régisseur est-il chez lui?

— Où est l'économe? Où est Bratzky? crièrent les autres, aussi impatients que leurs chevaux qu'ils avaient peine à tenir.

— Si vous voulez parler de l'ancien régisseur de cette propriété, répondit Charles d'un ton sec, il ne vous échappera pas, quoique vous ne le trouviez pas ici.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le premier cavalier en approchant de Charles. Expliquez-vous, je vous prie.

— Si vous voulez parler à M. Bratzky, il faut vous donner la peine de vous rendre à la ville. Il y est en prison. »

Les chevaux se cabrèrent. Les cavaliers se pressèrent contre Charles. Des exclamations passionnées en polonais partirent de toutes les bouches.

« En prison? Et pourquoi?

— Demandez cela à mon maître, répondit Charles en montrant la porte de la tour par laquelle Antoine venait d'entrer.

— Ai-je le plaisir de parler au nouveau propriétaire du domaine? » demanda le cavalier en approchant de la tour et en ôtant son chapeau.

Antoine abaissa ses regards avec surprise sur l'étranger. La

voix et la figure lui rappelaient un monsieur à gants blancs, qui dans un moment critique avait montré un zèle peu aimable pour le faire passer par un conseil de guerre.

« Je suis le chargé d'affaires de M. le baron de Rothsattel, » répondit-il.

Le cheval du cavalier fit deux bonds en arrière. Le cavalier se détourna promptement et dit quelques mots à ses compagnons.

Ensuite à un homme d'un certain âge et la figure rusée cria :

« Nous désirons parler à l'ancien régisseur du domaine au sujet d'une affaire privée. Nous apprenons qu'il est arrêté et nous vous prions de vouloir bien nous en dire la cause.

— Il a voulu se soustraire par la fuite à l'obligation de remettre les terres entre mes mains. On soupçonne qu'il s'est rendu coupable de malversations.

— Ses effets ont-ils été mis sous séquestre ? demanda encore le cavalier. •

— Pourquoi me faites-vous cette question ? reprit Antoine.

— Pardonnez-moi, repartit le cavalier. Cet homme se trouvait avoir chez lui par hasard des actes à moi. Je pourrais me trouver dans l'embarras si je n'avais plus la faculté de disposer de ces papiers.

— Ses effets ont été expédiés avec lui à la ville, » répondit Antoine.

Les chevaux des cavaliers se croisèrent. Il s'engagea une conversation à voix basse. Immédiatement après, les étrangers partirent au grand galop après un léger salut. Arrivés au village, ils s'arrêtèrent un instant devant le cabaret et disparurent enfin sur la grande route derrière le bois.

« Que voulaient ces cavaliers, monsieur Wohlfart ? demanda Charles. Cette visite est venue et repartie comme un ouragan.

— En effet, répondit Antoine, cela me semble étrange. Si je ne me trompe, j'ai déjà vu un de ces messieurs au milieu d'un tout autre entourage. Il est probable que ce Bratzky aura su s'assurer des amis par toutes sortes de manigances et de trafics. »

Le soir couvrit de ses ombres grises le château et la forêt. Les valets revinrent du bois avec les chevaux. Charles les conduisit devant Antoine, leur adressa quelques mots en polonais et les reçut au service du nouveau seigneur.

Ensuite le cabaretier revint avec de l'eau et du bois, et dit à Antoine :

« Je conseillerais à monsieur de se tenir cette nuit sur ses gardes. Les paysans sont au cabaret à pérorer au sujet de votre

arrivée. Il y a dans le nombre plusieurs coquins. Je ne suis pas bien sûr qu'un de ces misérables ne vienne pas la nuit jeter quelques allumettes dans la paille et incendier la ferme.

— Pour moi, je suis sûr que personne n'osera le faire, répondit Charles en mettant une nouvelle bûche dans le poêle. Il souffle justement un joli vent du côté du village. Personne ne sera assez fou pour mettre lui-même le feu à sa grange pleine de fourrage. Nous aurons soin que, tant que nous serons ici, le même vent d'ouest souffle toujours. Dites cela à vos gens. M'avez-vous rapporté les deux pommes de terre ? »

Antoine recommanda au cabaretier de revenir le lendemain, et les deux compagnons restèrent seuls dans la maison déserte.

« Il ne faut pas trop nous inquiéter de cette menace d'incendie, monsieur Antoine, continua Charles; dans tous les pays c'est l'habitude des hommes ivres de faire de ces menaces. Et, en définitive,... sauf votre respect,... ce ne serait pas encore une grande perte.... Maintenant, monsieur Antoine, que nous voilà seuls et que nous ne voyons presque rien de cette affreuse vie polonaise, nous pouvons nous mettre à notre aise.

— Tu as raison, » dit Antoine en poussant un escabeau près du poêle.

Le bois petillait; la flamme semblait vouloir peindre sur le parquet un tapis de feu, et traçait des lignes de lumière et d'ombre à travers toute la chambre.

« La chaleur fait du bien, dit Antoine; mais ne sens-tu pas la fumée ?

— Sans doute, répondit Charles, occupé devant le poêle à faire de grands trous ronds avec son couteau dans les pommes de terre. Les meilleurs poêles sont ceux qui fument le plus au commencement de l'hiver, jusqu'à ce qu'ils aient repris l'habitude de leurs fonctions. Et cette grosse tête verte n'a peut-être pas eu de feu depuis une génération. Il lui faut du temps avant de bien tirer. Je vous prie, coupez un morceau de pain et bouchez ici cette fente. Moi, je fabrique, en attendant, nos flambeaux. »

Il sortit un gros paquet de chandelles, en mit une dans chaque pomme de terre qu'il coupa par le bas, et les posa sur la table.

Ensuite il apporta la boîte de fer-blanc :

« Celle-là est inépuisable, dit-il ; elle ira encore jusqu'au dîner d'après-demain.

— Certainement, dit Antoine gaiement. J'ai un appétit féroce. Et à présent, songeons à la manière d'organiser notre ménage. Les ustensiles dont nous ne pouvons absolument pas nous

passer, nous irons les chercher à la ville; je vais en faire une liste. Éteignons une lumière, car il faut être économe. »

La soirée se passa ainsi au milieu de sages résolutions. Charles reconnut qu'il pourrait, avec des caisses et des planches, confectionner en peu d'heures la plus grande partie des meubles nécessaires. Le rire des deux compagnons fit résonner plus d'une fois les quatre murs de la maison du staroste polonais. Enfin Antoine conseilla d'aller se reposer. Ils se firent une couche de paille et de foin, ouvrirent leurs portemanteaux et en sortirent leurs oreillers et leurs couvertures. Charles tira une serrure à vis de sa caisse et l'attacha à la porte de la chambre; puis il examina la charge de sa carabine, et prenant sa pomme de terre, il dit avec un salut militaire :

« Quand monsieur le plénipotentiaire général désire-t-il être éveillé demain matin ? »

— Tu es un bon garçon, » s'écria Antoine en tendant la main à Charles de dessus sa couche.

Et Charles entra dans le cabinet voisin, qu'il avait choisi pour lui. Peu de temps après, les deux lumières s'éteignirent; c'était la première lueur de vie qui venait de se rallumer dans la maison déserte.

Dans le poêle, les petits lutins de la maison craquèrent encore longtemps au-dessus du feu. Surpris de la présence et de l'activité des étrangers, ils bourdonnèrent dans la cheminée, ils frappèrent ensemble aux portes et aux fenêtres. Enfin ils se blottirent dans un coin de l'ancienne tour, et commencèrent à discuter entre eux si la flamme allumée ce soir continuerait maintenant à brûler, et s'ils verraient chaque jour une joyeuse lumière se répandre par les croisées sur les prés, sur les champs et sur la forêt. Et pendant qu'ils se demandaient si le nouvel ordre de choses serait assez fort pour se consolider, la fumée chassa les chauves-souris hors de leur refuge dans la cheminée, et les fit voltiger tout endormies autour des crêneaux de la tour. Les hiboux perchés dans les fentes des murs secouèrent leur grosse tête et gémirent sur l'arrivée des temps nouveaux.

II

Celui qui a toujours marché dans des voies régulières, consacrées par le temps, la coutume, l'ordre et la loi, transmises

dans son pays depuis des siècles, de génération en génération, et qui se trouve tout à coup jeté seul sur une terre étrangère, où la loi est impuissante à lui assurer l'exercice de ses droits, et où il est obligé chaque jour de conquérir en quelque sorte par sa propre force la faculté de vivre, celui-là reconnaît tout ce qu'il y a de sacré dans les liens indissolubles que forment autour de chaque individu des milliers d'hommes soumis comme lui aux lois communes de la famille et de l'État. Qu'un tel homme gagne ou perde à l'étranger, il deviendra autre qu'il n'était. Est-il faible, il sacrifiera sa propre nature à la volonté arbitraire de celui qui règne sur le cercle dans lequel il est entré. S'il a assez d'étoffe pour être un homme, il le deviendra alors. Son âme s'attachera doublement aux biens dans la possession desquels il a grandi, et peut-être tiendra-t-il même encore plus aux préjugés dans lesquels il a été nourri. Il estimera alors comme un bien suprême ce qu'autrefois il considérait avec indifférence, comme l'air et le soleil. Ce n'est qu'à l'étranger qu'on apprécie le charme qu'il y a dans le dialecte national, et ce n'est souvent que loin de son pays qu'on apprend à savoir ce que c'est que la patrie.

Il fut aussi réservé à Antoine de sentir ce qu'il possédait et ce qui lui manquait encore.

Le lendemain on se mit à visiter les terres. La propriété se composait du domaine principal et des dépendances. La moitié des terres seulement était labourable; une petite partie était en prés, tout le reste était couvert par une vaste forêt dont la lisière était bordée de sables stériles.

Le château et le village se trouvaient comme dans une grande clairière au milieu du bois. Il y avait deux dépendances situées aux côtés opposés, à l'est et à l'ouest, cachées par des massifs d'arbres. Une troisième dépendance était tout à fait séparée du domaine par la forêt; adossée à un autre village polonais, elle avait une ferme particulière et était depuis longtemps considérée comme une propriété indépendante. Elle comprenait plus du quart des terres, avait une distillerie et était depuis quelques années affermée par un distillateur aisé. Le bail avait été passé pour quelques années par Ehrental; le prix du fermage était peu élevé et plutôt à l'avantage du fermier qu'à celui du propriétaire. Cependant ce fermage était actuellement une bonne fortune pour le possesseur du domaine, puisqu'il offrait au moins un revenu assuré. La forêt, ravagée, était placée sous la direction d'un garde.

Le spectacle qu'on avait en sortant du château pour aller dans la campagne était des plus affligeants. Presque tous les

champs 'étaient en friche, et, si dans quelques endroits le soc de la charrue avait passé sur la terre, c'est que les habitants du village, considérant le domaine privé de maître comme leur propriété, l'avaient cultivé pour leur propre compte. Aussi regardaient-ils de travers Antoine et son compagnon, avec une fureur qu'ils avaient peine à dissimuler. Il y avait bien des années que les paysans n'avaient point fait de corvées ni fourni de chevaux d'attelage et de labour, et le bailli, qu'Antoine avait fait appeler, déclara avec hauteur que la commune ne souffrirait pas le retour à l'ancien régime. Il prétendait ne pas savoir un mot d'allemand, et l'éloquence de Charles ne put lui arracher que des discours incohérents. Mais, quelque abandonnés que fussent ces champs couverts de mauvaises herbes, le sol était cependant en plusieurs endroits meilleur que ne l'avait espéré Antoine. Le cabaretier vanta le rapport des terres qu'il avait cultivées. Du côté de la forêt seulement, le terrain était maigre et peu propre à la culture des fruits et des légumes.

« Voici une journée sérieuse, dit Antoine en mettant son portefeuille dans sa poche. Fais atteler le *bristchka*, et allons voir les vaches. »

La dépendance dans laquelle on avait logé le bétail était située à l'ouest et se trouvait à une demi-lieue du château. Le tout se composait d'une misérable étable et de la demeure du vacher. Le troupeau de bêtes à cornes et deux couples de bœufs à trait avaient été livrés aux soins d'un métayer. Celui-ci dirigeait tout avec sa femme et un berger imbécile. Ces gens ne comprenaient presque pas l'allemand et n'inspiraient pas la confiance. La femme était malpropre, n'avait ni souliers ni bas, et les écuelles à lait paraissaient être rarement lavées. Le valet et quelquefois le berger labouraient avec les bœufs où ils le jugeaient convenable; le troupeau paissait sur les vastes champs qui entouraient la métairie.

« Voici de la besogne pour toi, dit Antoine; examine le troupeau et tout ce que tu trouveras de fourrages d'hiver. Moi, je ferai l'état des bâtiments et des instruments aratoires. »

Le rapport de Charles fut le suivant :

« Vingt-quatre vaches laitières, moitié autant de génisses et de veaux, un vieux taureau; une douzaine de vaches au plus sont bonnes, les autres ne valent pas l'herbe qu'elles mangent. Tout est de mauvaise race. On a amené ici anciennement quelques vaches étrangères, probablement suisses, et un taureau beaucoup trop gros pour la race de ce pays; voilà ce qui a produit ces vilains métis. Les meilleures pièces ont été évidemment

changées ; car quelques misérables bêtes, ramassées sans doute depuis peu dans le pays, viennent se mêler au troupeau, qui les traite avec dédain et fait bande à part. Quant au fourrage, il y a un peu de foin pour l'hiver et quelques bottes de paille d'avoine. Pour la paille de litière, il n'y en a pas du tout.

— Les bâtiments sont dans un pitoyable état, s'écria Antoine. Allons, cocher, conduis-nous à la distillerie. J'ai examiné sérieusement le bail et je suis parfaitement renseigné. »

La voiture traversa le ruisseau sur un mauvais pont, roula ensuite à travers les champs sur une plaine de sable où l'on ne voyait que quelques euphorbes ; entre leurs racines avait germé la graine d'un pin, qui étalait ses branches au-dessus du sable. Ensuite venait la forêt, des buissons et des taillis avec de grands vides, parmi lesquels paraissait du sable jaune ; partout les racines vivaces des arbres abattus, entourées de lichen et de touffes de landes. Les chevaux n'avançaient qu'au pas dans le sable friable ; aucun des deux compagnons ne parlait ; leurs regards se fixaient avec impatience sur les quelques arbres auxquels un hasard heureux avait donné un port plus haut et plus large qu'à leurs chétifs voisins.

Enfin la perspective s'agrandit ; nos voyageurs aperçurent encore une douzaine de pins sur la route, puis ils entrèrent dans une plaine uniforme et bornée de bois comme les champs dont ils sortaient. Ils arrivèrent à un village que dominait un clocher ; ils passèrent près d'un grand crucifix en bois et s'arrêtèrent dans la cour de la ferme.

Le fermier avait sans doute déjà été informé de leur arrivée ; il connaissait probablement mieux les affaires du baron qu'Antoine ne l'aurait désiré, car il reçut les voyageurs d'un air roide et protecteur. A peine les conduisit-il dans une chambre vide, et une de ses premières questions fut :

« Croyez-vous donc que Rothsattel pourra conserver la propriété ? Il y a ici beaucoup à faire, et, à ce que j'apprends, il n'est pas en état d'avancer des capitaux. »

Ce ton froid et arrogant aigrit Antoine ; mais il répondit avec le calme que donnent l'habitude et l'usage du monde :

« Si vous me demandez : « Le baron de Rothsattel gardera-t-il le domaine ? » je vous réponds qu'il sera d'autant plus à même de le faire, que ses fermiers et ses redevanciers mettront plus de conscience à remplir leurs obligations. Maintenant je viens m'assurer par moi-même si vous avez rempli ces obligations. Je suis chargé d'examiner l'inventaire fait à votre contrat de fermage, et, si vous tenez à être dans de bons termes avec le

baron tant pour le présent que pour l'avenir, je vous donne le conseil d'être dorénavant plus poli envers ses mandataires.

— Que le baron soit bien ou mal avec moi, cela m'est tout à fait indifférent, répondit l'orgueilleux fermier. Mais puisque vous parlez de votre mandat, montrez-le-moi donc.

— Le voici, » dit Antoine en sortant tranquillement l'acte de sa poche.

Le fermier examina le papier avec soin, ou du moins en fit semblant. Enfin il rendit l'acte d'un air insouciant et dit d'un ton bourru :

« Je ne sais pas si vous avez le droit de visiter ma ferme en ce moment ; mais je veux bien vous le permettre. Allez voir ce que vous voudrez. »

Après ces mots, il mit sa casquette sur sa tête et se retourna comme pour aller dans la chambre à côté.

Charles, ne se possédant plus, saisit une chaise et en frappa le sol avec colère ; mais Antoine, sans perdre son sang-froid, barra le chemin au fermier et lui dit avec le calme d'un magistrat :

« Je vous laisse le choix : ou vous me ferez voir vous-même toute votre ferme, ou bien j'en ferai dresser l'inventaire en justice. Cette dernière voie vous causera des frais que je crois inutiles. Votre présence est nécessaire pour reconnaître ce qui est porté sur l'inventaire, et c'est pourquoi vous êtes obligé de nous accompagner vous-même. En outre, je vous dirai encore qu'il est de l'intérêt de tout fermier d'être dans de bons termes avec le propriétaire, s'il tient à ce qu'on prolonge son bail. Vous savez que le vôtre expire dans deux ans. Je ne trouve pas non plus un grand plaisir à passer quelques heures dans votre société ; mais, si vous manquez de politesse envers moi et si vous ne remplissez pas les obligations qui vous sont prescrites par votre contrat, le propriétaire de votre ferme profitera de toute négligence dont vous vous seriez rendu coupable pour faire rompre judiciairement ses rapports avec vous. A présent, c'est à vous de choisir. »

Le fermier tout déconcerté regarda quelques instants la figure résolue d'Antoine et dit enfin :

« Si vous y tenez absolument ;... je n'avais aucune mauvaise intention. »

Il porta involontairement la main à sa casquette, et, marchant devant, il entra dans la cour.

Antoine prit de nouveau ses tablettes. On procéda à l'inventaire :

« N° 1. L'habitation, avec le toit en mauvais état.

— N° 2. L'étable à vaches, avec un pan de mur écroulé, etc. »

Cette visite peu agréable et entremêlée de discussions dura longtemps. L'air magistral d'Antoine et la tenue militaire de son compagnon finirent par imposer au fermier ; il prit un verbe moins haut et fit quelques excuses.

Antoine, après avoir fait signe au cocher d'avancer, dit au fermier :

« Je vous donne un mois pour faire les réparations que je vous ai signalées. Au bout de ce délai, je reviendrai. »

Et Charles, déjà assis dans la voiture, cria au manant consterné :

« Seriez-vous assez bon pour ôter maintenant votre casquette, comme je fais ? c'est le moment convenable. C'est bien : avec le temps, vous vous y ferez. Allons, cocher, partons !... Quand vous reviendrez, dit-il à Antoine, cet homme sera souple comme un perce-oreille qui sort d'une prune. Il s'est engraisé à la ferme.

« — Et le domaine a été détérioré par son incurie, reprit Antoine. Allons à la nouvelle métairie. »

— C'était une pauvre habitation, flanquée d'un côté d'une longue bergerie, et de l'autre d'une écurie et d'une grange.

« Voici qui est remarquable, dit Charles en montrant de loin les bâtiments. Ce toit n'a pas de trous. Il y a là, dans le coin, un carré où l'on a mis de la paille nouvelle ; grâce à Dieu ! le toit est réparé.

— Voilà notre dernière espérance, » repartit Antoine.

Quand la voiture s'arrêta devant la porte, la tête d'une jeune femme se montra à la fenêtre ; à côté d'elle parut un petit garçon aux cheveux blonds. Tous deux reculèrent aussitôt.

« Cette métairie est le bijou du domaine ! s'écria Charles en s'élançant hors du britschka. Il y a ici des traces visibles d'engrais et de fosse à fumier. Voilà un coq, et une poule le suit. Mille tonnerres ! un vrai coq avec une queue, et en famille. Et voici un myrte à la fenêtre ; hurra ! Il y a une ménagère, je me sens comme dans mon pays. Il doit y avoir ici des Allemands ! »

Une jeune femme proprement vêtue sortit de la maison avec son garçon aux cheveux bouclés, qui, à la vue des étrangers, mit ses doigts dans sa bouche et se cacha derrière le tablier de sa mère.

Antoine demanda à la femme où était son mari.

« Il aura vu votre voiture du champ où il travaille, et il ne tardera pas à venir, » dit la jeune femme en rougissant.

Elle pria les messieurs d'entrer à la maison et essaya vivement avec son tablier deux chaises en bois. La chambre, crépie en blanc, était propre ; les meubles de bois peint en rouge étaient bien tenus. La cafetière bouillait dans le poêle en briques ; dans le coin une horloge de la forêt Noire faisait entendre son tic tac, et sur une petite étagère, le long du mur, on voyait deux figures en porcelaine peinte, quelques tasses et environ une douzaine de volumes. Derrière une petite glace accrochée au mur, se trouvaient le tue-mouches et une verge de bouleau entourée d'un ruban rouge. Sur toute l'étendue du domaine qu'ils avaient parcourue, c'était là le premier endroit où ils se trouvaient à l'aise.

« Un livre de prières et une verge, dit Antoine d'un ton affable ; vous devez être une brave femme. Viens auprès de moi, blondin. »

Il attira à lui le petit bonhomme ébahi, le fit aller sur ses genoux au pas, au trot et au galop, jusqu'à ce que le petit drôle se décidât à loger ses mains ailleurs que dans sa bouche.

« Il connaît cela, dit la jeune femme radieuse ; son père lui fait faire le même exercice quand il est content de lui.

— Vous avez passé par des temps bien durs, se mit à dire Antoine.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, quand nous avons appris qu'un baron allemand avait acheté le domaine et que nous devions tout bien tenir pour nos nouveaux maîtres qui viendraient prochainement et établiraient peut-être ici leur résidence, nous nous sommes réjouis comme des enfants : toute la journée mon mari était comme un homme qui sort du cabaret, et moi, j'ai pleuré de joie. Nous pensions que l'ordre allait commencer à régner parmi nous ; car on aime à savoir pour qui l'on travaille. Mon mari a parlé sérieusement au berger, qui est également de notre pays, et à eux deux ils sont convenus qu'ils ne souffriraient plus que le régisseur vendit encore quelque chose. Voilà ce qu'ils ont dit aussi au régisseur lui-même. Mais bien des semaines se sont passées, et personne n'est venu ; tous les jours nous sommes allés aux informations au cabaret. Mon mari a été s'enquérir au tribunal de Rosmin. Enfin le bruit a couru que le baron ne viendrait pas du tout et que le domaine serait revendu. Il y a aujourd'hui quinze jours, le régisseur est venu avec un boucher étranger ; il a exigé que mon mari lui livrât des moutons. Mon mari ayant refusé d'obtempérer à cette demande, ils l'ont menacé et ont voulu entrer de force dans la

bergerie. Mais mon mari et le berger se sont placés devant la porte et ont repoussé les deux assaillants. Enfin ceux-ci sont repartis en jurant et en déclarant qu'ils reviendraient chercher les moutons au premier jour. Depuis ce temps, nos hommes ont veillé chaque nuit. Voilà le fusil chargé que mon mari a emprunté. Aussi toutes les fois, la nuit, que j'entendais le chien aboyer et que quelque chose bougeait dans la cour, je m'éveillais en sursaut et je tremblais pour mon mari et pour mon enfant. Il y a ici des hommes dangereux, monsieur l'intendant ; vous vous en apercevrez bientôt.

— J'espère que les choses changeront maintenant , dit Antoine. Vous menez ici une vie bien solitaire ?

— En effet, elle est bien solitaire, reprit la jeune femme. Nous n'allons presque jamais au village ; le dimanche seulement nous nous rendons quelquefois à l'église dans les villages allemands. Mais il y a toujours tant de choses à faire dans la maison, et, continua-t-elle d'un ton embarrassé, je vais vous dire franchement, et si cela ne vous convient pas, cela cessera. J'ai bêché un petit coin de terre derrière la grange ; nous l'avons entouré d'une haie et nous en avons fait un jardin. J'y ai planté ce qu'il me fallait pour la cuisine. Et ensuite, ajouta-t-elle en hésitant, il y a encore les poules, une douzaine de canards, et, si vous pouviez ne pas vous fâcher, les oies dans l'arrière-pacage, et (portant son tablier à ses yeux) il y a encore la vache et le veau.

— Notre veau, s'écria le petit blondin en frappant avec les mains sur le genou d'Antoine.

— Si vous n'êtes pas content que j'aie toutes ces bêtes à mon compte, continua la femme en pleurant, je m'en déferai. Ni mon mari ni le berger n'ont été payés, depuis la dernière tonte des brebis ; et ce qui est nécessaire pour vivre, il nous a fallu nous le procurer au moyen de ventes forcées. Mais mon mari a tout écrit, et il vous présentera les comptes, pour que vous voyez que nous ne sommes pas de malhonnêtes gens.

— J'espère que cela s'arrangera sans peine, dit Antoine en cherchant à calmer la pauvre femme. En attendant, montrez-moi votre jardin, et, si c'est possible, vous le garderez.

— Il ne s'y trouve plus rien, » dit-elle comme pour s'excuser ; et elle conduisit ses hôtes dans l'enclos où les couches avaient déjà été bêchées et disposées de manière à les laisser reposer pendant l'hiver.

Elle se baissa et cueillit quelques asters et les fleurs dont elle était le plus fière, des violettes d'automne. Elle en fit un bouquet qu'elle présenta à Antoine.

« Puisque vous êtes Allemand, » dit-elle avec un gracieux sourire.

On entendit dans la cour des pas précipités. Le métayer arriva en jaquette, les joues rougies par le travail. C'était un jeune homme bien fait, ayant un air posé et une physionomie qui inspirait la confiance. Antoine lui dit quelques mots aimables et le métayer courut avec empressement dans la maison chercher ses registres.

« Regardons d'abord la métairie, dit Antoine ; j'emporterai les livres, et vous viendrez demain au château, où nous réglerons tout.

— Les chevaux sont aux champs, déclara le métayer. Je conduis moi-même une charrue ; l'autre est conduite par le valet du berger. Nous n'avons plus que quatre chevaux ; autrefois il y en avait douze à l'écurie. Cette année-ci notre culture n'a pas produit beaucoup plus que la fourniture prescrite, et le fourrage pour le bétail. Nous avons manqué de tout. »

Cependant la visite de la métairie ne fut pas trop affligeante. Les bâtiments étaient en assez bon état, et les provisions de la grange paraissaient suffisantes pour l'entretien du troupeau pendant l'hiver. Enfin le métayer ouvrit avec satisfaction une porte du grenier, et, montrant des pois, dit :

« Vous avez vu les tiges sur le toit de l'étable ; voici les pois eux-mêmes que j'ai cachés au régisseur, parce que j'ai pensé que c'est à vous qu'ils appartenaient. Cette conduite était bien un peu intéressée, ajouta-t-il avec franchise ; car nous n'avions rien, et il me fallait songer pour nous aux moyens de vivre, si l'hiver ne nous apportait aucun secours. »

La femme du métayer approcha avec son garçon, comme Antoine et Charles se disposaient à partir. Elle fut dans la plus grande joie d'apprendre que la position de son mari allait s'améliorer.

« C'est bien, dit Antoine en souriant. J'espère que nous nous entendrons. Allons maintenant voir les brebis. Accompagnez-nous, mon ami ; nous irons à pied. »

La voiture prit les devants. Le métayer expliqua l'état des terres de labour. Il n'y en avait pas le quart de défriché ; tout le reste était en friche depuis bien des années et servait de pâturage.

Quand les visiteurs approchèrent de l'étable des brebis, presque les seuls êtres vivants qui appartenissent au domaine, Charles, dans son impatience, pressa le pas. Le berger vint d'un air grave au-devant des étrangers. Il était accompagné de ses

deux chiens, dont l'un, vieux et expérimenté, marchait posément comme son maître : on eût dit qu'il sentait l'approche d'une ère nouvelle pour le domaine ; tandis que l'autre, tout jeune et encore novice dans les fonctions pénibles de chien de berger, s'efforçait en vain de conserver l'apparence d'une calme dignité. Dans son ardeur, il courait toujours devant son maître en aboyant, jusqu'à ce que le grognement désapprobateur de son camarade plus intelligent le forçât de s'arrêter.

Le berger ôta cérémonieusement son large feutre, et attendit que les étrangers daignassent lui adresser la parole. Habitué à penser et à vivre au milieu de la campagne, il savait quelles étaient les personnes qu'il voyait devant lui ; mais, obligé par état de dompter dans les brebis et les chiens la trop grande précipitation, il aurait cru ridicule de montrer lui-même la curiosité d'un chevreau. Le métayer, en décrivant un cercle avec la main, présenta aux deux messieurs le berger, qui inclina plusieurs fois la tête pour indiquer qu'il comprenait parfaitement la vérité des paroles dites par Antoine.

« Berger, vous avez là un beau troupeau ?

— Cinq cent vingt-cinq pièces, répondit le berger, dont quatre-vingt-six agneaux et quarante moutons gras. »

Il parcourut du regard le troupeau pour trouver une brebis qui réunît toutes les qualités requises d'un bon échantillon, et saisissant promptement la bête par les pattes de derrière, il présenta la laine. Charles l'examina. Les bêtes étaient grandes et vigoureuses, comme le comportait la nature du domaine, et leur toison plus égale et plus belle qu'on ne devait s'y attendre.

« Les brebis bien nourries donnent une bonne laine, dit fièrement le berger. C'est de la laine de choix. »

Un agneau d'un an fut assez maladroit pour tousser. Le berger jeta un regard de mécontentement sur la pauvre bête indiscreète, et dit :

« Le troupeau est parfaitement sain.

— Depuis quand servez-vous ici ? demanda Antoine.

— Depuis neuf ans, répondit le berger. Quand je suis arrivé ici, toutes ces pauvres bêtes étaient maigres et nues comme les barbets de ville. Il a fallu se donner de la peine ; personne que moi ne s'est occupé du troupeau, et il ne s'en est pas plus mal trouvé. Si j'avais eu toujours de la paille de pois, et l'hiver des pois communs pour les brebis....

— Nous verrons ce qu'on pourra faire, répondit Antoine. Il y a bien peu de provisions ici pour l'hiver.

— C'est vrai, dit le berger ; mais voici un bien beau pâturage.

— Je crois bien, dit Antoine en souriant, que vos moutons ne sont pas mécontents. Il y a ici peu de champs sur lesquels votre chien n'ait aboyé en toute saison pour réunir le troupeau. J'ai appris avec plaisir que vous avez bravement défendu les moutons confiés à votre garde pour les conserver à votre nouveau maître. Les gens de ce pays vous ont-ils contrarié souvent ?

— Je ne puis pas dire cela, monsieur, répondit le berger. Les hommes se ressemblent partout ; ils ne veulent pas écouter, et agissent sans réflexion. »

Et, s'appuyant sur son long bâton, il baissa un regard satisfait sur son chien, qui, docile et fidèle à son devoir, après avoir couru autour du troupeau en aboyant, venait s'essuyer familièrement le museau aux chausses de son maître.

« Regardez ce chien ! Quand j'ai dressé un chien pendant deux ans, ou il est bon, ou bien il ne vaut rien. S'il ne peut pas me servir, je le chasse et j'en suis débarrassé ; mais s'il a profité de mes leçons, je puis compter sur lui toute sa vie aussi bien que sur moi-même. Le garçon que vous voyez là-bas, auprès des moutons, je l'ai à mon service depuis trois ans, et je ne suis pas une heure sans craindre qu'il ne lui passe quelque sottise lubie par la tête, et qu'au lieu de conduire mes moutons à droite, il ne fasse lui-même une escapade à gauche. C'est pourquoi, je le répète, on ne peut pas compter sur les hommes.

— Et sur qui comptez-vous donc dans ce monde ? demanda Antoine.

— D'abord sur moi-même, dit le berger, car je me connais, et puis sur mon chien Krambon ; en outre, avant tout, comme il convient... »

Et il leva la tête vers le ciel..., puis il siffla doucement son chien. Krambon se mit aussitôt à bondir autour du troupeau.

« Et vous, monsieur, continua le berger, resterez-vous auprès de M. le baron ?

— Je pense que oui, répondit Antoine.

— Et pourrais-je vous demander à quel titre ? vous n'êtes ni régisseur ni intendant, car vous n'avez pas encore regardé les moutons, et cependant il est grandement temps qu'ils partent. Puis-je donc vous demander quelle fonction vous avez auprès du nouveau seigneur ?

— S'il vous faut absolument un titre, répondit Antoine, nommez-moi agent comptable.

— Agent comptable ? dit le berger d'un air réfléchi. En ce cas, je puis bien vous parler de mes gages ?

— Oui, certes, berger, nous en causerons la première fois que je vous verrai.

— Cela ne presse pas, dit le berger ; seulement on est bien aise de savoir où l'on en est.... Dans ma chambre il y a un carreau cassé. Comme le vitrier viendra sans doute prochainement au château, je vous prierai, monsieur le comptable, de vouloir bien songer à moi. »

Charles et le métayer étant survenus, Antoine dit au cocher :

« Conduisez-nous à la maison du forestier.

— Vous voulez aller chez le forestier ? demanda le métayer d'un air embarrassé.

— Comment ! monsieur le comptable veut aller voir le forestier ? demanda le berger en s'approchant de quelques pas.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il ? demanda Antoine du fond de la voiture.

— C'est seulement, dit le métayer avec une certaine hésitation, que le forestier est un original ; et, si M. le baron ne vient pas en personne, il ne se rendra pas.

— Il habite donc une forteresse ? demanda Antoine en riant.

— Il s'est barricadé, dit le métayer, et ne laisse pénétrer personne dans sa maison. Il vit à sa manière.

— Oui, c'est un homme des bois, ajouta le berger en faisant un signe de tête.

— Les Polonais, continua le métayer, disent que c'est un nécromancien.

— Il sait se rendre invisible, s'écria le berger.

— Est-ce que vous le croyez aussi ? demanda Charles avec surprise.

— Il n'y a pas de sorciers, dit le berger d'une forte intonation de voix, comme pour blâmer ce préjugé. Les gens du village accusent beaucoup de personnes d'être magiciens. Le forestier est un homme tout rond, tout naturel.

— Au fond c'est un brave homme, reprit le métayer ; mais il a ses lubies.

— J'espère qu'il respectera mon mandat, repartit Antoine. Il serait le premier à s'en repentir, s'il ne le faisait pas.

— Cependant, il vaudra mieux, je crois, que je lui parle d'abord, fit remarquer le métayer. Si vous vouliez me permettre de vous accompagner, il a en moi une grande confiance.

— Eh bien ! soit, prenez les guides, le valet pourra conduire la charrue en attendant. Au retour, nous vous descendrons chez vous. Voyons allons trouver maintenant cet homme si redoutable ! »

Le métayer prit un chemin de traverse qui conduisait dans la forêt entre de jeunes pousses de pins. Le sol était encore de sable, et les arbres étaient bien maigres et bien rabougris.

On passa par-dessus des quantités de racines et de pierres, et on s'enfonça dans la forêt. Près d'un taillis de bois de quinze ans, le chemin de voiture cessait. Le métayer passa les guides autour du tronc d'un arbre et pria les messieurs de descendre. Un sentier étroit les conduisit au milieu d'épais massifs de sapins. Les feuilles longues et piquantes s'attachaient à leurs habits; l'air était imprégné d'une forte odeur de résine. Derrière les jeunes pousses, le sol s'inclinait et devenait humide; une mousse verte y étendait ses couches moelleuses, et un groupe de pins puissants élevaient dans les airs leurs sombres couronnes.

C'est à l'ombre de ces arbres que se trouvait la maison du forestier, entourée d'un enclos de grosses planches ceint au dehors, en guise de haie, d'une triple rangée de jeunes plants de pin. Un petit ruisseau sortant du bois de l'enclos serpentait au milieu d'épaisses fougères, et bondissait en murmurant au-dessus des pierres qu'il rencontrait sur son passage. Dans le bas on jouissait de la fraîche verdure de la mousse et on se trouvait abrité par l'ombrage d'arbres séculaires couverts de lichen et de plantes grimpantes; dans le fond on apercevait la maison cachée par le vert feuillage de la haie. Cet aspect qu'on avait depuis le sable et la bruyère récréait singulièrement la vue. On ne découvrait aucune trace de chemin, et la mousse n'offrait pas le moindre vestige de pas d'hommes; ce n'est qu'à l'abolement des chiens dans la cour qu'on reconnut que la maison n'était pas habitée par la fée Holle ou les sept petits nains, mais bien par des êtres humains. Les visiteurs firent le tour de l'enclos et arrivèrent à une porte étroite, faite de forts madriers et fermée solidement en dedans.

« Son bouvreuil est perché au haut de la fenêtre, dit le métayer. Le forestier est chez lui.

— En ce cas, appelez-le, dit Antoine.

— Il y a longtemps qu'il sait que nous sommes ici, répondit le métayer en indiquant une foule de petites ouvertures pratiquées dans l'enclos. Voyez-vous ces trous, ces judas dans le bois? Il nous observait déjà, mais c'est là sa manière. Il faut que je donne le signal convenu, autrement il n'ouvrira pas. »

Le métayer mit deux doigts dans sa bouche et siffla trois fois. Mais tout demeura silencieux.

« Il est malicieux, » dit le métayer désappointé.

Il siffla de nouveau jusqu'à ce que l'aboiement des chiens se changeât en hurlements, et que le bouvreuil se mit à battre des ailes.

Enfin une voix rauque se fit entendre de l'autre côté du mur :

« Mais diantre, qui amenez-vous donc avec vous ? »

— Ouvrez, forestier ; les nouveaux maîtres sont arrivés.

— Allez-vous-en au diable avec vos nouveaux maîtres, répondit la même voix avec colère : j'ai assez de ce régime-là. »

Le métayer consterné regarda Antoine.

« Ouvrez la porte, cria ce dernier froidement. Vous gagnerez à faire de bon gré ce que je puis vous forcer de faire. »

— Forcer ? demanda la voix. Voyez, comment vous accommoderez-vous de celui-là ? »

Et aussitôt le canon d'un fusil à deux coups passa par le trou de la porte et se balança de côté et d'autre.

« Cette arme ne vous sera pas d'un grand secours. Nous portons quelque chose avec nous qui aura dorénavant plus de pouvoir dans cette forêt que la force, c'est-à-dire le droit et la loi.

— Ah ! oui-da, reprit la voix, et qui êtes-vous donc ? »

— Je suis le mandataire du nouveau seigneur, et je vous ordonne d'ouvrir la porte.

— Vous appelez-vous Moïse ou Lévi ? cria de nouveau la voix. Je ne veux rien avoir à démêler avec quelque mandataire que ce soit ; car tous ces gens qui se disent mandataires ne sont pour moi que des fripons.

— Mille tonnerres ! vous avez la tête bien dure, s'écria Charles dans la plus grande exaspération. Comment pouvez-vous vous permettre de parler de mon maître d'une façon si irrévérencieuse, maudite botte de gendarme ?

— Botte de gendarme ? demanda la voix ; parlez-moi de cela ! Voilà la parole la plus sensée que j'aie entendue depuis longtemps. »

Et tirant le verrou, le forestier s'avança devant la porte, qu'il referma derrière lui.

C'était un petit homme trapu, à larges épaules, à cheveux gris, et avec une longue barbe grise qui lui descendait jusqu'à la poitrine ; dans sa figure ridée, ses deux yeux rusés brillaient comme deux charbons ardents ; il portait un gros habit râpé, dont la couleur était mangée par le soleil et la pluie. Son fusil à la main, il regarda fièrement les étrangers. Il ressemblait à un tronc d'arbre de la forêt. Enfin il demanda :

« Qui de vous m'a injurié ? »

— Moi, répondit Charles en avançant, et vous entendrez autre chose que des gros mots si vous persistez dans votre insubordination.

— Quelle espèce de bonnet portez-vous là? demanda le vieux reclus en regardant attentivement Charles.

— Il faut que dans votre forêt vous soyez devenu un vrai champignon pour ne pas pouvoir le distinguer, répondit Charles en faisant le moulinet avec son bonnet.

— Vous êtes hussard? demanda le forestier.

— Invalide, » répondit Charles.

Le vieux grognard montra un petit ruban sur son habit.

« Je suis de l'ancienne *landwehr* de 1813 et de 1814. »

Charles porta la main à son bonnet en forme de salut militaire.

« Comme mon ancien, je vous respecte, mais vous êtes tout de même un manant.

— A vous entendre, on ne dirait pas non plus que vous êtes un invalide, dit le forestier. Vous avez l'air assez déluré, et vous ne jurez pas mal comme cela. Ainsi vous n'êtes ni des spéculateurs ni des hommes d'affaires? demanda-t-il en se tournant du côté d'Antoine.

— Soyez donc raisonnable, cria le métayer. Ce monsieur est chargé d'administrer le domaine jusqu'à l'arrivée des nouveaux maîtres. Les temps vont devenir meilleurs, forestier; ce monsieur n'est pas comme tous ceux qui sont venus ici ces dernières années. Avec votre esprit récalcitrant, vous courez de gaieté de cœur à votre ruine.

— Vraiment? Ne vous inquiétez pas de moi, je me tirerai bien d'affaire tout seul. Vous êtes donc, dites-vous, mandataire? C'est que ces derniers temps nous en avons vu venir à chaque instant avec un nouveau plein pouvoir. Et sachez-le bien, continua-t-il d'un ton colère en avançant de quelques pas, vous ne trouverez chez moi ni livres ni comptes. Comme forestier de ce domaine, je me suis chamaillé depuis cinq ans avec tous ces hommes munis de pleins pouvoirs. Chacun a fait abattre des cordes de bois pour son compte; enfin les paysans des environs sont venus faire ici leurs provisions de bois tout à leur aise, et, quand je leur mettais mon fusil sous le nez, ils me présentaient à leur tour quelque chiffon de papier, signé d'un de ces mandataires, qui leur donnait carte blanche. Comme on ne m'écoutait pas et que je n'avais plus aucune autorité, j'ai fini par ne plus me mêler de rien et par vivre tout seul à ma guise. Il y a ici peu de gibier. Toutes les bêtes que j'ai tuées, je les ai mangées, et puis j'en ai vendue la peau ou la fourrure; car l'homme ne peut pas vivre de

l'air du temps. Depuis cinq ans je n'ai pas touché un sou de gages; il m'a fallu les prendre moi-même. Tous les ans j'ai abattu pour moi quinze gros arbres qui avaient quatre-vingt-dix ans. La futaie fournira encore du bois pour trois hivers. Mon temps de service expire à cette époque. Une fois la dernière souche abattue, j'aurais tué mes chiens, et un endroit isolé dans le bois serait devenu pour moi l'asile du dernier repos. »

Il regarda son fusil d'un air farouche.

« J'ai vécu ici pendant trente ans, j'ai enterré ma femme et mes enfants dans le cimetière allemand, je ne m'inquiète pas de ce qui peut m'arriver maintenant. Aussi loin que s'étend l'aboiement de mes chiens autour de ma maison, et aussi loin que porte ma balle, tout est en ordre dans la forêt; le reste est devenu la proie des mandataires ou régisseurs. Voilà les seuls comptes que je puisse vous remettre, et maintenant faites de moi ce que vous voudrez. »

Et, dans une vive agitation, il frappa par terre avec la crosse de son fusil.

« A tout ce que vous venez de me dire, dit Antoine, je répondrai dans votre demeure et dans la maison qui appartient actuellement à votre maître le baron de Rothsattel. »

Il s'avança vers la porte et mit la main sur le verrou de bois.

« Par le présent acte, j'ai pris possession de la propriété du nouveau seigneur. »

Il ouvrit la porte et fit signe au forestier :

« Retenez vos chiens, et conduisez-nous dans votre chambre, comme il est de droit. »

Le forestier, n'osant plus contredire, marcha lentement devant, rappela les chiens et ouvrit le loquet de sa porte.

Quand Antoine fut entré dans la chambre avec ses compagnons, il dit :

« Maintenant, forestier, que vous avez ouvert la maison, je vous répondrai sur-le-champ. Tout ce que vous avez fait jusqu'à ce jour ne saurait être changé et il n'en sera plus question. A partir d'aujourd'hui, vous toucherez de nouveau des gages et rentrerez dans vos anciennes fonctions. Nous allons faire de nouvelles conventions : en reprenant la surveillance de la forêt, vous veillerez dorénavant à la conservation des bois et aux droits et immunités de chasse. Il est de votre devoir d'obéir à votre nouveau maître, de défendre ses intérêts, et dès ce moment je vous rends responsable de toute infraction volontaire de votre part. Je vous protégerai dans l'accomplissement légal de vos fonctions, et, si

je n'en ai pas le pouvoir, je réclamerai pour nous l'appui de la loi. Nous sévrons contre tous les empiétements faits sur nos droits dans la forêt, et nous saurons faire cesser le désordre et empêcher les dégâts. Nous voulons introduire une meilleure administration dans ce malheureux domaine. Le nouveau seigneur s'attend à ce que vous l'aidiez dans cette tâche en serviteur fidèle et loyal. Vous abandonnerez la vie de braconnier à laquelle vous vous êtes livré ces dernières années. Nous sommes compatriotes; vous viendrez régulièrement au château et me ferez des rapports sur la forêt, et nous aurons soin que dans vos vieux jours vous ne vous sentiez pas délaissé. Si vous voulez faire honnêtement tout ce que je vous demande, donnez-moi la main en gage de votre foi. »

Après avoir écouté tout ébahi, et la casquette à la main, le discours d'Antoine, le forestier frappa dans la main qu'on lui offrait, et dit :

« Je ne demande pas mieux.

— Après cette promesse, continua Antoine, je vous prends formellement au service du nouveau propriétaire. »

Le forestier serra longtemps la main d'Antoine dans ses deux mains; enfin il s'écria :

« Je serai heureux de voir l'état des choses s'améliorer dans ce domaine. Je ferai ce qui dépendra de moi; mais je vous dis d'avance que nous aurons une rude besogne. Par suite de la mauvaise administration, et grâce aux régisseurs infidèles, les paysans sont devenus de vrais brigands, et, je le crains bien, mon vieux fusil aura plus d'une fois à dire le dernier mot.

— Nous ne ferons pas d'injustice et nous n'en souffrirons pas. Attendons le résultat, répondit Antoine d'un ton sérieux. Et maintenant, forestier, montrez-nous votre demeure, et préparez-vous à nous accompagner dans la forêt. »

Antoine visita la petite maison; la chambre était garnie de planches à l'intérieur. Une lumière terne entrant par les petits carreaux des fenêtres. La couleur foncée des lambris et les poutres noires du plafond augmentaient l'obscurité et donnaient à la chambre un aspect mystérieux. On ne distinguait qu'avec peine les objets pendus tout autour des murs; c'étaient des bois de cerf, des colliers de chiens, des instruments de chasse et des oiseaux empaillés. Près du poêle il y avait une petite armoire avec des ustensiles de cuisine.

« Je fais moi-même ma cuisine, dit le forestier; je vais chercher au cabaret ce qu'il me faut. »

Aux fenêtres, il y avait double et triple rangée de cages d'oiseaux les unes sur les autres, et le gazouillement de ces petits hôtes des bois, leurs cris continus, leurs querelles et leurs provocations agaçantes avaient l'air d'une conversation secrète que la forêt faisait avec son vieux gardien. Non loin du poêle était perché un corbeau au plumage hérissé, ayant sur la tête et aux ailes des plumes blanches qui prouvaient son grand âge. Il avait le cou tout ramassé et semblait replié sur lui-même; mais ses yeux luisants observaient tous les mouvements des étrangers. A côté de la salle était la chambre à coucher, dans laquelle étaient pendues les armes; près du lit se trouvait un bahut en bois. Un barreau à la fenêtre montrait que c'était là la citadelle de la maison.

« Où conduit cette porte? demanda Antoine en montrant une trappe dans le parquet.

— C'est un souterrain, répondit le forestier en hésitant.

— Est-il voûté? demanda Antoine.

— Je vous y conduirai bien, dit le forestier, si vous voulez venir seul.

— Attendez-nous dans la cour, » cria Antoine, à ses compagnons restés dans la chambre.

Le forestier alluma une lampe, verrouilla soigneusement la porte de la chambre et passa devant avec la lumière.

« Je n'aurais pas cru que de mon vivant un œil étranger eût jamais vu mon secret. »

Quelques marches menaient à un souterrain étroit, dans lequel l'air ne pénétrait que par une fente dans le mur. Mais de l'autre côté le mur était percé; une basse galerie conduisait sous terre. La galerie était étayée au moyen de troncs d'arbres, appuyés l'un contre l'autre en forme de triangle.

« C'est mon terrier de blaireau, dit le forestier en tenant sa lampe dans la noire ouverture triangulaire. Ce chemin conduit sous terre jusqu'à la jeune pousse de bois. Le souterrain a plus de quarante pas de long, et il m'a fallu beaucoup de temps pour le creuser. C'est par ce chemin que je sors et que je rentre sans que personne s'en aperçoive; et c'est grâce à lui que j'ai pu rester dans cette forêt, et que les paysans imbéciles me craignent comme un sorcier. Quand ils s'étaient assurés, en me guettant, que je rentrais dans la cour, ils pensaient pouvoir se livrer tranquillement à quelque larcin, lorsque tout à coup je paraissais derrière eux. Il y a maintenant dix ans qu'une bande vint m'attaquer à l'improviste dans ma maison. Ces misérables en voulaient à mes jours; mais je leur échappai heureusement en

me glissant comme un blaireau par ce souterrain. Ne trahissez à personne ce que je vous ai montré. »

Antoine le promit, et ils retournèrent dans la cour. Ils y trouvèrent Charles occupé à fixer une auge en bois pour un jeune renard, entre quatre chevilles qu'il enfonçait dans la terre. Le renard, insensible aux attentions prévenantes du hussard s'élançait sur lui avec fureur, en tirant sa chaîne avec bruit, et cherchait toujours à passer sous la planche avec laquelle Charles l'avait enfermé dans la hutte, pour se jeter sur les mains et les mollets du travailleur.

« Veux-tu me baiser la main, petit rousseau ? s'écria Charles en continuant son travail ; tu es un gentil *garçon*, et quels bons et doux yeux tu as ! Allons, c'est fini ; maintenant saute à ton aise, passe et reviens.... Il m'obéit à la parole. Forestier, c'est une bonne bête ; il a tout à fait votre naturel, camarade. »

Le forestier se mit à rire.

« Savez-vous vous servir d'une chausse-trape ?

— Je le pense, dit Charles.

— Il y a plus d'un hôte de cette espèce dans le bois, continua le forestier ; si vous le voulez, nous dresserons ensemble un piège. »

C'est ainsi qu'ils traversèrent tout le bois en bonne intelligence. Antoine appela le forestier à côté de lui et se fit donner par lui les renseignements indispensables. Ce que le vieillard lui apprit n'était certainement pas satisfaisant. En bois de coupe, il y avait à peine de quoi suffire aux besoins de la propriété. Avec l'ancien système de pillage, la forêt avait été saccagée de la manière la plus barbare. Quand le forestier ôta sa casquette à la lisière de la forêt et demanda respectueusement à quelle heure il pourrait venir le lendemain au château, Antoine sentit avec joie qu'il était parvenu à surmonter l'inquiétude qui, au fond du cœur, le tourmentait dans ses nouvelles fonctions.

« Vois, dit-il, à son fidèle Charles, quand le soir ils furent assis tous deux devant le poêle de briques vert ; ce qui me tourmente le plus, c'est que je sens mon ignorance et ma gaucherie vis-à-vis du moindre valet de ferme, et cependant je suis chargé aussi de veiller à ce que la ferme marche bien. Mais j'ai appris dans ces derniers temps qu'avec la bonne volonté seule on ne va pas bien loin. Maintenant il s'agit de savoir ce qu'il y a de mieux à faire et de plus pressé.

— Vendez sans retard tout le bétail qui ne peut plus servir, congédiez sur-le-champ les mauvais vachers, réunissez les bœufs et les chevaux dans la grande cour pour qu'on puisse les surveil-

ler. Tout ce qu'on pourra encore obtenir avec les faibles ressources dont nous disposons, il faut le faire avec ordre et sans rien précipiter. Il faut acheter maintenant de la paille et de l'avoine; vous me donnerez jusqu'au printemps prochain la surveillance de la cour, où il faudra faire creuser un puits. Je ne ferai pas bien l'affaire, mais je la ferai mieux que qui que ce soit de vos gens. »

Il se faisait bien tard lorsqu'on entendit un pas précipité dans l'escalier. Armé d'une grande lanterne d'écurie et la figure soucieuse, ce qui présageait de mauvaises nouvelles, le cabaretier entra dans la chambre d'Antoine.

« Je viens vous annoncer, monsieur, ce que j'ai appris à l'instant. Un Allemand de Kunau apporte la nouvelle que Bratzky n'est pas arrivé hier à Rosmin.

— Pas arrivé, dites-vous?

— A un demi-mille de Rosmin, la voiture a été arrêtée dans le bois par quatre cavaliers. Il faisait nuit, Bratzky était lié et le gendarme assis à côté de lui. Les cavaliers, après avoir terrassé et garrotté le gendarme, ont enlevé Bratzky avec tous ses effets, l'ont jeté sur un cheval et sont partis avec lui au galop. Deux cavaliers sont restés seuls près de la voiture et ont forcé le cocher de se détourner de la route et d'entrer dans un taillis. Enfin, après avoir tenu le cocher et le gendarme en joue pendant deux heures, ils les ont laissés là et sont partis. Le cocher a affirmé que les cavaliers étaient montés sur des chevaux de maître et parlaient un langage distingué. Le gendarme en a été quitte pour des contusions; seulement ils lui ont pris votre rapport. »

Antoine et Charles se regardèrent avec surprise et songèrent aussitôt aux cavaliers qu'ils avaient vus la veille.

« Où est l'homme qui a apporté cette nouvelle? demanda Antoine en prenant son chapeau.

— Il était pressé de continuer sa route à cause de la nuit, dit le cabaretier. Demain nous en saurons plus long. Pareille chose ne s'est pas vue depuis bien des années. Attaquer à cheval une voiture dans laquelle se trouve un gendarme! Jusqu'ici, les voleurs de grande route n'ont fait leur métier qu'à pied.

— Connaissez-vous un des cavaliers qui sont venus hier dans le village et qui ont demandé le régisseur? » demanda Antoine.

Le cabaretier jeta un regard malicieux sur Antoine, mais il hésita à répondre.

« Eh bien ! insista Antoine. Ces messieurs étaient du pays ; vous devez bien connaître un d'entre eux.

— Et comment ne les connaissais-je pas ? répondit le cabaretier troublé. C'est le riche M. de Tarow lui-même avec ses hôtes, monsieur Wohlfart. C'est un puissant personnage qui a aussi la haute police sur vos terres. Et vous demandez ce qu'il avait à démêler avec Bratzky ? C'est que Bratzky, comme régisseur, exerçait aussi la police et a servi quelquefois les gentilshommes dans leurs achats de chevaux et autres affaires. Si la police a voulu parler avec le régisseur, pourquoi ne l'aurait-elle pas fait ? MM. de Tarow sont des hommes fins et adroits ; ils savent ce qu'ils ont à faire et à dire. »

C'est ainsi que s'exprima le cabaretier avec une grande volubilité ; mais ses yeux et sa physionomie disaient tout le contraire.

« Vous avez quelque soupçon, dit Antoine en regardant fixement l'hôtelier.

— Que Dieu me garde de tout soupçon ! continua le cabaretier effrayé. Et puis, monsieur Wohlfart, si je puis me permettre de vous dire mon opinion, pourquoi soupçonner quelqu'un ? Vous aurez assez à faire dans ce domaine, et vous aurez plus d'une fois besoin des gentilshommes. Pourquoi vous faire des ennemis sans nécessité ? C'est ici un pays où, à certaines époques, des messieurs à cheval vont et viennent, s'assemblent et se séparent sans qu'on sache pourquoi. Celui-là est le plus sage qui n'y prend pas garde. »

Quand le cabaretier eut quitté la maison après avoir souhaité une bonne nuit aux deux jeunes gens, Antoine dit d'un air sombre à son fidèle compagnon :

« Je crains bien que ce ne soit pas le domaine seul qui nous donne du tracassage, mais qu'il ne se passe encore autour de nous des choses contre lesquelles tout notre savoir-faire viendra échouer. »

Cette attaque hardie en plein jour causa une profonde rumeur dans tout le pays. Depuis, Antoine fut appelé plusieurs fois à Rosmin. Ses dépositions n'amenèrent point de résultat ; les autorités ne parvinrent pas à découvrir les coupables ni à mettre la main sur le régisseur enlevé.

III

Les premières semaines se passèrent pour les colons dans une activité qui, à la fin de chaque jour, les jetait épuisés sur leur couche. Il leur fallut du temps pour bien s'établir. Charles, institué régisseur dès le lendemain de leur arrivée, prit d'une main ferme la direction des affaires de la maison. Quant au ménage et à la cuisine, Antoine en chargea une femme qu'il avait arrêtée dans un bourg allemand du voisinage, et qui prépara une bonne et simple nourriture aux habitants du château et aux valets. La tâche la plus difficile fut de se mettre bien avec les gens du village. Antoine réussit au moins par son calme et par sa fermeté à empêcher qu'il n'éclatât une opposition formelle entre le château et le village. Une de ses premières mesures fut de demander aux autorités la résiliation des engagements réciproques. La casaque de hussard de Charles lui gagna quelques anciens militaires qui avaient vu le monde. Grâce à ceux-ci, nos colons s'assurèrent une certaine influence sur les autres habitants du village. Enfin, plusieurs s'offrirent spontanément pour servir au château ou pour venir y travailler à la journée.

Antoine avait écrit à la baronne et ne lui avait pas dissimulé le triste état du domaine et son entourage peu aimable. Aussi ne l'engageait-il pas à venir dès cet hiver avec sa famille. Il lui demandait si elle ne préférerait pas rester à la ville jusqu'au printemps. Il reçut en réponse une lettre de Lenore ; elle lui annonçait de la part de ses parents qu'ils avaient toujours l'intention de quitter la ville, dont le séjour, disait-elle, déplaisait autant à son père qu'à elle et à sa mère. Elle le priait de rendre le château aussi habitable que possible. Antoine dit à Charles :

« Le baron viendra malgré tout avec sa famille.

— Mille tonnerres ! s'écria Charles, il est heureux que nous ayons retenu les maçons, les menuisiers, les serruriers, les vitriers et autres ouvriers. Il faudra envoyer tout de suite un messenger à Rosmin. Si je pouvais enlever de dessus les portes l'affreuse peinture à l'huile qui en masque le beau bois de chêne ! mais il serait inutile de la lessiver. Combien de poêles faudra-t-il ? »

Alors commença une délibération animée.

« Tout le rez-de-chaussée, nous le laisserons tel qu'il est ; nous

boucherons les croisées avec de grosses planches ; seulement, à l'entrée du vestibule, nous établirons une porte bien solide, parce qu'il faut y passer à toute heure. Les murs ne peuvent pas rester tels qu'ils sont, et nous n'avons ici personne que le maçon de Rosmin.

— S'il en est ainsi, nous devrions peindre les chambres nous-mêmes. Je m'entends parfaitement à marbrer.

— Comment ! tu serais capable de le faire ? répondit Antoine en regardant son compagnon avec quelque inquiétude. Non, je pense qu'il vaut mieux faire peindre toutes les chambres de la même couleur. Qu'en dis-tu ? si nous les faisons peindre en brun ?

— Hem ! hem ! cela ne serait pas mal, dit Charles.

— Je sais que Mlle Lenore préfère cette couleur à toute autre. Cependant, il ne faut pas que ce soit trop foncé, mais un mélange clair de teintes jaunes, grises, rouges et vertes, peut-être même un peu de noir.

— Ah ! ah ! dit Charles tout dépaysé. Une couleur à part ?

— C'est cela, continua Antoine avec feu. Nous ferons nous-mêmes le mélange des couleurs.

— Cela me va, fit Charles ; mais je vous dirai d'avance que cet enduit de chaux ne vaut pas le diable. Vous mettez du bleu, et le lendemain c'est blanc. Vous avez au bout de votre pinceau le plus bel orange, et, quand le mur a séché, cela ressemble à un linge jauni.

— Entre nous soit dit, répondit Antoine, nous ne ferons jamais rien qui convienne à ces dames ; mais il faut viser à ce que cela coûte peu et ait l'air supportable. »

Le lendemain, les marteaux et les pinceaux allèrent leur train. Le menuisier, avec ses ouvriers, établit son atelier au rez-de-chaussée ; au premier, le grand pinceau du badigeonneur passa sans relâche et dans tous les sens sur les murs ; des manœuvres tout blancs, en grands tabliers, montaient et descendaient avec la chaux et la truëlle. Charles semblait avoir dix bras ; toutes les fois qu'il avait un moment de loisir, il badigeonnait le bois et les murs avec toute espèce de pinceaux, courait de tous côtés, mesurait, enfonçait des clous et des tringles de rideaux, et le moment d'après, on le voyait dans les champs ou bien dans l'écurie. Partout il chantait ses chansons militaires et excitait les ouvriers au travail. Plus on avançait dans les arrangements intérieurs, plus il prenait de goût aux embellissements. Il avait acheté une quantité prodigieuse de couleur à l'huile qu'il trouva parfaite, et

il était parvenu à peindre avec un certain art. Enfin, il se hasarda à donner à une foule d'objets, qui lui semblaient propres à être peints, un aspect de beau bois veiné, et, à l'aide d'une barbe de plume et d'un pinceau fin, il parvint à produire d'assez grands effets. Il transporta le pinceau et ses embellissements même dans la cour de la ferme, et tourmenta tant Antoine que celui-ci lui permit de crépir les murs de la bauge.

« Dans ce temps-ci, tout sèche comme en été, dit Charles; je ne puis badigeonner les toits de paille : c'est là mon seul chagrin. »

Mais on ne put pas l'empêcher de peindre en bleu les deux voitures aux pommes de terre, la vieille cuve pour les incendies, et les meilleures charrues.

« Il faut bien, disait-il, qu'il y ait dans la cour quelque chose qui flatte la vue. Et on rattrapera cela bien vite, car les Polonais ont un grand respect pour la couleur. »

Le château avait été arrangé aussi bien qu'il avait été possible en si peu de temps. Par une froide journée de décembre, on annonça l'arrivée du baron et de sa famille. Le ciel lui-même était venu en aide aux désirs de Charles; il avait revêtu la terre d'une couverture blanche, et soustrait ainsi beaucoup de choses disgracieuses aux yeux des nouveaux maîtres. La neige couvrait la prairie et le sable; les cimes des pins étaient ornées de blanches couronnes, et, aux arbres dépouillés de feuilles, les branches brillaient d'un superbe cristal de glace. Les vilains toits de paille étaient peints en blanc; sur le garde-fou cassé du pont, la couleur tombée des nuages s'étalait comme une écume glacée. Au château, toutes les saillies du mur, les créneaux de la tour, le faite du toit, avaient une belle coiffe blanche de fête, qui contrastait fortement avec le rouge foncé des murs. Pour les gens du château, ce fut une journée d'activité et d'attente. On déballa les voitures chargées de meubles et d'ustensiles, et on plaça tout au plus vite et le mieux possible. La femme de charge et la métayère tressèrent de grandes guirlandes de feuilles et en ornèrent le vestibule et les portes des chambres. Le soleil étant couché, la couleur argentée répandue sur la campagne se transforma successivement en un éclat doré et en un rouge mat. Cette lueur ayant pâli à son tour, la lune parut et enveloppa la campagne et la forêt d'un bleu fantastique. On alluma quelques lampes dans la maison, et on plaça dans les obambres autant de lumières que possible; il y avait du feu

dans tous les poêles, et les chambres, doucement chauffées, se remplirent de la forte odeur des branches résineuses de la forêt. Après plusieurs essais malheureux, Antoine avait enfin trouvé pour les murs la couleur brune à laquelle son cœur tenait tant. Les rideaux de couleur avaient été baissés, et les nombreuses pièces, ouvertes et bien éclairées, avaient aujourd'hui un aspect si habitable, qu'Antoine était étonné de voir qu'un travail de quelques semaines eût produit de si grands changements. Charles avait placé, des deux côtés du château, des torches dont la lumière petillante se reflétait vivement sur la neige et colorait au loin les murs d'un rouge doux et agréable.

Tous les dignitaires du château étaient réunis dans le vestibule. Le forestier, en habit vert, ayant sur sa poitrine les insignes de ses années de service, un coutelas de chasse au côté, s'était posté, en tenue militaire, à côté du métayer et du berger. La femme de charge et la métayère avaient mis leurs bonnets aux plus beaux rubans, et allaient et venaient tout inquiètes autour des hommes. Charles aussi avait endossé son habit. En attendant, Antoine traversait encore une fois les chambres, écoutant les coups de fouet qui devaient de loin lui annoncer l'arrivée du baron. Le cœur lui battait; car pour lui aussi devait luire dès ce jour une ère nouvelle. Si jusqu'ici les colons avaient eu à lutter contre beaucoup de privations, son compagnon et lui s'étaient considérés comme les maîtres du château, et, dans les relations de chaque jour, ils avaient triomphé des ennuis du moment. Charles allait désormais habiter la ferme. Quant à Antoine, il devait, conformément au désir de la baronne, demeurer dans une chambre du château. Cela le mettrait dans des rapports continuels avec la famille, et il se demandait quelle en serait la nature.

Le baron lui était presque tout à fait étranger; Antoine ne l'avait vu que peu d'instants, et c'était au milieu des plus cruelles souffrances que M. de Rothsattel lui avait signé son plein pouvoir. Comment le baron s'accommoderait-il de lui et de son service? Et cet homme était aveugle. Oui, complètement aveugle. Lenore avait écrit à Antoine que le médecin ne conservait aucun espoir de rendre la vue à son père. Pour ménager le baron, on lui avait caché cette terrible nouvelle.

Au milieu de la nuit éternelle dont il était entouré, celui-ci se berçait toujours de la douce espérance que le temps et une main habile feraient tomber le voile noir et impénétrable qui couvrait ses yeux. Antoine n'avait pas caché la vérité à son confident; il avait même été obligé de dire à toutes les personnes attachées

au domaine que le baron souffrait en ce moment des yeux et qu'il était forcé de porter un bandeau. Et il avait lu sur toutes les figures combien chacun comprenait le malheur que l'œil du maître fit faute au château.

Le cœur agité d'Antoine battait avec une nouvelle force quand il songeait à Lenore, auprès de laquelle il allait vivre. Comment elle et sa mère se conduiraient-elles envers lui?

Il résolut d'étouffer en lui avec soin tout ce qu'il considérait à cette heure comme de vaines prétentions; il voulait dès le principe prendre vis-à-vis de la baronne et de sa fille une position qui ne lui permit pas de blesser son amour-propre. Et cependant il se demandait si elles le traiteraient comme un homme de confiance et si elles l'admettraient dans leur société comme leur égal, ou bien si elles lui feraient sentir qu'il était à leurs gages et dans leur dépendance. Il avait beau se répéter que c'était là justement ce que devait désirer sa propre délicatesse, malgré lui il s'abandonnait à des rêves séduisants et se peignait des couleurs les plus brillantes le bonheur de vivre dans la société de Lenore.

Enfin, on entendit du village les fouets des postillons. Les nouveaux maîtres arrivèrent au château en deux voitures. Autour des torches se tenaient les gens de la ferme, le cabaretier et quelques paysans. Le métayer ouvrit respectueusement la portière de la voiture; et quand Lenore sortit et que sa figure se trouva éclairée par la lueur éclatante des torches, les femmes se pressèrent autour d'elle, les hommes poussèrent de bruyantes acclamations, et tout le monde plongea des regards pleins d'attente et d'affection dans l'intérieur de la voiture. Mais aucune voix amie ne répondit à l'empressement que montraient ces bonnes gens de souhaiter la bienvenue à leur nouveau maître. On descendit le baron de la voiture avec beaucoup de soin, et la tête baissée, appuyé sur le bras de sa fille et d'un domestique, il monta lentement l'escalier. Après lui venait la baronne, qui, pâle et fatiguée, n'arrêta qu'un regard muet sur les gens du château et salua rapidement d'une inclination de tête Antoine qui marchait en tête de la famille pour la conduire aux appartements préparés pour elle.

« Tout cela est très-beau, monsieur Wohlfart, » dit enfin la baronne avec un mouvement convulsif des lèvres, et, quand Antoine s'arrêta pour attendre les premiers ordres qu'elle aurait à lui donner, elle le congédia d'un léger mouvement de la main et avec ces mots : « Je vous remercie. »

Quand la porte se fut fermée sur lui, le baron demeura si-

lencieux et abattu dans la chambre inconnue, et la baronne se mit à sangloter tout haut. Lenore, placée dans l'embrasure de la fenêtre, regardait au dehors la neige blanche et la bordure noire de l'horizon, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues. Le cœur oppressé, Antoine alla dire aux gens du château que le baron et la baronne, fatigués du voyage, ne leur parleraient à tous que le lendemain. Charles fit décharger les voitures ; il conduisit dans le souterrain la vieille cuisinière, qui pleurait comme ses maîtres, et lui montra sa cuisine. De toute la soirée il ne se montra plus personne de la famille. Bientôt la lumière disparut dans les appartements, on ne vit plus que les torches qui brûlaient encore devant les portes de la sombre maison. Le vent fit vaciller la flamme rouge, et un nuage de fumée s'éleva jusqu'à la fenêtre où le baron se cachait la tête dans ses mains. Telle fut l'entrée de la famille dans sa nouvelle propriété.

« Comme Wohlfart a bien arrangé tout ici ! dit Lenore le lendemain à sa mère.

— Ces hautes chambres sont affreuses, répondit la baronne en frissonnant et s'enveloppant dans son châle ; et cette peinture uniforme en brun rend l'aspect de ces chambres encore plus lugubre.

— Il serait temps, je crois, dit Lenore d'un son de voix étouffé, de le prier de venir nous voir.

— Ton père n'est pas encore dans la disposition d'esprit nécessaire pour lui parler.

— Ne laisse pas mon père seul avec Wohlfart, dit Lenore d'une voix caressante. Ce serait cruel, si mon père le traitait avec froideur. »

La baronne soupira.

« Il faudra nous habituer à montrer dans notre maison à un étranger des égards qui coûtent à ton père comme à nous.

— Comment t'arrangeras-tu pour la vie d'intérieur ? demanda ensuite Lenore. Wohlfart mangera sans doute à notre table ?

— C'est impossible, dit la baronne avec fermeté. Tu sais combien nos repas sont tristes. Ton père n'est pas encore assez calme pour pouvoir supporter chaque jour la présence d'un étranger.

— Il mangerait donc à l'office avec les domestiques ? demanda Lenore amèrement.

— On le servira dans sa chambre : nous l'inviterons tous les dimanches à dîner, et, quand ton père se sera un peu habitué à lui, nous l'engagerons à venir passer quelquefois la soirée avec

nous. Vouloir faire davantage, ce serait gênant pour tout le monde. Il est bon de se réserver dès le commencement une certaine liberté. L'état de ton père nous servira d'excuse. »

Elle sonna. Antoine fut invité à se rendre auprès de la baronne. Quand il entra, Lenore alla au-devant de lui et, les yeux humides, elle lui tendit la main. Antoine aussi était ému quand il vit les traces du chagrin sur la figure de la mère. La baronne le pria de s'asseoir, et en termes choisis le remercia de sa sollicitude et de son dévouement. Elle se fit expliquer toutes les dispositions qu'il avait prises au château, lui témoigna sa vive satisfaction et convint avec lui des arrangements ultérieurs. Elle le consulta comme un ami, et se fit proposer par lui-même ce qu'elle désirait de lui. Ensuite elle continua :

« Mon mari a envie de vous parler. Veuillez, je vous prie, vous rappeler toujours que le baron est malade et infirme. Il a terriblement souffert de corps et d'esprit. A présent encore il ne se passe pas de jour qu'il n'éprouve des douleurs atroces, et ce qui le tourmente surtout et sans cesse, c'est son malheureux état, qui lui ôte les moyens d'agir par lui-même. Nous évitons avec soin d'agiter en sa présence des questions qui pourraient le surexciter, et cependant nous ne pouvons pas toujours écarter de lui des heures et même des jours d'humeur sombre et de profond découragement. Vous aussi vous voudrez bien avoir pour lui de l'indulgence, si dans son aigreur il lui arrivait de vous froisser. J'espère que le temps qui, dit-on, guérit tout, rendra aussi le calme à son âme. »

Antoine promit d'avoir pour le baron les plus grands ménagements.

« Mon mari, continua-t-elle, désirera sans doute être informé de tout ce qui est soumis à la décision du propriétaire du domaine. On conçoit que dans ses moments de calme il insiste avec une certaine énergie pour faire prévaloir ses propres idées. Et cependant j'ai toujours peur de toute impression désagréable qui peut lui venir du dehors. C'est pourquoi je vous prierais, si vous aviez quelque chose d'important à lui communiquer, de me le faire savoir d'abord ; cela vous épargnera bien des moments pénibles. Je ferai porter mon bureau dans une des chambres les plus proches de votre logement ; j'y passerai chaque matin quelques heures. Lenore est devenue le secrétaire intime de son père. C'est ainsi qu'il sera possible de vous rendre votre position moins désagréable dans notre maison. Ayez la bonté de m'attendre ici ; je vais annoncer votre visite au baron. »

A ces mots elle quitta la chambre. Antoine baissa les yeux

d'un air sérieux. Lenore courut à lui et dit avec autant d'amabilité que possible :

« Tout est brun, ici, Wohlfart. Nous sommes du parti brun, et nous resterons encore-ici fidèlement unis. Oui, mais vous êtes bien peu galant, monsieur ; vous ne vouliez pas nous laisser venir.

— Ce n'était qu'à cause de vous, répondit Antoine, et il montra en même temps la plaine couverte de neige. Quand je parcourais les champs, je pensais toujours combien la solitude vous pèserait ici. Le soir, en traversant les grandes chambres, je sentais combien les jours passeraient lentement pour vous. Le chef-lieu du cercle est à une distance de plus de deux milles, et encore n'y trouverez-vous pas grand'chose. La petite bibliothèque à laquelle on s'abonne est tout à fait insuffisante.

— Je dessinerai, dit Lenore, je travaillerai à l'aiguille, je broderai, monsieur Wohlfart. Sans doute j'aurai de la peine à m'y faire, car je suis très-maladroite pour toutes ces choses. Je ne tiens pas trop pour mon compte aux cols et aux dentelles, mais ma mère est habituée à avoir tout cela bien en ordre et en grande quantité. Ah ! que je plains ma pauvre mère ! »

Antoine essaya de consoler Lenore.

« Il fallait absolument quitter la résidence, continua-t-elle. Nous y aurions succombé tous, si nous étions restés plus longtemps au milieu de ce monde. Notre terre administrée par des étrangers, partout des visages froids et embarrassés, de faux amis, des paroles hypocrites et des regrets qui vous révoltent. Je respire plus librement dans cette solitude, et, quand il me faudrait endurer le froid et la faim, j'aime mieux supporter tout cela que de voir Mme de Werner et ses enfants hausser les épaules. J'ai appris à haïr les hommes, s'écria-t-elle avec violence. Quand vous aurez été voir mon père, je descendrai ; vous me montrerez la maison, la ferme et le village. Je veux voir où est mon pauvre poney, et quel air ont les gens dans ce pays-ci. »

La baronne, étant revenue, conduisit Antoine dans la chambre de son mari. Le baron se leva de son siège avec embarras et avec difficulté. Quand Antoine vit sa figure amaigrie, son accablement et le bandeau noir qui lui couvrait les yeux, il sentit une profonde pitié. Il protesta avec chaleur de sa bonne volonté de le servir, et réclama son indulgence si pendant les derniers temps il n'avait pas tout fait comme il aurait dû le faire. Il raconta encore une fois dans quel état il avait trouvé la maison, et toutes les choses qui avaient été exécutées jusqu'à présent.

Le baron écouta en silence le rapport d'Antoine et n'y répondit

que par de courtes observations. Mais quand Antoine se mit à parler des autres intérêts du baron, quand il indiqua avec les plus grands égards, mais avec la précision d'un homme d'affaires, les obligations de M. de Rothsattel, et ses moyens insuffisants pour les remplir, le gentilhomme se tourna sur son siège comme un accusé soumis à la question. Tout en parlant, Antoine sentait combien il était pénible, pour lui, étranger, d'être initié aux affaires les plus secrètes du baron, et combien, malgré toutes ses précautions, il trahissait les ménagements qu'il avait pour son interlocuteur. La baronne, placée derrière la chaise de son mari, remarqua avec une inquiétude croissante les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion. Enfin elle fit vivement signe de la main, et Antoine se vit forcé de s'arrêter au milieu de son discours.

Quand Antoine fut sorti de la chambre, le baron, révolté au fond de l'âme, éclata :

« Vous m'avez donné un tuteur. »

Il ne se possédait plus, et la baronne eut toutes les peines du monde à le calmer.

Ce fut là l'entrée d'Antoine dans la famille.

Lui aussi retourna tristement dans sa chambre. Dans les premiers moments il reconnut qu'il s'établirait difficilement de bons rapports entre lui et le baron. Habitué à saisir promptement les affaires et à ne pas les laisser traîner en longueur, il devait maintenant, après des explications interminables, recevoir de la bouche de ces dames un ordre souvent opposé aux intérêts qu'il défendait.

Sa position vis-à-vis des dames ne lui semblait pas non plus bien nette. La baronne l'avait traité avec beaucoup d'égards, mais toujours comme un étranger. Elle aussi, craignait-il, resterait pour lui une noble dame, qui accorde juste autant de confiance qu'il lui semble utile, et qui sait repousser toute intimité par une froide politesse. La douce voix de Lenore n'eut pas même le pouvoir de le relever. Tous deux traversèrent la ferme d'un air grave et réfléchi, comme des gens d'affaires qui n'ont d'autre intention que d'estimer une propriété.

De même que dans les premiers jours, Antoine mena pendant plusieurs mois une vie sérieuse, uniforme et peu agréable. Il travaillait et mangeait seul dans sa chambre. Le vieux serviteur servait et desservait silencieusement. Le dîner n'était pas plus gai pour lui quand il était invité à venir s'asseoir à la table de

la famille. La conversation était froide et gênée. Le baron, par son attitude morne et glaciale, empêchait toute animation et toute effusion. Autrefois Antoine s'était plu à admirer l'entourage de la famille, l'arrangement de son salon et la décoration élégante de toutes les pièces de la maison. En Pologne, des mêmes meubles ornaient les salons de réception ; à force de soins les petits oiseaux de la baronne avaient supporté le voyage, malgré l'hiver. C'étaient partout les mêmes tapis, les mêmes broderies, les mêmes fleurs. Mais aujourd'hui qu'il voyait chaque jour les oiseaux étrangers, ils lui semblaient ennuyeux, et dans les appartements il n'y eut bientôt plus rien d'intéressant pour lui que la pensée d'avoir présidé à la première disposition de toutes ces choses.

Antoine avait rapporté de la capitale un profond respect pour le ton élégant, les formes polies, l'aisance et l'enjouement de la conversation. Affligée et abattue comme elle était, la famille du baron ne pouvait lui offrir cette aimable gaieté qui avait tant charmé Antoine dans le salon de Mme de Baldereck.

Les Rothsattel se trouvant hors du cercle dans lequel ils étaient habitués à vivre, il leur manquait les rapports et les petits liens de société, l'excitation du monde qui donne de l'élasticité à l'esprit, et qui aide à triompher des contrariétés et des chagrins de la vie. Il avait assez de modestie pour se dire qu'il ne pouvait à lui seul animer le salon de la baronne ; mais il y avait encore d'autres choses qui le froissaient. Quand, après une soirée assez maussade, il retournait dans sa chambre, il regrettait souvent que la famille ne s'occupât nullement de beaucoup de choses qui lui étaient familières. Il s'aperçut que les Rothsattel avaient reçu une tout autre éducation que la sienne. Bientôt il en arriva à l'opinion que leur instruction n'était pas des plus étendues. Presque tout ce qu'il avait lu était étranger à la famille ; quand on parlait des nouvelles du jour, sujet ordinaire de la conversation, il était étonné de voir combien le baron était peu initié aux questions politiques.

Le baron n'abordait les discussions sur l'histoire qu'à contre-cœur ; et, quand il condamnait le système politique de l'Angleterre, il pouvait dire avec assez de raison qu'il parlait d'un point de vue impartial, car ce système lui était tout à fait inconnu. Un soir, Antoine reconnut, à son grand déplaisir, que les idées de la famille sur l'île de Ceylan étaient en contradiction avec la position que cette île occupe réellement, et que tous les voyageurs et les géographes s'accordent à lui donner.

La baronne, qui aimait beaucoup les lectures amusantes, avait

une grande vénération pour Chateaubriand, et lisait de petites nouvelles à la mode, des romans écrits par des dames de haut rang.

Antoine ne goûtait Atala que médiocrement, et il trouvait les romans insipides. Il reconnut bientôt que les Rothsattel jugeaient toutes les choses du monde d'une tout autre façon que lui, et que, sans s'en douter, ils mesuraient tout d'après les idées et les intérêts de la caste à laquelle ils appartenaient. Ce qui flattait ces préjugés trouvait grâce à leurs yeux, quand même c'était incompatible avec les droits du reste de l'humanité; ce qui ne s'accordait pas avec ces idées de prérogatives était rejeté, ou du moins écarté tacitement. Il y avait souvent dans leurs jugements quelque chose de bon et de généreux, quelquefois même de libéral; mais ils avaient toujours sur les yeux comme la visière d'un casque invisible surmonté d'une couronne de baron. Ce n'était que par les ouvertures étroites qu'ils contemplaient la vie des mortels qui n'étaient pas de leur rang, et, quand ils étaient choqués d'une chose qu'ils ne pouvaient pas changer, ils baissaient la visière en silence et se renfermaient en eux-mêmes. Le baron s'y prenait quelquefois d'une manière assez maladroite; mais la noble châtelaine, son épouse, savait parfaitement, au moyen d'un petit mouvement gracieux de la main, écarter ce qui lui déplaisait.

La famille faisait partie de l'église allemande de Neudorf; mais, dans cet endroit, il n'y avait pas de chœur ni de tribune à côté de l'autel. Il aurait fallu s'asseoir dans la nef, à côté des villageois. Cela n'était pas convenable. Le baron fit dresser une chapelle dans sa maison et fit venir quelquefois l'ecclésiastique au château.

Antoine parut rarement dans cette chapelle. Il aimait mieux se rendre à cheval à Neudorf et prendre place à côté du bailli, au milieu de la commune.

Dans sa sphère d'activité, il eut aussi souvent bien des désagréments. Un commis voyageur en vins pénétra, malgré le sable et les bois de pins, jusque dans le cabinet du baron. C'était un garçon hardi, d'une grande faconde, et un amateur passionné des courses et des *steeple-chases*. Ayant ses poches pleines de nouvelles du sport, il fascina à tel point le baron, que celui-ci lui fit une assez forte commande de vin de Bordeaux. Antoine, qui savait que la caisse était vide, se rendit en toute hâte auprès de la baronne: il fallut soutenir de longs débats avec ces dames pour réduire la commande à des proportions plus modestes.

Le baron était mécontent de ses chevaux de carrosse. Ils n'étaient plus très-jeunes, et, de plus, c'étaient des alezans. Cette

dernière circonstance aurait pu être indifférente au pauvre baron; mais cela le préoccupait déjà depuis plusieurs années : car dans sa famille on avait de tout temps affectionné une espèce chevaline particulière.

D'après une ancienne tradition, un des ancêtres de l'illustre famille des Rothsattel avait fait de grands exploits dans une bataille, aujourd'hui oubliée, sur un cheval rouan. Il existait même une ancienne chanson dont une strophe disait :

Qui chevauche en avant dans l'ardente mêlée?

C'est un vaillant et noble chevalier.

De quel rouge éclatant sa selle est colorée!

C'est le sang pur du rouan destrier.

Le chevalier de cette ancienne chanson était un ancêtre des Rothsattel. Aussi estimaient-ils les chevaux rouans par-dessus tous les autres. Mais, comme il y a peu de bons chevaux de cette nuance, le baron n'avait pas encore pu faire cette acquisition. Un heureux hasard amena un maquignon du voisinage avec deux rouans. Le baron aveugle fut enchanté de ces bêtes, et le plaisir de M. de Rothsattel impressionna beaucoup sa femme et sa fille. Le baron fit courir et caracoler ces chevaux plusieurs fois, écouta le son de leurs pas, toucha avec soin leur poil, consulta Charles et s'attacha avec passion à l'idée de les avoir pour faire une surprise agréable à sa femme. Saisi d'effroi en apprenant cette dépense inutile que méditait le baron, Charles vint trouver Antoine et l'informa du danger dont ils étaient menacés. Antoine se rendit de nouveau dans la salle d'audience de la baronne; mais cette fois-ci la noble dame n'accueillit pas favorablement sa requête. Elle convint avec Antoine qu'il n'avait pas tort, mais elle le pria instamment d'acquiescer dans cette circonstance à la volonté de son mari.

Enfin les nouveaux chevaux furent conduits secrètement à l'écurie, et, indépendamment de ses chevaux alezans et de tout l'argent de sa cassette, le baron donna encore au maquignon la promesse qu'à la prochaine récolte il lui fournirait deux cents boisseaux d'avoine à un prix excessivement bas.

Cette condition contraire aux intérêts du domaine, dont Antoine et Charles ne furent instruits que plus tard, les contraria naturellement beaucoup.

Le forestier avait le malheur de ne pas être en grande faveur auprès de la noble famille. Le récit animé fait par Antoine de sa première rencontre avec l'homme des bois ne contribua pas peu à discréditer le forestier aux yeux du baron.

La baronne était choquée du ton bref du vieillard, qui, dans sa solitude, avait perdu la souplesse que les seigneurs aiment à trouver dans leurs subordonnés.

Un soir que l'on prenait le thé au salon, on agita la question de congédier le vieux serviteur, pour ne pas être obligé, en le gardant plus longtemps, de lui assigner plus tard une pension de retraite. On devait le remplacer par un jeune homme qui, à l'occasion, pourrait revêtir la livrée du baron et servir de chasseur. La famille s'était habituée, dans son ancienne propriété, à voir ces doubles fonctions exercées par la même personne. Antoine réprima avec peine son indignation et se borna à exposer qu'avec les dangereux voisins du domaine le vieux forestier, qui était redouté de tous les braconniers et des chenapans des environs, offrait beaucoup plus de garanties qu'un étranger.

Lenore se rangea du côté d'Antoine, et le baron et sa femme se résignèrent en silence à abandonner le projet qu'ils avaient conçu. Tous deux supportèrent avec une froide réserve le vieux paysan.

« Ce sont là, se disait Antoine, de petites contrariétés inévitables entre des personnes d'opinions et d'habitudes différentes qui vivent ensemble. »

Voilà ce qu'il se répétait souvent pour relever son courage; mais cela même était la preuve qu'il avait de la peine à se faire à cette position. Ce n'était pas seulement avec Charles, mais aussi avec le forestier et le berger, qu'il s'accordait mieux qu'avec les propriétaires du château, et il sentait maintenant quelquefois avec orgueil qu'il ne partageait pas les idées de ces derniers, et qu'il était un homme du peuple.

Lenore n'était pas non plus telle qu'il l'avait rêvée. Il avait toujours respecté en elle la demoiselle noble, et considéré la confiance qu'elle lui témoignait comme une marque de distinction.

Maintenant elle cessa de lui imposer comme elle l'avait fait autrefois. Il connaissait le modèle de ses manches à dentelles, et il découvrait sans peine une petite déchirure dans une robe, bien longtemps avant que l'insouciant Lenore s'en aperçût.

Il avait lu les quelques livres qu'elle avait apportés, et, en causant avec elle, il avait fini par savoir jusqu'où s'étendaient ses connaissances.

Les prétentions de Lenore à l'esprit, il les appréciait maintenant à leur juste valeur, et il aurait été moins tenté de battre son ami Fink, comme il avait voulu le faire le jour où celui-ci lui avait demandé si Lenore avait de l'esprit; aujourd'hui, en se faisant lui-même tranquillement cette question, il y répon-

dait avec calme et d'une manière sensée. Elle n'avait pas appris autant qu'une autre jeune fille de sa connaissance, et ses sentiments n'étaient pas non plus si délicats et si épurés; mais, telle qu'elle était, c'était une bonne nature qui sentait vivement et avait un jugement sain et franc. Elle lui avait toujours semblé telle; mais, dans sa vénération pour elle, son imagination la lui avait peinte longtemps comme une sylphide éthérée. A présent qu'il la voyait chaque jour dans le simple négligé du matin, au milieu des occupations ordinaires de la vie, il commençait à sentir tout le charme de sa beauté.

Cependant il était quelquefois mécontent d'elle. Dès les premiers jours, elle lui avait demandé d'une manière pressante comment elle pourrait se rendre utile dans la maison. Il lui dit que la surveillance des affaires domestiques et le relevé des dépenses était une occupation très-utile. Il lui prépara un livre de comptes, et, comme elle manquait de l'habitude nécessaire pour se retrouver au milieu des lignes, il eut le plaisir de lui apprendre à s'en servir.

Elle se livra avec beaucoup de zèle à cette activité toute nouvelle pour elle, et courut plus de dix fois par jour dans la cuisine pour prendre des renseignements auprès de Babet. Mais les comptes de Lenore n'étaient pas toujours exacts, et les hiéroglyphes de Babet étaient plus sûrs. Quand Lenore avait tenu consciencieusement les livres pendant une semaine, et qu'elle voyait venir quelque beau jour où le soleil brillait d'un vif éclat, elle ne pouvait s'empêcher de partir de grand matin pour la chasse avec le forestier, ou bien de galoper sur son poney au delà des limites de la propriété, et alors elle oubliait le messager de la ville, la cuisinière et son livre de comptes.

Elle voulut étudier l'histoire et apprendre un peu d'anglais, sous la direction d'Antoine, charmé de cette idée. Mais elle se brouilla avec les dates et ne put retenir les mots qu'il fallait se mettre dans la tête. Pour échapper à ces hiéroglyphes, elle courait dans l'écurie ou bien chez le régisseur, qu'elle regardait avec le plus grand intérêt, pendant des heures entières, travailler à sa menuiserie et à ses chefs-d'œuvre de mécanique. Un jour qu'Antoine cherchait Lenore pour lui donner sa leçon d'anglais, il la trouva dans la chambre de Charles avec un rabot à la main, occupée à dégrossir le siège de derrière d'un traîneau. En voyant Antoine, elle lui dit d'un ton affectueux :

« Wohlfart, ne vous donnez pas tant de mal avec moi. Je n'apprendrai rien; j'ai toujours eu la tête un peu dure. »

La neige couvrait de nouveau la terre, et des milliers de glaçons cristallisés brillaient aux arbres et sur les champs. Charles était occupé à arranger deux traîneaux, un vieux à deux places et un autre tout neuf, dans lequel Lenore voulait courir sur la glace. Il l'avait fabriqué seul, et Lenore l'aidait à le peindre à l'huile.

A l'audience du matin, Antoine dit à la baronne qu'une affaire de police le forçait de se rendre à Tarow.

« Nous avons connu autrefois le Tarowski aux eaux, fit remarquer la baronne. Nous aurions du plaisir à voir Mme de Tarowska et ses filles, et, comme je désire que le baron ne néglige pas entièrement ses voisins, je tâcherai de le décider à faire aujourd'hui avec nous cette visite. Dans tous les cas, moi et ma fille nous profiterons de cette occasion pour aller à Tarow sous votre protection. »

Antoine rappela doucement l'affaire de Bratzky et son ancien soupçon.

« Mais ce n'est qu'un soupçon, répondit la baronne, et il est de notre devoir de faire cette visite. D'ailleurs je ne puis croire que M. de Tarowski ait lui-même pris part à l'enlèvement de Bratzky. »

Dans l'après-midi, les traîneaux s'arrêtèrent devant la porte du château. La baronne se plaça avec son mari dans le plus grand. Lenore voulut absolument conduire elle-même le petit traîneau que Charles lui avait fait.

« Wohlfart se mettra sur le siège de derrière, dit Lenore d'un ton décidé.

— Wohlfart? demanda le baron à voix basse à sa femme.

— Mon ami, je ne te laisserai pas aller seul, répondit la baronne avec calme. Quant à Wohlfart, tu peux être tranquille. D'ailleurs il est à ton service; cela ne blesse pas les convenances. Et puis nous allons tous ensemble. »

Les clochettes se faisaient entendre dans la plaine. Lenore se tenait comme une bienheureuse dans sa coquille de noix. Elle se retournait souvent et regardait Antoine avec une figure riante; elle était bien belle avec son capuchon fourré: aussi le cœur d'Antoine volait vers elle. Le voile de Lenore flottait au vent et effleurait les joues d'Antoine, ou lui couvrait le visage et l'empêchait de voir devant lui. Alors la tête encapuchonnée de la jeune fille lui apparaissait comme dans le lointain au milieu d'un crépuscule vert; immédiatement après, le souffle de sa bouche caressait le nœud de ruban qui voltigeait sur le cou de Lenore, et il s'apercevait qu'il n'y avait qu'une enveloppe de soie qui séparât sa main de la blonde chevelure et du cou blanc

de Lenore. Dans cette douce contemplation, il résistait avec peine à la tentation de passer doucement la main sur le capuchon de la jeune fille, quand un lièvre sortit tout à coup d'un trou de neige. Le lièvre dressa ses oreilles en signe de menace, et roula en faisant une culbute du côté d'Antoine. Celui-ci comprit l'avis amical, et retira sa main couverte d'un gant fourré; quant au lièvre, content d'avoir fait une bonne action, il alla courir plus loin dans la neige.

Antoine donna une autre direction à ses idées.

« Sur la vaste plaine blanche, on ne découvre pas la trace d'un seul pas d'homme, pas une voie frayée; partout l'absence de la vie, et le sommeil de la nature. Nous sommes des voyageurs qui pénétrons dans une terre étrangère, que personne n'a encore foulée avant nous. Tous les arbres ici se ressemblent, la surface de neige est infinie, autour de nous règne un silence de mort, et au-dessus de nous brille le beau soleil. Je voudrais que ce voyage continuât ainsi tout le jour.

— Je suis heureuse, cria Lenore, de pouvoir vous conduire une fois; » et se retournant, elle lui tendit la main.

Antoine oublia aussitôt le lièvre et ne put s'empêcher d'imprimer un baiser sur la main gantée qu'on lui abandonnait.

« C'est du cuir de Danemark, dit Lenore en riant; ne vous donnez pas la peine.

— Il y a là une ouverture, dit Antoine qui se disposait à recommencer.

— Vous êtes aujourd'hui bien aimable, reprit Lenore en retirant lentement sa main. Cela vous va bien, Wohlfart. »

Il étendit sa main dans l'intention de ressaisir celle qu'on lui retirait. Le brusque mouvement d'Antoine effaroucha deux corneilles perchées au-dessus de lui sur un arbre; elles se mirent à crier à l'envi, prirent leur essor et poursuivirent les jeunes gens de leurs affreux croassements.

« Allez au diable! mauvaise engeance, se dit tout bas notre passionné jeune homme; vous ne me troublez plus. »

Mais Lenore le regarda d'un air amical et continua d'un ton plus sérieux:

« Je ne sais réellement pas s'il vous convient d'être si galant envers moi. Vous ne devez pas me baiser la main, car je n'ai pas envie de vous en faire autant. Et ce qui convient à l'un doit aussi convenir à l'autre. Hourra! mon cheval, allons, en avant!

— Je suis curieux de savoir comment les Polonais nous recevront, reprit Antoine rappelé à lui-même et revenu au calme d'une conversation régulière.

— Ils ne pourront que nous bien recevoir, répondit Lenore. Nous avons vécu avec Mme de Tarowska plusieurs semaines dans la même maison et nous avons fait toutes les parties ensemble. C'était la dame la plus élégante des bains; elle et ses filles firent sensation par leurs manières nobles et distinguées. Elles sont très-aimables et ont le meilleur ton du monde.

— Mais M. de Tarowski a deux yeux absolument comme le renard de notre forestier, dit Antoine; je n'aimerais pas à le rencontrer sur mon chemin.

— Je me suis faite aujourd'hui bien belle, dit Lenore en se retournant de nouveau avec un gracieux sourire; car les demoiselles Tarowska sont charmantes, et il ne faut pas que les Polonais puissent dire qu'à côté d'elles nous faisons mauvaise figure. Comment trouvez-vous ma robe, Wohlfart? ajouta-t-elle en relevant un bout de sa pelisse.

— Avec cette robe, vous ne ferez pas trop mauvaise figure, dit Antoine d'un air grave; il y a quelque chose de brun là dedans, donc cela ne peut être qu'excessivement joli!

— Mon bon et fidèle Wohlfart! » cria Lenore en lui tendant de nouveau la main par-dessus le bord du traîneau.

Hélas! maintenant les petites bêtes avec leurs avis étaient trop faibles pour écarter le charme qui entraînait le gant fourré vers le gant de Danemark. Il fallait pour cela quelque chose de plus sérieux.

Quand Antoine étendit sa main pour la troisième fois, il s'aperçut que sa propre main se levait malgré lui plus haut qu'il ne le voulait, et qu'elle décrivait un cercle dans l'air, tandis que lui-même s'inclinait jusqu'à ce qu'enfin il se trouva tout de son long étendu sur la neige. Étonné il souleva la tête et vit Lenore quelques pas plus loin, assise à côté du traîneau renversé. Le cheval s'était arrêté tranquillement et riait tout haut à sa manière. Lenore avait trop regardé son compagnon et pas assez son chemin. C'est ainsi qu'ils avaient versé. Ils se levèrent tous deux en riant, et secouèrent la neige dont ils étaient couverts. Antoine redressa le traîneau, et on reprit au galop la course interrompue. Mais le roman en traîneau était terminé; Lenore regarda davantage son chemin, et Antoine se débarrassa de la neige que ses manches avaient ramassée.

Les traîneaux entrèrent dans une vaste cour. Une longue maison d'un seul étage, construite en terre crépée à la chaux et recouverte de planches, regardait familièrement de ses fenêtres bleues les écuries en bois qui se trouvaient à côté. Antoine

descendit et demanda à un homme en livrée où était la demeure de M. Tarowski.

« Voici le palais, » répondit le domestique avec un profond salut; et il aida le baron et sa femme à sortir du traîneau.

Lenore et la baronne se regardèrent avec surprise. A leur entrée dans le vestibule sale et mal tenu, plusieurs serviteurs à grandes moustaches accoururent, enlevèrent promptement les pelisses des hôtes et ouvrirent avec fracas une porte basse. Dans le grand salon il y avait nombreuse compagnie. Une dame d'une taille élevée et vêtue de soie noire vint au-devant des nouveaux hôtes et les salua avec la plus franche cordialité. Les demoiselles de la maison, à la taille svelte, et qui avaient les yeux et la tournure de leur mère, s'avancèrent également. On nomma plusieurs des jeunes gens présents : c'étaient des barons et des comtes en toilette de soirée. Enfin on vit arriver le maître de la maison. Sur sa figure rusée se peignait la joie, et ses yeux de renard brillaient de la plus douce candeur. La réception fut irréprochable; chacun montrait le bon ton et l'aisance que donne l'habitude du grand monde. Le baron, sa femme et sa fille furent reçus comme des amis qu'on est enchanté de revoir. Antoine eut aussi sa part de prévenances. Son affaire se trouva terminée en quelques mots, et M. de Tarow, avec un sourire, rappela à son interlocuteur qu'il l'avait déjà vu une fois en passant.

« Le coquin de régisseur nous a échappé, dit-il d'un air de condoléance; mais, soyez-en sûr, il n'évitera pas son sort.

— J'espère bien, répondit Antoine, qu'on le prendra lui et ses complices. »

Les yeux du seigneur de Tarow affectèrent la douceur de la colombe, quand il ajouta avec la plus grande bonhomie :

« Ce drôle est sans doute caché quelque part.

— Peut-être dans le voisinage, » dit Antoine en jetant un regard oblique et méfiant sur les mauvais édifices de la ferme.

En vain Antoine chercha parmi les assistants l'étranger qu'il avait déjà vu deux fois, et à qui il supposait le désir de se soustraire aux regards des Allemands. Mais il y avait à la place un autre monsieur qui avait le verbe haut, la démarche fière et assurée, et que toute la société traitait avec beaucoup d'égards.

« Ces messieurs, comme dit le cabaretier, vont et viennent, s'assemblent et se séparent sans qu'on sache pourquoi; ce ne sont pas des individus isolés à qui l'on a affaire, mais toute une bande. »

En ce moment l'étranger s'approcha et engagea avec lui une conversation aimable. Mais, quelque naturelles que fussent les

paroles de ce personnage mystérieux, Antoine remarqua qu'il cherchait à diriger la conversation et à le sonder sur ses sentiments et ses sympathies : aussi se tint-il sur la réserve. Le Polonais s'en étant aperçu laissa là tout à coup l'hôte auquel il s'était intéressé, et se dirigea du côté des dames.

Antoine eut alors tout le loisir d'examiner le salon. Parmi les meubles grossiers faits par le menuisier du village, il y avait un beau piano à queue de Vienne. On voyait des papiers aux carreaux, et sur le parquet noir un tapis déchiré près du sofa. Les dames étaient assises sur des sièges de velours autour d'une table éclopée. La maîtresse de la maison et ses grandes filles avaient une élégante toilette de Paris ; mais une porte latérale s'étant ouverte, Antoine vit courir dans une chambre noire quelques enfants à peine couverts malgré le froid, et qui lui firent pitié. Mais en tous cas ces enfants ne semblaient pas s'apercevoir de la température, car ils s'escrimaient, se battaient entre eux, et faisaient un tapage d'enfer.

On mit sur une table branlante une belle serviette damassée et une théière en argent. La conversation ne tarissait pas un instant. C'était un feu roulant de bons mots français mêlés de vives exclamations en polonais et de quelques phrases allemandes au son uniforme. Aux éclats de rire, aux mines des personnages qui parlaient et à l'animation de leurs paroles, Antoine n'eut pas de peine à reconnaître qu'il était au milieu d'étrangers. Les paroles volaient comme des éclairs : dans les yeux et sur les joues brillait l'éclat fugitif d'une joyeuse agitation. C'était un peuple plus mobile, plus vif et plus impressionnable. Antoine vit avec surprise le plaisir que Lenore prenait à ce brouhaha et à cette confusion. Sa figure était plus fortement colorée ; elle riait et gesticulait comme les autres, et ses yeux se fixaient hardiment sur les messieurs prodigues de compliments. Le même sourire, le franc naturel qui l'avaient transporté en secret, elle les prodiguait à présent à des étrangers qui, pendant la nuit, avaient travaillé sur la grande route à la ruine de son père. Cela lui déplut au plus haut degré. Il faut se rappeler en outre que le salon était orné d'une manière grotesque, que les tapisseries et les tentures étaient sales et déchirées, que les enfants dans la chambre à côté allaient pieds nus, et que le maître de la maison était le secret protecteur d'un fripen et peut-être pis encore ! Il se contenta donc de contempler toute la société avec une froide réserve et de répondre laconiquement aux paroles aimables de M. de Tarowski et de ses convives.

Enfin un jeune homme joua quelques accords sur le piano.

Tout le monde se leva aussitôt et voulut danser. Mme de Tarowska sonna; quatre laquais à la figure rébarbative se précipitèrent aussitôt dans le salon, saisirent le piano et l'emportèrent avec peu de ménagement. Toute la société se porta en foule à travers le vestibule dans une salle en face. Quand Antoine entra dans cette salle, il fut tenté de se frotter les yeux. C'était une grande pièce toute nue, crépie à la chaux, avec des bancs autour des murs, et dans le coin un horrible poêle. Au milieu de la salle, on avait étendu du linge sur des cordes. Antoine ne comprenait pas comment on danserait là. Mais en un clin d'œil les domestiques enlevèrent le linge. Un d'eux courut au poêle, souffla le feu, et en peu d'instants six couples étaient rangés pour danser un quadrille. Comme il n'y avait pas assez de dames, un jeune comte, avec une barbe noire naissante et des yeux bleus superbes, mit son mouchoir de batiste autour de son bras, et, avec une révérence gracieuse, se déclara prêt à faire la dame. Aussitôt un autre monsieur le conduisit galamment à la danse. Tout le monde tournait en mesure et semblait au comble de la félicité. Au milieu de ce laisser-aller que la mode accorde aux danseurs de l'Europe civilisée, on voyait quelquefois le feu de la race polonaise se faire jour. Dans ce tumulte, Lenore ne restait pas inactive. La baronne causait gaiement avec le maître de la maison, tandis que Mme de Tarow s'était imposée la tâche d'occuper le pauvre baron aveugle. C'étaient bien encore les manières distinguées, l'aisance dans le plaisir, qu'Antoine avait admirées si souvent; mais aujourd'hui sa bouche était contracté par un froid sourire. Il ne lui semblait ni digne ni convenable qu'une noble famille allemande s'abandonnât ainsi à la joie parmi des ennemis qui méditaient, selon toute apparence, au même moment, quelque mauvais coup contre elle et sa nation.

Quand, après la première danse, Lenore passa près d'Antoine et lui demanda à voix basse : « Pourquoi ne dansez-vous pas avec moi ? » il répondit :

« Je m'attends à chaque instant à voir paraître le visage de M. Bratzky dans un coin de cette salle.

— Qui est-ce qui peut penser à cela en ce moment ? » s'écria Lenore offensée, et elle tourna le dos à Antoine.

Les danses se succédèrent sans discontinuer, les têtes des danseurs et des danseuses étaient en feu, les boucles de cheveux se dénouaient par la chaleur et le mouvement. Des domestiques entrèrent de nouveau dans la salle et offrirent du champagne frappé. Debout, et pour ainsi dire un pied en l'air, les danseurs avalèrent la boisson glacée; aussitôt après retentit un

cri parti de tous les coins de la salle et adressé au précepteur qui jouait du piano : « Notre danse nationale. »

C'est alors que les robes flottèrent en l'air, que les danseurs, comme poussés par un ressort élastique, s'élancèrent dans la salle, et que les jeunes filles furent jetées comme des balles d'un bras dans l'autre. Et, hélas ! Lenore était au milieu de cette cohue ! Antoine s'entretenait froidement avec un noble polonais et écoutait avec dépit les louanges que celui-ci prodiguait à la danseuse allemande. Ce qui était naturel aux jeunes filles polonaises et leur allait bien, ces mouvements vifs et fortement accentués, cela était forcé chez Lenore, et, comme se le disait avec déplaisir Antoine, la dépouillait du charme de la femme.

Il détourna ses regards, les laissa errer sur les murs nus, sur le poêle couvert de poussière dans lequel brûlait toute une falourde de bois, et les porta ensuite au plafond d'où pendaient de nombreuses toiles d'araignées.

Il était tard quand la baronne pressa le départ. On apporta les pelisses dans la salle, les hôtes s'y enveloppèrent, la sonnette se fit entendre, et la clochette retentit de nouveau au-dessus de la plaine de neige. Antoine ne trouva pas mauvais cette fois que Lenore conduisit son père, tandis que lui-même, placé derrière la baronne, dirigeait les rênes du petit traîneau. Il remplit sa tâche en silence, se répétant toujours en pensée qu'une autre jeune fille qu'il connaissait n'aurait jamais dansé la masurka au milieu des toiles d'araignées, dans la maison de ses ennemis. Pour Antoine, Lenore avait aussi enfoncé aujourd'hui le casque d'acier sur son cou blanc.

IV

M. Itzig était établi comme agent d'affaires. Celui qui venait le voir traversait une grande maison avec façade sur la rue, et montait, dans une aile latérale, un escalier qui n'était pas précisément des plus propres. Près de l'escalier brillait une porte d'entrée vernie en blanc, sur laquelle on voyait une grande plaque en laiton, avec coins échancrés, qui portait le nom de V. Itzig. Il y avait également une grosse poignée en porcelaine. Mais tout était plus beau et plus recherché que chez Ehrenthal. En entrant, le visiteur traversait une pièce vide, dans laquelle se tenait pendant le jour un garçon d'un esprit délié, qui rem-

plissait tour à tour les fonctions de portier et de *sauter-ruisseau*, et qui en outre servait d'espion pour les affaires de son patron. Ce garçon se distinguait de l'ancien Veitel au début de sa carrière par une toilette recherchée, mais tant soit peu râpée. Il usait les restes du commerce de friperie : des gilets de soie luisants et un habit qui lui était seulement un peu trop grand. Ce luxe prouvait que, pour la toilette et les belles manières, la nouvelle maison de commerce était plus avancée que celle d'Ehrenthal. Les clients étaient reçus par M. Itzig dans deux petits cabinets, dont l'un n'était garni que de peu de meubles, mais était orné de deux lampes d'une rare beauté, que l'agent avait été forcé d'accepter en remboursement des intérêts non payés d'une lettre de change. Dans le second cabinet, qui servait de chambre à coucher, il y avait un lit fort simple, un long divan, une grande glace ronde à large cadre doré, acquisitions faites dans l'entrepôt secret de notre ami Pinkus.

Itzig lui-même était changé d'une manière surprenante. Vu de loin par un jour sombre et à la lueur douteuse qui arrivait de la cour, il ne différait plus guère d'un monsieur élégant. Son visage maigre et allongé s'était arrondi ; ses grosses taches de rousseur, qui autrefois le défiguraient horriblement, avaient pris des teintes plus douces et plus pâles ; et sa rouge crinière était devenue plus foncée et plus souple, grâce à l'emploi des cosmétiques et au perfectionnement de l'art du coiffeur. Itzig avait toujours conservé une certaine prédilection pour les habits noirs ; mais à présent qu'il ne les achetait plus d'occasion et les faisait faire par de bons tailleurs, ils ne lui pendaient plus sur le corps. Itzig avait aussi pris de l'embonpoint ; il ne se refusait plus la bonne chère, et on voyait même quelquefois sur son bureau une bouteille vide avec l'étiquette de vin de Moselle, et à côté un sucrier et une cuiller d'argent.

Mais, quelque brillant que fût le nouvel établissement d'Itzig, il ne s'en servait guère que la nuit et pour ses réceptions officielles ; car il avait toujours conservé un faible pour son ancien logis dans l'auberge de Lœbel Pinkus. Il menait donc une double existence : pour le grand monde, celle d'un homme d'affaires élégant, habitant des pièces nouvellement peintes, éclairées par des lampes *astrales*, et servi par un groom vêtu à la mode ; l'autre existence était selon ses goûts et selon son cœur, au sein d'un vaste caravansérail. Dans cette dernière vie modeste, il se contentait de rideaux en coton rouge et d'une caisse carrée en guise de sofa. Peut-être se sentait-il surtout attiré vers cet asile mystérieux par le pouvoir absolu qu'il exerçait aujourd'hui sur le

possesseur de cette maison : car, soit dit à la honte de Pinkus, il était descendu jusqu'au rôle effacé d'un aide et d'un instrument de Veitel. Et Mme Pinkus avait un tel culte pour le jeune agent habile et ambitieux, que son mari se voyait frustré de toutes les poitrines des oies tuées dans la maison.

Itzig était ce jour-là étendu négligemment sur le sofa dans son comptoir et fumait dans une pipe à tuyau d'ambre. Tout en lui respirait le *gentleman*. Il attendait une visite distinguée. Tout à coup on entendit sonner. Le domestique de service vola à la porte, et on distingua une voix fortement accentuée. Bientôt il s'éleva un grand bruit dans la salle contiguë à son cabinet, ce qui engagea Veitel à fermer en toute hâte le tiroir ouvert de son bureau et à mettre la clef dans sa poche.

« Comment ! il n'est pas chez lui ? Mais je te dis qu'il y est, misérable benêt aux cheveux verts. »

C'est ainsi que l'homme à la voix aiguë apostrophait le pauvre diable qui gardait la porte. Un corps qui s'opposait au passage de l'intrus fut écarté de force, et, pendant que Veitel penchait sa tête sur une vieille hypothèque. M. Hippius parut sur le seuil de la porte. Sa figure était rouge de colère, et, dans son accoutrement râpé et déchiré, il ressemblait à un vieux corbeau à qui l'on aurait arraché presque toutes ses plumes.

« Quoi ! tu fais défendre ta porte ? Tu ordonnes à un misérable ver rampant de renvoyer de vieux amis ? Je ne devrais pas m'en étonner. Tu es devenu un beau monsieur. Sot que tu es ! A-t-on jamais vu une telle impudence ? Parce que le bélièvre a su, par ses manigances, se procurer deux belles chambres, il méprise ses vieux amis. Mais tu es mal tombé avec moi, mon cher fils ! Je ne me laisse pas éconduire comme cela. »

Veitel jeta sur le praticien irrité des regards qui n'exprimaient rien moins que l'amitié.

« Pourquoi ce tapage à propos de ce jeune homme ? dit-il. Il n'a fait que son devoir. J'attends une visite d'affaires, et je lui ai ordonné de n'admettre aucun étranger. Comment pouvais-je savoir que vous viendriez me relancer ici à cette heure ? Ne sommes-nous pas convenus que vous ne devez venir me trouver que le soir ? Pourquoi venez-vous à mes heures d'affaires ?

— Tes heures d'affaires, jeune sansonnet à peine sorti de sa coque ! cria Hippius toujours exaspéré et en s'asseyant sur le sofa. Tes heures d'affaires ! continua-t-il avec un souverain mépris. Pour tes affaires, toutes les heures sont aussi bonnes les unes que les autres.

— Vous êtes encore ivre, Hippius, répondit Veitel, vivement

contrarié. Que de fois je vous ai dit que je ne voulais rien avoir à démêler avec vous quand vous sortez du cabaret!

— Ah! oui-da! cria M. Hippus. Toi, le fils d'une méchante fripière! Ma visite est pour toi, en tout temps, un honneur. Je serais ivre? continua-t-il en faisant claquer sa langue; et de quoi, mon pauvre paillasse? Comment veux-tu que je m'enivre, cria-t-il, quand on n'a même pas de quoi se payer un petit verre?

— J'aurais bien dû me douter que monsieur est à sec, dit Veitel d'un ton indigné. Il n'y a pas bien longtemps que je vous ai donné dix écus; mais vous buvez comme une éponge; on doit regretter chaque gros qu'on dépense pour vous.

— Tu vas me montrer aujourd'hui que tu ne le regrettes pas en me donnant encore dix écus, et cela sur-le-champ.

— Je n'en ferai rien. Je suis las de vous nourrir. Vous connaissez nos conventions. Vous n'avez droit à de l'argent qu'en me rendant un service; et maintenant vous n'êtes pas en état de lire ni d'écrire la moindre chose.

— Pour toi et tes pareils j'en sais toujours assez, quand même j'aurais déjeuné dix fois mieux qu'aujourd'hui, dit le vieillard avec plus de calme. Donne-moi le travail que tu m'as réservé. Tu es devenu furieusement avare; mais je ne t'en veux pas. Je te pardonnerai d'avoir voulu me consigner à ta porte; je te pardonnerai encore ton orgueil de faquin enrichi et ta présomption de te servir d'une lampe faite pour des gens d'un meilleur acabit que toi; je ne te refuserai pas mes conseils, si toutefois tu me donnes en échange les honoraires auxquels j'ai droit. Faisons donc la paix, mon fils. Maintenant, parle; dis-moi quelle noirceur médites-tu encore? »

Veitel lui mit sous les yeux un gros dossier d'hypothèques.

« Vous commencerez par dépouiller ce dossier; vous m'en ferez un extrait comme il faut, et vous me direz ce qu'il en est. On m'a proposé de me vendre cette hypothèque. Mais en ce moment j'attends quelqu'un. Entrez dans l'autre cabinet, asseyez-vous au bureau et faites le travail. Quand vous aurez fini, nous parlerons de l'argent qui vous revient. »

M. Hippus mit le gros dossier sous son bras et s'achemina vers la porte de l'autre cabinet.

« Je ferai encore cette fois ta volonté, parce que c'est toi, » dit-il avec bonhomie et en levant la main pour donner une tape d'amitié sur la joue de Veitel.

Celui-ci souffrit patiemment cette caresse, et il se disposait à fermer la porte, quand le vieillard ivre se pressa encore une fois contre Veitel et lui demanda d'un air rusé :

« Ainsi, tu attends quelqu'un, mon cher fils? Qui attends-tu, mon petit Itzig? Est-ce un *damoiseau* ou une *damoiselle*?

— C'est une affaire d'argent, répondit Veitel en haussant les épaules.

— Une affaire d'argent! répondit le praticien ivre en regardant son adepte avec admiration. Oui, dans ces sortes d'affaires, tu es grand, grand comme homme et comme spéculateur! Certes, qui veut avoir de l'argent de toi est perdu. Il vaudrait mieux pour lui qu'il se jetât à l'eau, quoique l'eau aussi soit une vilaine chose. Diable incarné de spéculateur! »

Ce disant, il leva la tête et fixa amoureusement sur Veitel ses yeux brillants.

« Mais n'êtes-vous pas venu vous-même me demander de l'argent? lui répondit Veitel avec un rire forcé.

— Moi, je suis solide, répondit Hippius en balbutiant. Je ne suis pas un homme en chair et en os; je suis Hippius, je suis la mort! » En même temps, il essaya de rire de sa saillie.

Au dehors, on entendit la sonnette; Veitel cria :

« Tenez-vous tranquille! »

Il ferma la porte, s'assit sur le sofa et prit le tuyau d'ambre, pour se préparer à recevoir la visite.

Dans l'antichambre, le cliquetis d'un sabre se fit entendre; un officier de hussards entra. Eugène de Rothsattel avait un peu vieilli depuis l'hiver dernier; sa figure délicate était amaigrie, et un cercle bleuâtre s'était formé au-dessous de ses yeux. Il entra avec une indifférence apparente, à laquelle M. Itzig ne se laissa pas prendre un instant; car, sous ce masque, son œil pénétrant reconnut aussitôt la fièvre qui travaille les débiteurs tourmentés.

« Monsieur Itzig, demanda l'officier d'un ton sec.

— C'est moi, » répondit Veitel en se levant négligemment.

Eugène, agité, examina la figure de l'homme d'argent. Celui qui attendait maintenant qu'on lui adressât la parole était le même homme contre lequel son père avait déjà été prévenu; et voilà que le sort le faisait tomber dans les mêmes filets.

« J'ai, dit enfin le lieutenant, à payer ces jours-ci une dette à des agents de cette ville, à des personnes de votre connaissance. Quand j'ai voulu m'entendre à cet égard avec ces messieurs, ils m'ont informé qu'ils vous avaient cédé leurs créances.

— Je les ai achetées à contre-cœur, répondit Veitel, car je n'aime pas à faire des affaires avec MM. les officiers. Ce sont deux créances, une de onze cents écus et l'autre de huit cents, en tout dix-neuf cents. »

Il ouvrit son portefeuille et en tira les billets.

« Reconnaissez-vous cette signature comme la vôtre, demanda-t-il froidement, et reconnaissez-vous que la somme qui vous a été prêtée est de dix-neuf cents écus ? »

— Il se peut bien que ces créances portent pareille somme, répondit le lieutenant d'un air mécontent.

— Je vous demande si vous reconnaissez que c'est là la somme que vous avez à me payer ? demanda de nouveau Veitel.

— Oui, par le diable ! s'écria le lieutenant, je reconnais la dette, quoique je n'aie pas reçu la moitié de cette somme. »

Veitel remit les lettres de change dans son secrétaire, et dit d'un air moqueur en haussant les épaules :

« J'ai payé la somme entière aux deux agents. Aussi irai-je demain et après-demain toucher chez vous mon argent. »

L'officier se tut un instant ; ses joues creuses se colorèrent lentement. Enfin, après un long combat avec lui-même, il dit :

« Je vous prierais, monsieur Itzig, de vouloir bien m'accorder encore un délai. »

Veitel saisit son tuyau d'ambre, le tourna complaisamment et répondit :

« Je ne puis pas vous faire un plus long crédit.

— Soyez raisonnable, Itzig, dit l'officier avec un ton de familiarité forcée. Je me trouverai peut-être très-prochainement en état de vous payer.

— Dans quelques semaines vous n'aurez pas plus d'argent qu'aujourd'hui, répondit Veitel grossièrement.

— Je suis tout disposé à vous souscrire une plus forte somme, si vous patientez.

— Je ne fais jamais de ces affaires-là, dit Veitel avec un front d'airain.

— Je ferai reconnaître la dette par mon père.

— M. le baron de Rothsattel a chez moi tout juste autant de crédit que vous-même. »

Le lieutenant frappa avec colère son sabre sur le parquet.

« Et si je ne paye pas ? éclata-t-il ; vous savez que légalement je n'y suis pas obligé.

— Je le sais, répondit Veitel tranquillement. Payerez-vous demain et après-demain ? »

— Je ne le puis, s'écria Eugène avec l'expression du plus profond désespoir.

— Alors prenez garde à l'habit que vous avez sur le dos, dit Veitel en se détournant.

— Wohlfart avait bien raison de me prévenir contre vous, s'écria Eugène hors de lui. Vous êtes un vrai.... »

Il ne continua pas et étouffa l'injure qu'il avait sur les lèvres.

« Ne vous gênez pas, allez toujours, dit Itzig, personne ne vous entend. Vos paroles sont pour moi le feu qui petille dans le poêle et qui, au bout d'une heure, ne laisse que des cendres. Ce que vous voulez me dire ici, en tête-à-tête, le monde le criera après vous dans la rue, si vous ne payez pas. »

Eugène se détourna en jurant, s'arrêta encore un instant à la porte, puis s'élança hors de la maison bouillant de colère.

Veitel le suivit d'un regard de triomphe. « Le père est dans la même passe que le fils, se dit-il à part lui. Il n'en sortira pas. Il ne pourra pas trouver l'argent. Les Rothsattel touchent à leur fin, et Wohlfart ne pourra pas les sauver. Quand je serai marié avec Rosalie, les hypothèques d'Ehrenthal m'appartiendront de droit. Alors les créances qui ont disparu chez le beau-père pourront se retrouver naturellement parmi ses papiers. Le baron se trouvera en mon pouvoir, et la terre sera à moi. »

Après ce monologue, il ouvrit la porte qui avait séparé M. Hippus et l'officier de hussards, l'homme ruiné et l'homme qui marchait à sa ruine. Il trouva le petit avocat endormi, la tête appuyée sur ses mains, et les bras pendants par-dessus les actes. Itzig regarda avec un profond mépris cette masse noire, et dit : « Il commence à m'être à charge. Il me disait qu'il était la mort ; je voudrais qu'il fût mort et que je fusse débarrassé de lui. »

Il secoua rudement le vieux praticien jusqu'à ce qu'il l'eût réveillé.

« Vous ne savez que dormir, lui cria-t-il. Qu'avez-vous besoin de venir ici pour ronfler ? Rentrez chez vous, je vous donnerai les actes quand vous serez dans un meilleur état. »

Quand l'avocat endormi fut sorti en chancelant avec la promesse de revenir dans l'après-midi, Itzig brossa son chapeau de soie avec une adresse toute particulière, mit son meilleur habit, et, après avoir arrangé artistement ses cheveux devant la glace, se rendit à la maison de son adversaire Ehrenthal.

Quand il entra dans le vestibule, il jeta un regard timide sur la porte du comptoir, passa rapidement, et se dirigea vers l'escalier. En montant la première marche il s'arrêta :

« Le voilà encore dans le comptoir, se dit-il en prêtant l'oreille ; je l'entends murmurer comme il a l'habitude de faire quand il est seul. Je me risque, je vais entrer chez lui ; peut-être pourra-t-on lui toucher un mot. »

Il s'approcha en hésitant de la porte, écouta de nouveau ; enfin, prenant courage, il ouvrit brusquement.

Dans la sombre pièce se tenait, devant le bureau, dans un

fauteuil de cuir, une figure accroupie avec un chapeau déformé sur la tête. Cette figure remuait la tête et murmurait des paroles inintelligibles. Combien Hirsch Ehrenthal avait changé depuis la dernière fois qu'il avait été à la terre du baron ! riche alors de santé et de fortune, il mettait son épingle en diamant pour briller aux yeux des dames. La tête qui branlait maintenant par suite d'une faiblesse nerveuse était celle d'un vieillard au visage ridé, dont la barbe, depuis bien des semaines, n'avait pas subi l'action du rasoir. Il offrait l'image de la triste décadence où l'esprit devance le corps dans le retour à la seconde enfance.

Itzig, arrêté à la porte du comptoir, contempla, tout stupéfait, son ancien patron, qui, plongé dans ses rêves, n'appartenait plus guère au monde des affaires. Enfin, il s'approcha et dit :

« Monsieur Ehrenthal, j'ai à vous parler. »

Le vieillard, tout en continuant à remuer la tête, dit d'une voix tremblotante :

« Je m'appelle Hirsch Ehrenthal ; qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous parler d'une grande affaire, continua Itzig.

— Je vous écoute, dit Ehrenthal sans lever les yeux. Si c'est une grande affaire, pourquoi ne parlez-vous pas ?

— Vous me connaissez bien, j'espère, Hirsch Ehrenthal ? » cria Itzig en se penchant vers le vieillard.

Ehrenthal leva ses yeux fatigués, les fixa sur son interlocuteur et finit par le reconnaître. Il se redressa sur son siège et avança le cou. Sa tête remuait toujours, mais ses yeux reposaient avec un regard de crainte et de haine sur l'agent d'affaires.

« Que venez-vous chercher dans mon comptoir ? demanda-t-il en tressaillant. Comment osez-vous paraître devant mes yeux ? Sortez, malheureux ! »

Itzig ne bougea pas.

« Ne criez pas comme un coq, je ne vous fais pas de mal. J'ai à vous parler de grandes affaires, si vous voulez être calme comme doit l'être un homme de votre âge.

— C'est Itzig, murmura le vieillard tout bas ; il veut me parler de grandes affaires, il me demande d'être calme... Comment puis-je être calme, cria-t-il un instant après, quand je vous aperçois ? Vous êtes mon ennemi, vous m'avez ruiné ici-bas et là-haut ; vous avez été pour moi comme Satan avec un glaive empoisonné de fiel. J'ai ouvert la bouche, et vous m'avez enfoncé votre fer dans le cœur ; le fiel y a pénétré, et je tremble quand je vous regarde.

— Calmez-vous, dit Itzig, et, quand vous aurez recueilli vos esprits, veuillez m'écouter.

— Est-ce Itzig? grommela le vieillard entre ses dents. Il prétend être Itzig; mais, quand il passe dans la ville, les chiens hurlent. Je ne veux pas vous voir, cria-t-il en se redressant; sortez, votre aspect m'est fatal; j'aime mieux avoir affaire à une araignée qu'à vous!

Veitel dit avec une expression de résignation :

« Ehrenthal, ce qui est fait est fait, et il est inutile de revenir là-dessus. Vous vous êtes montré mon ennemi, et je vous ai traité comme un ennemi. Nous n'avons rien à nous reprocher.

— Il a mangé tous les dimanches dans ma maison, murmura de nouveau le vieillard.

— Puisque vous pensez à cela, continua Veitel, je veux aussi y penser. Oui, j'ai mangé à votre table, et c'est pourquoi je suis fâché que nous soyons brouillés ensemble. J'ai toujours eu un grand attachement pour votre maison.

— Tu m'as bien montré ton attachement, Itzig, continua le vieillard. Tu es venu dans ma maison, et tu m'as frappé avant que je descende dans la tombe; tu me fais subir tous les jours le supplice de *chibbout hakkefer*¹.

— Que signifient ces sots discours? cria Veitel irrité. Pourquoi voulez-vous toujours vous faire passer pour mort et me regarder comme l'ange d'extermination? Je ne viens pas vous apporter la mort, mais vous offrir une vie agréable. Je veux que vous soyez de nouveau considéré parmi les gens de votre race, et qu'ils ôtent encore devant vous leur chapeau dans la rue, comme ils faisaient avant que Hirsch Ehrenthal tombât dans l'enfance. »

Ehrenthal ôta machinalement son chapeau et le remit sur sa tête. Ses cheveux avaient blanchi.

« Il y aura alliance entre vous et moi, continua Veitel d'une

¹. *Chibbout hakkefer* (mieux *hakkeber* ou *hakkever*) signifie le coup du tombeau.

Les rabbins prétendent que, lorsqu'un juif est enterré, l'ange de la mort accourt. Aussitôt le défunt se lève debout dans sa tombe. L'ange le frappe avec la pointe d'un fer rougi au feu. Au premier coup, tous les membres du corps tombent en dissolution. Au second coup, les ossements sont brisés et dispersés. Si l'ange frappe encore un troisième coup, toute la dépouille mortelle est réduite en cendre et en poussière. Puis viennent les bons anges, qui recueillent les parties du corps éparées, et les renferment dans le sépulcre.

Le *chibbout hakkever* est regardé par les juifs comme un plus grand châtiment que celui de l'enfer même.

voix persuasive. Vos affaires deviendront les miennes. Je vous ai adressé plus d'un de vos parents et je vous ai envoyé dire ce que je veux de vous ; Mme Ehrenthal vous a souvent dit la même chose. Je suis maintenant bien posé et je fais des affaires avec les gens les plus considérés. Je puis vous montrer un capital plus considérable que vous ne pensez. Pourquoi ne réunissons-nous pas nos capitaux ? Si vous voulez me donner votre fille Rosalie, je pourrai agir envers vous comme un gendre. »

Le vieil Ehrenthal fixa sur le prétendant de sa fille un regard dans lequel un éclair de l'ancienne ruse perçait à travers la faiblesse actuelle de son esprit.

« Si vous voulez avoir ma fille Rosalie, répondit-il, écoutez la seule question que j'aie à vous faire : Que pouvez-vous me donner si je vous donne Rosalie ? »

— Je vous en ferai le calcul quand vous voudrez, s'écria Veitel.

— Vous pouvez me faire le calcul de bien des choses, dit Hirsch Ehrenthal en se mettant sur la défensive. Rendez-moi mon fils Bernard, et je vous donnerai ma fille. Si vous n'allez pas me chercher mon fils dans la tombe, je vous dirai, tant que j'aurai la faculté de la parole : Sortez, sortez de mon comptoir. Sortez ! » cria-t-il avec une rage soudaine et en élevant ses deux poings contre Itzig.

Celui-ci disparut aussitôt derrière la porte.

Ehrenthal retomba sur sa chaise en proférant des mots incohérents et des menaces terribles.

Itzig vit de la porte Ehrenthal se démener comme un furieux. Enfin, quand les doléances et les imprécations d'Ehrenthal cessèrent et que des sons inarticulés s'échappèrent seuls des lèvres du vieillard, le jeune agent haussa les épaules et quitta la chambre.

Pendant qu'Itzig montait l'escalier pour faire une visite aux dames, il leva encore les épaules, pour exprimer le mépris qu'il avait pour le pauvre imbécile. Ensuite il tira la sonnette, et la cuisinière en bonnet chiffonné lui ouvrit la porte avec un sourire familier.

Dans sa perplexité, Eugène alla inutilement demander du secours à tous les officiers. Il entra au café Feroni. Les huitres lui parurent détestables, le bourgogne eut pour lui le goût de l'encre. Il courut de nouveau toutes les rues. Une sueur d'angoisse lui coulait du front. Ainsi se passa la journée pour le

pauvre lieutenant. Enfin, épuisé de fatigue, il s'arrêta dans un café et repassa dans son esprit ses dernières chances de salut. Si Wohlfart était sur les lieux ! Mais il était trop tard pour le prévenir. Les agents l'avaient leurré par de fausses promesses de prolongation. Ce n'était que l'avant-veille de l'échéance qu'ils lui avaient écrit tous deux que leurs créances avaient passé entre les mains de M. Itzig. Il était sans doute trop tard pour écrire à Wohlfart ; mais cet ami dévoué n'avait-il pas quelques connaissances dans la ville ?

Quand Antoine lui avait recommandé le jeune Sturm, il lui avait dit : « Le père du régisseur est un homme sûr et ne manque pas de ressources. » Maintenant, pouvait-il s'adresser au père d'un hussard qui était au service de sa famille, pour se faire prêter de l'argent, s'il en avait réellement ? — C'était la question. Il demanda l'*Almanach des adresses*, et lut : « Jean Sturm, chargeur, rue de l'Île, n° 17. » Il se rendit en voiture à l'adresse. Il frappa vivement à la porte, une forte voix lui cria : « Entrez. » L'officier, plein d'angoisse, passa le seuil du chargeur.

Le vieux Sturm était assis seul en face d'une cruche de bière et tenait à la main un journal si petit que tout le monde s'apercevait aussitôt qu'il n'avait été ni écrit, ni imprimé, ni publié pour le géant.

« Un hussard ! » s'écria Sturm ; et dans sa surprise il demeura cloué sur sa chaise.

L'officier aussi resta interdit devant la figure colossale qui avait les yeux braqués sur lui.

Enfin, après qu'ils se furent toisés quelque temps, Sturm rompit le premier le silence. « C'est bien un hussard du régiment de mon fils Charles. C'est le même uniforme. Camarade, soyez le bienvenu. » Sturm se leva, et ayant vu les lacets en argent de l'uniforme : « Tudieu, monsieur est officier !

— Je m'appelle Eugène de Rothsattel, dit enfin le lieutenant, je suis une connaissance de M. Wohlfart.

— De M. Wohlfart et de mon fils Charles ! dit le vieux Sturm. Prenez place, monsieur l'officier ; c'est pour moi un grand plaisir, un honneur extraordinaire. »

Il avança une chaise et la posa devant Eugène avec tant d'empressement que la porte en trembla. Eugène voulut s'asseoir.

« Attendez, attendez, dit le vieux Sturm, que j'essuie d'abord la chaise. Votre uniforme pourrait se salir. Depuis que mon fils Charles a été obligé de partir, il s'est amassé ici un peu de poussière. »

Il essuya la chaise avec un mouchoir.

« C'est bien comme cela, monsieur. Permettez-moi, maintenant, de m'asseoir en face de vous. Quelles nouvelles m'apportez-vous de mon petit ? »

— Aucune autre, répondit Eugène, si ce n'est qu'il se porte bien et que mon père est très-content de lui.

— Vrai ? » s'écria Sturm la figure tout épanouie de joie, et il tambourina avec ses doigts sur la table de manière à produire un petit tremblement de terre dans la chambre. « Je savais que monsieur votre père serait content de lui, j'en aurais donné ma garantie sur papier timbré. C'était déjà un garçon laborieux quand il n'était que grand comme cela. » Et en même temps il désigna avec la main une taille lilliputienne qui n'est pas celle d'un être humain, même le jour de son apparition dans le monde. « Mais peut-il aussi se livrer à toute espèce d'occupations ? demanda-t-il avec inquiétude ; vous savez bien, à cause de cet accident. » Il présenta au lieutenant ses grands doigts, avec des signes de familiarité. « Le doigt du milieu, le doigt annulaire ! C'a été un grand malheur, monsieur l'officier. »

Eugène se rappela le malheureux accident.

« Il s'est tiré d'affaire, dit-il, embarrassé du rôle auquel le condamnait le sentiment paternel du colosse. Ce qui m'amène auprès de vous est une requête.

— Une requête ? Ce n'est pas bien parler ! dit Sturm en riant. Exigez, monsieur le baron ! Toute personne de la maison dans laquelle mon Charles demeure comme régisseur, a le droit d'exiger du vieux Sturm ! C'est là mon opinion franche et nette ! »

Et il passa brusquement la main sur la table.

« Je vous dirai donc en peu de mots, monsieur Sturm, continua Eugène, que je me trouve dans un grand embarras.... J'ai à payer demain une forte somme et je n'ai pas l'argent nécessaire. Je suis pris au dépourvu, et je n'ai plus le temps de prévenir mon père. Je ne connais personne dans la ville, à qui je puisse m'adresser avec plus de confiance qu'au père de notre régisseur. »

Sturm s'inclina en avant, et dans sa joie expansive il donna une forte tape sur le genou de l'officier :

« C'est là une bonne parole ! Vous êtes un seigneur qui tenez à votre maison et qui n'allez pas chercher des étrangers, quand vous pouvez trouver chez vos gens l'argent nécessaire. Vous avez besoin d'argent, mon Charles est régisseur chez monsieur votre père, mon Charles a quelque argent ; comme cela, tout se trouve en règle. Combien vous faut-il ? Cent ou deux cents écus ? »

— Je ne sais pas, monsieur Sturm, si je dois vous dire la

somme, dit Eugène avec une certaine hésitation. Ce sont dix-neuf cents écus.

— Dix-neuf cents écus ? répéta le géant étonné. Mais c'est un capital, c'est une maison, en un mot une grande affaire.

— Oui, c'est vrai, monsieur Sturm, continua Eugène d'un air contrit; et, puisque vous êtes si bon pour moi, je vous dirai que je suis au désespoir de vous demander une si forte somme. Je suis prêt à vous donner une reconnaissance, et à vous payer l'intérêt au taux que vous voudrez.

— Savez-vous quelque chose ? dit Sturm d'un air réfléchi ; ne parlons pas des intérêts : vous réglerez cela avec mon Charles. Mais pour la reconnaissance, vous avez eu là une bonne idée ! Une créance est toujours chose utile, on ne sait pas ce qui peut arriver ! Nous n'en avons pas besoin ni vous ni moi, vis-à-vis l'un de l'autre. Mais en cas de mort... car je puis mourir tout à coup, et plus tôt que je ne pense,... Il n'y aurait pas grand mal, car vous seriez là, vous qui connaissez l'affaire. Mais vous-même, vous pourriez venir à mourir, ce que je ne crains nullement,... bien au contraire, ajouta-t-il en adoucissant le son de sa voix. Mais cependant, si vous mouriez, alors il faudrait votre signature à mon Charles, pour qu'il pût se présenter et dire : « Le « pauvre jeune baron a signé ce papier, donc payez. »

— Ainsi vous aurez la bonté de me prêter cet argent ?

— Il n'y a pas de bonté à cela, dit Sturm d'un ton de reproche. C'est mon devoir, puisque c'est une affaire et que mon nabot de Charles est votre régisseur. »

Eugène, involontairement ému, regarda la figure riante du géant.

« Mais, monsieur Sturm, cet argent, il me le faut dès demain.

— Eh bien ! répondit le chargeur, cela me va parfaitement. Venez, monsieur le baron. »

Il prit la lumière et conduisit le lieutenant dans son cabinet.

« Excusez, je vous prie, le désordre qui règne ici ; je vis seul, et toute la journée je suis à mon travail. Voyez, voici mon coffre-fort. »

Il tira le coffre de fer.

« Il est en sûreté contre les voleurs, dit-il d'un air satisfait. Personne dans la ville, excepté moi, ne peut le bouger de place. Personne ne peut l'ouvrir, car la serrure à secret est le chef-d'œuvre du père de ma pauvre femme. Il y en a peu qui puissent comme moi soulever le couvercle, et, s'il en vient plusieurs, ils trouveront la besogne un peu trop rude. Croyez-vous que l'argent soit ici à l'abri des filous ? » dit-il enfin tout radieux.

Sur le point de mettre la clef dans la serrure, il dit :

« Tiens, j'oubliais une chose. Je mets en vous, monsieur le baron, la même confiance qu'en mon Charles, cela va sans dire. Mais répondez d'abord à une question : Êtes-vous bien le jeune baron de Rothsattel ? »

A cette question, Eugène ne put s'empêcher de sourire. Il sortit de sa poche un papier et dit :

« Voici mon brevet d'officier.

— Ah ! c'est trop d'honneur, » cria Sturm.

Il prit soigneusement le papier et lut le nom avec attention. Puis regardant le cachet et les parafes qui se trouvaient au bas de l'acte, il inclina la tête et, tenant le papier entre deux doigts, il le rendit respectueusement au lieutenant.

« Et tenez, continua Eugène, le hasard veut que j'aie justement une lettre de Wohlfart dans ma poche.

— Certes ! s'écria Sturm en regardant l'adresse, c'est bien là son écriture.

— Et voici sa signature, » dit Eugène.

Sturm lut ces mots :

« Votre tout dévoué Wohlfart. »

« Oui, si Wohlfart écrit cela, dit Sturm, vous pouvez croire que ce qu'il dit il le pense. Allons, c'est une affaire terminée, continua-t-il en ouvrant le coffre. Voici de l'argent. Ainsi dix-neuf cents écus, dites-vous ? »

Il sortit cinq bourses du coffre, les prit toutes sans peine dans une seule main et les présenta à Eugène.

« En voici mille. »

Eugène essaya en vain de tenir les bourses.

« Ah ! je n'y pensais pas. Laissez cela ! Je vous les porterai jusqu'à votre voiture ; le reste, il faudra que je vous le donne en créances hypothécaires. Elles valent chacune, comme vous savez, un peu moins de cent écus.

— Cela ne fait rien.

— Si fait, dit le géant. Vous indiquerez cela dans votre reconnaissance. Voilà une affaire terminée heureusement. »

Il referma le coffre et le poussa sous le lit.

Eugène, le cœur soulagé d'un grand poids, entra dans la chambre.

« Maintenant, je vais porter les sacs jusqu'à la voiture, cria Sturm.

— Il faut auparavant que je vous donne une reconnaissance, dit Eugène.

— Vous avez raison, il faut de l'ordre. Voyez si vous pouvez

écrire avec ma grosse plume. Si j'avais pu me figurer qu'il me viendrait une si belle visite, j'en aurais apporté une meilleure de chez M. Schrøter. »

Eugène rédigea une reconnaissance. Pendant ce temps Sturm était assis en face de lui, à côté de sa cruche de bière, et le regardait avec satisfaction. Ensuite il l'accompagna jusqu'à la voiture et lui dit en prenant congé de lui :

« Saluez bien cordialement de ma part mon petit et M. Wohlfart. J'avais promis à Charles d'aller le voir à l'occasion de l'arbre de Noël ; mais ma santé n'est plus trop bonne. J'ai passé le chiffre quarante-neuf ! »

Quelque temps après, Eugène écrivit à Antoine pour lui annoncer qu'il avait emprunté au vieux Sturm dix-neuf cents écus contre une reconnaissance.

« Cherchez à arranger l'affaire, disait-il à la fin de sa lettre. Il ne faut naturellement pas que mon père le sache. Le vieux Sturm est, ma foi, un brave homme et un drôle de corps. Voyez ce que je pourrais apporter à son fils le hussard, quand je viendrai voir mes parents. »

Antoine indigné jeta la lettre sur la table.

« Il n'y a pas le moyen de leur venir en aide, mon patron avait raison. Il a mangé cet argent en achetant des bracelets d'or pour quelque fille d'Opéra ou bien en jouant aux dés ou au lansquenet avec des camarades de débaûche, et il paye ses dettes à des usuriers avec les économies péniblement acquises d'un honnête ouvrier. »

Il appela Charles dans sa chambre.

« J'ai regretté bien des fois de t'avoir jeté au milieu de ce désordre. Aujourd'hui je sens que j'ai eu tort. J'ai honte de te dire ce qui est arrivé. Le jeune Rothsattel a abusé de la bonhomie de ton père pour lui emprunter dix-neuf cents écus.

— Dix-neuf cents écus à mon père ! s'écria Charles étonné. Comment mon Goliath a-t-il tant d'argent à prêter ? Avec moi, il a toujours prétendu qu'il ne savait rien épargner.

— Une partie de ton patrimoine a été abandonnée contre une reconnaissance sans valeur, et ce qui rend la chose encore plus révoltante, c'est l'indifférence avec laquelle la traite l'emprunteur. Ton père ne t'a donc rien écrit à ce sujet ?

— Lui ? ah ! bien oui ! s'écria Charles. C'est ce qu'il se gardera bien de faire. Je suis seulement contrarié que vous preniez cette histoire trop à cœur. Je vous en prie, pour l'amour de

Dieu, ne sonnez pas la cloche d'alarme. Vous savez mieux qu'un autre combien de nuages se sont amoncélés sur cette maison; n'augmentez pas le chagrin des parents à cause de moi.

— Se taire en cette circonstance, repartit Antoine, serait se rendre complice d'une mauvaise action. Ecris tout de suite à ton père, et dis-lui de ne plus être dorénavant aussi complaisant; car ce lieutenant est capable de revenir à la charge à la première occasion. »

Antoine écrivit ensuite à Eugène :

« Il est impossible d'arranger votre affaire avec le vieux Sturm, si je ne dois pas en parler à monsieur votre père, et même en ce cas je ne sais réellement pas comment on trouvera le moyen de couvrir cette dette. Je ne vous dissimulerai pas que je regarde votre emprunt comme tout à fait déloyal. D'ailleurs, monsieur votre père et vous, vous devez déjà beaucoup à l'activité et au dévouement du jeune régisseur, et le faible traitement qu'il touche dans les circonstances actuelles ne peut être considéré que comme un dédommagement insuffisant. Je vous prie donc instamment de procurer au vieux chargeur Sturm autant de sûreté qu'on peut lui en donner. Cette sûreté est dans la reconnaissance de la dette par monsieur votre père. Vous conviendrez avec moi que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en informer vous-même monsieur le baron. Ne remettez donc pas, de grâce, cette communication à votre prochaine visite. parce que chaque semaine de délai me semble la prolongation d'une tromperie indigne de vous. »

Antoine dit ensuite à Charles :

« Si Eugène ne fait pas à son père l'aveu de cette dette de jeu, j'en informerai le baron, en présence du jeune lieutenant, le premier jour de son arrivée. Ne cherche pas à me détourner de ce projet; tu es absolument comme ton père. »

La conséquence de cette lettre fut qu'Eugène n'écrivit plus du tout à Antoine, et que, dans la lettre adressée depuis à son père, il ajouta quelques phrases qui n'étaient pas tout à fait intelligibles.

Wohlfart, disait-il, était sans doute un homme envers lequel ils avaient contracté quelques obligations. Mais ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que cela lui donnait, comme à ses pareils, de l'orgueil et un ton de précepteur qui finissait par être insupportable. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de se débarrasser honnêtement de cette espèce de gens. Comme cette opinion était tout à fait conforme aux idées du baron, il l'approuva complètement.

« Eugène, dit-il, a le jugement sûr; moi aussi je désire ardemment voir arriver le jour où je pourrai me charger de la direction de nos affaires et remercier notre M. Wohlfart. »

La baronne, qui avait lu la lettre à son mari, répondit :

« Tu regretterais bien vite Wohlfart, si jamais il nous quittait. »

Elle plia ensuite la lettre et la cacha dans la poche de sa robe.

Mais Lenore, incapable de maîtriser son indignation, sortit de la chambre sans rien dire et alla chercher Antoine dans la cour de la ferme.

« Qu'avez-vous eu avec Eugène? lui cria-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut.

— S'est-il plaint de moi auprès de vous? demanda Antoine à son tour.

— Non pas auprès de moi, répondit Lenore; mais, dans sa lettre à mes parents, il ne parle plus de vous comme autrefois, avec le ton qui lui allait si bien.

— C'est peut-être l'effet du hasard, répondit Antoine, ou bien d'une contrariété passagère.

— Non, il y a autre chose, et je veux le savoir.

— S'il y a autre chose, vous ne pouvez l'apprendre que de lui-même.

— En ce cas, s'écria Lenore, Eugène a mal agi, et vous en êtes instruit.

— Quoi qu'il en soit, répondit gravement Antoine, ce n'est pas mon secret; sans cela je ne vous le cacherais pas. Je vous prie de croire que ma conduite envers votre frère a été ce qu'elle devait être.

— Ce que je crois ne peut pas vous servir, s'écria Lenore. On veut absolument que je ne sache rien; que je n'apprenne rien. Je me perds dans tout cela, et, au milieu de ces tourments, je ne puis que me fâcher quand on est injuste à votre égard.

— Souvent la responsabilité que m'impose la maladie de monsieur votre père m'accable d'un poids terrible. Sa mauvaise humeur se tourne quelquefois aussi contre moi, quand je suis obligé de lui communiquer des choses désagréables. Ceci est inévitable. J'aurai le courage de subir ces moments pénibles tant que vous et Mme la baronne ne vous laisserez pas ébranler dans la conviction que je fais toujours ce que je crois être de votre intérêt.

— Ma mère sait ce que nous vous devons, dit Lenore. Jamais elle ne me parle de votre dévouement; mais je lis dans ses yeux quand, à table, son regard s'arrête sur vous. Elle a toujours su

cacher ses pensées, ses douleurs et ses soucis; maintenant, elle renferme plus que jamais tout en elle-même; elle ne me parle de rien non plus. Je vois sa pure image comme derrière un voile blanc. Son corps est devenu si frêle que les larmes me viennent quelquefois aux yeux quand je la regarde; tout ce qu'elle dit est juste et sensé, mais elle semble ne s'intéresser à rien, et même, quand elle sourit à mes discours, on dirait toujours que la douleur perce à travers son sourire.

— Oui! c'est bien ainsi qu'elle est, s'écria Antoine tristement.

— Elle ne vit plus que par les soins qu'elle donne à mon père; ses souffrances, qu'elle étouffe devant le monde, personne, et pas même sa fille, n'en entend la moindre chose. C'est un ange, Wohlfart, qui ne demeure plus qu'à regret sur cette terre. Je ne lui suis pas d'un grand secours, je le sens bien; car je suis gauche et il me manque tout ce qui rend ma mère si belle, le pouvoir qu'elle a sur elle-même, son maintien si calme, ses manières gracieuses. Avec l'infirmité de mon père, la légèreté de mon frère et la réserve de ma mère, malgré son amour pour moi, Wohlfart, je me sens bien seule et isolée!

Elle s'appuya sur le rebord du puits et pleura.

« Peut-être tout cela est-il pour votre bien, dit Antoine, qui, appuyé de l'autre côté du puits, sympathisait avec le chagrin de Lenore; vous avez beaucoup d'énergie, et je vous crois capable d'émotions fortes et passionnées.

— Je puis, dit Lenore au milieu de ses larmes, ou me fâcher avec emportement, ou bien me livrer à une gaieté folle.

— Élevée dans la joie et le bonheur, la vie n'avait été pour vous qu'un jeu. *

— L'étude m'a toujours semblé pénible.

— Je crois qu'avec votre caractère, vous couriez risque de prendre un air trop libre et trop décidé, et de devenir présomptueuse. *

— En effet, je crains bien que vous n'ayez raison!

— Depuis, vous avez passé par de rudes épreuves, et le présent s'annonce sous un aspect grave et sérieux. Aussi, pardonnez-moi, ma chère demoiselle, j'ai dans l'idée que vous acquerrez ici précisément ce que Mme la baronne a gagné dans le grand monde, une noble tenue et une gracieuse réserve. Il me semble parfois que vous êtes déjà changée à votre avantage.

— N'est-ce pas, je devais être autrefois un vrai lutin, un démon? » demanda Lenore tout en riant au milieu de ses larmes, et en regardant Antoine d'un air à la fois franc et espiègle.

Antoine se retint avec peine pour ne pas lui avouer combien il la trouvait gracieuse en ce moment ; mais, refoulant ses pensées, il dit avec autant de sang-froid que possible .

« Chère demoiselle, vous n'étiez pas si terrible !

— Et savez-vous ce que vous êtes ? demanda Lenore en plaisantant. Vous êtes, au dire d'Eugène, un petit maître d'école.

— Vraiment ! il a dit cela ? » répondit Antoine soulagé.

Lenore devint tout à coup sérieuse :

« Ne parlons pas de mon frère. Après avoir entendu lire sa lettre, je suis venue ici pour vous dire qu'il n'y a personne, si ce n'est ma bonne mère, en qui j'aie autant de confiance qu'en vous ; tant que je vivrai, rien ne pourra ébranler cette confiance, car je suis persuadée que vous êtes le seul ami que nous ayons dans notre détresse, et je voudrais vous demander pardon à genoux des paroles ou même des pensées par lesquelles on vous outrage secrètement.

— Lenore, ohère demoiselle ! cria Antoine transporté de bonheur ; ne dites rien de plus.

— Il faut encore que je vous dise, continua Lenore, combien j'admire le calme et le sang-froid que vous savez garder au milieu de nous, et le talent que vous avez de vous entendre avec tout le monde, sans rien perdre de votre dignité. C'est vous seul qui êtes parvenu à remettre ce domaine en meilleur état et à y rétablir un peu d'ordre. Voilà ce que j'avais sur le cœur, Wohlfart ; maintenant j'ai fini.

— Je vous remercie, mademoiselle ; vos paroles me font du bien : mais je ne suis pas aussi sûr ni aussi fort que vous croyez. Et quand je regarde ce domaine et que je pense à tous les travaux qu'il réclame, je sens chaque jour de plus en plus que ce n'est pas moi qui peux faire ici une réforme complète. Si jamais je pouvais désirer qu'au lieu d'être la fille du baron vous fussiez un homme, ce serait dans les moments où je traverse les champs de cette propriété.

— Oui, dit Lenore, c'est là mon profond chagrin. Notre ancien régisseur me l'avait dit aussi. Quand je suis assise devant mon métier à broder et que je vous vois aller avec M. Sturm dans les champs, le feu me monte à la tête et je jette de côté toutes ces babioles. Je ne sais que manger et dépenser de l'argent pour des dentelles, et encore je ne le sais même pas, comme dit ma mère. Mais que voulez-vous ? ajouta-t-elle naïvement en le regardant ; je suis peu habile ; il faut bien me prendre comme je suis, et me traiter en amie.

— Depuis bien des années, votre amitié a été pour moi un

grand bonheur, dit Antoine tout ému. Jusqu'à cette heure, ç'a été la joie de mon cœur de me considérer en secret comme votre fidèle ami !

— Et c'est ainsi qu'il en sera toujours entre nous deux, répondit Lenore. Maintenant, me voici redevenue calme ; ne vous fâchez donc pas des sottises d'Eugène. Je ne m'en tourmenterai pas non plus. »

C'est ainsi qu'ils se séparèrent tous deux, comme d'innocents enfants qui trouvent un charme particulier à se raconter l'un à l'autre ce que leur passion cherche à cacher.

V

Les hostilités avaient de nouveau éclaté entre Pix et Specht. Mais cette fois-ci Specht n'était pas seul : le quatuor était de son côté, car Specht était blessé dans les sentiments que le quatuor avait reconnus et consacrés par son chant. M. Specht était amoureux. Cet état n'avait rien d'étrange chez un homme aussi ardent et aussi impressionnable. On peut même dire que le principal élément de sa vie était un sentiment amoureux toujours allumé, et qui brûlait, comme le feu de Vesta, d'une flamme poétique dont ne pouvaient approcher ni le pot-au-feu du ménage, ni les soucis de la vie matérielle de chaque jour, ni aucune pensée de mariage et d'établissement domestique. L'amour de M. Specht était éternel, mais la divinité à laquelle il vouait son culte changeait souvent. Toutes les dames, dans le cercle de son horizon, avaient eu l'une après l'autre l'honneur d'être adorées par lui. La tante de Sabine elle-même avait été pendant quelque temps l'objet de ses rêves, à l'époque où il se sentait le cœur agité par l'histoire douloureuse de Sapho ; elle était toujours sublime, mais plus de la première jeunesse.

Cependant cette fois l'inclination de M. Specht reposait sur une base solide. Il avait fait la découverte d'une jeune veuve aux joues rondes et aux yeux brun noisette, qui possédait une belle maison et se trouvait à la tête d'un grand commerce de pelleterie. Il la poursuivait au théâtre et dans les promenades publiques, passait devant ses fenêtres aussi souvent qu'il le pouvait, et faisait tout ce que lui inspirait son imagination pour toucher le cœur de la jeune veuve. Il troubla la paix de cette aimable dame par une quantité de billets anonymes dans lesquels

un inconnu énonçait, et en prose et en vers, l'intention de quitter cette vie incolore pour un monde meilleur, si elle continuait à le dédaigner.

Dans la feuille d'annonces de la ville, le public vit paraître à sa grande surprise, au-dessous des demandes de places et des ventes, de caviar frais et de morue fraîche, des chefs-d'œuvre poétiques où les lettres du nom d'Adèle (c'était celui de la jeune veuve) figuraient au commencement de chaque ligne, ou bien dans le corps des mots, en gros caractères. Enfin M. Specht ne put s'empêcher de mettre le quatuor dans la confidence de ses sentiments. Il commença par épancher son cœur dans le sein de M. Liebold.

Un soir que les basses-tailles l'avaient accompagné fraternellement dans des chants d'amour brûlants, il alla jusqu'à leur avouer qu'il était l'auteur des poésies dédiées à Adèle, dont il avait été parlé tant de fois. Les basses-tailles ne furent pas peu surpris quand ils apprirent que leur comptoir était le berceau de productions qui avaient fait époque dans le monde. Ils avaient, il est vrai, ri souvent avec leurs collègues de ces poésies, tandis que Specht gémissait en silence de la critique de ces messieurs; mais quand ils surent qu'un des leurs était l'auteur de ces œuvres poétiques, l'esprit de corps se réveilla en eux, et les compositions de Specht trouvèrent grâce à leurs yeux.

L'affaire ne leur paraissait pas mauvaise. La veuve était jolie; elle avait une maison, et de plus, disait-on, une fortune assez ronde. Aussi résolurent-ils de ne pas refuser à leur collègue le concours de leur talent pour une sérénade. Le garde de nuit qui stationnait devant la maison de la veuve reçut quelques pièces de quatre gros; la sérénade fut donnée, et dans la chambre à coucher de la veuve une croisée s'ouvrit et on vit un instant quelque chose de blanc flotter au milieu des ténèbres.

Specht nageait dans la félicité, et, comme le bonheur n'a ordinairement pas le don de rendre l'homme discret, il commit l'imprudence de se permettre quelques confidences à mots couverts vis-à-vis de ses autres collègues. C'est ainsi que Pix apprit l'affaire.

Dès ce moment la feuille d'annonces offrit le jeu du chat et de la souris. On vit paraître des insertions mystérieuses par lesquelles on donnait à un M. S.... des rendez-vous aux endroits les plus reculés de la ville. Il devait y trouver une personne qui lui était chère. Specht n'avait garde de manquer à aucun de ces rendez-vous. Mais, au lieu de rencontrer celle qu'il cherchait, il

faisait seulement de longues courses inutiles, il avait à souffrir du froid et du vent; il était repoussé rudement par des dames étrangères qu'il osait aborder; un jeune apprenti cordonnier, qu'il avait pris pour sa belle déguisée, lui jeta un bout de cigare à la figure; dans un cul-de-sac, sa manière de regarder et d'épier le fit passer pour un mouchard et lui attira des injures. Naturellement il éleva de son côté de fortes plaintes dans la feuille de la localité, toujours sous le voile de l'anonyme, contre le manque de parole de la correspondante. Ces doléances amenèrent des excuses et l'indication de nouveaux rendez-vous, sans que Specht fût plus heureux et rencontrât jamais celle qu'il cherchait.

Cela dura quelques semaines, et l'acharnement du destin contre Specht mit celui-ci dans une exaspération dont le contre-coup réagit même sur les basses-tailles.

Un matin que Pix était comme d'habitude dans le vestibule, une jolie dame, grasse et rondelette, aux yeux brun noisette, enveloppée dans une superbe pelisse, entra tout en colère et demanda M. Schrøter.

« M. Schrøter est sorti, dit Pix. Puis-je vous être agréable en quelque chose? »

Il mit de côté le pinceau noir, et, comme l'étrangère hésitait à s'expliquer, il l'engagea par un geste de la main à se réfugier hors de la foule des hommes de peine et des tonneaux, dans le caveau des marchandises. Son air ferme et grave imposa tellement à la dame qu'elle entra dans le caveau. M. Pix s'inclina alors légèrement et répéta d'un ton poli :

« Désirez-vous quelque chose de notre maison? »

— Je désire parler au chef de l'établissement, reprit la dame.

— Je le remplace en ce moment, » dit Pix d'un air majestueux.

L'étrangère le regarda avec une certaine crainte, et dit enfin :

« Je viens me plaindre d'un commis de votre comptoir. Déjà depuis quelque temps je suis l'objet de taquineries et d'importunités qui m'exposent à devenir la risée de la ville. Je reçois des lettres et des poésies d'une main inconnue; dans la feuille d'annonces on se joue indignement de mon nom. J'ai appris que l'auteur de ces infamies est dans votre maison, et je demande qu'il soit puni. »

Pix commença à deviner de quoi il s'agissait; il mit la main dans son gilet et poursuivit ses questions :

« Pouvez-vous me dire le nom de ce monsieur? »

— Je ne sais pas son nom, dit la veuve. Il est grand [et a les cheveux crépus.

— Maigre de stature avec un gros nez? demanda Pix. C'est bien, madame. A partir d'aujourd'hui vous ne serez plus importunée. Vous aurez une satisfaction complète. Je vous en réponds.

— Mais je voudrais cependant parler à M. Schrøter, reprit la dame.

— Il vaut mieux que vous ne le voyiez pas. Le jeune homme s'est conduit vis-à-vis de vous d'une manière que je ne sais comment qualifier; mais votre noble cœur doit songer que son intention n'a pu être de vous offenser. Il a été maladroit et a manqué de tact: c'est là son crime. Mais le pauvre jeune homme s'est sérieusement pris d'une passion malheureuse pour vous. Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, ajouta-t-il en s'inclinant de nouveau, je trouve cela tout naturel. Comme je vous l'ai dit, je le punirai, mais je trouve cela tout naturel. »

La jolie veuve demeura embarrassée et ne sut plus que répondre à son imposant interlocuteur.

« En même temps, continua Pix, j'ai l'honneur de vous demander pardon au nom de notre maison. Nous devons regretter de vous avoir causé un instant de désagrément. Nous serions heureux si la bonté qui se peint sur votre physionomie daignait accorder ce pardon à notre maison ainsi qu'au coupable.

— Je n'ai certes pas l'intention de rendre tout le monde responsable de l'inconvenance d'un seul, dit la jeune veuve.

— Je vous remercie de tout cœur de votre amabilité, continua M. Pix d'un ton victorieux, et je vous prie encore, madame, de m'excuser si je vous ai conduite dans ce caveau. Je ne savais pas à qui j'avais l'honneur de parler. C'est ici le petit magasin où l'on dépose les marchandises pour les besoins de chaque jour.

— De chaque jour! » répéta la dame étonnée d'une vente si extraordinaire.

Pix mit la main dans un tonneau de café et fit retomber négligemment dans le tonneau une poignée de grains en une pluie d'or.

« Peut-être trouverez-vous ici quelques articles qui pourraient vous convenir dans votre ménage, » ajouta-t-il en indiquant les denrées avec un léger mouvement de la main.

La jolie veuve du pelletier témoigna sa surprise à la vue d'un approvisionnement si considérable de café.

M. Pix lui fit examiner quelques échantillons de la meilleure qualité, appela son attention sur les vilaines pierres contenues

dans le café de Saint-Domingue et sur la belle couleur verte d'un envoi de Java. La dame écouta avec étonnement les renseignements que son interlocuteur lui donnait avec tant de complaisance.

« Notre maison serait enchantée si vous vouliez nous permettre de vous adresser au moins une marque de notre respect, dit enfin Pix en s'inclinant profondément. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, nous autoriser à vous envoyer quelques échantillons des qualités que vous avez trouvées à votre convenance ? »

— Je ne puis accepter, monsieur, répondit la veuve avec dignité.

— Je m'appelle Pix. Pour les échantillons que je me permettrai de vous adresser, cela ne vaut réellement pas la peine d'en parler. Nous ne vendons plus, il est vrai, au détail ; mais nous faisons volontiers une exception pour certaines personnes qui veulent bien nous honorer de leur confiance. Si vous vous décidiez à prendre quelques articles chez nous, je vous ouvrirais un compte courant, et je m'estimerai très-heureux de vous régler vos fournitures au prix coûtant. Quant au monsieur en question, je vous répète qu'il vous sera fait satisfaction pleine et entière. Je m'en charge.

— Je vous remercie infiniment, monsieur, » dit la dame avec un gracieux sourire ; et elle sortit réconciliée de la maison.

Pix entra au comptoir et prit Specht à part.

« Vous en avez fait de belles ! lui dit-il d'un ton sévère. Savez-vous que vous avez été menacé d'un coup de foudre qui pouvait bien vous renverser de votre siège dans le bureau ? Il est venu une jeune veuve qui voulait absolument se plaindre de vous à M. Schröter. Elle est furieuse contre vous. Comment pouviez-vous vous permettre d'adresser des hommages à une dame comme il faut par la voie de la feuille d'annonces ? Vous devriez rougir, Specht, » ajouta-t-il d'un ton de blâme.

L'effroi ôta à Specht l'usage de la parole.

« Mais c'est elle, dit-il enfin le cœur navré, c'est elle qui a commencé. Elle m'a d'abord donné rendez-vous au théâtre, ensuite à la promenade, dans la maison aux cygnes, puis même sur la tour, pour jouir de la belle vue que l'on a de cette hauteur.

— Fi donc ! dit Pix avec une vertueuse indignation. Vous ne vous apercevez pas qu'un mauvais plaisant s'est moqué de vous ? Votre conduite a rendu cette pauvre dame très-malheureuse. Je vous dirai même en confidence que vous l'avez fait pleurer. »

Specht se tordait les mains de désespoir.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la calmer ; j'ai promis en

votre nom qu'à partir d'aujourd'hui vous vous abstiendriez de troubler son repos. Réglez-vous là-dessus; sinon, M. Schræter saura toute l'histoire.

— Ce n'est pas cela qui me rendra le calme, s'écria le malheureux Specht. Vous ne savez pas ce que je sens.

— Sentez ce que vous voudrez, dit Pix avec une dureté écrasante; mais ne vous permettez plus de faire imprimer une seule ligne à Adèle : autrement, vous aurez affaire à moi. »

Après ces mots, il sortit en colère, et laissa Specht dans une émotion semblable à celle que doit éprouver un malheureux condamné à être pendu!

Pendant que Specht consultait le quatuor sur ce qu'il y avait à faire dans cette triste conjoncture, Pix agissait de son côté. Un domestique porta dans l'après-dînée à la veuve un gros paquet avec beaucoup de compliments de la part de M. Pix, qui, en homme consciencieux, fit mettre la note de l'envoi à son compte. Dans la même soirée, il alla présenter ses respects à la dame, et lui apprit que le coupable avait été réprimandé sévèrement et qu'elle n'avait plus rien à craindre pour le repos de ses jours et de ses nuits. Le dimanche suivant, il prit lui-même le café chez la veuve, qui avait engagé une autre veuve pour lui servir de chaperon.

Un mois plus tard, les yeux bruns de la jeune dame et les manières tranchantes de Pix s'étaient tellement rapprochés qu'il alla, dans sa plus belle toilette, faire une visite à la veuve, et lui présenta une humble requête qui fut favorablement accueillie. Agréé comme fiancé, M. Pix, quelque ennemi qu'il fût des mites et autres insectes, prit la résolution de se charger en son propre nom des affaires de pelleterie de la jeune dame qu'il allait épouser.

Pour son honneur, nous dirons qu'il se crut obligé d'informer de ses projets M. Specht le premier de tous, et de lui adresser quelques mots qu'on pouvait, à la rigueur, prendre pour une espèce d'excuse.

« C'est le hasard qui a tout fait, lui dit-il. Soyez raisonnable, Specht, et acceptez ce dénoûment en galant homme. Songez, après tout, que c'est un de vos collègues qui l'épouse.

— Mais ce n'est pas moi! cria Specht hors de lui. Ce ne m'est point une consolation; car je crains bien que vous n'ayez pas agi franchement vis-à-vis de moi.

— Savez-vous, Specht, dit Pix avec quelque remords; agissez en bon garçon, comme vous l'êtes au fond, et passionnez-vous vite pour une autre beauté. Cela ne vous est pas difficile.

— Vous croyez que cela se fait comme cela ? s'écria Specht irrité.

— Certainement, dit Pix, pourvu qu'on en ait la ferme volonté. N'importe, nous restons toujours bons amis. Vous ne pouvez pas manquer à ma noce.

— C'en est trop, cria Specht.

— C'est sur vous que je compte pour égayer la cérémonie. Vous vous entendez parfaitement à mettre le monde en train ; aussi serez-vous mon garçon d'honneur. Dépêchez-vous seulement de trouver une autre dame en l'honneur de laquelle vous puissiez faire des vers ; car il vous est indifférent qu'elle s'appelle Adèle ou Geneviève. »

Mais cela n'était pas indifférent à M. Specht. Il était indigné de la perfidie de son rival Pix ; et, dans son chagrin, il eut au moins la satisfaction de voir cette fois-ci tout le comptoir prendre son parti et condamner M. Pix comme un froid égoïste. Mais, peu à peu, le temps répandit un baume adoucissant sur le cœur ulcéré de Specht ; car la veuve avait une nièce dont les yeux étaient bleus et les cheveux d'un blond ardent. Specht commença d'abord par s'intéresser aux taches de rousseur de la jeune personne, puis par la trouver charmante de manières, et enfin par caresser, dans le silence de sa chambre, la pensée de devenir, par alliance, le neveu de M. Pix.

M. Schrøter était assis dans son fauteuil, occupé à réfléchir. Enfin il se tourna du côté de sa sœur et lui dit :

« Fink a de nouveau disparu. »

Sabine laissa tomber son tricot.

« Disparu ? en Amérique ? »

— Un agent de son père est venu aujourd'hui au comptoir. Il a raconté qu'il y a eu une nouvelle brouille entre le père et le fils, et, cette fois-ci, je crois que la raison est plutôt du côté de Fink que du côté de la maison de commerce. Il a abandonné tout à coup la direction des affaires, et, par des mesures violentes, il a forcé une grande compagnie fondée par son oncle à se dissoudre, a renoncé à sa part de la succession et a disparu. D'après les renseignements incertains venus de New-York, il se serait enfoncé dans les déserts de l'intérieur. »

Sabine écouta avec la plus vive attention, mais elle ne dit pas un mot. Son frère aussi garda le silence.

« C'était cependant une puissante nature, dit-il enfin. De nos jours il faut une vigueur d'action comme la sienne. Pix aussi

nous quitte. Il recherche une veuve qui a de la fortune et compte s'établir lui-même. Je mettrai Balbus à sa place ; mais il ne le remplacera pas.

— Non, dit Sabine affligée.

— Il se fait des vides dans notre maison, continua M. Schrøter, et je sens que mes forces n'augmentent pas. Les dernières années ont été dures. On s'habitue aux figures des hommes, même à leurs faiblesses. Personne ne sait combien il coûte au chef d'une maison de rompre les liens qui l'unissent à ses compagnons. J'étais habitué à Pix plus qu'à tout autre. Je perds beaucoup en le perdant. Il me fera faute ; avec cela, je deviens vieux, et nos meilleurs commis s'en vont. Dans des temps agités je te vois seule ; quand il me faudra te quitter, tu resteras isolée dans la maison. Je n'ai plus ni femme ni enfant. J'ai placé toutes mes espérances dans ta jeunesse florissante ; j'ai pensé à ton mari, à tes enfants, pauvre chérie ! En attendant, j'ai vieilli, et je te vois marcher à mes côtés, avec un aimable sourire et une âme navrée ; active, affectueuse, mais seule, sans joie ni espérance. »

Sabine posa sa tête contre celle de son frère et pleura en silence.

« Un de ceux que tu as perdus t'était cher, dit-elle à voix basse.

— Ne me parle pas de lui, ne pense pas à lui, dit son frère d'un air sombre. Et quand même il reviendrait de chez le baron, il n'en serait pas moins perdu pour nous ! »

Il passa sa main sur la tête de sa sœur, prit son chapeau et sortit de sa chambre.

« Il pense toujours à Wohlfart, s'écria la tante de l'embrasure de la fenêtre où elle était assise. Aujourd'hui encore il a interrogé le vieux Sturm au sujet de Charles et du domaine de M. de Roth-sattel. C'est un homme que je ne comprends pas.

— Moi je le comprends, » répondit Sabine en soupirant ; et elle se remit à son ouvrage.

La tante dit d'un ton boudeur :

« Vous êtes l'un comme l'autre. Il y a certaines choses sur lesquelles on ne peut pas parler avec vous. »

Après ces mots, elle quitta la chambre d'un air mécontent.

Sabine demeura seule. Le feu pétillait dans le poêle, et le pendule se balançait d'une manière uniforme, et l'horloge faisait toujours entendre le même bourdonnement. La flamme de la vie brillait doucement dans l'enceinte de ces murs ; chaque matin elle s'allumait, chaque soir elle s'éteignait. Les portraits des vieux parents contemplaient toujours depuis bien des années,

avec le même sérieux et le même calme immobile, le dernier enfant de leur maison. De même que ces figures ne changeaient pas, de même la jeunesse de Sabine s'écoulait dans le silence et sans agitation. Soudain elle crut entendre comme de petits pas dans les coins de la chambre, et les joyeux éclats d'une voix d'enfant; les petits pas approchaient de plus en plus, une tête bouclée s'appuyait sur ses genoux, et deux petits bras caressants s'enlaçaient autour de son cou. Elle se pencha, baisa le souffle qui passait devant ses lèvres, prêta de nouveau l'oreille aux doux sons qui soulevaient son cœur de transport et faisaient venir des larmes de joie dans ses yeux. Hélas! sa main embrassait le vide, et de tous ses rêves il n'y avait rien de réel que les larmes qui tombaient dans son sein.

Elle demeura longtemps ainsi, jusqu'à ce que l'obscurité du soir couvrit la chambre de ses voiles. La pendule de l'horloge marchait plus lentement, les dernières étincelles du feu se mouraient dans le poêle; les contours des portraits devenaient de moins en moins distincts, chaque tête disparaissait l'une après l'autre dans les ténèbres; la chambre s'obscurcissait de plus en plus; tout autour d'elle était morne et décoloré. La nuit l'enveloppait de ses ombres, et pesait sur elle comme le couvercle d'un cercueil.

Tout à coup on entendit au dehors la mailloche du vieux Sturm frapper gaïement les cercles des tonneaux. Chaque coup retentissait fortement dans la cour et sous les voûtes de la maison. Sabine se leva.

« Cela devait être ainsi, cria-t-elle d'un ton décidé. J'ai craint et espéré deux amours dans ma vie; je me suis abusée deux fois. Maintenant, c'est fini. Lui seul, pour qui je suis tout, m'est resté. Je ne puis lui présenter l'époux qu'il avait espéré, et aucune main d'enfant ne s'enlacera autour de son cou. Oui, la vie continuera chez nous toujours plus paisible, toujours plus vide. Mais c'est à toi, mon frère, que je consacrerai toute mon existence. Tu ne sentiras plus avec douleur que la gaieté a été enlevée à ta vie et à la mienne! »

Elle saisit le trousseau de clefs et se rendit dans la chambre de son frère.

Cependant la tante prit la résolution de faire une visite à M. Baumann.

Entre la tante et Baumann il régnait déjà depuis longtemps une certaine communauté d'idées. Le sort avait voulu qu'à table Baumann devînt son voisin. Quand la tante passait en revue les divers voisins qu'elle avait eus successivement à dîner

(le dîner était l'un des plus grands événements de la journée), elle arrivait à cette conviction, qu'à mesure que l'humeur joviale avait disparu chez ses voisins, la piété chrétienne avait augmenté chez eux. Fink avait été impie, mais très-amusant. Dans Wohlfart, la vertu et la bonne humeur s'étaient en quelque sorte balancées; Baumann était le plus pieux de tous, mais le plus taciturne.

Que de choses ne voit-on pas dans la vie de ce monde! La conversation de la tante avec M. Baumann n'était jamais très-animée, mais elle était très-édifiante; car la tante aussi tenait beaucoup au culte divin, et le lundi ils se communiquaient tout bas leurs remarques sur le dernier sermon. En dehors des conversations religieuses, il y avait encore un autre lien entre la tante et Baumann, et ce lien c'était Antoine. La tante ne pouvait pas se faire à ce qu'elle appelait une séparation contre nature! Elle ne pouvait décider sur qui des deux elle devait rejeter la faute du désaccord survenu entre Antoine et son patron. Sa conviction intime était que le départ de Wohlfart avait été inutile, déraisonnable et fatal pour tout le monde, et elle cherchait par des voies détournées à ramener Antoine dans la maison, autant que des observations délicates et les avis d'une femme peuvent agir sur les résolutions prises par des hommes prévenus et entiers dans leurs idées. Aussi avait-elle, dans les premiers temps après le départ d'Antoine, cherché toutes les occasions de parler d'Antoine avec M. Schröter et avec Sabine, et de louer son protégé. Mais elle fut mal reçue de l'un et de l'autre. M. Schröter répondait toujours d'une manière brève et quelquefois dure; avec lui il n'y avait absolument rien à faire. Quant à Sabine, elle détournait la conversation ou bien gardait complètement le silence tandis que sa tante entonnait les louanges d'Antoine. Mais cette manœuvre ne donna pas le change à la tante. Les rideaux brodés avaient jeté dans son âme une brillante lumière qui l'éclairait sur les vrais sentiments de Sabine.

Comme elle savait que M. Baumann était le seul de tous les messieurs du comptoir qui fût en correspondance avec Antoine, elle résolut aussitôt de poursuivre tous ces gens entêtés jusque dans leurs derniers retranchements. Elle prit donc une petite brochure que M. Baumann lui avait prêtée, et qui contenait le rapport annuel d'une société de bienfaisance, et elle alla dans l'arrière-corps de logis, comme pour remettre simplement cette brochure à M. Baumann. Elle frappa à sa porte, et, en lui rendant le rapport sur le seuil, elle dit :

« C'est très-bien, le ciel bénira cette entreprise. »

Et en même temps elle lui mit dans la main son obole enveloppée dans un papier.

« Inscrivez-moi à l'avenir pour cette faible part. »

M. Baumann la remercia au nom des pauvres.

La tante, toujours sur le seuil de la porte, démasqua alors tout à coup ses batteries :

« Que raconte-t-on de nouveau sur votre ami Wohlfart? Il est comme disparu de ce monde, et le vieux Sturm aussi ne dit plus rien de lui.

— Il a beaucoup à faire, répondit Baumann avec sa discrétion ordinaire.

— Bah! je crois qu'il n'a pas plus à faire là-bas qu'ici. S'il tenait tant au travail, il n'avait qu'à rester tranquillement chez nous.

— Il remplit là-bas des devoirs difficiles et fait une bonne œuvre, continua M. Baumann toujours sur la réserve.

— Laissez là votre bonne œuvre, » s'écria la tante, et feignant une grande distraction, elle entra dans la chambre et ferma la porte derrière elle. « Il avait aussi une bonne œuvre à faire ici. Non, vous ne vous en formaliserez pas, mais pareille chose ne s'est pas encore vue. Il part d'ici, et cela juste au moment où, déjà habile et initié à toutes les affaires de la maison, il devenait le plus nécessaire. C'est sans excuse. S'il s'était établi lui-même ou bien marié, je comprendrais cela! car l'homme tient à avoir son chez lui et un établissement qui lui appartienne en propre. C'est là la volonté de Dieu, et en ce cas je ne dirais rien; mais quitter le comptoir, de but en blanc, pour aller demeurer au milieu de brebis et de vaches, de Polonais et de gentilshommes, cela n'admet aucune excuse! Et surtout quitter une maison où tout le monde l'aimait et où il était choyé comme un Benjamin! Savez-vous ce que je pense de cette conduite, monsieur Baumann? continua-t-elle avec plus d'animation, pendant que les rubans de sa coiffe s'agitaient; eh bien! je pense que c'est de l'ingratitude. Et que deviendrons-nous au milieu de cette désertion générale? Fink, Jordan et Wohlfart sont partis. Voilà que Pix aussi s'en va. Vous êtes, de tous ces bons messieurs, le seul qui nous soyez encore resté fidèle; et cependant, vous ne pouvez pas tout faire!

— Non, dit Baumann affligé, et je me trouve aussi dans une fâcheuse position. Je m'étais fixé l'automne passé comme le dernier terme que je passerais dans cette maison, et voilà le printemps qui approche, et je n'ai pas encore écouté la voix qui m'appelle.

— Ne parlez donc pas comme cela ! s'écria la tante effrayée. Est-ce que vous aussi vous voudriez partir ?

— Il le faudra bien, dit M. Baumann en baissant les yeux. J'ai reçu des lettres de mes frères d'Angleterre ; ils me reprochent ma tiédeur ; je crains d'avoir commis une grande faute en restant si longtemps sourd à leur appel. Mais quand je remets les pieds dans le comptoir, que je vois cette quantité de lettres et la figure soucieuse de M. Schrøter, et que je pense combien les temps sont difficiles, et quels malheurs la maison a essuyés malgré tout ce qu'on a pu faire pour les détourner, je me sens de nouveau retenu comme malgré moi. Certes, je voudrais que Wohlfart revint parmi nous, car il nous fait bien faute !

— Il faut qu'il revienne ! son devoir de chrétien l'y oblige. Écrivez-lui cela. Il est vrai que chez nous la vie n'est pas bien gaie, continua-t-elle d'un ton insinuant. Sans doute, il doit se plaire mieux là-bas ; chez les Polonais, on est toujours dans les plaisirs.

— Hélas, non ! répondit Baumann avec le même abandon. Il ne vit pas au milieu des plaisirs. Je crains qu'il n'ait là-bas beaucoup de peines et des jours difficiles à passer. Ce qu'il écrit n'est pas gai.

— Que me dites-vous là ? » dit la tante en s'asseyant, et elle regarda Baumann avec curiosité.

Baumann rapprocha sa chaise de celle de la tante, et nos deux pieux personnages se livrèrent à demi-voix à un petit commérage sur le héros de notre histoire.

« Il a l'air affligé. L'avenir lui semble gros d'orages, dit M. Baumann ; il craint de nouveaux troubles et de mauvaises années.

— Que Dieu nous en préserve ! nous en avons déjà eu assez comme cela !

— Il vit dans un pays où l'on n'est pas en sûreté, continua M. Baumann, et au milieu d'hommes méchants et pervers. Il faut que la police y soit bien mauvaise ! li y a là d'affreux repaires de brigands !

— Oui ! dit la tante avec la plus profonde émotion, car elle voyait tout cela encore plus en noir.

— Et je crains bien que ses affaires ne soient pas brillantes. Au commencement, il m'avait demandé de lui envoyer quelque-fois de ces bagatelles auxquelles il était accoutumé, telles que notre bon thé et quelques cigares. Mais, dans la dernière lettre, il m'écrit qu'il veut se déshabituer de toutes ces douceurs et devenir économe. Il faut que ses émoluments soient bien modestes,

ajouta-t-il en secouant la tête; je ne crois pas qu'il ait plus de deux cents écus.

— Il est dans le besoin! s'écria la tante, j'en suis sûre. Ce pauvre Wohlfart! Si vous lui écrivez, envoyez-lui une caisse de notre péko et quelques jambons.

— Des jambons à la campagne? demanda Baumann d'un air indécis. Je crois que les porcs sont encore ce qu'on y trouve le plus facilement.

— Oui, mais ils ne sont pas à lui, cria la tante. Écoutez, monsieur Baumann; comme chrétien, c'est pour vous un devoir de lui écrire sur-le-champ. Dites-lui de revenir sans perdre de temps; la maison a besoin de lui et le réclame. Je sais positivement que mon neveu se tourmente en secret, et qu'au milieu de ses tracas et de ses regrets de voir tant de ces messieurs partis, il serait enchanté du retour de son ami Wohlfart. »

Cette dernière assertion était un pieux mensonge de la bonne tante.

« Cependant, je ne sais pas si réellement il en est ainsi, objecta Baumann timidement.

— Pas plus tard que ce matin, ma nièce disait encore à son frère combien nous étions tous attachés à Wohlfart, et combien nous avons perdu à son départ. S'il a des devoirs à remplir là-bas, il en a également ici et qui sont plus anciens.

— Je lui écrirai, dit Baumann; mais je crains bien, madame, que cela ne fasse pas un grand effet, car s'il ne se trouve pas bien là-bas, il ne voudra pas quitter la charrue qu'il fait marcher pour le bien d'autrui.

— Il ne s'agit pas de la charrue, mais de la plume, dit la tante avec dépit. Sa place est parmi nous; tout le reste n'est que sottise. S'il boit ici son bon thé et s'il a une bonne position, il n'en fait pas moins son devoir. Ce que je dis là s'adresse aussi à vous, monsieur Baumann. Ne me parlez plus de vos idées africaines. »

Baumann sourit avec une certaine fierté. Cependant, dès que la tante fut sortie de chez lui, il se mit avec soumission à son bureau, écrivit à Antoine toute la conversation qu'il avait eue avec la tante, et ajouta que la vie de la maison était devenue très-triste, et que la figure du patron s'assombrissait de plus en plus quand il passait par le premier comptoir.

La neige qui couvrait le domaine de Pologne est fondue, et l'eau fait grossir et déborder le ruisseau. La campagne est en-

core silencieuse et morne. La sève vivifiante commence à peine à circuler dans les troncs des arbres, et fait pousser les premières fleurs dans les buissons, le long du ruisseau. L'eau débordée a emporté le méchant pont délabré; Antoine se tient non loin du château, près de l'eau, et veille aux travaux des ouvriers occupés à poser de nouvelles poutres et à clouer dessus de nouvelles planches. Lenore est assise en face de lui sur un tronc d'arbre coupé et le regarde mesurer le bois. Il trace des lignes au crayon pour la grande scie.

« Le plus mauvais temps est passé, s'écrie Lenore, le printemps arrive. Déjà je vois en esprit verdier le gazon et fleurir les arbres; la sombre maison prendra aussi, dans cette douce saison, un air plus riant qu'aujourd'hui. J'ai envie de vous dessiner le château tel qu'il est maintenant, pour que vous vous rappeliez le premier hiver que nous avons passé ici sous votre protection. »

Et Antoine, l'œil brillant, regardait la belle jeune fille debout devant lui, et dessinait au crayon, sur une planche neuve, le profil de son visage.

« Vous ne réussirez pas dans votre tâche, dit Lenore, vous faites toujours ma bouche trop grande et mes yeux trop petits. Donnez-moi le crayon, je m'y entends mieux; ne bougez pas. Tenez; voilà votre figure franche et ouverte; je la connais par cœur. Hourra! le messager de la ville! » cria-t-elle tout à coup.

Elle jeta là son crayon et courut vers le château. Antoine la suivit, car le messager, chargé d'un gros paquet, était pour les habitants du château le vaisseau qui traverse les bas-fonds pour porter à une île isolée de bonnes nouvelles du reste du monde. Près du château, on débarrassa le messager de son paquet. Lenore reçut avec plaisir le papier à dessin qu'elle avait fait venir de Rosmin.

« Venez, Wohlfart, cherchons maintenant le point d'où je pourrai le mieux dessiner le château. Ce tableau prendra dans votre chambre la place de l'ancien croquis qui m'attriste toutes les fois que je le regarde. Autrefois, vous avez dessiné notre maison; maintenant je veux la dessiner pour vous. Je m'appliquerai bien. Vous verrez que je sais aussi faire quelque chose. »

Elle eut beau adresser des paroles aimables à Antoine, il ne l'écoutait plus.

Avec une vive impatience il a décacheté la lettre de Baumann, et l'émotion que lui fait éprouver cette lecture colore son visage. Plongé dans une profonde rêverie, il monte lentement à sa chambre et ne descend plus.

Lenore ramassa l'enveloppe de la lettre tombée à terre.

« C'est encore l'écriture de son ami de la maison de commerce, dit-elle tristement. Toutes les fois qu'il reçoit une lettre de cette maison, il devient sombre et froid avec moi. »

Et jetant loin d'elle la fatale enveloppe, elle court à l'écurie et selle le poney, le confident de ses peines.

VI

C'était jour de marché dans la petite ville du cercle de Rosmin. Depuis un temps immémorial, ce jour était pour les campagnards des environs une grande fête. Cinq jours de la semaine le paysan plantait ses choux ou bien faisait des corvées pour son seigneur. Le dimanche, son cœur se partageait entre la sainte Vierge, sa famille et le cabaret. Le jour de marché, il échappait aux limites étroites de ses champs pour se lancer au milieu du monde. Alors, il se sentait, vis-à-vis de l'étranger, un homme habile qui produit et qui consomme; il revoyait d'anciennes connaissances qu'il n'avait jamais rencontrées ailleurs; il apercevait des choses nouvelles, il entendait parler d'autres villes et d'autres pays, et buvait à longs traits à la coupe que d'autres avaient remplie pour lui. Dans la soirée d'un jour aussi occupé, les nouvelles du monde affluaient au village enfoncé dans les bois, se répandaient dans chaque chaumière, et venaient remuer le cœur de chaque habitant du cercle.

Il en avait été de même autrefois, quand les Slaves étaient seuls maîtres du sol, que le paysan vivait en serf dans une sale chaumière, et que le gentilhomme trônait fièrement dans son palais de bois. Ce qu'on appelait aujourd'hui Rosmin avait été autrefois un vaste champ; peut-être y avait-il là une chapelle avec l'image de quelque saint, ou quelques gros arbres plantés du temps du paganisme, ou bien la maison d'un sage propriétaire foncier qui voyait plus loin que ses compagnons aux longues barbes. Dans ces temps, le marchand allemand avait franchi la frontière pour venir au marché avec ses chariots et ses serviteurs. C'était sous la garde du crucifix ou d'un sabre slave qu'il avait ouvert ses coffres et ses caisses, et étalé les produits de son travail : des draps, des robes de couleur, des bas à coins, des colliers de verre et de corail, des images de saints et des ornements d'église; mais il vendait aussi des

denrées qui flattaient le palais, de la pâtisserie, des gâteaux sucrés, des vins étrangers et des citrons parfumés. En échange de tous ces objets, il avait reçu des habitants des campagnes des peaux de loup, des fourrures de hamster, du miel, du blé, du bétail et d'autres choses semblables.

Bientôt après on vit l'artisan ouvrir son échoppe à côté de la boutique du marchand; le cordonnier allemand arriva, et avec lui le fabricant de boutons, le ferblantier, le passementier. Peu à peu les tentes et les chaumières se changèrent en maisons solides qui s'élevèrent en carré autour de la grande place du marché, sur laquelle des centaines de voitures polonaises chargées venaient se ranger.

Les colons étrangers fondèrent entre eux un établissement solide; ils achetèrent aux seigneurs slaves des terrains, des lettres de bourgeoisie, et se donnèrent des statuts à l'instar des villes allemandes. Les nouveaux citoyens construisirent leur hôtel de ville au milieu du grand carré, et ensuite une douzaine de maisons pour des marchands et des cabarets; ainsi l'enceinte du marché se trouva fermée. Autour des cours des maisons, des corps de logis de derrière et des rues, on éleva les murs de la ville, et on y plaça même les donjons, selon l'usage. En bas résidait le péager, en haut le gardien. Au dehors, dans les bois et sur la bruyère, on se racontait avec surprise comment ces hommes au langage étranger avaient rapidement prospéré, et comment chaque villageois qui passait par la porte de leur cité était obligé de leur payer en monnaie de cuivre un droit auquel le puissant gentilhomme devait aussi se soumettre. Le sort jeta plus d'un Slave des environs parmi les bourgeois de la ville. En s'établissant chez eux, ils devinrent comme eux bourgeois, ou artisans ou marchands. C'est ainsi que la ville de Rosmin s'est élevée, comme tant d'autres cités allemandes, sur une ancienne terre slave; elles sont restées ce qu'elles étaient dans le principe, les marchés de la grande plaine, les places où les produits de l'agriculture polonaise sont échangés contre les inventions de l'industrie allemande, et elles forment les nœuds d'un réseau jeté sur le Slave, nœuds artificiels auxquels se rattachent des fils innombrables qui lient les cultivateurs de la plaine au reste des hommes, à la civilisation et à la liberté.

Le jour de marché de Rosmin est encore le grand jour pour tout le pays d'alentour. De grand matin des chariots se rendent à la ville, chargés des fruits des champs. Sur les sacs sont assis le paysan et sa femme; mais ce n'est plus un serf qui fouette les haridelles harassées de son maître; un enfant d'esclave, né

libre, conduit de beaux chevaux issus d'un étalon du roi. Quand la voiture à ressorts du gentilhomme vient à passer, le jeune conducteur excite ses chevaux, et, s'il est poli, il soulève un peu son chapeau. Sur toutes les routes et sur tous les chemins de traverse, les campagnards se portent en foule à la ville; les petites gens conduisent leurs oies sur leur brouette, et la femme porte dans un panier le beurre de sa vache, des graines, des champignons, et quelquefois, caché tout au fond, un lièvre que son mari a tué en lui lançant son bâton à la tête.

Devant toutes les auberges des faubourgs, il y a des rangées de voitures dételées; à la porte de chaque cabaret on voit se pousser des gens qui entrent et qui sortent; sur le marché, les voitures à blé sont serrées les unes contre les autres; la grande place est couverte de saos ronds et d'attelages; des chevaux de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs sont attachés les uns à côté des autres; à l'extrémité de la place, aux bons coins, on voit aussi les voitures de ferme des gentilshommes. Et dans le carré des cent voitures, entre les valets, les têtes des chevaux, les bottes de foin, l'agent juif passe comme une anguille, ayant dans chacune de ses poches des échantillons de blé, et faisant des questions et des réponses en deux langues. A côté de la blouse blanche et de l'habit bleu des Slaves, et de leur chapeau surmonté d'une plume de paon, figure l'uniforme bleu foncé des colons allemands. Tout cela est mêlé de soldats de la garnison voisine, d'habitants de la ville, de fermiers, de régisseurs et de gentilshommes de la campagne. Au coin du marché se tient le gendarme, tout roide sur son grand cheval. Il est aujourd'hui très-animé, et sa voix impérieuse peste contre l'encombrement des voitures qui obstruent l'entrée de la rue.

Partout dans la ville les boutiques sont ouvertes toutes grandes, et devant les maisons les détaillants et les revendeurs étalent leurs marchandises sur des tables et des tonneaux. Le paysan, suivi des femmes de sa chaumière, avance d'un pas posé le long des tables chargées de toutes sortes d'objets; d'un geste bref il réunit autour de lui les femmes pleines de convoitise, qui s'arrêtent en groupe partout où elles voient des indiennes, des fichus ou des colliers. Enfin son sang-froid étudié fait aussi place à un cri d'admiration quand il arrive à une table couverte de quincailleries, ou devant un harnais de cheval, ou bien devant un beau jambon dans une boucherie.

Il examine longtemps avant de faire son emplette; pendant plus de cinq minutes il plie dans tous les sens la lame d'acier de

la scie, jusqu'à ce que le marchand impatienté lui ôte la pièce des mains. Ce n'est qu'alors qu'il se décide. Sa femme, aussi peu expéditive que lui, frappe contre les pots de terre pour s'assurer au son qu'il n'y a pas quelque fêlure. Le plaisir de l'achat est goûté ici bien plus fortement qu'ailleurs, où l'on jette l'argent à pleines mains sans marchander. On s'arrête à tout instant quand on rencontre un parent ou une connaissance d'un autre village. Alors ce sont des salutations sans fin; les femmes se pressent contre les groupes, les nouvelles volent de bouche en bouche, jusqu'à ce que toute la troupe continue ensuite à faire ensemble l'examen des marchandises.

Enfin ceux de la bande qui sont fatigués s'arrêtent devant une table chargée de saucisses coupées, devant des pyramides de pains mollets, ou bien devant des tonnes dans lesquelles brille le hareng toujours recherché. C'est ici qu'on fait la dernière emplette, puis on va dans une auberge, on remplit la bouteille d'eau-de-vie, et, comme il n'y a pas de place sur les bancs, on s'assied dans un coin de la maison et on fait lentement un long repas. La bouteille fait le tour, les joues se colorent, les gestes deviennent plus animés, les discours plus bruyants. Les hommes s'embrassent, et d'anciens ennemis se cherchent pour se quereller. De tous les cabarets le bourdonnement et les cris retentissent au loin dans les rues.

Cependant celui qui a des courses à faire, les fait; celui qui a une plainte à déposer, va au tribunal; celui qui a des impôts à payer, les paye d'ordinaire ce jour-là. Toutes les administrations sont en grande activité. Tous les écrivains publics allongent leurs doigts pour faire courir plus vite leurs plumes sur le papier. Tous les juges paraissent ce jour-là à leur tribunal pour appeler et entendre les causes.

Les salles où l'on prend du vin sont remplies, et le débitant Løwenberg fait d'excellentes affaires; indépendamment de son vin, il a aussi un grand commerce de blé et de laine; il prête des capitaux; il est le confident de beaucoup de propriétaires fonciers. Dans sa grande salle sur le devant, les convives sont assis à des tables séparées; ce sont de grands baillis allemands, quelques vieux propriétaires polonais, peut-être aussi des paysans enrichis par la vente du bétail.

Mais dans la pièce du fond se trouvent des personnages plus distingués. Là se rassemblent les gentilshommes du cercle; on y remarque plus d'une figure aux traits flétris, mais aussi la noble coupe de visage du seigneur polonais, et des hommes d'un air imposant et d'une forte trempe. C'est là que le bouchon de

champagne saute au plafond, et qu'en dehors des affaires du jour, on traite encore en petit comité bien des choses qui ne sont pas faites pour des oreilles étrangères. Si l'on ne s'occupe pas de politique, on entend parfois rouler les dés sur la table, ou bien un jeu de cartes tiré d'une poche fait son apparition au milieu des verres de vin. Aussitôt un groupe se forme au coin de la table; le silence s'établit dans la salle, et on n'entend plus que de courtes exclamations prononcées en français.

C'est ainsi que se passe le jour du marché, au milieu des cris des marchands qui appellent les chalands, et des pratiques qui marchandent et achètent, mangent et boivent. Les voitures roulent, les chevaux piétinent. Cela dure jusqu'à ce que le soir couvre le marché de ses voiles. Alors la paysanne tire son mari par l'habit; elle songe aux pots de terre qui se cassent si facilement et aux petits enfants qui crient après leur maman. Les voitures s'écoulent ensuite de tous côtés à travers les rues. Le jeune paysan porte un bouquet à son chapeau. Il fait claquer à tout instant le fouet qu'il vient d'acheter, et, excité par une légère pointe, il fait galoper ses chevaux pour dépasser les autres voitures. Par tous les chemins de traverse, les petites gens retournent à leurs villages. La femme a attaché les pots sur son dos, et elle rapporte un beau fichu rouge et des pains d'épices pour les enfants. De ces pots sortent des cuillers, des écumoirs et des moulins à café. Le mari, la scie sur l'épaule, marche d'un pas lourd et incertain à côté de sa femme; il s'efforce en vain de garder sa dignité de chef de famille aux yeux des étrangers.

Plus tard les voitures des nobles s'arrêtent devant les salles des marchands de vin, les cochers sont obligés d'attendre bien longtemps avant qu'on parte; car les seigneurs ont aussi de la peine à quitter la bouteille et leurs compagnons.

A présent la ville fatiguée commence à se livrer au repos. Le marchand ouvre le tiroir de sa caisse, compte avec sa femme la recette du jour, et cloue les fausses pièces d'argent sur le devant du comptoir, en guise d'avertissement pour les payeurs peu consciencieux. Le gendarme conduit son cheval à l'écurie; il repasse dans sa mémoire les vagabonds, les vols, les querelles qu'il a dénoncés, et compte sur un regard de protection de ses supérieurs. Enfin le garde de nuit fait sa ronde; il surveille surtout aujourd'hui les cabarets, dans lesquels sont encore assis quelques braillards, et, à la lueur incertaine de sa lanterne, il regarde avec une surprise peu agréable la place du marché, que son balai aura à nettoyer le lendemain.

C'est ainsi que s'était toujours passé le marché de Rosmin.

Cet hiver les affaires n'y avaient pas été moins animées qu'autrefois ; mais il y avait une grande fermentation dans beaucoup de têtes, surtout chez les gentilshommes. On voyait quelquefois entrer dans la salle du fond, chez le marchand de vin, des étrangers d'un air martial, sur lesquels la porte se fermait aussitôt. Dans les rues, on voyait des jeunes gens en costume étrange, coiffés de bonnets carrés rouges, s'avancer à travers la foule, frapper quelquefois sur l'épaule d'un compatriote, en appeler d'autres par leurs noms et les prendre à part dans un coin. Lorsque dans la rue un soldat se montrait en uniforme, les gens le regardaient comme un homme déguisé. Plusieurs l'évitaient, beaucoup lui faisaient un accueil aimable. Dans les cabarets, les hommes des villages allemands se tenaient à part et ne se mêlaient pas aux autres ; les Polonais qui appartenaient aux terres de M. de Tarow buvaient beaucoup et cherchaient encore plus de querelles qu'autrefois. Au dernier marché, le métayer de la nouvelle ferme n'avait pas pu trouver une seule faux dans toute la ville. Le forestier, de son côté, se plaignait à Antoine de ce que dans aucun magasin il n'avait pu acheter de la poudre pour plus d'une semaine. Il y avait quelque chose en l'air ; personne ne voulait dire ce que c'était.

C'était encore jour de marché à Rosmin, et Antoine se rendit en voiture à la ville avec un valet. C'était une des premières journées de printemps ; le soleil répandait une douce chaleur sur le sol encore couvert de sa robe d'hiver. Antoine pensa que les premières fleurs de jardin devaient fleurir, et que ni les dames du château ni lui n'en verraient cette année, si ce n'est peut-être dans la nouvelle métairie, dans le coin, derrière la grange. Ce n'était pas non plus le moment de jouir des fleurs. Partout les esprits étaient agités, et tout ce qui s'était raffermi dans les derniers temps semblait chanceler de nouveau.

Un orage politique commençait à gronder dans de vastes contrées ; les journaux rapportaient tous les jours des choses inattendues et épouvantables ; une grande guerre semblait imminente ; la propriété, la civilisation, tout paraissait en péril.

Antoine songea combien la position du baron serait critique, si le prix de l'argent haussait et que la propriété foncière se trouvât dépréciée. Il songea aussi à la maison de commerce de M. Schröter, à sa place au comptoir, qu'en secret il considérait toujours comme sa propriété, et à la lettre peu rassurante où M. Baumann lui racontait combien le patron était sombre et combien les collègues étaient maussades maintenant à la table de thé.

Un bruit dans la rue l'arracha à ces tristes pensées. Il vit passer plusieurs voitures de maîtres ; dans la première était M. de Tarowski, qui salua Antoine d'un air très-gracieux. Antoine vit avec surprise qu'il emmenait son piqueur sur le siège de derrière, comme s'il allait à la chasse. Trois autres voitures suivaient ; toutes étaient couvertes de messieurs dont quelques-uns se tenaient même sur les marchepieds, et derrière les voitures galopait une troupe de cavaliers, au nombre desquels se trouvait le régisseur allemand de M. de Tarow.

« Joseph, cria Antoine au cocher, qu'est-ce que ces messieurs cachaient dans la seconde voiture ? »

— Des fusils, » répondit le cocher en secouant la tête.

Une belle journée de printemps, après des giboulées et des ondées fréquentes, attirait à la ville tous les gens des fermes voisines. Ils s'avançaient rapidement en petites troupes, dans lesquelles on ne voyait que peu de femmes. C'étaient des exclamations, des questions de tous côtés, un mouvement continu sur la route, comme cela avait lieu ordinairement au retour de la ville. Antoine fit arrêter à la première auberge.

« Il y a loin d'ici au marché, dit le cocher ; comment fera-t-on pour charger l'avoine ? »

— Reste auprès des chevaux, dit Antoine, et ne va pas à la ville. Si j'achète quelque chose, je le ferai transporter à l'auberge. »

Antoine franchit en toute hâte la porte de la ville et fendit la foule qui se pressait dans les rues.

Au milieu des flots de monde, les voitures de blé avaient de la peine à passer. Quand Antoine arriva sur la place du marché, il fut frappé de l'aspect des physionomies. Partout c'étaient des figures enflammées, comme dans l'attente de grands événements. Plusieurs hommes du peuple étaient habillés en chasseurs, et çà et là on apercevait sur les bonnets une cocarde étrangère. Devant la maison du marchand de vin, la foule était encore plus grande ; on voyait les têtes serrées les unes contre les autres. Toutes se portaient vers les fenêtres, auxquelles on avait attaché des drapeaux de différents pays ; les couleurs de la Pologne occupaient le premier rang. Antoine regardait encore d'un air sombre la façade de la maison, quand la porte s'ouvrit et qu'il vit sur l'escalier de pierre M. de Tarow et un étranger avec une écharpe autour du corps.

Antoine reconnut dans l'étranger le Polonais qui l'avait menacé autrefois de le faire passer par un conseil de guerre, et qui, il y

avait quelques mois, avait demandé le régisseur Bratzky. Un jeune homme s'élança hors de la multitude sur la dernière marche, cria quelques mots en langue polonaise et agita son bonnet. Un cri prolongé lui répondit : ensuite il s'établit un silence général. M. de Tarowski prononça quelques paroles auxquelles Antoine ne comprit rien, car de tous côtés les voitures roulaient, et la foule bruyante se pressait autour de lui.

Enfin le monsieur à l'écharpe commença un chaleureux discours. Il parla longtemps et fut souvent interrompu par des acclamations. Quand il eut fini, il s'éleva des clameurs étourdissantes. Les portes de la maison s'ouvrirent toutes grandes. Les flots de la multitude se heurtaient dans tous les sens comme les vagues agitées de la mer. Une bande s'éloigna précipitamment et se répandit sur la place du marché. D'autres s'élancèrent dans la maison. Chacun en sortait au bout de peu d'instant avec une cocarde au bonnet et armé d'une pique en forme de faux. En un clin d'œil, des troupes armées de piques et de fusils se trouvèrent rangées devant la maison. Le nombre des combattants augmentait à chaque instant. De petites cohortes d'hommes armés de piques, conduites par des chefs qui avaient des fusils, se portèrent dans toutes les directions. Antoine entendit derrière lui des cris de commandement et des ordres donnés. Il se retourna et vit quelques cavaliers qui, avec de rudes paroles, pressaient les chariots et les voitures de s'éloigner de la place du marché. Le bruit et le tumulte augmentaient de plus en plus. Les paysans effrayés fouettaient leurs chevaux; les vendeurs s'enfuyaient dans les maisons avec leurs marchandises, en fermant les boutiques. Quelques instants après, le marché offrait un aspect désolant. Les voitures étaient parties. Aux coins du marché, il y avait des postes isolés d'hommes armés de faux; leurs longues piques brillaient au soleil du matin. Sur la place même allait et venait la foule agitée. Abasourdi, consterné et révolté, Antoine fut emporté par la masse compacte.

C'est ainsi qu'il arriva de l'autre côté de la place, où se trouvait le bureau des contributions, que l'on distinguait de loin par l'écusson de l'État, peint sur bois et attaché à côté de la fenêtre. Les masses se pressèrent encore de ce côté. Un poste d'hommes armés de piques était placé devant la maison. De loin Antoine vit un homme appuyer une échelle au mur, grimper jusqu'aux armoiries et frapper avec un marteau sur l'écusson jusqu'à ce qu'il tombât sur le pavé. Quand les armes de l'État furent à terre, un léger cri étouffé parcourut la multitude. Il régnait un

tel silence, que l'on entendait le moindre son. Une bande de gens ivres se rua avec une allégresse sauvage sur l'écusson, on y attacha une corde, et, au milieu de huées, on le traîna dans le ruisseau et dans la boue de la rue.

Antoine, hors de lui, était agité par les passions les plus violentes.

« Misérables ! » cria-t-il tout haut ; et traversant la foule qui l'entourait, il courut au-devant de la bande des forcenés.

Tout à coup un bras l'étreignit, et une voix tremblante dit :

« N'avancez pas, monsieur Wohlfart ; c'est aujourd'hui leur tour, demain ce sera le nôtre. »

Antoine s'arracha des bras qui le retenaient, et vit à côté de lui la grande figure du bailli de Neudorf, entouré d'un groupe d'hommes aux traits bouleversés. C'étaient les habits bleus des paysans allemands, des figures chagrines et courroucées qui lui faisaient comme un rempart.

La main puissante du bailli se posa de nouveau sur son épaule, et les yeux humides il lui dit :

« Ménagez votre vie, monsieur Wohlfart ; c'est en ce moment peine perdue ; nous sommes réduits à nos poings, et nous sommes en minorité. »

Et de l'autre côté, sa main était prise comme dans un étau. Le vieux forestier se tenait sanglotant à côté de lui, et il disait en gémissant :

« Honte, honte ! voir un tel jour ! »

Il secoua en même temps convulsivement la main d'Antoine, se frappa les poings contre le front et pleura tout haut comme un enfant. La douleur immodérée du vieillard rendit à Antoine une partie de son calme ; il entoura de son bras le cou du forestier et le tint serré contre lui. Un nouveau cri discordant retentit à côté d'eux :

« Fouillez les Allemands, prenez leurs armes. Il faut que personne ne quitte la place du marché ! »

Antoine regarda autour de lui et cria :

« Nous ne pouvons pas souffrir d'être ainsi cernés comme des prisonniers dans une ville allemande, et de voir nos armes nationales traînées dans la boue par ces misérables ! »

Dans le lointain on entendit le roulement d'un tambour.

« C'est le tambour des chasseurs de la milice citoyenne, cria le bailli ; les arquebusiers bourgeois se réunissent. Ils ont des armes ! »

— Peut-être tout n'est-il pas encore perdu, dit de nouveau Antoine. Je connais ici quelques personnes sûres. Allons, cal-

mez-vous, mon brave forestier. Les Allemands des campagnes ne doivent pas se séparer; sans cela personne ne saurait ce que nous pouvons faire. Quittons ensemble le marché, et nous nous réunirons tous près de la fontaine. Que chacun aille chercher ses amis! Et à présent ne perdons pas de temps. Vous, bailli, allez de ce côté! Vous, forgeron de Kunau, venez avec moi. »

Le groupe se divisa et se porta dans deux directions opposées.

Antoine, suivi par le forestier et le forgeron, traversa encore une fois tout le marché. Jamais il n'avait cherché avec plus d'ardeur. Jamais on ne s'était mieux entendu. Partout où il rencontrait un Allemand, avec un seul regard, un serrement de main rapide, le mot de ralliement glissé à l'oreille : « Les Allemands s'assemblent près de la fontaine, » il engagea les plus irrésolus à grossir le nombre des patriotes.

Devant la maison du marchand de vin, il s'arrêta un instant avec ses compagnons au milieu de la foule. Environ cinquante hommes armés de faux étaient postés devant cette maison; à côté se trouvaient une douzaine de fusils. Les portes étaient encore grandes ouvertes, et des hommes venaient toujours un à un chercher des armes. La multitude indécise se tenait à l'écart. On y voyait mêlés des Polonais et des Allemands, des citadins et des villageois. Antoine s'aperçut que les paysans polonais étaient aussi là, les figures bouleversées et l'air irrésolu. Devant la maison, quelques jeunes nobles parlaient aux masses. Pendant que le forestier et le forgeron de Kunau indiquaient aux Allemands le point de ralliement, Antoine s'élança sur un petit homme vêtu d'un habit d'ouvrier avec un tablier en cuir, et qui, le visage et les mains noircis de suie, se glissait à travers la foule. Il lui saisit le bras et l'apostropha en ces termes :

« Serrurier Gröbisch, comment, vous ici? Pourquoi ne vous rendez-vous pas au lieu de ralliement? Vous êtes chasseur et bourgeois; supporterez-vous cette ignominie?

— Ah! monsieur Wohlfart, dit le serrurier en prenant Antoine à l'écart. Quel malheur! figurez-vous, moi, je travaillais dans mon atelier, le bruit du marteau m'empêchait d'entendre ce qui se passait. Aussi je ne me doutais de rien. Voilà que ma femme se précipite dans l'atelier....

— Supporterez-vous cette ignominie? s'écria Antoine en secouant vivement le serrurier.

— Que Dieu m'en préserve! monsieur Wohlfart, répondit le serrurier. Je commande un peloton de chasseurs. Pendant que ma femme sortait mon uniforme, j'ai couru rapidement sur la

place pour voir combien ils étaient. Vous êtes plus grand que moi. Dites-moi, combien y en a-t-il qui portent des armes?

— Je compte cinquante faux, répondit Antoine aussitôt.

— Ne parlez pas des trembleurs armés de faux, mais seulement de ceux qui portent des fusils.

— Ils sont bien une douzaine devant la porte, il peut y en avoir autant dans la maison.

— Nous sommes environ trente, dit le petit serrurier affligé. Mais aujourd'hui on ne peut pas compter sur tous.

— Pouvez-vous nous procurer des armes? demanda Antoine.

— En très-petite quantité seulement, dit le serrurier en hochant la tête.

— J'ai avec moi quelques Allemands de la campagne, reprit Antoine avec une vivacité croissante. Nous nous frayerons un passage jusqu'à l'auberge du Cerf-Rouge, dans le faubourg. Là je tiendrai mon monde réuni; envoyez-nous des nouvelles par une patrouille, et toutes les armes que vous pourrez vous procurer. Si nous culbutons les gentilshommes, les paysans se débarrasseront naturellement.

— Mais y pensez-vous? Et la vengeance de ces Polonais? dit le serrurier en levant son index. La ville payera tout cela.

— Elle ne payera rien, maître Grobisch. Demain il vous viendra des troupes, si aujourd'hui vous chassez les insurgés. Allons, courage! Chaque instant de perdu augmente le danger. »

Il poussa le serrurier en avant et se dirigea en toute hâte du côté de la fontaine. Il vit les Allemands rangés en petits groupes. Le bailli de Neudorf vint au-devant de lui.

« Il n'y a pas de temps à perdre. Les autres prennent l'alarme. Voyez là-bas, en face de nous, une troupe d'hommes armés de piques.

— Suivez-moi, cria Antoine. Serrez bien vos rangs : en avant, sortons de la ville. »

Le forestier courut d'un groupe à l'autre et les réunit tous en une troupe imposante. Antoine marcha en tête avec le bailli. Quand ils arrivèrent au coin du marché, les faux se croisèrent en travers de la rue étroite, le chef du poste releva le chien de son fusil, et cria avec emphase :

« Pourquoi voulez-vous partir, monsieur? Vous autres, prenez les armes; c'est aujourd'hui le jour de la liberté! »

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long, car le forestier s'élança sur lui et le frappa si rudement sur la joue que le pauvre homme chancela et fit partir son arme en tombant. Aussitôt de

grands cris s'élevèrent sur la place du marché. Le forestier s'empara du fusil, et les ennemis surpris et démoralisés furent refoulés contre les maisons; on leur arracha des mains leurs faux, qu'on brisa et qu'on jeta sur le pavé. Notre troupe avança sans être poursuivie jusqu'aux portes de la ville. Le poste ennemi recula sans faire résistance et laissa passer la masse compacte des Allemands. Quand ils furent arrivés devant l'auberge, le bailli, sur l'invitation d'Antoine, dit aux gens assemblés :

« Mes amis, on compte dans la ville contre le gouvernement et contre les Allemands. Il n'y a pas beaucoup d'ennemis armés. D'ailleurs, nous venons de voir comment le paysan vient à bout d'eux. Qui est brave restera avec nous et aidera les bourgeois de la ville à chasser les étrangers. Les arquebusiers nous enverront un des leurs pour nous dire comment nous pourrions leur prêter assistance. Ainsi donc demeurons unis. »

Après ces mots la plupart s'écrièrent : « Nous resterons ici. » Quelques-uns, pressés par la peur, se glissèrent derrière la maison et se sauvèrent à travers champs. Tous ceux qui restèrent s'armèrent de gros gourdins, de crics, de fourches et de tout ce qui leur tomba sous la main.

« Je suis venu ici pour acheter de la poudre et du plomb, dit le forestier à Antoine. Maintenant j'ai un fusil, et j'userai jusqu'à ma dernière cartouche pour venger l'outrage fait à notre écusson ! »

Cependant les heures s'étaient écoulées au château jusqu'à midi dans la tranquillité la plus complète. Le baron, conduit par sa femme, faisait sa promenade habituelle au soleil. Il grondait un peu de ce que les taupières contre lesquelles son pied venait heurter n'étaient pas nivelées, et arrivait à cette conclusion qu'il n'y avait point à compter sur les employés et les hommes à gages, et que Wohlfart était encore plus oublieux que tous les autres. Dans son humeur morose aigrie par la maladie, il trouvait un certain plaisir à s'appesantir sur ce sujet de prédilection, et la baronne le contredisait le moins possible pour ne pas trop l'irriter. Enfin il s'assit en plein air, sur une chaise que le domestique portait toujours pour lui, et écouta tranquillement sa fille, qui traçait avec Charles une petite plantation.

Personne ne pensait à rien de fâcheux. Chacun n'était occupé que de ce qui se faisait autour de lui.

Soudain la fatale nouvelle qu'il se passait quelque chose d'hor-

rible vola à travers la plaine et franchit l'enceinte de pins, de poiriers, de champs de blé, qui entourait le château. Elle arriva d'abord vague et obscure, comme un petit nuage sur un ciel brillant; puis elle grossit et se transforma comme en un grand hibou qui obscurcit l'air autour de lui, frappa de ses ailes noires les cœurs de tous les habitants du village et du château, arrêta le cours du sang dans les veines et fit venir des larmes brûlantes dans tous les yeux.

Au milieu de son travail, Charles leva brusquement la tête, et dit plein d'effroi à Lenore :

« Est-ce un coup de feu ? »

Lenore, consternée, le regarda; puis riant de son propre effroi, elle répondit :

« Je n'ai rien entendu. C'était peut être le forestier.

— Le forestier est à la ville, reprit Charles d'un ton sérieux.

— Alors c'est quelque maudit braconnier dans le bois, cria le baron en colère.

— C'était un coup de canon, soutint Charles opiniâtrément.

— Ce n'est pas possible, » dit le baron; mais lui-même prêta l'oreille, l'esprit tendu. « Il n'y a pas d'artillerie à plusieurs milles à la ronde. »

Au même instant une voix partie de la cour de la ferme cria :

« Le feu est à Rosmin. »

Charles regarda Lenore et, jetant sa bêche à terre, courut à la ferme. Lenore le suivit.

« Qui est-ce qui a dit que le feu est à Rosmin? » demanda-t-il aux garçons de ferme qui traversaient la cour pour aller dîner.

Personne n'avait parlé, mais tous coururent épouvantés sur la grande route, et cherchèrent à voir du côté de Rosmin, quoique tout le monde sût bien que la ville était éloignée de plus de deux milles et qu'on ne pouvait pas l'apercevoir.

« Tantôt, dit l'un des garçons de ferme, j'ai vu courir des femmes tout effrayées du côté de Neudorf.

— Il faut qu'il se passe des choses extraordinaires à Rosmin, car on voit de la fumée de l'autre côté de la forêt. »

Tous, et même Charles, crurent voir de sombres voiles étendus du côté de la ville.

Sans aucune raison apparente, le trouble augmenta toujours.

Les villageois s'assemblèrent sur la route. Tous tournaient leurs regards dans la direction de Rosmin et parlaient du malheur qui était venu fondre sur la ville.

« Les gentilshommes y sont aujourd'hui, cria un des villageois, ils ont mis le feu à la ville. »

Son voisin raconta qu'il avait entendu dire à un homme dans les champs, que c'était un jour dont tous les propriétaires se souviendraient. Et en même temps il jeta un regard oblique sur Charles, et ajouta :

« D'ici à ce soir il peut arriver bien des choses. »

Le cabaretier accourut, et cria, en voyant Charles :

« Si seulement la journée d'aujourd'hui était passée ! »

Charles répondit avec le même sentiment :

« Je le voudrais aussi. »

Mais personne ne savait au juste pourquoi. Depuis ce moment les nouvelles sinistres se succédèrent.

On disait :

« Les soldats et les Polonais se livrent une bataille.

— Le feu est aussi à Kunau, » crièrent quelques femmes revenues des champs.

Enfin, la métayère arriva tout essoufflée auprès de Lenore :

« Mon mari m'envoie parce qu'il ne peut pas quitter la maison dans ce jour de terreur. Il fait demander si vous ne savez rien du forestier. On se bat et on s'égorge dans la ville, et on prétend avoir vu le forestier au milieu des combattants.

— Qui est-ce qui dit cela ? s'écria le baron.

— Un homme qui traversait les champs l'a raconté à mon mari, cria la femme épouvantée, et il faut bien que tout soit sens dessus dessous, car, lorsque le forestier est allé à la ville, il n'avait pas de fusil. Et cette nuit il y a eu une lueur de feu dans les champs, continua la femme. Notre chambre était tout illuminée et mon mari s'est levé et est sorti. Une lueur bleuâtre a brillé au-dessus du bois, du côté de Rosmin. »

Ainsi le bruit se confirmait. Charles engagea avec peine les garçons de ferme à retourner aux champs avec leurs attelages. Lenore monta avec Charles à la tour pour découvrir quelque chose de nouveau.

Charles n'osait soutenir qu'il y avait une colonne de feu au-dessus de la ville, mais à plus d'un endroit ils aperçurent derrière les bois comme des lueurs de feu et des nuages de fumée.

A peine furent-ils descendus de la tour, qu'un des valets revint avec les chevaux et annonça qu'un paysan d'un autre cercle, passant en voiture au galop par le chemin des bois, lui avait dit que Rosmin était rempli d'hommes armés de faux et de gens qui avaient des drapeaux rouges à la main, et que l'on tuait tous les Allemands.

La baronne se tordit les mains et se mit à pleurer, ce qui fit perdre à son mari la dernière apparence de calme qu'il avait su

conserver jusque-là. Il se mit en colère contre Wohlfart, qui dans un tel jour n'était pas chez lui, et fit appeler Charles, qui, non moins effrayé, se tourmentait au sujet d'Antoine. Il lui enjoignit de fermer tout dans la maison ; immédiatement après il le manda de nouveau et le chargea de défendre au cabaretier de vendre ce jour-là de l'eau-de-vie aux villageois. Il continua à lui demander ce qu'on venait d'apprendre de nouveau.

Lenore ne pouvait supporter l'inquiétude qui régnait dans le château. Elle se promenait sans cesse dans la cour, et se tenait près de Charles, dont l'honnête figure était encore ce qui pouvait lui donner plus de confiance ; puis elle regardait toujours sur la grande route si elle ne verrait pas une voiture ou un messager.

« Wohlfart est un homme paisible, dit-elle à Charles. Il ne s'exposera pas à un si terrible danger. »

Elle désirait qu'il lui fit une réponse propre à la rassurer. Mais Charles secoua la tête.

« Il ne faut pas trop compter sur son calme. Si la ville est réellement, comme on le dit, mise à feu et à sang, M. Wohlfart n'aura pas été le dernier à s'en mêler. Il ne pensera pas à lui-même. »

— Non, c'est bien vrai, » cria Lenore en se tordant les mains.

On resta dans cette incertitude jusqu'au soir. Charles retint de force tous les gens de service, rangés devant la cour. Il prit une carabine, sans savoir pourquoi, se fit seller un cheval et puis le rattacha au râtelier.

Tout à coup on vit accourir au château le maître de la distillerie, accompagné d'un valet étranger.

Ce brave homme cria de loin, en apercevant Mlle de Roth-sattel :

« Voici de terribles nouvelles de M. Wohlfart. »

Lenore interrogea l'étranger, qui fit en polonais un rapport confus de ce qui était arrivé à Rosmin. Il avait vu, au marché, des Polonais et des Allemands tirer les uns sur les autres, et M. Wohlfart marchant à la tête des paysans allemands.

« Je le savais bien, » dit Charles avec fierté.

Le valet se mit alors à raconter comment il s'était enfui juste au moment où tous les Polonais avaient tiré sur M. Wohlfart. Il ne pouvait pas dire exactement si ce monsieur était mort ou bien s'il vivait encore, car il avait été dans une grande angoisse ; mais il pensait bien que le digne jeune homme n'existait plus.

Lenore s'appuya contre le mur. Charles, désespéré, mit sa tête dans ses mains.

« Sillez le poney, dit enfin Lenore d'une voix presque inarticulée.

— Vous n'irez pas, je pense, traverser la forêt pendant la nuit, et faire cette longue course jusqu'à la ville ? » s'écria Charles.

Sans répondre, la courageuse jeune fille se dirigea vers l'écurie. Charles lui barra le chemin.

« Vous ne pouvez pas partir, cria-t-il. Mme la baronne mourrait de chagrin et d'inquiétude; et d'ailleurs, que feriez-vous au milieu de ces furieux ? »

Lenore s'arrêta.

« Eh bien ! dit-elle à moitié privée de ses sens, ramenez-le-nous vivant ou mort.

— Comment voulez-vous que je vous laisse seuls un jour comme celui-ci ? » reprit Charles hors de lui.

Lenore lui arracha la carabine et cria :

« Allons, partez, si vous l'aimez. Je veillerai ici à votre place. »

Charles se précipita dans la cour, sortit le cheval de l'écurie et s'élança au galop sur la route de Rosmin.

Bientôt le pas du cheval ne se fit plus entendre ; tout rentra dans le silence. Lenore se promena à pas précipités devant le château. Son ami courait un danger mortel ; il était peut-être perdu, et cela par sa faute ; car c'était elle qui l'avait décidé à venir dans ce pays. Elle sentait un désir ardent de le voir et d'entendre le son de sa voix. Dans son désespoir, elle rappela alors à sa mémoire ce qu'il avait été pour elle et pour ses parents. Il lui semblait impossible de vivre dorénavant sans lui dans cette solitude. Sa mère l'envoya chercher ; son père l'appela par la fenêtre ; mais elle repoussa sèchement leurs invitations réitérées, tout absorbée dans ce sentiment pur et intime qui s'était établi entre elle et celui qu'elle croyait perdu.

Dans la ville, Antoine passa une demi-heure d'attente pénible, avec les villageois allemands, devant l'auberge du Cerf-Rouge. Les fugitifs du marché passèrent à côté d'eux ; la plupart pressèrent le pas ; quelques-uns s'arrêtèrent et se joignirent à eux. On entendit aussi quelquefois les salutations de Polonais qui venaient demander à Antoine s'il pouvait se servir d'eux. Enfin arriva, non pas par la grande route, mais du côté du jardin de

l'auberge, le serrurier dans son uniforme vert à épaulettes, accompagné de quelques chasseurs de la milice bourgeoise.

Antoine courut à lui et lui demanda :

« Eh bien ! où en sommes-nous ? »

— J'amène dix-huit hommes, dit le serrurier ; ce sont des gens sûrs. Le peuple, au marché, commence à se disperser. Le nombre des hommes rassemblés dans la maison du marchand de vin n'a pas beaucoup augmenté. Ils sont maintenant occupés à destituer les autorités. Notre brave capitaine est intrépide comme un vrai diable. Si vous voulez l'aider, il est près de risquer quelque chose. Nous pouvons entrer par derrière dans la maison de Lœwenberg. J'ai fait moi-même la serrure de la porte du fond, et je connais les lieux ; peut-être la porte n'a-t-elle pas même été fermée. Si nous nous y prenons adroitement, nous pouvons attaquer les chefs, nous saisir d'eux et de leurs armes.

— Il faut les attaquer en même temps par devant et par derrière, répondit Antoine. Alors, nous sommes sûrs qu'il ne nous en échappera pas un seul.

— Oui, dit le serrurier un peu déconcerté, si vous vouliez les attaquer avec vos gens par devant.

— Nous n'avons pas d'armes, cria Antoine. J'irai bien avec vous ; le forestier et peut-être quelques-autres se joindront encore à nous. Mais une troupe sans armes contre les faux et contre une douzaine de fusils, c'est impossible.

— Voyez, dit l'honnête serrurier ; pour nous c'est aussi difficile. Celui qui, dans le premier effroi, quitte femme et enfants, n'est pas non plus disposé à servir de point de mire aux balles. Nos gens ont certainement tous de la bonne volonté ; mais nos ennemis se battent en désespérés. Aussi, marchons tranquillement par derrière. Si nous les surprenons à l'improviste, il y aura moins de sang versé ; et c'est aussi une chose essentielle. Je ne vous apporte pas de fusil ; il n'y a qu'un sabre pour vous. »

La troupe, conduite par le serrurier, se mit silencieusement en marche.

« Nos chasseurs se sont réunis dans la maison du capitaine, dit-il. Nous pouvons y arriver par les jardins sans que le poste qui est aux portes de la ville nous aperçoive. »

Ils traversèrent des potagers, grimpèrent par-dessus quelques haies, croisèrent le chemin qui tournait autour du mur de la ville, passèrent le ruisseau sur quelques planches, et entrèrent, par une porte borgne, dans la cour d'un tanneur.

« Attendez ici, dit le serrurier avec quelque inquiétude. Le corroyeur est un de nos chasseurs ; par la porte de la maison, on

arrive dans la rue qui conduit à la cour de Löwenberg. Je vais prévenir le capitaine. Nous viendrons vous chercher. »

Il n'y avait pas longtemps que les villageois se trouvaient au milieu du tan amoncelé, quand le forestier posté en sentinelle à la porte de la maison annonça le départ des chasseurs. Les deux troupes se joignirent; après avoir échangé quelques salutations, le capitaine, boucher corpulent, engagea Antoine à marcher à côté de lui et à placer sa troupe derrière les chasseurs. Ils avancèrent sans bruit jusqu'à la porte de derrière de la maison de Löwenberg. La porte n'était ni fermée ni occupée. Le serrurier examina la cour qui était vide. La troupe s'étant arrêtée un instant, le forestier courut auprès des chefs et leur dit à la hâte :

« Nous avons ici plus de monde qu'il n'en faut pour avoir raison des gens de la maison. Il y a ici à côté une large rue de traverse qui mène au marché. Donnez-moi votre tambour, quelques chasseurs et la moitié des villageois. Nous irons jusqu'au marché, et nous occuperons en criant l'entrée de la rue de traverse. Ce bruit mettra l'alarme parmi les hommes postés sur le marché; pendant que nous les tiendrons en échec, vous entrerez dans la maison et vous vous emparerez de toute la bande. Aussitôt que je ferai battre la caisse, M. le capitaine pénétrera par la cour, avec le gros de la troupe, dans l'avant-corps de logis, et vous aurez soin de faire garder la porte.

— Cela me va, dit le gros capitaine tout échauffé et avec l'animation qui, au moment d'une attaque, oppresse même la poitrine d'un homme courageux. Allons, en avant! »

Le forestier prit six chasseurs, fit signe au bailli et à plusieurs villageois, et se porta sans beaucoup de bruit avec sa troupe vers la rue de traverse. Antoine aussi, dans l'attente du moment décisif, sentait le sang affluer vers ses tempes. Enfin on entendit le roulement du tambour, et, immédiatement après, un hurra prolongé. Les chasseurs s'élancèrent à travers la cour comme des lions; à leur tête était le capitaine, qui brandissait son sabre, Antoine marchait à côté de lui. Ils entrèrent ainsi dans le vestibule avant que personne de l'intérieur eût le temps de s'en apercevoir. Tout le monde s'était précipité vers les fenêtres et vers la porte.

« Hourra! cria le capitaine, nous les tenons; et, dans le vestibule, il saisit au cou un des conjurés. Personne n'échappera. Fermez la porte! » dit-il en tenant ferme son prisonnier par le cou, comme on tient une vache par les cornes.

Une dizaine d'hommes appuyèrent leurs corps contre la porte

de la maison et la fermèrent à clef, de manière que, dans leur zèle, ils mirent dehors les ennemis restés dans la porte entre-bâillée. Quelques chasseurs se précipitèrent dans la salle d'en bas; d'autres montèrent au premier. Tous les nobles qui se trouvaient dans la salle sautèrent dans la rue par les croisées. Il en résulta que dans la salle des buveurs, les chasseurs ne prirent qu'une liste de noms, plusieurs faux réunies en faisceau, et, dans le coin, six fusils appartenant aux gentilshommes. Le serrurier saisit aussitôt les fusils et sortit, avec Antoine et quelques autres, par le derrière de la maison, pour aller joindre, dans la rue de traverse; la troupe commandée par le forestier. Ils la trouvèrent dans une position critique. Elle avait suivi bravement le forestier jusqu'au débouché de la rue. Le bruit du tambour, le hurra, et, immédiatement après, l'irruption faite dans la maison de Lœwenberg, avaient jeté la confusion parmi les ennemis. Les hommes armés de faux s'étaient éloignés. Au milieu du marché, l'homme en écharpe, sans aucune arme, était occupé à ranger en ordre de bataille ses compagnons peu aguerris. Mais la troupe armée de fusils et composée de jeunes nobles, régisseurs et chasseurs, s'était portée hardiment au-devant des assaillants en ligne serrée. A cette vue, la milice citoyenne se replia vers l'angle de la rue de traverse. Le forestier resta seul au milieu, entre les partis ennemis. Dans cet embarras, le tambour commença de nouveau à battre la caisse de toutes ses forces. Les Polonais couchaient les chasseurs en joue; le forestier commanda également: « En joue! » les deux troupes restèrent en face l'une de l'autre, retenues instantanément par la crainte des terribles suites qu'aurait le premier coup de feu.

En ce moment le serrurier avança avec ses compagnons; on passa rapidement des fusils aux hommes qui en réclamaient. Antoine et le brave Grosbisch se mirent au premier rang des chasseurs de la milice citoyenne. Une lutte sanglante dans la rue semblait inévitable.

Tout à coup, de la fenêtre de la salle du marchand de vin, la voix vibrante du capitaine retentit sur la place du marché :

« Mes frères, nous les tenons. Voici le prisonnier, c'est M. de Tarow en personne! »

Tous déposèrent leurs armes et écoutèrent la voix du capitaine.

Celui-ci montra par la croisée la tête du prisonnier, qui, résigné à son sort, ne faisait aucune tentative pour sortir de cette position gênante.

« Et maintenant écoutez mes paroles : toutes les fenêtres de

cette maison et toutes les rues d'alentour sont occupées, comme vous pouvez le voir de ce côté-ci. Si je lève un doigt, vous êtes tous des hommes morts !

— Hourra ! capitaine, » cria d'en face une voix partie d'une des maisons situées au milieu du marché ; et le marchand qui y demeurerait sortit sa canardière par la fenêtre du premier.

L'apothicaire d'à côté, le maître de poste et les chasseurs en firent autant.

« Bonjour, messieurs, cria le boucher radieux, car il se sentait alors pénétré d'une assurance inébranlable. Vous voyez bien, ajouta-t-il en s'adressant aux Polonais, que toute résistance est inutile ; jetez vos faux, ou bien c'en est fait de vous tous. »

Un certain nombre de faux roulèrent sur le pavé.

« Et vous, messieurs les chasseurs, continua le capitaine rendez vos armes et vous aurez le libre passage ; car si un de vous bouge ou fait mine de résister, le sang de cet homme retombera sur votre tête. »

A ces mots, il prit Tarowski par la tête, et, la passant de nouveau par la croisée, il tira son grand couteau de dessous son uniforme, et, après en avoir jeté la gaine dans la rue, il le brandit d'une manière si effrayante autour de la tête du prisonnier, que le brave boucher avait alors un aspect vraiment horrible et ressemblait à un cannibale.

Le forestier cria aussitôt avec enthousiasme : « Hourra ! nous les tenons. En avant, marchez ! »

Le tambour battit la charge, et les Allemands avancèrent au pas de course. Les chasseurs de la garde citoyenne sortirent en même temps de la maison et fondirent sur les Polonais armés de fusils. Le désordre se mit dans les rangs de ces derniers ; les plus courageux déchargèrent leurs armes, et quelques coups partirent aussi des rangs des agresseurs. Le reste des faux tombèrent sur le pavé, et les hommes désarmés se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions. Bientôt après, ceux qui avaient des armes prirent aussi la fuite. Les Allemands les poursuivirent. On tira encore quelques coups, et on pourchassa les fugitifs tout autour du marché. Quelques-uns se cachèrent dans les maisons, d'autres se sauvèrent par la porte de la ville. Le tambour fit le tour du marché et battit la générale. De tous côtés on vit alors accourir des bourgeois armés, et les retardataires de la milice parurent les uns après les autres. Le capitaine remit son prisonnier entre les mains de quelques hommes robustes et cria, en repoussant de la main les félicitations de ses amis :

« Messieurs, le service avant toute chose. Ce que nous avons de plus pressé à faire, c'est de fermer et d'occuper les portes de la ville. Où est le capitaine de nos alliés ? »

Antoine s'approcha.

« Mon cher camarade, dit le brave boucher avec un salut militaire, je pense qu'il faut rassembler nos soldats, en faire une revue et organiser le service des corps de garde. »

Les corps isolés se rangèrent sur le marché, en tête les chasseurs de la milice, puis à côté d'eux les villageois sous le commandement du forestier. De l'autre côté se plaça une troupe de volontaires qui grossit à vue d'œil. La file en était longue, et les habitants de Rosmin virent avec plaisir combien ils étaient nombreux. Le capitaine fit faire des conversions aux troupes et les fit défiler par pelotons. On organisa ensuite le service des corps de garde, on occupa les portes de la ville, et on plaça des gardes d'honneur, moitié bourgeois, moitié villageois, devant les administrations publiques.

Les armes nationales, qui avaient été traînées dans la boue, furent nettoyées, puis des femmes de la ville apportèrent de leurs jardins les premières fleurs et ornèrent l'écusson de guirlandes et de festons. Les armes furent portées solennellement à la chambre des tailles et à la poste. Toute la troupe se déploya, présenta les armes, et le capitaine porta une certaine quantité de toasts patriotiques, que répétèrent à l'envi plusieurs centaines de voix.

Antoine assistait à cette cérémonie, et, quand il vit les fleurs du printemps décorer les armes nationales, il se reprocha d'avoir douté le matin de voir des fleurs dans le cours de cette année. Leurs couleurs jetaient maintenant un si vif éclat sur les armes de son pays ! Mais que de choses il avait vues depuis le lever de ce jour !

Il fut arraché à ses réflexions par le capitaine, qui l'invita à se rendre à l'hôtel de ville, près du comité qui s'était formé pour la sûreté de Rosmin. Antoine se vit donc tout à coup transporté dans la salle de l'hôtel de ville, devant la table verte, au milieu d'étrangers qui le traitaient comme un des leurs.

Il eut bientôt une plume à la main, et écrivit un rapport au gouvernement sur les événements du jour. Le comité déploya une grande activité. On envoya un message à la division militaire la plus proche, on visita les maisons des suspects pour y chercher les fugitifs. Les bourgeois distribuèrent des vivres aux villageois qui avaient déclaré vouloir rester dans la ville jusqu'au soir. On envoya des patrouilles dans toutes les di-

rections, on interrogea quelques prisonniers, et on recueillit les nouvelles venues des environs. On mandait de plusieurs villages que des bandes de Polonais marchaient sur la ville. Dans le cercle voisin, on avait tenté un soulèvement semblable. Là il avait réussi, et la ville était au pouvoir de la jeunesse polonaise. Les fuyards parlaient de pillage, de feux allumés dans tout le pays, d'une insurrection générale des Polonais et du massacre des Allemands. Les figures des habitants de Rosmin s'allongèrent ; la joie de la victoire, qui, pendant quelques heures, avait régné dans la salle de l'hôtel de ville, fit place aux craintes d'un malheureux avenir. Quelques-uns dirent que la ville devait s'entendre avec le prisonnier M. de Tarow, parce qu'on n'était pas bien sûr de tous les bourgeois, que beaucoup d'amis des Polonais étaient dans les murs, et qu'il se trouvait encore caché à Rosmin beaucoup d'ennemis armés. Mais les pusillanimes furent débordés par le courage belliqueux de la majorité. On résolut de rester la nuit sous les armes et de défendre la ville contre les bandes étrangères jusqu'à l'arrivée des troupes.

C'est ainsi qu'arriva le soir. Antoine, tourmenté par de nombreux bruits de pillage en pleine campagne, quitta la salle des séances de l'hôtel de ville, et chargea le bailli de rassembler les Allemands pour partir ensemble. Il sortit avec ses gens par les portes de la ville et arriva jusqu'aux dernières maisons du faubourg, accompagné du capitaine de la milice et du serrurier, au bruit des roulements du tambour et des vivats répétés des chasseurs. Au près du pont en bois qui passe sur le ruisseau, les bourgeois et les villageois prirent fraternellement congé les uns des autres.

« Votre voiture est la dernière que nous laisserons passer aujourd'hui, dit le serrurier. Nous allons enlever les planches du pont, et nous placerons un poste à côté. »

Le capitaine ôta son chapeau et dit :

« Au nom de la ville et de l'honorable compagnie de la milice bourgeoise, je vous remercie tous de l'assistance cordiale que vous nous avez prêtée. S'il vient des temps difficiles, comme nous le craignons tous, nous resterons toujours unis.

— Oui, soyons unis ! » cria le bailli ; et les villageois répétèrent ces paroles.

Les gens de la campagne avancèrent ainsi dans la sombre plaine. Antoine fit suivre lentement sa voiture et marcha à pied avec les autres. Le forestier prit dans la troupe quelques jeunes gens qui portaient les fusils enlevés, et en forma une avant-

garde. Le forgeron de Kunau, qui connaissait tout le monde dans le cercle, représentait ce que le forestier appelait la tête. Tous les buissons et tous les endroits suspects furent visités avec soin. Tout individu qu'ils rencontraient fut arrêté et interrogé. Ils entendirent bien des bruits fâcheux, mais ils ne rencontrèrent point de bandes ennemies. Ils avancèrent ainsi au milieu de discours sérieux. Tous en ce jour se sentaient élevés à leurs propres yeux par leur conduite; mais personne ne se dissimulait que ce n'était là que le commencement, et qu'il fallait s'attendre à des événements bien plus graves.

« Comment nous autres, gens de la campagne, supporterons-nous ces temps d'épreuves? demanda le bailli. Les habitants de la ville ont leurs murailles et demeurent à côté les uns des autres; mais nous, nous sommes exposés à la vengeance du premier misérable venu, et, quand quelques vagabonds armés de fusils arrivent au village, nous sommes à leur merci!

— C'est vrai, dit Antoine. Nous ne pouvons pas nous garantir contre les forces régulièrement organisées; chacun doit supporter dans ces temps de tourmente les charges que la guerre amène à sa suite; mais les troupes placées sous le commandement des chefs nommés ne sont pas celles qui sont le plus à craindre. Ce qu'il y a de plus dangereux, ce sont les bandes de pillards et d'incendiaires, et c'est contre ces gens que nous devons chercher aujourd'hui à nous défendre. Restez demain chez vous, amis de Neudorf et de Kunau, et envoyez des messagers aux autres Allemands du voisinage qui vous sont attachés. Je viendrai vous voir demain dans la matinée. Nous nous entendrons sur les mesures à prendre pour notre sûreté. »

Arrivés au carrefour d'où part le chemin qui conduit au château à travers la forêt seigneuriale, Antoine resta encore quelque temps à causer avec le bailli et le forgeron; puis tous les trois se saluèrent comme d'anciens amis, et chacun reprit le chemin de son village.

Antoine monta dans sa voiture et emmena avec lui le forestier, pour que celui-ci l'aidât à garder le château pendant la nuit. Au milieu de la forêt, ils furent arrêtés par les cris :

« Halte-là! Qui vive!

— Charles! dit Antoine avec plaisir.

— Hourra! hourra! Il vit, s'écria Charles hors de lui de joie en lançant son cheval auprès de la voiture. Vous êtes blessé?

— Oui, légèrement, répondit Antoine. Comment tout le monde va-t-il au château? »

Chacun raconta alors rapidement ce dont il avait été témoin.

« Ah ! que n'ai-je été près de vous ! » dit Charles à plusieurs reprises.

Quand ils arrêtrèrent devant le château, une grande et belle figure vola vers la voiture.

« Mademoiselle Lenore ! » cria Antoine en descendant.

— Mon cher Wohlfart ! » dit Lenore ; et elle lui saisit les deux mains. Elle pencha un instant son visage sur son épaule, et des larmes lui coulèrent des yeux.

Antoine tint la main de la jeune fille serrée dans la sienne, et reprit, en la regardant avec un tendre intérêt :

« De terribles temps approchent. J'ai pensé toute la journée à vous.

— Puisque vous nous êtes rendu, s'écria Lenore, j'écouterai tout tranquillement. Venez vite chez mon père. Il ne se possède plus d'impatience. »

Elle l'entraîna avec elle dans l'escalier.

Le baron ouvrit la porte, et du corridor cria à Antoine :

« Que nous apportez-vous ?

— La guerre, monsieur le baron, répondit Antoine. J'ai assisté à la plus horrible de toutes les luttes, la guerre sanglante et intestine. Tout le pays est en révolte. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



88317

1883

90

~~25138~~

